Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplete10volt

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Post genitis hic carus erit,
nunc carus amicis.

Par la M.^{se} du Chatelet

De la Tour Pinx 1750

E.^t Beisson Sculp 1785.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME DIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
Ottawa
BIBLIOTHECA
LIBRARY ANNEX
Ottaviensis

PQ
2070
1785
V.10

LA

HENRIADE.

POEME.

PREFACE

DE LA HENRIADE,

PAR LE ROI DE PRUSSE.

LE poëme de la Henriade eſt connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en ſont faites l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres, et qui ſont aſſez policées pour avoir quelque goût pour les lettres.

M. de *Voltaire*, peut-être l'unique auteur qui préfère la perfection de ſon art aux intérêts de ſon amour-propre, ne s'eſt point laſſé de corriger ſes fautes ; et depuis la première édition où la Henriade parut ſous le titre de *Poëme de la Ligue*, juſqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'auteur s'eſt toujours élevé, d'efforts en efforts, juſqu'à ce point de perfection que les grands génies et les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée, qu'il ne leur eſt poſſible d'y atteindre.

L'édition que l'on donne à préſent au public eſt conſidérablement augmentée par l'auteur: c'eſt une marque évidente que la

fécondité de ſon génie eſt comme une ſource intariſſable, et qu'on peut toujours s'attendre, ſans ſe tromper, à des beautés nouvelles et à quelque choſe de parfait, d'une auſſi excellente plume que l'eſt celle de M. de *Voltaire*.

Les difficultés que ce prince de la poëſie françaiſe a trouvées à ſurmonter, lorſqu'il compoſa ce poëme épique, ſont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe, et ceux de ſa propre nation, qui était du ſentiment que l'épopée ne réuſſirait jamais en français ; il avait devant lui le triſte exemple de ſes perſécuteurs qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière ; il avait encore à combattre ce reſpect ſuperſtitieux du peuple ſavant pour *Virgile* et pour *Homère*, et plus que tout cela, une ſanté faible et délicate, qui aurait mis tout autre homme, moins ſenſible que lui à la gloire de ſa nation, hors d'état de travailler. C'eſt néanmoins malgré ces obſtacles que M. de *Voltaire* eſt venu à bout d'exécuter ſon deſſein, quoiqu'aux dépens de ſa fortune, et ſouvent de ſon repos.

Un génie auſſi vaſte, un eſprit auſſi ſublime, un homme auſſi laborieux que l'eſt M. de *Voltaire*, ſe ferait ouvert le chemin aux emplois les plus illuſtres, s'il avait

voulu ſortir de la ſphère des ſciences qu'il cultive, pour ſe vouer à ces affaires que l'intérêt et l'ambition des hommes ont coutume d'appeler de ſolides occupations : mais il a préféré de ſuivre l'impulſion irréſiſtible de ſon génie pour ces arts et pour ces ſciences, aux avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder ; auſſi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à ſon attente. Il fait autant d'honneur aux ſciences que les ſciences lui en font : on ne le connaît dans la Henriade qu'en qualité de poëte ; mais il eſt philoſophe profond, et ſage hiſtorien en même temps.

Les ſciences et les arts ſont comme de vaſtes pays, qu'il nous eſt preſque auſſi impoſſible de ſubjuguer tous, qu'il l'a été à *Céſar*, ou bien à *Alexandre*, de conquérir le monde entier : il faut beaucoup de talens et beaucoup d'application pour s'aſſujettir quelque petit terrain ; auſſi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des ſciences comme des empires du monde, qu'une infinité de petits ſouverains ſe ſont partagés ; & ces petits ſouverains réunis ont compoſé ce qu'on appelle des académies : et comme dans ces gouvernemens ariſtocratiques il s'eſt

ſouvent trouvé des hommes nés avec une intelligence ſupérieure, qui ſe ſont élevés au-deſſus des autres, de même les ſiècles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les ſciences qui devaient donner une occupation ſuffiſante à quarante têtes penſantes. Ce que les *Leibnitz*, ce que les *Fontenelle* ont été de leur temps, M. de *Voltaire* l'eſt aujourd'hui; il n'y a aucune ſcience qui n'entre dans la ſphère de ſon activité; et depuis la géométrie la plus ſublime juſqu'à la poëſie, tout eſt ſoumis à la force de ſon génie.

Malgré une vingtaine de ſciences qui partagent M. de *Voltaire*, malgré ſes fréquentes infirmités, et malgré les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit ſa Henriade à un point de maturité où je ne ſache pas qu'aucun poëme ſoit jamais parvenu.

On trouve toute la ſageſſe imaginable dans la conduite de la Henriade. L'auteur a profité des défauts qu'on a reprochés à *Homère:* ſes chants et l'action ont peu ou point de liaiſon les uns avec les autres, ce qui leur a mérité le nom de rapſodies. Dans la Henriade on trouve une liaiſon intime entre tous les chants; ce n'eſt qu'un même ſujet diviſé par l'ordre des temps en dix

actions principales. Le dénouement de la Henriade eſt naturel ; c'eſt la converſion de HENRI IV et ſon entrée à Paris, qui met fin aux guerres civiles des ligueurs qui troublaient la France : et en cela le poëte français eſt infiniment ſupérieur au poëte latin, qui ne termine pas ſon Enéide d'une manière auſſi intéreſſante qu'il l'avait commencée ; ce ne ſont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admirait dans le commencement de ce poëme : on dirait que *Virgile* en a compoſé les premiers chants dans la fleur de ſa jeuneſſe, et qu'il a compoſé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante, et le feu de l'eſprit à moitié éteint, ne permettent plus aux guerriers d'être héros, ni aux poëtes d'écrire.

Si le poëte français imite en quelques endroits *Homère* et *Virgile*, c'eſt pourtant toujours une imitation qui tient de l'original, et dans laquelle on voit que le jugement du poëte français eſt infiniment ſupérieur à celui du poëte grec. Comparez la deſcente d'*Ulyſſe* aux enfers avec le ſeptième chant de la Henriade, vous verrez que ce dernier eſt enrichi d'une infinité de beautés que M. de *Voltaire* ne doit qu'à lui-même.

La ſeule idée d'attribuer au rêve de HENRI IV ce qu'il voit dans le ciel, dans

les enfers, et ce qui lui eſt pronoſtiqué au temple du Deſtin, vaut ſeule toute l'Iliade; car le rêve de HENRI IV ramène tout ce qui lui arrive aux règles de la vraiſemblance, au lieu que le voyage d'*Ulyſſe* aux enfers eſt dépourvu de tous les agrémens qui auraient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuſe fiction d'*Homère*.

De plus, tous les épiſodes de la Henriade ſont placés dans leur lieu; l'art eſt ſi bien caché par l'auteur, qu'il eſt difficile de l'apercevoir; tout y paraît naturel, et l'on dirait que ces fruits qu'a produits la fécondité de ſon imagination, et qui embelliſſent tous les endroits de ce poëme, n'y ſont que par néceſſité. Vous n'y trouvez point de ces petits détails où ſe noient tant d'auteurs, à qui la ſéchereſſe et l'enflure tiennent lieu de génie. M. de *Voltaire* s'applique à décrire d'une manière touchante les ſujets pathétiques; il ſait le grand art de toucher le cœur: tels ſont ces endroits touchans, comme la mort de *Coligni*, l'aſſaſſinat de *Valois*, le combat du jeune d'*Ailli*, le congé de HENRI IV de la belle *Gabrielle d'Eſtrées*, et la mort du brave d'*Aumale;* on ſe ſent ému à chaque fois qu'on en fait la lecture: en un mot, l'auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéreſſans, et il paſſe légèrement ſur ceux

qui ne feraient que groſſir ſon poëme : il n'y a ni du trop ni du trop peu dans la Henriade.

Le merveilleux que l'auteur a employé ne peut choquer aucun lecteur ſenſé ; tout y eſt ramené au vraiſemblable par le ſyſtème de la religion ; tant la poëſie et l'éloquence ſavent l'art de rendre reſpectables des objets qui ne le ſont guère par eux-mêmes, et de fournir des preuves de crédibilité capables de ſéduire.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poëme ſont nouvelles ; il y a la Politique qui habite au Vatican, le temple de l'Amour, la vraie Religion, les Vertus, la Diſcorde, les Vices, tout eſt animé par le pinceau de M. de *Voltaire ;* ce ſont autant de tableaux qui ſurpaſſent, au jugement des connaiſſeurs, tout ce qu'a produit le crayon habile du *Carache* et du *Pouſſin.*

Il me reſte à préſent à parler de la poëſie du ſtyle, de cette partie qui caractériſe proprement le poëte. Jamais la langue françaiſe n'eut autant de force que dans la Henriade : on y trouve par-tout de la nobleſſe ; l'auteur s'élève avec un feu infini juſqu'au ſublime, et il ne s'abaiſſe qu'avec grâce et dignité. Quelle vivacité dans les peintures, quelle force dans les caractères et dans les deſcriptions, et quelle nobleſſe

dans les détails! Le combat du jeune *Turenne* doit faire en tout temps l'admiration des lecteurs; c'eſt dans cette peinture de coups portés, parés, reçus et rendus, que M. de *Voltaire* a trouvé principalement des obſtacles dans le génie de ſa langue; il s'en eſt cependant tiré avec toute la gloire poſſible. Il tranſporte le lecteur ſur le champ de bataille, et il vous ſemble plutôt voir un combat qu'en lire la deſcription en vers.

Quant à la ſaine morale, quant à la beauté des ſentimens, on trouve dans ce poëme tout ce qu'on peut déſirer. La valeur prudente de HENRI IV, jointe à ſa généroſité et à ſon humanité, devraient ſervir d'exemple à tous les rois et à tous les héros, qui ſe piquent quelquefois mal à propos de dureté et de brutalité envers ceux que le deſtin des Etats ou le ſort de la guerre a ſoumis à leur puiſſance. Qu'il leur ſoit dit en paſſant que ce n'eſt point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que conſiſte la vraie grandeur, mais bien dans ces ſentimens que l'auteur exprime avec tant de nobleſſe.

Amitié, don du ciel, plaiſir des grandes ames,
Amitié que les rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de *Philippe de Mornai* peut auſſi être compté parmi les chefs-d'œuvres de la Henriade ; ce caractère eſt tout nouveau. Un philoſophe guerrier, un ſoldat humain, un courtiſan vrai et ſans flatterie ; un aſſemblage de vertus auſſi rare doit mériter nos ſuffrages ; auſſi l'auteur y a-t-il puiſé comme dans une riche ſource de ſentimens. Que j'aime à voir *Philippe de Mornai*, ce fidele et ſtoïque ami, à côté de ſon jeune et vaillant maître, repouſſer par-tout la mort, et ne la donner jamais ! Cette ſageſſe philoſophique eſt bien éloignée des mœurs de notre ſiècle ; et il eſt à déplorer, pour le bien de l'humanité, qu'un caractère auſſi beau que celui de ce ſage, ne ſoit qu'un être de raiſon.

D'ailleurs la Henriade ne reſpire que l'humanité : cette vertu ſi néceſſaire aux princes, ou plutôt leur unique vertu, eſt relevée par M. de *Voltaire ;* il montre un roi victorieux qui pardonne aux vaincus ; il conduit ce héros aux murs de Paris, où, au lieu de ſaccager cette ville rebelle, il fournit les alimens néceſſaires à la vie de ſes habitans déſolés par la famine la plus cruelle ; mais d'un autre côté il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux maſſacre de la Saint-Barthelemi, et la cruauté inouie avec laquelle

Charles IX hâtait lui-même la mort de ſes malheureux ſujets calviniſtes.

La ſombre politique de *Philippe II*, les artifices et les intrigues de *Sixte-Quint*, l'indolence léthargique de *Valois*, et les faibleſſes que l'amour fit commettre à HENRI IV, ſont eſtimées à leur juſte valeur. M. de *Voltaire* accompagne tous ces récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeuneſſe, et donner des vertus et des vices les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toute part dans ce poëme, que l'auteur recommande aux peuples la fidélité pour leurs lois et pour leurs ſouverains. Il a immortaliſé le nom du préſident de *Harlai*, dont la fidélité inviolable pour ſon maître méritait une pareille récompenſe; il en fait autant pour les conſeillers *Briſſon*, *Larcher*, *Tardif*, qui furent mis à mort par les factieux; ce qui fournit la réflexion ſuivante de l'auteur:

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire;
Et qui meurt pour ſon roi meurt toujours avec gloire.

Le diſcours de *Potier* aux factieux eſt auſſi beau par la juſteſſe des ſentimens que par la force de l'éloquence. L'auteur fait parler un grave magiſtrat dans l'aſſemblée de la Ligue; il s'oppoſe courageuſement au deſſein

des rebelles, qui voulaient élire un roi d'entre eux; il les renvoie à la domination légitime de leur ſouverain, à laquelle ils voulaient ſe ſouſtraire; il condamne toutes les vertus des *Guiſes*, en tant que vertus militaires, puiſqu'elles devenaient criminelles dès-là qu'ils en feſaient uſage contre leur roi et leur patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce diſcours ne ſaurait en approcher; il faut le lire avec attention. Je ne prétends que d'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourraient échapper.

Je paſſe à la guerre de religion qui fait le ſujet de la Henriade. L'auteur a dû expoſer naturellement les abus que les ſuperſtitieux et les fanatiques ont coutume de faire de la religion; car on a remarqué que, par je ne ſais quelle fatalité, ces ſortes de guerres ont toujours été plus ſanguinaires que celles que l'ambition des princes ou l'indocilité des ſujets ont ſuſcitées: et comme le fanatiſme et la ſuperſtition ont été de tout temps les reſſorts de la politique déteſtable des grands et des eccléſiaſtiques, il fallait néceſſairement y oppoſer une digue. L'auteur a employé tout le feu de ſon imagination, et tout ce qu'ont pu l'éloquence et la poëſie, pour mettre devant les yeux

de ce ſiècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préſerver à jamais. Il voudrait purifier les *camps et les ſoldats* des argumens pointilleux et ſubtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des ſcolaſtiques; il voudrait déſarmer à perpétuité les hommes du glaive ſaint qu'ils prennent ſur l'autel, et dont ils égorgent impitoyablement leurs frères: en un mot, le bien et le repos de la ſociété ſont le principal but de ce poëme; et c'eſt pourquoi l'auteur avertit ſi ſouvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatiſme et du faux zèle.

Il paraît cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de religion eſt finie, et ce ſerait aſſurément une folie de moins dans le monde; mais j'oſe dire que nous en ſommes en partie redevables à l'eſprit philoſophique, qui prend, depuis quelques années, beaucoup le deſſus en Europe. Plus on eſt éclairé, moins on eſt ſuperſtitieux. Le ſiècle où vivait HENRI IV était bien différent; l'ignorance monacale, qui ſurpaſſait toute imagination, et la barbarie des hommes, qui ne connaiſſaient pour toute occupation que d'aller à la chaſſe, et de s'entre-tuer, donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. *Catherine de Médicis* et les princes factieux

pouvaient donc alors abuſer d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, puiſque ces peuples étaient groſſiers, aveugles et ignorans.

Les ſiècles polis qui ont vu fleurir les ſciences n'ont point d'exemples à nous préſenter de guerres de religion, ni de guerres ſéditieuſes. Dans les beaux temps de l'empire romain, je veux dire vers la fin du règne d'*Auguſte*, tout l'empire, qui compoſait preſque les deux tiers du monde, était tranquille et ſans agitation ; les hommes abandonnaient les intérêts de la religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, et ils préféraient le repos, les plaiſirs et l'étude, à l'ambitieuſe rage de s'égorger les uns les autres, ſoit pour des mots, ſoit pour l'intérêt, ou pour une funeſte gloire.

Le ſiècle de *Louis le grand*, qui peut-être égale ſans flatterie celui d'*Auguſte*, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux et tranquille pour l'intérieur du royaume, mais qui malheureuſement fut troublé vers la fin par l'aſcendant que le père *le Tellier* prenait ſur l'eſprit de *Louis XIV* qui commençait à baiſſer; mais c'eſt la faute proprement d'un particulier, et l'on n'en ſaurait charger ce ſiècle, d'ailleurs ſi fécond en grands-hommes, que par une injuſtice manifeſte.

Les ſciences ont ainſi toujours contribué à humaniſer les hommes, en les rendant plus doux, plus juſtes, et moins portés aux violences; elles ont pour le moins autant de part que les lois au bien de la ſociété et au bonheur des peuples. Cette façon de penſer aimable et douce, ſe communique inſenſiblement de ceux qui cultivent les arts et les ſciences au public et au vulgaire; elle paſſe de la cour à la ville, et de la ville à la province. On voit alors avec évidence que la nature ne nous forma point aſſurément pour que nous nous exterminions dans ce monde, mais pour que nous nous aſſiſtions dans nos communs beſoins; que le malheur, les infirmités et la mort nous pourſuivent ſans ceſſe, et que c'eſt une démence extrême de multiplier les cauſes de nos misères, et de notre deſtruction. On reconnaît, indépendamment de la différence des conditions, l'égalité que la nature a miſe entre nous, la néceſſité qu'il y a de vivre unis et en paix, de quelque nation et de quelque opinion que nous ſoyons; que l'amitié et la compaſſion ſont des devoirs univerſels: en un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel eſt le véritable uſage des ſciences, et voilà par conſéquent la règle de l'obligation

que

que nous devons avoir à ceux qui les cultivent, et qui tâchent d'en fixer l'uſage parmi nous. M. de *Voltaire*, qui embraſſe toutes ces ſciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public, et d'autant plus qu'il ne vit et ne travaille que pour le bien de l'humanité. Cette réflexion, jointe à l'envie que j'ai eue toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'a déterminé à procurer au public cette édition, que j'ai rendue auſſi digne qu'il me l'a été poſſible de M. de *Voltaire* et de ſes lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'eſtime à cet admirable auteur, était en quelque façon honorer notre ſiècle, et que du moins la poſtérité ſe redirait d'âge en âge que ſi notre ſiècle a porté des grands-hommes, il en a reconnu toute l'excellence, et que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite et leurs talens diſtinguaient du vulgaire et même des grands-hommes.

PREFACE

POUR LA HENRIADE,

PAR M. MARMONTEL.

ON ne ſe laſſe point de réimprimer les ouvrages que le public ne ſe laſſe point de relire ; et le public relit toujours avec un nouveau plaiſir ceux qui, comme la Henriade, ayant d'abord mérité ſon eſtime, ne ceſſent de ſe perfectionner ſous les mains de leurs auteurs.

Ce poëme, ſi différent dans ſa naiſſance de ce qu'il eſt aujourd'hui, parut pour la première fois en 1723, imprimé à Londres ſous le titre de *la Ligue*. M. de *Voltaire* ne put donner ſes ſoins à cette édition ; auſſi eſt-elle remplie de fautes, de tranſpoſitions, et de lacunes conſidérables.

L'abbé *Desfontaines* en donna, peu de temps après, une édition à Evreux, auſſi imparfaite que la première, avec cette différence qu'il gliſſa dans les vides quelques vers de ſa façon, tels que ceux-ci, où il eſt aiſé de reconnaître un tel écrivain :

Et malgré les *Perraults*, et malgré les *Houdarts*,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.

Chant VI de ſon édition.

En 1726, on en fit une édition à Londres, ſous le titre de *la Henriade*, in-4°, avec des figures; elle eſt dédiée à la reine d'Angleterre: et, pour ne rien laiſſer à déſirer dans cette édition, j'ai cru devoir inſérer dans ma préface cette épître dédicatoire. On ſait que, dans ce genre d'écrire, M. de *Voltaire* a pris une route qui lui eſt propre. Les gens de goût, qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges que même nos plus grands auteurs n'ont pu ſe diſpenſer de prodiguer à leurs *Mécènes*, liſent avidement et avec fruit les épîtres dédicatoires d'Alzire, de Zaïre, &c. Celle-ci eſt dans le même goût; on y reconnaît un philoſophe judicieux et poli, qui ſait louer les rois, même ſans les flatter. Il n'écrivit cette épître qu'en anglais.

TO THE QUEEN.

MADAM,

IT is the fate of HENRY the fourth to be protected by an english quen. He was aſſiſted by that great *Eliſabeth*, who was in her age the glory of her ſex. By whom can his memory

be ſo well protected, as by her who reſembles ſo much *Eliſabeth* in her perſonal virtues?

YOUR MAJESTY will find in this book bold impartial truths; morality unſtained with ſuperſtition; a ſpirit of liberty, equally abhorrent of rebellion and of tyranny; the rights of kings always aſſerted, and thoſe of mankind never laid aſide. The ſame ſpirit in which it is written gave me the confidence to offer it to the virtuous conſort of a king who, among ſo many crowned heads, enjoys, almoſt alone, the ineſtimable honour of ruling a free nation; a king who makes his power conſiſt in being beloved, and his glory in being juſt.

Our *Deſcartes*, who was the greateſt philoſopher in Europe, before ſir *Iſaac Newton* appeared, dedicated his Principles to the celebrated princeſs Palatine *Eliſabeth*, not, ſaid he, becauſe, she was a princeſs; for true philoſophers reſpect princes, and never flatter them; but becauſe of all his readers she underſtood him the beſt, and loved truth the moſt.

I beg leave, MADAM, (without comparing myſelf to *Deſcartes*) to dedicate the Henriade to YOUR MAJESTY, upon the like account, not only as the protectreſs of all arts and ſciences, but as the beſt judge of them.

I am, with that profound reſpect which is due to the greateſt virtue, as well as to the higheſt rank,

May it pleaſe YOUR MAJESTY,

YOUR MAJESTY'S,

moſt humble, moſt dutiful,
moſt obliged ſervant,
VOLTAIRE.

M. l'abbé *Langlet du Freſnoi* nous en a donné la traduction ſuivante.

A LA REINE.

MADAME,

C'EST le ſort de HENRI IV d'être protégé par une reine d'Angleterre. Il a été appuyé par *Eliſabeth*, cette grande princeſſe qui était dans ſon temps la gloire de ſon ſexe. A qui ſa mémoire pourrait-elle être auſſi bien confiée qu'à une princeſſe dont les vertus perſonnelles reſſemblent tant à celles d'*Eliſabeth?*

VOTRE MAJESTÉ trouvera dans ce livre des vérités bien grandes et bien importantes; la morale à l'abri de la ſuperſtition; l'eſprit de liberté, également éloigné de la révolte et de l'oppreſſion; les droits des rois toujours aſſurés, et ceux du peuple toujours défendus. Le même eſprit dans lequel il eſt écrit me fait

prendre la liberté de l'offrir à la vertueuſe épouſe d'un roi qui, parmi tant de têtes couronnées, jouit preſque ſeul de l'honneur ſans prix de gouverner une nation libre ; d'un roi qui fait conſiſter ſon pouvoir à être aimé, et ſa gloire à être juſte.

Notre *Deſcartes*, le plus grand philoſophe de l'Europe, avant que le chevalier *Newton* parût, a dédié ſes Principes à la célèbre princeſſe Palatine *Eliſabeth ;* non pas, dit-il, parce qu'elle était princeſſe ; car les vrais philoſophes reſpectent les princes et ne les flattent point ; mais parce que de tous ſes lecteurs il la regardait comme la plus capable de ſentir et d'aimer le vrai.

Permettez-moi, MADAME, (ſans me comparer à *Deſcartes*) de dédier de même la Henriade à VOTRE MAJESTÉ, non-ſeulement parce qu'elle protége les ſciences et les arts, mais encore parce qu'elle en eſt un excellent juge.

Je ſuis, avec ce profond reſpect qui eſt dû à la plus grande vertu et au plus haut rang, ſi VOTRE MAJESTÉ veut bien me le permettre,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-reſpectueux,
et très-obéiſſant ſerviteur,
VOLTAIRE.

Cette édition, qui fut faite par ſouſcription, a ſervi de prétexte à mille calomnies contre l'auteur. Il a dédaigné d'y répondre; mais il a remis dans la bibliothèque du roi, c'eſt-à-dire, ſous les yeux du public et de la poſtérité, des preuves authentiques de la conduite généreuſe qu'il tint dans cette occaſion : je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il ſerait long et inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *variantes*.

En 1736, le roi de Pruſſe, alors prince royal, avait chargé M. *Algarotti* qui était à Londres, d'y faire graver ce poëme avec des vignettes à chaque page. Ce prince, ami des arts qu'il daigne cultiver, voulant laiſſer aux ſiècles à venir un monument de ſon eſtime pour les lettres, et particulièrement pour la Henriade, daigna en compoſer la préface; et ſe mettant ainſi au rang des auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente ſied bien dans la main d'un héros. Récompenſer les beaux arts eſt un mérite commun à un grand nombre de princes; mais les encourager par l'exemple, et les éclairer par d'excellens écrits, en eſt un d'autant plus recommandable

dans le roi de Pruſſe, qu'il eſt plus rare parmi les hommes. La mort du roi ſon père, les guerres ſurvenues, et le départ de M. *Algarotti* de Londres, interrompirent ce projet ſi digne de celui qui l'avait conçu.

La Henriade a été traduite en pluſieurs langues; en vers anglais par M. *Lokman;* une partie l'a été en vers italiens par M. *Querini*, noble vénitien; et une autre en vers latins par le cardinal de ce nom, bibliothécaire du Vatican, ſi connu par ſa grande littérature. Ce ſont ces deux hommes célèbres qui ont traduit le poëme de Fontenoi. MM. *Ortolani* et *Nenci* ont auſſi traduit pluſieurs chants de la Henriade. Elle l'a été entièrement en vers hollandais et allemands, et en vers latins par M. *Caux de Cappeval.*

Cette juſtice, rendue par tant d'étrangers contemporains, ſemble ſuppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce poëme; et puiſqu'il a été généralement approuvé dans un ſiècle qu'on peut appeler celui du goût, il y a apparence qu'il le ſera des ſiècles à venir. On pourrait donc, ſans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le ſceau de l'immortalité. C'eſt ce que ſemble avoir fait M. *Cocchi*, lecteur de Piſe, dans

une

une lettre (*a*) imprimée à la tête de quelques éditions de la Henriade, où il parle du ſujet, du plan, des mœurs, des caractères, du merveilleux, et des principales beautés de ce poëme, en homme de goût et de beaucoup de littérature ; bien différent d'un Français, auteur de feuilles périodiques, qui, plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la Pharſale. Une telle comparaiſon ſuppoſe dans ſon auteur ou bien peu de lumières ou bien peu d'équité; car en quoi ſe reſſemblent ces deux poëmes? Le ſujet de l'un et de l'autre eſt une guerre civile, mais dans la Pharſale *l'audace eſt triomphante et le crime adoré;* dans la Henriade, au contraire, tout l'avantage eſt du côté de la juſtice. *Lucain* a ſuivi ſcrupuleuſement l'hiſtoire ſans mélange de fiction, au lieu que M. de *Voltaire* a changé l'ordre des temps, tranſporté les faits, et employé le merveilleux. Le ſtyle du premier eſt ſouvent ampoulé, défaut dont on ne voit pas un ſeul exemple dans le ſecond. *Lucain* a peint ſes héros avec de grands traits, il eſt vrai, et il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans *Virgile* et dans *Homère*. C'eſt peut-être en cela que lui reſſemble notre poëte. On convient aſſez que

(*a*) Voyez cette lettre à la ſuite de cette préface.

perſonne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractères ; un vers lui ſuffit quelquefois pour cela, témoin les ſuivans :

Médicis la (*b*) reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſirs, &c.

Connaiſſant les périls et ne redoutant rien ;
Heureux (*c*) guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.

Il (*d*) ſe préſente aux Seize, et demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il (*e*) marche en philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon maître, et le ſuit.

Mais ſi M. de *Voltaire* annonce avec tant d'art ſes perſonnages, il les ſoutient avec beaucoup de ſageſſe; et je ne crois pas que, dans le cours de ſon poëme, on trouve un ſeul vers où quelqu'un d'eux ſe démente. *Lucain*, au contraire, eſt plein d'inégalités; et s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne ſouvent dans l'enflure. Enfin ce poëte latin, qui a porté à un ſi haut point la nobleſſe des ſentimens, n'eſt plus le même lorſqu'il faut ou peindre ou décrire;

(*b*) La tête de *Coligni*, chant II.
(*c*) *Guiſe*, chant III.
(*d*) *Harlai*, chant IV.
(*e*) *Mornai*, chant VI.

et j'oſe aſſurer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été ſi loin que dans la Henriade.

Il y aurait donc plus de juſteſſe à compa er la Henriad avec l'Enéide. On pourrait mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux poëmes ; les perſonnages, comme HENRI IV et ENÉE, *Achates* et *Mornai*, *Sinon* et *Clément*, *Turnus* et d'*Aumale*, &c. ; les épiſodes qui ſe répondent, comme le repas des Troyens ſur la côte de Carthage, et celui de HENRI chez le ſolitaire de Jerſey ; le maſſacre de la Saint-Barthelemi, et l'incendie de Troie ; le quatrième chant de l'Enéide, et le neuvième de la Henriade ; la deſcente d'ENÉE aux enfers, et le ſonge de HENRI IV ; l'antre de la Sibylle, et le ſacrifice des Seize ; les guerres qu'ont à ſoutenir les deux héros, et l'intérêt qu'on prend à l'un et à l'autre ; la mort d'*Euriale*, et celle du jeune d'*Ailli ;* les combats ſinguliers de *Turenne* contre d'*Aumale*, et d'*Enée* contre *Turnus ;* enfin le ſtyle des deux poëtes, l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, et leur goût dans le choix des épiſodes, leurs comparaiſons, leurs deſcriptions. Et après un tel examen, on pourrait decider d'après le ſentiment.

Les bornes que je ſuis obligé de me preſcrire dans cette préface, ne me permettent

pas d'appuyer ſur ce parallèle; mais je crois qu'il me ſuffit de l'indiquer à des lecteurs éclairés et ſans prévention.

Les rapports vagues et généraux dont je viens de parler, ont fait dire à quelques critiques que la Henriade manquait du côté de l'invention : que ne fait-on le même reproche à *Virgile*, au *Taſſe*, &c. ? Dans l'Enéide ſont réunis le plan de l'Odyſſée et celui de l'Iliade : dans la Jéruſalem délivrée on trouve le plan de l'Iliade exactement ſuivi, et orné de quelques épiſodes tirés de l'Enéide.

Avant *Homère*, *Virgile* et le *Taſſe*, on avait décrit des ſiéges, des incendies, des tempêtes; on avait peint toutes les paſſions; on connaiſſait les enfers et les champs Elyſées; on diſait qu'*Orphée*, *Hercule*, *Pirithoüs*, *Ulyſſe*, y étaient deſcendus pendant leur vie. Enfin ces poëtes n'ont rien dont l'idée générale ne ſoit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles ; ils les ont modifiés et embellis ſuivant le caractère de leur génie et les mœurs de leur temps ; ils les ont mis dans leur jour et à leur place. Si ce n'eſt pas là créer, c'eſt du moins donner aux choſes une nouvelle vie; et on ne ſaurait diſputer à M. de *Voltaire* la gloire d'avoir excellé dans ce genre de

production. Ce n'eſt là, dit-on, que de l'invention de détail, et quelques critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On feſait un jour remarquer à un homme de lettres ce beau vers où M. de *Voltaire* exprime le myſtère de l'euchariſtie :

Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Oui, dit-il, ce vers eſt beau ; mais, je ne ſais, l'idée n'en eſt pas neuve. Malheur, dit M. de *Fénélon*, (*f*) à qui n'eſt pas ému en liſant ces vers !

(*g*) *Fortunate ſenex, hîc, inter flumina nota*
Et fontes ſacros, frigus captabis opacum.

N'aurais-je pas raiſon d'adreſſer cette eſpèce d'anathème au critique dont je viens de parler ? J'oſe prédire à tous ceux qui, comme lui, veulent du neuf, c'eſt-à-dire, de l'inoui, qu'on ne les ſatisfera jamais qu'aux dépens du bon ſens. *Milton* lui-même n'a pas inventé les idées générales de ſon poëme, quelque extraordinaires qu'elles ſoient : il les a puiſées dans les poëtes, dans l'Ecriture ſainte. L'idée de ſon pont, toute giganteſque qu'elle eſt, n'eſt pas neuve : *Sadi* s'en était ſervi avant lui, et l'avait tirée de la théologie des Turcs. Si donc un poëte qui

(*f*) Lettre à l'académie françaiſe.
(*g*) *Virgile*, églogue I.

a franchi les limites du monde, et peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne ſoit ailleurs, je crois qu'on doit ſe contenter d'être original dans les détails et dans l'ordonnance, ſurtout quand on a aſſez de génie pour s'élever au-deſſus de ſes modèles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été aſſez ennemis de la poëſie pour avancer qu'il peut y avoir des poëmes en proſe : ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût et de bon ſens. M. de *Fénélon*, qui avait beaucoup de l'un & de l'autre, n'a jamais donné ſon Télémaque que ſous le nom des *Aventures de Télémaque*, & jamais ſous celui de poëme. C'eſt ſans contredit le premier de tous les romans; mais il ne peut pas même être mis dans la claſſe des derniers poëmes. Je ne dis pas ſeulement parce que les aventures qu'on y raconte ſont preſque toutes indépendantes les unes des autres; et parce que le ſtyle, tout fleuri et tendre qu'il eſt, ſerait trop uniforme; je dis parce qu'il n'a pas le nombre, le rythme, la meſure, la rime, les inverſions, en un mot rien de ce qui conſtitue cet art ſi difficile de la poëſie, art qui n'a pas plus de rapport avec la proſe, que la muſique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire ſur l'orthographe qu'on a ſuivie dans cette édition, c'eſt celle de l'auteur; il l'a juſtifiée lui-même; et puiſqu'il n'a contre lui qu'un uſage condamné par ceux mêmes qui le ſuivent, il paraît aſſez inutile de prouver qu'il a eu raiſon de s'en écarter : je me contenterai donc, pour faire voir combien cet uſage eſt pernicieux à notre poëſie, de citer quelques endroits de nos meilleurs poëtes, où ils ne l'ont que trop ſcrupuleuſement ſuivi.

(*h*) Attaquons dans leurs murs ces conquérans ſi *fiers* ;
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres *foyers*.
Ma colère revient, et je me *reconnois* ;
Immolons en partant trois ingrats à la *fois*.

(*i*) Je ne fais que recueillir les *voix*,
Et dirois vos défauts ſi je vous en *ſavois*.

Il eſt sûr qu'une orthographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts, et que deux poëtes, ſi exacts et ſi heureux dans leurs rimes, ne ſe ſont contentés de celles-ci que parce qu'elles ſatisfeſaient les yeux : ce qui le prouve, c'eſt qu'on ne s'eſt jamais aviſé de faire rimer *Beauvais*, qu'on prononce comme *ſavois*, avec *voix* qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *ſavois*.

(*h*) Mithridate. (*i*) Le Flatteur.

Dans ces deux vers de *Boileau :*

(*k*) La diſcorde en ces lieux menace de *s'accroître ;*
Demain avant l'aurore un lutrin va *paroître.*

L'on prononce s'*accraître* pour la rime, et cela eſt aſſez uſité. Mme *Deshoulières* dit :

(*l*) Puiſſe durer, puiſſe *croître*
L'ardeur de mon jeune amant,
Comme feront ſur ce *hêtre*
Les marques de mon tourment.

Mais ce qui paraît ſingulier, c'eſt que *paroître*, en faveur de qui on prononce s'*accraître*, change lui-même ſa prononciation en faveur de *cloître.*

(*m*) L'honneur et la vertu n'osèrent plus *paroître*,
La piété chercha les déſerts et le *cloître.*

Une bizarrerie ſi marquée vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation, ſans changer l'orthographe qui la repréſente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat. M. de *Voltaire* n'a porté que les premiers coups ; il a cru judicieuſement qu'on devait rimer pour l'oreille et non pour les yeux : en conſéquence, il a fait rimer *François* avec *ſuccès*, &c.

(*k*) Lutrin, chant II. (*m*) *Boileau*, Epître IV.
(*l*) Célimène, églogue.

Et pour ſatisfaire en même temps les oreilles et les yeux, il a écrit *Français*, ſubſtituant à la diphthongue *oi* la diphthongue *ai*, qui, accompagnée d'une *s*, exprime à la fin des mots le ſon de l'*è*, comme dans *bienfaits*, *ſouhaits*, &c. M. de *Voltaire* a été d'autant plus autoriſé à ce changement d'orthographe, qu'il lui fallait diſtinguer dans ſon poëme certains mots qui, écrits par-tout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation et une ſignification différentes : ſous le froc de *François*, &c. des courtiſans *Français*, &c.

TRADUCTION

D'une Lettre de M. ANTOINE COCCHI, *lecteur de Piſe, à M.* RINUCCINI, *ſecrétaire d'Etat de Florence, ſur la Henriade.*

SELON moi, Monſieur, il y a peu d'ouvrages plus beaux que le poëme de la Henriade, que vous avez eu la bonté de me prêter.

J'oſe vous dire mon jugement avec d'autant plus d'aſſurance, que j'ai remarqué qu'ayant lu quelques pages de ce poëme à gens de différente condition et de différent génie, et adonnés à divers genres d'érudition, tout cela n'a point empêché la Henriade de plaire également à tous ; ce qui eſt la preuve la plus certaine que l'on puiſſe rapporter de ſa perfection réelle.

Les actions chantées dans la Henriade regardent, à la vérité, les Français plus particulièrement que nous ; mais comme elles ſont véritables, grandes, ſimples, fondées ſur la juſtice et entre-mêlées d'incidens qui frappent, elles excitent l'attention de tout le monde.

Qui eſt celui qui ne ſe plairait point à voir une rébellion étouffée, et l'héritier légitime du trône s'y maintenir, en aſſiégeant ſa capitale

rébelle, en donnant une ſanglante bataille, et en prenant toutes les meſures dans leſquelles la force, la valeur, la prudence et la généroſité brillent à l'envi ?

Il eſt vrai que certaines circonſtances hiſtoriques ſont changées dans le poëme ; mais outre que les véritables ſont notoires et récentes, ces changemens étant ajuſtés à la vraiſemblance ne doivent point embarraſſer l'eſprit d'un lecteur tant ſoit peu accoutumé à conſidérer un poëme comme l'imitation du poſſible et de l'ordinaire, liés enſemble par des fictions ingénieuſes.

Tout l'éloge que puiſſe jamais mériter un poëme, pour le bon choix de ſon ſujet, eſt certainement dû à la Henriade, d'autant plus que, par une ſuite naturelle, il a été néceſſaire de raconter le maſſacre de la Saint-Barthelemi, le meurtre de *Henri III*, la bataille d'Ivry et la famine de Paris : événemens tous vrais, tous extraordinaires, tous terribles, et tous repréſentés avec cette admirable vivacité qui excite dans le ſpectateur et de l'horreur et de la compaſſion : effets que doivent produire pareilles peintures, quand elles ſont de main de maître.

Le nombre d'acteurs dans la Henriade n'eſt pas grand ; mais ils ſont tous remarquables dans leurs rôles, et extrêmement bien dépeints dans leurs mœurs.

Le caractère du héros *Henri IV* eſt d'autant plus incomparable que l'on y voit la valeur, la prudence militaire, l'humanité et l'amour, s'entre-diſputer le pas, et ſe le céder tour-à-tour, et toujours à propos pour ſa gloire.

Celui de *Mornai*, ſon ami intime, eſt certainement rare; il eſt repréſenté comme un philoſophe ſavant, courageux, prudent et bon.

Les êtres inviſibles, ſans l'entremiſe deſquels les poëtes n'oſeraient entreprendre un poëme, ſont bien ménagés dans celui-ci, et aiſés à ſuppoſer: tels ſont l'ame de *St Louis* et quelques paſſions humaines perſonnifiées; encore l'auteur les a-t-il employées avec tant de jugement et d'économie que l'on peut facilement les prendre pour des allégories.

En voyant que ce poëme ſoutient toujours ſa beauté, ſans être farci comme tous les autres d'une infinité d'agens ſurnaturels, cela m'a confirmé dans l'idée que j'ai toujours eue, que, ſi l'on retranchait de la poëſie épique ces perſonnages imaginaires, inviſibles et tout-puiſſans, et qu'on les remplaçât, comme dans les tragédies, par des perſonnages réels, le poëme n'en deviendrait que plus beau.

Ce qui m'a d'abord fait venir cette penſée, c'eſt d'avoir obſervé que dans *Homère*, *Virgile*, le *Dante*, l'*Arioſte*, le *Taſſe*, *Milton*, et en un mot, dans tous ceux que j'ai lus, les plus beaux

endroits de leurs poëmes ne ſont pas ceux où ils font agir ou parler les dieux, le diable, le deſtin et les eſprits; au contraire, tout cela ſait rire, ſans jamais produire dans le cœur ces ſentimens touchans qui naiſſent de la repréſentation de quelque action inſigne, proportionnée à la capacité de l'homme notre égal, et qui ne paſſe point la ſphère ordinaire des paſſions de notre ame.

C'eſt pourquoi j'ai admiré le jugement de ce poëte qui, pour enfermer ſa fiction dans les bornes de la vraiſemblance et des facultés humaines, a placé le tranſport de ſon héros au ciel et aux enfers dans un ſonge, dans lequel ces ſortes de viſions peuvent paraître naturelles et croyables.

D'ailleurs, il faut avouer que ſur la conſtitution de l'univers, ſur les lois de la nature, ſur la morale, et ſur l'idée qu'il faut ſe former du mal et du bien, des vertus et du vice, le poëte ſur tout cela a parlé avec tant de force et de juſteſſe, que l'on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui un génie ſupérieur, et une connaiſſance parfaite de tout ce que les philoſophes modernes ont de plus raiſonnable dans leur ſyſtème.

Il ſemble rapporter toute ſa ſcience à inſpirer au monde entier une eſpèce d'amitié univerſelle, et une horreur générale pour la cruauté et pour le fanatiſme.

Egalement ennemi de l'irréligion, le poëte, dans les diſputes que notre raiſon ne ſaurait décider, qui dépendent de la révélation, adjuge avec modeſtie et ſolidité la préférence à notre doctrine romaine, dont il éclaircit même pluſieurs obſcurités.

Pour juger de ſon ſtyle, il ſerait néceſſaire de connaître toute l'étendue et la force de la langue; habileté à laquelle il eſt preſque impoſſible qu'un étranger puiſſe atteindre, et ſans laquelle il n'eſt pas facile d'approfondir la pureté de la diction.

Tout ce que je puis dire là-deſſus, c'eſt qu'à l'oreille ſes vers paraiſſent aiſés et harmonieux, et que dans tout le poëme je n'ai trouvé rien de puéril, rien de languiſſant, ni aucune fauſſe penſée; défauts dont les plus excellens poëtes ne ſont pas tout-à-fait exempts.

Dans *Homère* et *Virgile* on en voit quelques-uns, mais rares: on en trouve beaucoup dans les principaux, ou pour mieux dire, dans tous les poëtes de langues modernes, ſurtout dans ceux de la ſeconde claſſe de l'antiquité.

A l'égard du ſtyle, je puis encore ajouter une expérience que j'ai faite, qui donne beaucoup à préſumer en ſa faveur. Ayant traduit ce poëme couramment, en le liſant à différentes perſonnes, je me ſuis aperçu qu'elles en ont ſenti toute la grace et la majeſté: indice

infaillible que le ſtyle en eſt très-excellent. Auſſi l'auteur ſe ſert-il d'une noble ſimplicité et briéveté pour exprimer des choſes difficiles et vaſtes, ſans néanmoins rien laiſſer à déſirer pour leur entière intelligence ; talent bien rare, et qui fait l'eſſence du vrai ſublime.

Après avoir fait connaître en général le prix et le mérite de ce poëme, il eſt inutile d'entrer dans un détail particulier de ſes beautés les plus éclatantes. Il y en a, je l'avoue, pluſieurs dont je crois reconnaître les originaux dans *Homère*, et ſurtout dans l'Iliade, copiés depuis avec différens ſuccès par tous les poëtes poſtérieurs ; mais on trouve auſſi dans ce poëme une infinité de beautés qui ſemblent neuves et appartenir en propre à la Henriade.

Telles ſont, par exemple, la nobleſſe et l'allégorie de tout le chant V^e^, l'endroit où le poëte repréſente l'infame meurtre de *Henri III*, et ſa juſte réflexion ſur ce miſérable aſſaſſin.

C'eſt encore quelque choſe de nouveau dans la poëſie, que le diſcours ingénieux qu'on lit ſur les châtimens à ſubir après la mort.

Il ne me ſouvient pas non plus d'avoir vu ailleurs ce beau trait qu'il met dans le caractère de *Mornai : qu'il combat ſans vouloir tuer perſonne.*

La mort du jeune d'*Ailly*, maſſacré par ſon père ſans en être connu, m'a fait verſer des larmes, quoique j'euſſe lu une aventure un

peu ſemblable dans le *Taſſe ;* mais celle de M. de *Voltaire*, étant décrite avec plus de préciſion, m'a paru nouvelle et plus ſublime.

Les vers ſur l'amitié ſont d'une beauté inimitable, et rien ne les égale, ſi ce n'eſt la deſcription de la modeſtie de la belle d'*Eſtrées.*

Enfin, dans ce poëme, ſont répandues mille graces, qui démontrent que l'auteur, né avec un goût infini pour le beau, s'eſt perfectionné encore davantage par une application infatigable à toutes ſortes de ſciences, afin de devoir ſa réputation moins à la nature qu'à lui-même.

Plus il a réuſſi, plus il eſt obligeant à lui envers notre Italie d'avoir, dans un diſcours à la ſuite de ſon poëme, préféré notre *Virgile* et notre *Taſſe* à tout autre poëte, quoique nous n'oſions nous-mêmes les égaler à *Homère*, qui a été le premier fondateur de la belle poëſie.

IDÉE

IDÉE

DE LA HENRIADE.

LE ſujet de la Henriade eſt le ſiége de Paris, commencé par *Henri de Valois* et *Henri le grand*, achèvé par ce dernier ſeul.

Le lieu de la ſcène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où ſe donna cette fameuſe bataille qui décida du ſort de la France et de la maiſon royale.

Le poëme eſt fondé ſur une hiſtoire connue, dont on a conſervé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins reſpectables ont été ou retranchés, ou arrangés ſuivant la vraiſemblance qu'exige un poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de *Lucain*, qui ne fit qu'une gazette ampoulée ; et on a pour garant ces vers de M. *Deſpréaux* déjà cités.

On n'a fait même que ce qui ſe pratique dans toutes les tragédies, où les événemens ſont pliés aux règles du théâtre.

Au reſte, ce poëme n'eſt pas plus hiſtorique qu'aucun autre. Le *Camouens*, qui eſt le *Virgile* des Portugais, a célébré un événement dont il avait été témoin lui-même. Le *Taſſe* a chanté une croiſade connue de tout le monde, et n'en a omis ni l'ermite *Pierre* ni les proceſſions.

Virgile n'a conſtruit la fable de ſon Enéide que des fables reçues de ſon temps, et qui paſſaient pour l'hiſtoire véritable de la deſcente d'*Enée* en Italie.

Homère, contemporain d'*Héſiode*, et qui par conſéquent vivait environ cent ans après la priſe de Troie, pouvait aiſément avoir vu, dans ſa jeuneſſe, des vieillards qui avaient connu les héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans *Homère*, c'eſt que le fond de ſon ouvrage n'eſt point un roman, que les caractères ne ſont point de ſon imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes et mauvaiſes qualités, et que ſon livre eſt un monument des mœurs de ces temps reculés.

La Henriade eſt compoſée de deux parties; d'événemens réels dont on vient de rendre compte, et de fictions. Ces fictions ſont toutes puiſées dans le ſyſtême du *merveilleux*, telles que la prédiction de la converſion de HENRI IV, la protection que lui donne *St Louis*, ſon apparition, le feu du ciel détruiſant ces opérations magiques qui étaient alors ſi communes, &c. Les autres ſont purement allégoriques : de ce nombre ſont le voyage de la Diſcorde à Rome, la Politique, le Fanatiſme perſonnifiés, le temple de l'Amour, enfin, les paſſions et les vices

Prenant un corps, une ame, un eſprit, un viſage.

Que ſi l'on a donné dans quelques endroits à ces paſſions perſonnifiées les mêmes attributs que leur donnaient les païens, c'eſt que ces attributs allégoriques ſont trop connus pour être changés. L'Amour a des flèches, la Juſtice a une balance dans nos ouvrages les plus chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapiſſeries, ſans que ces repréſentations aient la moindre teinture de paganiſme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre poëſie ne ſignifie que la *mer*, et non l'*épouſe* de *Neptune*. Les *champs de Mars* ne veulent dire que la *guerre*, &c. S'il eſt quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand maître M. *Deſpréaux*, qui dit :

C'eſt d'un ſcrupule vain s'alarmer ſottement ;
C'eſt vouloir au lecteur plaire ſans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main ;
Et par-tout des diſcours, comme une idolatrie,
Dans leur faux zèle iront chaſſer l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'eſprit dans lequel il a été compoſé. On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les

mauvaiſes actions de leurs ancêtres n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les aïeux y ſont nommés avec éloge ne doivent aucune reconnaiſſance à l'auteur, qui n'a eu en vue que la vérité; et le ſeul uſage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'eſt d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle édition retranché quelques vers qui contenaient des vérités dures contre les papes qui ont autrefois déshonoré le ſaint-ſiége par leurs crimes, ce n'eſt pas qu'on faſſe à la cour de Rome l'affront de penſer qu'elle veuille rendre reſpectable la mémoire de ces mauvais pontifes. Les Français, qui condamnent les méchancetés de *Louis XI* et de *Catherine de Médicis*, peuvent parler ſans doute avec horreur d'*Alexandre VI.* Mais l'auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il était trop long, et qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'eſt dans cette ſeule vue qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui ſe trouvent dans les premières éditions, ſelon qu'il les a trouvés plus convenables à ſon ſujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus ſonores. La ſeule politique dans un poëme doit être de faire de bons vers. On a retranché la mort d'un jeune *Boufflers*, qu'on ſuppoſait tué par HENRI IV, parce que dans cette circonſtance

la mort de ce jeune homme ſemblait rendre HENRI IV un peu odieux, ſans le rendre plus grand. On a fait paſſer *Dupleſſis-Mornai* en Angleterre auprès de la reine *Eliſabeth*, parce qu'effectivement il y fut envoyé, et qu'on s'y reſſouvient encore de ſa négociation. On s'eſt ſervi de ce même *Dupleſſis-Mornai* dans le reſte du poëme, parce qu'ayant joué le rôle de confident du roi dans le premier chant, il eût été ridicule qu'un autre prît ſa place dans les chans ſuivans; de même qu'il ſerait impertinent dans une tragédie (dans Bérénice, par exemple) que *Titus* ſe confiât à *Paulin* au premier acte, et à un autre au cinquième. Si quelques perſonnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'auteur ne doit point s'en inquiéter: il ſait que quiconque écrit eſt fait pour eſſuyer les traits de la malice.

Le point le plus important eſt la religion, qui fait en grande partie le ſujet du poëme, et qui en eſt le ſeul dénouement.

L'auteur ſe flatte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits avec une préciſion rigoureuſe, qui ne peut donner aucune priſe à la cenſure. Tel eſt, par exemple, ce morceau ſur la TRINITÉ:

La puiſſance, l'amour avec l'intelligence,
Unis et diviſés, compoſent ſon eſſence.

Et celui-ci :

Il reconnaît l'Egliſe ici-bas combattue,
L'Egliſe toujours une, et par-tout étendue ;
Libre, mais ſous un chef, adorant en tout lieu
Dans le bonheur des ſaints la grandeur de ſon Dieu ;
Le CHRIST, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un DIEU ſous un pain qui n'eſt plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer par-tout avec cette exactitude théologique, le lecteur raiſonnable y doit ſuppléer. Il y aurait une extrême injuſtice à examiner tout l'ouvrage comme une thèſe de théologie. Ce poëme ne reſpire que l'amour de la religion et des lois. On y déteſte également la rébellion et la perſécution : il ne faut pas juger ſur un mot un livre écrit dans un tel eſprit.

HISTOIRE ABREGÉE

Des évènemens ſur leſquels eſt fondée la fable du poëme de la Henriade.

LE feu des guerres civiles, dont *François II* vit les premières étincelles, avait embraſé la France ſous la minorité de *Charles IX.* La religion en était le ſujet parmi les peuples, et le prétexte parmi les grands. La reine-mère, *Catherine de Médicis*, avait plus d'une fois haſardé le ſalut du royaume pour conſerver ſon autorité, armant le parti catholique contre le proteſtant, et les *Guiſes* contre les *Bourbons*, pour accabler les uns par les autres.

La France avait alors, pour ſon malheur, beaucoup de ſeigneurs trop puiſſans, par conſéquent factieux ; des peuples devenus fanatiques et barbares par cette fureur de parti qu'inſpire le faux zèle, des rois enfans aux noms deſquels on ravageait l'Etat. Les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Moncontour, avaient ſignalé le malheureux règne de *Charles IX.* Les plus grandes villes étaient priſes, repriſes, ſaccagées tour-à-tour par les partis oppoſés. On feſait mourir les priſonniers de guerre par des ſupplices recherchés. Les égliſes étaient miſes en cendres par

les réformés, les temples par les catholiques ; les empoiſonnemens et les aſſaſſinats n'étaient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de Saint-Barthelemi. *Henri le Grand*, alors roi de Navarre, et dans une extrême jeuneſſe, chef du parti réformé, dans le ſein duquel il était né, fut attiré à la cour, avec les plus puiſſans ſeigneurs du parti. On le maria à la princeſſe *Marguerite*, ſœur de *Charles IX.* Ce fut au milieu des réjouiſſances de ces noces, au milieu de la paix la plus profonde, et après les ſermens les plus ſolemnels, que *Catherine de Médicis* ordonna ces maſſacres, dont il faut perpétuer la mémoire, (toute affreuſe et toute flétriſſante qu'elle eſt pour le nom Français,) afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuſes querelles de religion, voient à quel excès l'eſprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc, dans une cour qui ſe piquait de politeſſe, une femme célèbre par les agrémens de l'eſprit, et un jeune roi de vingt-trois ans, ordonner de ſang-froid la mort de plus d'un million de leurs ſujets. Cette même nation, qui ne penſe aujourd'hui à ce crime qu'en friſſonnant, le commit avec tranſport et avec zèle. Plus de cent mille hommes furent aſſaſſinés

par

par leurs compatriotes ; et ſans les ſages précautions de quelques perſonnages vertueux, comme le préſident *Jeannin*, le marquis de *Saint-Herem*, &c. la moitié des Français égorgeait l'autre.

Charles IX ne vécut pas long-temps après la Saint-Barthelemi. Son frère *Henri III* quitta le trône de la Pologne pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée que par *Henri IV*, ſi juſtement ſurnommé *le Grand* par la poſtérité, qui ſeule peut donner ce titre.

Henri III, en revenant en France, y trouva deux partis dominans. L'un était celui des réformés, renaiſſant de ſa cendre, plus violent que jamais, et ayant à ſa tête le même *Henri le Grand*, alors roi de Navarre. L'autre était celui de la Ligue, faction puiſſante, formée peu à peu par les princes de *Guiſe*, encouragée par les papes, fomentée par l'Eſpagne, s'accroiſſant tous les jours par l'artifice des moines, conſacrée en apparence par le zèle de la religion catholique, mais ne tendant qu'à la rebellion. Son chef était le duc de *Guiſe*, ſurnommé *le Balafré*, prince d'une réputation éclatante, et qui, ayant plus de grandes qualités que de bonnes, ſemblait né pour changer la face de l'Etat dans ce temps de troubles.

Henri III, au lieu d'accabler ces deux partis ſous le poids de l'autorité royale, les fortifia par ſa faibleſſe. Il crut faire un grand coup de politique en ſe déclarant le chef de la Ligue; mais il n'en fut que l'eſclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du duc de *Guiſe*, qui le voulait détrôner, contre le roi de Navarre ſon beau-frère, ſon héritier préſomptif, qui ne penſait qu'à rétablir l'autorité royale, d'autant plus qu'en agiſſant pour *Henri III*, à qui il devait ſuccéder, il agiſſait pour lui-même.

L'armée que *Henri III* envoya contre le roi ſon beau-frère fut battue à Coutras; ſon favori *Joyeuſe* y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de ſa victoire que de ſe réconcilier avec le roi. Tout vainqueur qu'il était, il demanda la paix, et le roi vaincu n'oſa l'accepter, tant il craignait le duc de *Guiſe* et la Ligue. *Guiſe* dans ce temps-là même venait de diſſiper une armée d'Allemands. Ces ſuccès du *Balafré* humilièrent encore davantage le roi de France, qui ſe crut à la fois vaincu par les Ligueurs et par les réformés.

Le duc de *Guiſe*, enflé de ſa gloire, et fort de la faibleſſe de ſon ſouverain, vint à Paris malgré ſes ordres. Alors arriva la fameuſe journée des barricades, où le peuple chaſſa les gardes du roi, et où ce monarque fut obligé

de fuir de ſa capitale. *Guiſe* fit plus : il obligea le roi de tenir les états-généraux du royaume à Blois ; et il prit ſi bien ſes meſures, qu'il était près de partager l'autorité royale, du conſentement de ceux qui repréſentaient la nation, et ſous l'apparence des formalités les plus reſpectables. *Henri III*, réveillé par ce preſſant danger, fit aſſaſſiner au château de Blois cet ennemi ſi dangereux, auſſi-bien que ſon frère le cardinal, plus violent et plus ambitieux encore que le duc de *Guiſe*.

Ce qui était arrivé au parti proteſtant après la Saint-Barthelemi arriva alors à la Ligue : la mort des chefs ranima le parti. Les Ligueurs levèrent le maſque ; Paris ferma ſes portes : on ne ſongea qu'à la vengeance. On regarda *Henri III* comme l'aſſaſſin des défenſeurs de la religion, et non comme un roi qui avait puni ſes ſujets coupables. Il fallut que *Henri III*, preſſé de tous côtés, ſe réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux princes vinrent camper devant Paris, et c'eſt là que commence la Henriade.

Le duc de *Guiſe* laiſſait encore un frère ; c'était le duc de *Mayenne*, homme intrépide, mais plus habile qu'agiſſant, qui ſe vit tout d'un coup à la tête d'une faction inſtruite de ſes forces, et animée par la vengeance et par le fanatiſme.

Preſque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre *Eliſabeth*, reine d'Angleterre, qui était pleine d'eſtime pour le roi de Navarre, et qui eut toujours une extrême paſſion de le voir, le ſecourut pluſieurs fois d'hommes, d'argent, de vaiſſeaux; et ce fut *Dupleſſis-Mornai* qui alla toujours en Angleterre ſolliciter ces ſecours. D'un autre côté, la branche d'Autriche qui régnait en Eſpagne, favoriſait la Ligue, dans l'eſpérance d'arracher quelques dépouilles d'un royaume déchiré par la guerre civile. Les papes combattaient le roi de Navarre, non-ſeulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, et par les petits ſecours d'hommes et d'argent que la cour de Rome peut fournir.

Cependant *Henri III* allait ſe rendre maître de Paris, lorſqu'il fut aſſaſſiné à Saint-Cloud par un moine dominicain, qui commit ce parricide dans la ſeule idée qu'il obéiſſait à DIEU, et qu'il courait au martyre; et ce meurtre ne fut pas ſeulement le crime de ce moine fanatique, ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la créance de tous les Ligueurs était qu'il fallait tuer ſon roi, s'il était mal avec la cour de Rome. Les prédicateurs le criaient dans leurs mauvais ſermons; on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables qui inondaient la France, et qu'on trouve à peine aujourd'hui

dans quelques bibliothèques, comme des monumens curieux d'un ſiècle également barbare, et pour les lettres, et pour les mœurs.

Après la mort de *Henri III*, le roi de Navarre, (*Henri le grand*) reconnu roi de France par l'armée, eut à ſoutenir toutes les forces de la Ligue, celles de Rome, de l'Eſpagne, et ſon royaume à conquérir. Il bloqua, il aſſiégea Paris à pluſieurs repriſes. Parmi les plus grands-hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, et dont on a fait quelque uſage dans ce poëme, on compte les maréchaux d'*Aumont* et de *Biron*, le duc de *Bouillon*, &c. *Dupleſſis-Mornai* fut dans ſa plus intime confidence juſqu'au changement de religion de ce prince; il le ſervait de ſa perſonne dans les armées, de ſa plume contre les excommunications des papes, et de ſon grand art de négocier, en lui cherchant des ſecours chez tous les princes proteſtans.

Le principal chef de la Ligue était le duc de *Mayenne :* celui qui avait le plus de réputation après lui était le chevalier d'*Aumale*, jeune prince connu par cette fierté et ce courage brillant qui diſtinguaient particulièrement la maiſon de *Guiſe*. Ils obtinrent pluſieurs ſecours de l'Eſpagne; mais il n'eſt queſtion ici que du fameux comte d'*Egmont*, fils de l'amiral, qui amena treize ou quatorze cents lances au duc de *Mayenne*. On donna beaucoup

de combats, dont le plus fameux, le plus déciſif et le plus glorieux pour *Henri IV* fut la bataille d'Ivry, où le duc de *Mayenne* fut vaincu, et le comte d'*Egmont* fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le roi était devenu amoureux de la belle *Gabrielle d'Eſtrées;* mais ſon courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encore dans la bibliothèque du roi, dans laquelle il dit à ſa maîtreſſe : » Si je ſuis vaincu, vous me » connaiſſez aſſez pour croire que je ne fuirai » pas; mais ma dernière penſée ſera à DIEU, » et l'avant-dernière à vous. »

Au reſte on omet pluſieurs faits conſidérables, qui, n'ayant point de place dans le poëme, n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du duc de Parme en France, qui ne ſervit qu'à retarder la chute de la Ligue, ni de ce cardinal de *Bourbon*, qui fut quelque temps un fantôme de roi, ſous le nom de *Charles X.* Il ſuffit de dire qu'après tant de malheurs et de déſolation, *Henri IV* ſe fit catholique, et que les Pariſiens, qui haïſſaient ſa religion et révéraient ſa perſonne, le reconnurent alors pour leur roi.

N. B. Il y a trois ſortes de notes dans l'édition de 1773; on les a réunies dans celle-ci, avec les notes des Editeurs de cette nouvelle édition.

On a déſigné dans le texte l'endroit où il faut chercher ces notes par des lettres italiques pour les *Variantes*, et par des chiffres pour les *Notes des Editeurs*, et les *Remarques hiſtoriques*.

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III *réuni avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie ſecrétement Henri de Bourbon demander du ſecours à Eliſabeth, reine d'Angleterre. Le héros eſſuie une tempête. Il relâche dans une île, où un vieillard catholique lui prédit ſon changement de religion et ſon avénement au trône. Deſcription de l'Angleterre et de ſon gouvernement.*

JE chante ce héros qui régna ſur la France, (*a*)
Et par droit de conquête, et par droit de naiſſance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, ſut vaincre et pardonner,
Confondit et Mayenne, et la Ligue, et l'Ibère,
Et fut de ſes ſujets le vainqueur et le père.

DESCENDS du haut des cieux, auguſte Vérité,
Répands ſur mes écrits ta force et ta clarté:
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre.
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;

C'eſt à toi de montrer aux yeux des nations
Les coupables effets de leurs diviſions.
Dis comment la diſcorde a troublé nos provinces ;
Dis les malheurs du peuple, et les fautes des princes ;
Viens, parle ; et s'il eſt vrai que la Fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler ſa douce voix,
Si ſa main délicate orna ta tête altière,
Si ſon ombre embellit les traits de ta lumière ;
Avec moi ſur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.
(1) VALOIS régnait encore, et ſes mains incertaines
De l'Etat ébranlé laiſſaient flotter les rènes :
Les lois étaient ſans force, et les droits confondus,
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
(2) Aux combats dès l'enfance inſtruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,
Et qui de ſa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ſes vertus ſuprêmes
Les peuples à ſes pieds mettaient les diadêmes. (3)
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
Il devint lâche roi, d'intrépide guerrier ;
Endormi ſur le trône au ſein de la molleſſe,
Le poids de ſa couronne accablait ſa faibleſſe.
(4) Quélus et Saint-Maigrin, Joyeuſe et d'Eſpernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient ſous ſon nom,
D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaiſirs ſes langueurs léthargiques.

DES Guiſes cependant le rapide bonheur
Sur ſon abaiſſement élevait leur grandeur ;
Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale,
De ſa faible puiſſance orgueilleuſe rivale.
Les peuples déchaînés, vils eſclaves des grands,
Perſécutaient leur prince, et ſervaient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent ;
Du louvre épouvanté ſes peuples le chaſſèrent ;
Dans Paris révolté l'étranger accourut ;
Tout périſſait enfin, lorſque Bourbon (5) parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A ſon prince aveuglé vint rendre la lumière :
Il ranima ſa force, il conduiſit ſes pas
De la honte à la gloire, et des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux rois s'avancèrent ;
Rome s'en alarma, les Eſpagnols tremblèrent.
L'Europe intéreſſée à ces fameux revers
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.
ON voyait dans Paris la Diſcorde inhumaine,
Excitant aux combats et la Ligue et Mayenne,
Et le peuple et l'Egliſe ; et du haut de ces tours, (*b*)
Des ſoldats de l'Eſpagne appelant les ſecours.
Ce monſtre impétueux, ſanguinaire, inflexible,
De ſes propres ſujets eſt l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ſes deſſeins :
Le ſang de ſon parti rougit ſouvent ſes mains :
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inſpire.

Du côté du Couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine ſerpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable et pure,
Où triomphent les arts, où ſe plaît la nature,
Théâtre alors ſanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois raſſemblait ſes ſoldats.
On y voit ces héros, fiers ſoutiens de la France,
Diviſés par leur ſecte, unis par la vengeance.
C'eſt aux mains de Bourbon que leur ſort eſt commis:
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée, à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connaiſſait qu'un chef, et n'avait qu'une égliſe.
(6) Le père des Bourbons, du ſein des immortels,
Louis, fixait ſur lui ſes regards paternels;
Il préſageait en lui la ſplendeur de ſa race;
Il plaignait ſes erreurs, il aimait ſon audace;
De ſa couronne un jour il devait l'honorer;
Il voulait plus encore, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers ſa grandeur ſuprême,
Par des chemins ſecrets, inconnus à lui-même:
Louis du haut des cieux lui prêtait ſon appui:
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce héros, trop sûr de ſa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.
Déja les deux partis aux pieds de ces remparts
Avaient plus d'une fois balancé les haſards;
Dans nos champs déſolés le démon du carnage
Déjà juſqu'aux deux mers avait porté ſa rage,

Quand Valois à Bourbon tint ce triſte diſcours,
Dont ſouvent ſes ſoupirs interrompaient le cours :
„ Vous voyez à quel point le deſtin m'humilie ;
Mon injure eſt la vôtre ; et la Ligue ennemie,
Levant contre ſon prince un front ſéditieux,
Nous confond dans ſa rage, et nous pourſuit tous deux.
Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître
Ni moi qui ſuis ſon roi, ni vous qui devez l'être ;
(c) Ils ſavent que les lois, le mérite et le ſang,
Tout, après mon trépas, vous appelle à ce rang ;
Et redoutant déjà votre grandeur future,
Du trône où je chancelle ils penſent vous exclure.
De la religion, (7) terrible en ſon courroux,
Le fatal anathème eſt lancé contre vous.
Rome, qui ſans ſoldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre :
Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi ;
Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes déſertes.
„ Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appelons l'étranger :
Des Anglais, en ſecret, gagnez l'illuſtre reine.
Je ſais qu'entre eux et nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre eſt de tout temps l'émule de Paris ;
Mais après les affronts dont ma gloire eſt flétrie,
Je n'ai plus de ſujets, je n'ai plus de patrie.

Je hais, je veux punir des peuples odieux ;
Et quiconque me venge eſt Français à mes yeux.
Je n'occuperai point, dans un tel miniſtère,
De mes ſecrets agens la lenteur ordinaire :
Je n'implore que vous ; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeule à mon malheur intéreſſer les rois.
Allez en Albion : que votre renommée (*d*)
Y parle en ma défenſe, et m'y donne une armée.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'eſt de vos vertus que j'attends des amis. »

Il dit, et le héros, qui jaloux de ſa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit, en l'écoutant, une juſte douleur.
Il regrettait ces temps ſi chers à ſon grand cœur,
Où fort de ſa vertu, ſans ſecours, ſans intrigue,
Lui (8) ſeul avec Condé feſait trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les deſſeins :
Il ſuſpendit des coups qui partaient de ſes mains ;
Et laiſſant ſes lauriers cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.
Les ſoldats étonnés ignorent ſon deſſein ;
Et tous de ſon retour attendent leur deſtin.
Il marche : cependant la ville criminelle
Le croit toujours préſent, prêt à fondre ſur elle,
Et ſon nom, qui du trône eſt le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, et combattait pour lui.

Deja des Neuſtriens il franchit la campagne : (*e*)
De tous ſes favoris, Mornai ſeul l'accompagne,

Mornai (9) ſon confident, mais jamais ſon flatteur;
Trop vertueux ſoutien du parti de l'erreur,
Qui, ſignalant toujours ſon zèle et ſa prudence,
Servit également ſon Egliſe et la France;
Cenſeur des courtiſans, mais à la cour aimé;
Fier ennemi de Rome, et de Rome eſtimé.
A travers deux rochers, où la mer mugiſſante
Vient briſer en courroux ſon onde blanchiſſante,
Dieppe aux yeux du héros offre ſon heureux port:
Les matelots ardens s'empreſſent ſur le bord;
Les vaiſſeaux ſous leurs mains, fiers ſouverains des ondes,
Etaient prêts à voler ſur les plaines profondes:
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au ſouffle du Zéphyre abandonnait les mers.
On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre; (*f*)
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre:
L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit;
L'air ſiffle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit;
Les vents ſont déchaînés ſur les vagues émues;
La foudre étincelante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs, et l'abyme des flots,
Montraient par-tout la mort aux pâles matelots.
Le héros qu'aſſiégeait une mer en furie
Ne ſonge en ce danger qu'aux maux de ſa patrie,
Tourne ſes yeux vers elle, et dans ſes grands deſſeins,
Semble accuſer les vents d'arrêter ſes deſtins.
Tel, et moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorſque de l'univers il diſputait l'empire,

Confiant sur les flots aux Aquilons mutins
Le destin de la terre et celui des Romains,
Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
Césat (10) à la tempête opposait sa fortune.

Dans ce même moment, le Dieu de l'univers,
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,
Ce Dieu dont la sagesse ineffable et profonde
Forme, élève et détruit les Empires du monde,
De son trône enflammé qui luit au haut des cieux,
Sur le héros français daigna baisser les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots :
Là, conduit par le ciel, aborda le héros.

Non loin de ce rivage, un bois sombre et tranquille
Sous des ombrages frais présente un doux asile.
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avait loin de la cour
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est là que de lui-même il faisait son étude;
C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines :

Tranquille, il attendait qu'au gré de ſes ſouhaits
La mort vînt à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait prit ſoin de ſa vieilleſſe ;
Il fit dans ſon déſert deſcendre la ſageſſe ;
Et prodigue envers lui de ſes tréſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le livre des deſtins.

Ce vieillard au héros que DIEU lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure, offre un feſtin champêtre.
Le prince à ces repas était accoutumé :
Souvent ſous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, et ſe cherchant lui-même,
Il avait dépoſé l'orgueil du diadême.

Le trouble répandu dans l'empire chrétien
Fut pour eux le ſujet d'un utile entretien.
Mornai, qui dans ſa ſecte était inébranlable,
Prêtait au calviniſme un appui redoutable ;
Henri doutait encore, et demandait aux cieux
Qu'un rayon de clarté vînt deſſiller ſes yeux.
„De tout temps, diſait-il, la vérité ſacrée
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée :
Faut-il que de DIEU ſeul attendant mon appui,
J'ignore les ſentiers qui mènent juſqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu ſi bon, qui de l'homme eſt le maître,
En eût été ſervi s'il avait voulu l'être. „

„De DIEU, dit le vieillard, adorons les deſſeins,
Et ne l'accuſons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le calviniſme en France ;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance,

Je l'ai vu ſans ſupport exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obſcurs.
Enfin mes yeux ont vu, du ſein de la pouſſière,
Ce fantôme effrayant lever ſa tête altière,
Se placer ſur le trône, inſulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverſer nos autels.
„LOIN de la cour alors, en cette grotte obſcure,
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque eſpoir au moins flatte mes derniers jours:
Un culte ſi nouveau ne peut durer toujours:
Des caprices de l'homme il a tiré ſon être;
On le verra périr ainſi qu'on l'a vu naître.
Les œuvres des humains ſont fragiles comme eux:
DIEU diſſipe à ſon gré leurs deſſeins factieux.
Lui ſeul eſt toujours ſtable; (*g*) et tandis que la terre
Voit de ſectes ſans nombre une implacable guerre,
La Vérité repoſe aux pieds de l'Eternel.
Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel:
Qui la cherche du cœur un jour peut la connaître.
Vous ſerez éclairé, puiſque vous voulez l'être.
Ce DIEU vous a choiſi: ſa main dans les combats
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déjà ſa voix terrible ordonne à la victoire
De préparer pour vous les chemins de la gloire:
Mais ſi la vérité n'éclaire vos eſprits,
N'eſpérez point entrer dans les murs de Paris.
Surtout des plus grands cœurs évitez la faibleſſe;
Fuyez d'un doux poiſon l'amorce enchantereſſe;

Craignez

Craignez vos paſſions ; et ſachez quelque jour
Réſiſter aux plaiſirs et combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort ſuprême,
Triomphé des Ligueurs, et ſurtout de vous-même ;
Lorſqu'en un ſiége horrible, et célèbre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces temps de vos Etats finiront les misères ;
Vous leverez les yeux vers le DIEU de vos pères ;
Vous verrez qu'un cœur droit peut eſpérer en lui.
Allez, qui lui reſſemble eſt ſûr de ſon appui. ,,

CHAQUE mot qu'il diſait était un trait de flamme,
Qui pénétrait Henri juſqu'au fond de ſon ame.
Il ſe crut tranſporté dans ces temps bienheureux,
Où le DIEU des humains converſait avec eux,
Où la ſimple vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des rois, et rendait des oracles.

(*h*) IL quitte avec regret ce vieillard vertueux ;
Des pleurs, en l'embraſſant, coulèrent de ſes yeux ;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornai parut ſurpris, et ne fut point touché :
DIEU, maître de ſes dons, de lui s'était caché.
Vainement ſur la terre il eut le nom de ſage,
Au milieu des vertus l'erreur fut ſon partage.

TANDIS que le vieillard, inſtruit par le Seigneur,
Entretenait le prince et parlait à ſon cœur,
Les vents impétueux à ſa voix s'apaisèrent ;
Le ſoleil reparut, les ondes ſe calmèrent.

Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon :
Le héros part et vole aux plaines d'Albion.
En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages lois
Fit long-temps le malheur et du peuple et des rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,
Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elisabeth ; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes ;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux.
Leur Flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londre, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde, et le temple de Mars.
Aux (11) murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi ;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

Heureux lorſque le peuple, inſtruit dans ſon devoir,
Reſpecte, autant qu'il doit, le ſouverain pouvoir!
Plus heureux lorſqu'un roi, doux, juſte et politique,
Reſpecte, autant qu'il doit, la liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
En renvoyant chez vous la diſcorde et l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle a fait le bonheur.
CEPENDANT il arrive à cette ville immenſe,
Où la liberté ſeule entretient l'abondance.
Du vainqueur (12) des Anglais il aperçoit la tour.
Plus loin, d'Eliſabeth eſt l'auguſte ſéjour.
Suivi de Mornai ſeul, il va trouver la reine,
Sans appareil, ſans bruit, ſans cette pompe vaine
Dont les grands, quels qu'ils ſoient, en ſecret ſont épris,
Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
Il parle, ſa franchiſe eſt ſa ſeule éloquence.
Il expoſe en ſecret les beſoins de la France;
Et juſqu'à la prière humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
„ QUOI! vous ſervez Valois! dit la reine ſurpriſe:
C'eſt lui qui vous envoie au bord de la Tamiſe!
Quoi! de ſes ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour ſon perſécuteur!
Des rives du Couchant aux portes de l'Aurore,
De vos longs différens l'univers parle encore;

Et je vous vois armer, en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois ! ,,
,, Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines;
Valois était eſclave, il briſe enfin ſes chaînes :
Plus heureux, ſi toujours aſſuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que ſon courage et moi !
Mais il employa trop l'artifice et la feinte ; (*i*)
Il fut mon ennemi par faibleſſe et par crainte.
J'oublie enfin ſa faute, en voyant ſon danger;
Je l'ai vaincu, Madame, et je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juſte guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des rois. ,,
Elisabeth alors avec impatience
Demande le récit des troubles de la France,
Veut ſavoir quels reſſorts et quel enchaînement
Ont produit dans Paris un ſi grand changement.
,, Déjà, dit-elle au roi, la prompte renommée
De ces revers ſanglans m'a ſouvent informée;
Mais ſa bouche, indiſcrète en ſa légéreté,
Prodigue le menſonge avec la vérité :
J'ai rejeté toujours ſes récits peu fideles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui :
Daignez développer ce changement extrême;
Vous ſeul pouvez parler dignement de vous-même.

Peignez-moi vos malheurs et vos heureux exploits ;
Songez que votre vie eſt la leçon des rois. ”
”Helas ! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rapelle de ces temps la malheureuſe hiſtoire !
Plût au ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des princes de mon ſang les fureurs et la honte ?
Mon cœur frémit encore à ce ſeul ſouvenir :
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adreſſe
Déguiſer leurs forfaits, excuſer leur faibleſſe ;
Mais ce vain artifice eſt peu fait pour mon cœur,
Et je parle en ſoldat plus qu'en ambaſſadeur. (13) ”

Fin du premier Chant.

CHANT II.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND *raconte à la reine Eliſabeth l'hiſtoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, et entre dans le détail des maſſacres de la Saint-Barthelemi.*

„REINE, l'excès des maux où la France eſt livrée (1)
Eſt d'autant plus affreux, que leur ſource eſt ſacrée.
C'eſt la religion dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
(2) Je ne décide point entre Genève et Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe et la fureur ;
Et ſi la perfidie eſt fille de l'erreur,
Si dans les différens où l'Europe ſe plonge,
La trahiſon, le meurtre eſt le ſceau du menſonge,
L'un et l'autre parti cruel également,
Ainſi que dans le crime, eſt dans l'aveuglement.
Pour moi qui, de l'Etat embraſſant la défenſe,
Laiſſai toujours aux cieux le ſoin de leur vengeance,
On ne m'a jamais vu, ſurpaſſant mon pouvoir,
D'une indiſcrète main profaner l'encenſoir ;
Et périſſe à jamais l'affreuſe politique
Qui prétend ſur les cœurs un pouvoir deſpotique,

Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui du ſang hérétique arroſe les autels,
Et ſuivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne ſert un DIEU de paix que par des homicides!
» PLUT à ce DIEU puiſſant, dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût penſé comme moi!
Mais l'un et l'autre Guiſe(3) ont eu moins de ſcrupule.
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,
Ont armé contre moi ſa piété cruelle.
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flamme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.
» VOUS connaiſſez le peuple, et ſavez ce qu'il oſe,
Quand du ciel outragé penſant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la religion,
Il a rompu le frein de la ſoumiſſion.
Vous le ſavez, Madame, et votre prévoyance
Etouffa dès long-temps ce mal en ſa naiſſance.
L'orage en vos Etats à peine était formé;
Vos ſoins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé:
Vous régnez; Londre(4) eſt libre, et vos lois floriſſantes.
Médicis a ſuivi des routes différentes.
Peut-être que ſenſible à ces triſtes récits,
Vous me demanderez quelle était Médicis;
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,

Peu de ſon cœur profond ont ſondé les replis.
Pour moi, nourri vingt ans à la cour de ſes fils,
Qui vingt ans ſous ſes pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connaître.
„ Son époux, expirant dans la fleur de ſes jours,
A ſon ambition laiſſait un libre cours.
Chacun de ſes enfans, nourri ſous ſa tutelle, (5)
Devint ſon ennemi dès qu'il régna ſans elle.
Ses mains autour du trône avec confuſion
Semaient la jalouſie et la diviſion :
Oppoſant ſans relâche, avec trop de prudence,
Les Guiſes (6) aux Condés, et la France à la France ;
Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux et d'amis ;
Eſclave (7) des plaiſirs, mais moins qu'ambitieuſe ;
Infidele (8) à ſa ſecte, et ſuperſtitieuſe ; (9)
Poſſédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de ſon ſexe, et peu de ſes vertus.
„ Ce mot m'eſt échappé, pardonnez ma franchiſe ;
Dans ce ſexe, après tout, vous n'êtes point compriſe :
L'auguſte Eliſabeth n'en a que les appas :
Le ciel, qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait ſervir d'exemple à tous tant que nous ſommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands-hommes.
„ Deja François ſecond, par un ſort imprévu,
Avait rejoint ſon père au tombeau deſcendu ;
Faible enfant, qui de Guiſe adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus et les vices.

Charles

Charles plus jeune encore avait le nom de roi.
Médicis régnait seule, on tremblait sous sa loi.
D'abord sa politique, assurant sa puissance,
Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance :
Sa main de la discorde allumant le flambeau,
Signala par le sang son empire nouveau ;
Elle arma le courroux de deux sectes rivales.
Dreux, (10) qui vit déployer leurs enseignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits.
Le vieux Montmorenci (11) près du tombeau des rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guise (12) auprès d'Orléans mourut assassiné.
Mon père (13) malheureux, à la cour enchaîné,
Trop faible, et malgré lui servant toujours la reine,
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ;
Et toujours de sa main préparant ses malheurs,
Combattit et mourut pour ses persécuteurs.
Condé, (14) qui vit en moi le seul fils de son frère,
M'adopta, me servit et de maître et de père ;
Son camp fut mon berceau ; là parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue, à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
„ O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin,
Condé déjà mourant, tomba sous ta furie !
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher sa vie :

Hélas! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir, ni venger ſon trépas.
» Le ciel qui de mes ans protégeait la faibleſſe,
Toujours à des héros confia ma jeuneſſe.
Coligni, (15) de Condé le digne ſucceſſeur,
De moi, de mon parti devint le défenſeur :
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue ;
Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits,
C'eſt à vous, ombre illuſtre, à vous que je le dois.
Je croiſſais ſous ſes yeux, et mon jeune courage
Fit long-temps de la guerre un dur apprentiſſage.
Il m'inſtruiſait d'exemple au grand art des héros.
Je voyois ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cauſe commune,
Et contre Médicis, et contre la fortune ;
Chéri dans ſon parti, dans l'autre reſpecté ;
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté ;
Savant dans les combats, ſavant dans les retraites ;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ſes défaites
Que Dunois ni Gaſton ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur proſpérité.
» Après dix ans entiers de ſuccès et de pertes,
Médicis qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaiſſant qu'elle avait cru détruit,
Laſſe enfin de combattre et de vaincre ſans fruit,
Voulut, ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles.

La cour de ſes faveurs nous offrit les attraits ;
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juſte DIEU ! DIEU vengeur que j'atteſte !
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte !
Ciel, faut-il voir ainſi les maîtres des humains
Du crime à leurs ſujets applanir les chemins !
» COLIGNI, dans ſon cœur à ſon prince fidele,
Aimait toujours la France en combattant contre elle ;
Il chérit, il prévint l'heureuſe occaſion
Qui ſemblait de l'Etat aſſurer l'union.
Rarement un héros connaît la défiance :
Parmi ſes ennemis il vint plein d'aſſurance ;
Juſqu'au milieu du louvre il conduiſit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ſes bras,
Me prodigua long-temps des tendreſſes de mère,
Aſſura Coligni d'une amitié ſincère,
Voulait par ſes avis ſe régler déformais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, ſéduits par l'eſpérance,
Des faveurs de ſon fils la flatteuſe apparence.
Hélas ! nous eſpérions en jouir plus long-temps.
» QUELQUES-UNS ſoupçonnaient ces perfides préſens :
Les dons d'un ennemi leur ſemblaient trop à craindre.
Plus ils ſe défiaient, plus le roi ſavait feindre :
Dans l'ombre du ſecret depuis peu (16) Médicis
A la fourbe, au parjure avait formé ſon fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune et facile ;
Et le malheureux prince, à ſes leçons docile,

Par ſon penchant féroce à les ſuivre excité,
Dans ſa coupable école avait trop profité.
„ Enfin, pour mieux cacher cet horrible myſtère,
Il me donna ſa ſœur, (17) il m'appela ſon frère.
O nom qui m'as trompé, vains ſermens, nœud fatal!
Hymen (18) qui de nos maux fus le premier ſignal!
Tes flambeaux, que du ciel alluma la colère,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
Je (19) ne ſuis point injuſte, et je ne prétends pas
A Médicis encore imputer ſon trépas:
J'écarte des ſoupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes.
Ma mère enfin mourut: pardonnez à des pleurs
Qu'un ſouvenir ſi tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, et l'heure eſt arrivée
Qu'au fatal dénoûment la reine a réſervée.
„ Le ſignal eſt donné ſans tumulte et ſans bruit;
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
(20) De ce mois malheureux l'inégale courrière
Semblait cacher d'effroi ſa tremblante lumière:
Coligni languiſſait dans les bras du repos,
Et le ſommeil trompeur lui verſait ſes pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ſes ſens à ce calme agréable:
Il ſe lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des aſſaſſins à pas précipités;
Il voit briller par-tout les flambeaux et les armes,
Son palais embraſé, tout un peuple en alarmes,

Ses ſerviteurs ſanglans, dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : ,, Qu'on n'épargne perſonne ;
,, C'eſt DIEU, c'eſt Médicis, c'eſt le roi qui l'ordonne.,,
Il entend retentir le nom de Coligni ;
Il aperçoit de loin le jeune Teligni, (21)
Teligni dont l'amour a mérité ſa fille,
L'eſpoir de ſon parti, l'honneur de ſa famille,
Qui, ſanglant, déchiré, traîné par des ſoldats,
Lui demandait vengeance et lui tendait les bras.
,, LE héros malheureux, ſans armes, ſans défenſe,
Voyant qu'il faut périr, et périr ſans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute ſa gloire et toute ſa vertu.
,, DÉJA des aſſaſſins la nombreuſe cohorte
Du ſallon qui l'enferme allait briſer la porte.
Il leur ouvre lui-même, et ſe montre à leurs yeux
Avec cet œil ſerein, ce front majeſtueux,
Tel que dans les combats, maître de ſon courage,
Tranquille il arrêtait ou preſſait le carnage.
,, A cet air vénérable, à cet auguſte aſpect,
Les meurtriers ſurpris ſont ſaiſis de reſpect :
Une force inconnue a ſuſpendu leur rage.
,, Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
,, Et de mon ſang glacé ſouillez ces cheveux blancs
,, Que le ſort des combats reſpecta quarante ans :
,, Frappez, ne craignez rien, Coligni vous pardonne ;
,, Ma vie eſt peu de choſe, et je vous l'abandonne.....

„J'euſſe aimé mieux la perdre en combattant pour vous...„
Ces tigres à ces mots tombent à ſes genoux :
L'un ſaiſi d'épouvante abandonne ſes armes ;
L'autre embraſſe ſes pieds qu'il trempe de ſes larmes ;
Et de ſes aſſaſſins ce grand-homme entouré
Semblait un roi puiſſant par ſon peuple adoré.
„(22) BESME, qui dans la cour attendait ſa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère ſon crime ;
Des aſſaſſins trop lents il veut hâter les coups ;
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui ſeul eſt inflexible ;
Lui ſeul à la pitié toujours inacceſſible,
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il ſe ſentait ſurpris.
A travers les ſoldats il court d'un pas rapide :
Coligni l'attendait, d'un viſage intrépide ;
Et bientôt dans le flanc ce monſtre furieux
Lui plonge ſon épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguſte viſage
Ne fît trembler ſon bras, ne glaçât ſon courage.
„DU plus grand des Français tel fut le triſte ſort.
On l'inſulte, (23) on l'outrage encore après ſa mort.
Son corps percé de coups, privé de ſépulture,
Des oiſeaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta ſa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle et digne de ſon fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de ſa vengeance,

Sans remords, ſans plaiſir, maîtreſſe de ſes ſens,
Et comme accoutumée à de pareils préſens.
» Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images ?
La mort de Coligni, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible eſſai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'aſſaſſins les troupes effrénées,
Par devoir et par zèle au carnage acharnées,
Marchaient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères ſanglans.
Guiſe (24) était à leur tête, et bouillant de colère,
Vengeait ſur tous les miens les manes de ſon père.
Nevers, (25) Gondi, (26) Tavanne, (27) un poignard à la main,
Echauffaient les tranſports de leur zèle inhumain ;
Et portant devant eux la liſte de leurs crimes,
Les conduiſaient au meurtre, et marquaient les victimes.
» Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris,
Le fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon père,
Le frère avec la ſœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans ſous leurs toits embraſés,
Les enfans au berceau ſur la pierre écraſés :
Des fureurs des humains c'eſt ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monſtres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres ſanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères !

Et le bras tout fouillé du ſang des innocens,
Oſaient offrir à DIEU cet exécrable encens.
O combien de héros indignement périrent!
Renel (28) et Pardaillan chez les morts deſcendirent;
Et (29) vous, brave Guerchi, vous, ſage Lavardin,
Digne de plus de vie et d'un autre deſtin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marſillac et Soubiſe, (30) au trépas condamnés,
Défendent quelque temps leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, et reſpirans à peine,
Juſqu'aux portes du louvre on les pouſſe, on les traîne;
Ils teignent de leur ſang ce palais odieux,
En implorant leur roi qui les trahit tous deux.
„Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loiſir contemplait cette fête;
Ses cruels favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de ſang regorger ſous leurs yeux;
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etaient de ces héros les pompes triomphales.
„QUE dis-je? ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le roi, (31) le roi lui-même, au milieu des bourreaux,
Pourſuivant des proſcrits les troupes égarées,
Du ſang de ſes ſujets ſouillait ſes mains ſacrées;
Et ce même Valois que je ſers aujourd'hui, (32)
Ce roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de ſon barbare frère,
A ce honteux carnage excitait ſa colère.

Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain :
Rarement dans le ſang il a trempé ſa main ;
Mais l'exemple du crime aſſiégeait ſa jeuneſſe,
Et ſa cruauté même était une faibleſſe.

„ QUELQUES-UNS, il eſt vrai, dans la foule des morts,
Du fer des aſſaſſins trompèrent les efforts.
De Caumont, (33) jeune enfant, l'étonnante aventure
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père, accablé ſous le fardeau des ans,
Se livrait au ſommeil entre ſes deux enfans ;
Un lit ſeul enfermait et les fils et le père :
Les meurtriers ardens, qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups preſſés enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au haſard.

„ L'ETERNEL en ſes mains tient ſeul nos deſtinées ;
Il ſait, quand il lui plaît, veiller ſur nos années,
Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé ;
Un inviſible bras, armé pour ſa défenſe,
Aux mains des meurtriers dérobait ſon enfance :
Son père à ſes côtés, ſous mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de ſon corps expirant ;
Et du peuple et du roi trompant la barbarie,
Une ſeconde fois il lui donna la vie.

„ CEPENDANT, que feſais-je en ces affreux momens?
Hélas ! trop aſſuré ſur la foi des ſermens,
Tranquille au fond du louvre, et loin du bruit des armes,
Mes ſens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.

O nuit ! nuit effroyable ! ô funeſte ſommeil !
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait maſſacré mes plus chers domeſtiques ;
Le ſang de tous côtés inondait mes portiques ;
Et je n'ouvris les yeux que pour enviſager
Les miens que ſur le marbre on venait d'égorger.
Les aſſaſſins ſanglans vers mon lit s'avancèrent ;
Leurs parricides mains devant moi ſe levèrent ;
Je touchais au moment qui terminait mon ſort ;
Je préſentai ma tête, et j'attendis la mort.
,,MAIS ſoit qu'un vieux reſpect pour le ſang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres ;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un ſupplice trop doux ;
Soit qu'enfin s'aſſurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour otage ;
On réſerva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de ſa part on m'apporta des fers. (34)
,,COLIGNI, plus heureux et plus digne d'envie,
Du moins en ſuccombant ne perdit que la vie ;
Sa liberté, ſa gloire au tombeau le ſuivit.....
Vous frémiſſez, Madame, à cet affreux récit ;
Tant d'horreur vous ſurprend ; mais de leur barbarie
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de ſon louvre fatal
Médicis à la France eût donné le ſignal ;
Tout imita Paris : (35) la mort ſans réſiſtance
Couvrit en un moment la face de la France.

Quand un roi veut le crime, il eſt trop obéi :
Par cent mille aſſaſſins ſon courroux fut ſervi ;
Et des fleuves français les eaux enſanglantées
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées. »

CHANT III.

ARGUMENT.

Le Héros continue l'hiſtoire des guerres civiles de France. Mort funeſte de Charles IX. Règne de Henri III : ſon caractère. Celui du fameux duc de Guiſe, connu ſous le nom du Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du duc de Guiſe. Extrémités où Henri III eſt réduit. Mayenne eſt le chef de la Ligue : d'Aumale en eſt le héros. Réconciliation de Henri III et de Henri roi de Navarre. Secours que promet la reine Eliſabeth. Sa réponſe à Henri de Bourbon.

» QUAND l'arrêt des deſtins eut, durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des aſſaſſins, fatigués de leurs crimes,
Les glaives émouſſés manquèrent de victimes ;
Le peuple, dont la reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux, et vit ſes attentats.

Aiſément ſa pitié ſuccède à ſa furie :
Il entendit gémir la voix de ſa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut ſaiſi d'horreur ;
Le remords dévorant s'éleva dans ſon cœur.
Des premiers ans du roi la funeſte culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix
Qui juſque ſur le trône épouvante les rois.
Par ſa mère élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'était point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours ;
Une langueur mortelle en abrégea le cours :
DIEU, déployant ſur lui ſa vengeance ſévère,
Marqua ce roi mourant du ſceau de ſa colère,
Et par ſon châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oſerait l'imiter.
Je le vis (1) expirant : cette image effrayante
A mes yeux attendris ſemble être encor préſente.
Son ſang, à gros bouillons de ſon corps élancé,
Vengeait le ſang français par ſes ordres verſé :
Il ſe ſentait frappé d'une main inviſible ;
Et le peuple, étonné de cette fin terrible,
Plaignit un roi ſi jeune et ſitôt moiſſonné,
Un roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir permettait à la France
D'un empire plus doux quelque faible eſpérance.
„SOUDAIN du fond du Nord, au bruit de ſon trépas,
L'impatient Valois, accourant à grands pas,

Vint saisir dans ces lieux, tout fumans de carnage,
D'un frère infortuné le sanglant héritage.
„ La Pologne (2) en ce temps avait, d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;
Son nom, plus redouté que les plus puissans princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux :
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le justifie ;
Je lui peux immoler mon repos et ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfère à lui :
Je le plains, je le blâme, et je suis son appui.
„ Sa gloire avait passé comme une ombre légère :
Ce changement est grand, mais il est ordinaire.
On a vu plus d'un roi, par un triste retour,
Vainqueur dans les combats, esclave dans sa cour.
Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut du Ciel des vertus en partage :
Il est vaillant, mais faible, et moins roi que soldat ;
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris, flattant son indolence,
De son cœur à leur gré gouvernaient l'inconstance ;
Au fond de son palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par sa voix leurs volontés funestes ;
Des trésors de la France ils dissipaient les restes ;
Et le peuple accablé, poussant de vains soupirs,
Gémissait de leur luxe, et payait leurs plaisirs.

„ Tandis que ſous le joug de ſes maîtres avides
Valois preſſait l'Etat du fardeau des ſubſides,
On vit paraître Guiſe, (3) et le peuple inconſtant
Tourna bientôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant :
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon père,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſait régner ſur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
„ Nul ne fut mieux que lui le grand art de ſéduire ;
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne fut mieux cacher, ſous des déhors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais ſouple et populaire,
Des peuples en public il plaignait la misère,
Déteſtait des impôts le fardeau rigoureux :
Le pauvre allait le voir, et revenait heureux.
Il ſavait prévenir la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient ſa préſence ;
Il ſe feſait aimer des grands qu'il haïſſait ;
Terrible et ſans retour alors qu'il offenſait ;
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices ;
Brillant par ſes vertus, et même par ſes vices ;
Connaiſſant le péril, et ne redoutant rien ;
Heureux guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.
„ Quand il eut quelque temps eſſayé ſa puiſſance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconſtance,
Il ne ſe cacha plus, et vint ouvertement
Du trône de ſon roi briſer le fondement.

Il forma dans Paris cette Ligue funeſte,
Qui bientôt de la France infecta tout le reſte ;
Monſtre affreux, qu'ont nourri les peuples et les grands,
Engraiſſé de carnage, et fertile en tyrans.
»LA France dans ſon ſein vit alors deux monarques :
L'un n'en poſſédait plus que les frivoles marques ;
L'autre inſpirant par-tout l'eſpérance ou l'effroi,
A peine avait beſoin du vain titre de roi.
»VALOIS ſe réveilla du ſein de ſon ivreſſe.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le preſſe,
Ouvrirent un moment ſes yeux appeſantis ;
Mais du jour importun ſes regards éblouis
Ne diſtinguèrent point, au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondaient ſur ſa tête ;
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las et ſe rejetant dans les bras du ſommeil,
Entre ſes favoris, et parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.
Je lui reſtais encore, et tout près de périr,
Il n'avait plus que moi qui pût le ſecourir :
Héritier après lui du trône de la France,
Mon bras ſans balancer s'armait pour ſa défenſe ;
J'offrais à ſa faibleſſe un néceſſaire appui ;
Je courais le ſauver, ou me perdre avec lui.
»MAIS Guiſe trop habile, et trop ſavant à nuire,
L'un par l'autre en ſecret ſongeait à nous détruire.
Que dis-je ? il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoutien qui le pouvait ſauver.

De la religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux myſtère.
Par ſa feinte vertu tout le peuple échauffé
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.
Il leur repréſentait le culte de leurs pères,
Les derniers attentats des ſectes étrangères,
Me peignait ennemi de l'Egliſe et de DIEU :
„Il porte, diſait-il, ſes erreurs en tout lieu ;
„Il ſuit d'Eliſabeth les dangereux exemples ;
„Sur vos temples détruits il va fonder ſes temples ;
„Vous verrez dans Paris ſes prêches criminels. „(4)
„TOUT le peuple à ces mots trembla pour ſes autels ;
Juſqu'au palais du roi l'alarme en eſt portée.
La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à ſon roi
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas! le roi trop faible obéit ſans murmure ;
Et lorſque je volais pour venger ſon injure,
J'apprends que mon beau-frère, à la Ligue ſoumis,
S'uniſſait pour me perdre avec ſes ennemis,
De ſoldats malgré lui couvrait déjà la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.
Je plaignis ſa faibleſſe, et ſans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les villes alarmées
Contre moi dans la France enfantaient des armées :
Joyeuſe avec ardeur venait fondre ſur moi,
Miniſtre impétueux des faibleſſes du roi.

Guiſe,

Guiſe, dont la prudence égalait le courage,
Diſperſait mes amis, leur fermait le paſſage.
D'armes et d'ennemis preſſé de toutes parts,
Je les défiai tous, et tentai les haſards.
» Je cherchai dans Coutras ce ſuperbe Joyeuſe. (5)
Vous ſavez ſa défaite et ſa fin malheureuſe :
Je dois vous épargner des récits ſuperflus. » (*a*)
» Non, je ne reçois point vos modeſtes refus ;
Non, ne me privez point, dit l'auguſte princeſſe,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéreſſe ;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuſe, et ſon trépas :
L'auteur de tant d'exploits doit ſeul me les apprendre,
Et peut-être je ſuis digne de les entendre. »
Elle dit : le héros, à ce diſcours flatteur,
Sentit couvrir ſon front d'une noble rougeur ;
Et réduit à regret à parler de ſa gloire,
Il pourſuivit ainſi cette fatale hiſtoire.
» De tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient ſa molleſſe, et lui donnaient des lois,
Joyeuſe, né d'un ſang chez les Français inſigne,
D'une faveur ſi haute était le moins indigne : (6)
Il avait des vertus ; et ſi de ſes beaux jours
La Parque, en ce combat, n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits ſon ame accoutumée
Aurait de Guiſe un jour atteint la renommée.
Mais nourri juſqu'alors au milieu de la cour,
Dans le ſein des plaiſirs, dans les bras de l'amour,

Il n'eut à m'oppoſer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
„ Les courtiſans en foule attachés à ſon ſort,
Du ſein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendreſſes,
Traçaient ſur leurs habits les noms de leurs maîtreſſes;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur ſuperbe imprudence:
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.
„ D'un éclat différent mon camp frappait leur vue.
Mon armée, en ſilence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches ſoldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au ſang, et couverts de bleſſures:
Leur fer et leurs mouſquets compoſaient leurs parures.
Comme eux vêtu ſans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduiſais aux coups leurs eſcadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais diſtingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus et renverſés,
Sous nos coups expirans, devant nous diſperſés:
A regret dans leur ſein j'enfonçais cette épée,
Qui du ſang eſpagnol eût été mieux trempée.
„ Il le faut avouer, parmi ces courtiſans
Que moiſſonna le fer en la fleur de leurs ans,

Aucun ne fut percé que de coups honorables :
Tous fermes dans leur poſte, et tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, ſans reculer d'un pas.
Des courtiſans français tel eſt le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;
De l'ombre du repos ils volent aux haſards ;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.
„ POUR moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuſe,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuſe ;
Je l'aperçus bientôt porté par des ſoldats,
Pâle et déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore
Des baiſers du Zéphyre, et des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, et tombe avant le temps
Sous le tranchant du fer ou ſous l'effort des vents.
„ MAIS pourquoi rappeler cette triſte victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux ſuccès ! (*b*)
Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des Français :
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers ſanglans ſont baignés de mes larmes.
„ CE malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abyme dont Valois voulait en vain ſortir.
Il fut plus mépriſé quand on vit ſa diſgrace ;
Paris fut moins ſoumis, la Ligue eut plus d'audace ;
Et la gloire de Guiſe, aigriſſant ſes douleurs,
Ainſi que ſes affronts, redoubla ſes malheurs.

Guiſe (7) dans Vimori, d'une main plus heureuſe,
Vengea ſur les Germains la perte de Joyeuſe,
Accabla dans Auneau mes alliés ſurpris,
Et couvert de lauriers ſe montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
Valois vit triompher ſon ſuperbe adverſaire,
Qui, toujours inſultant à ce prince abattu,
Semblait l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.

„ La honte irrite enfin le plus faible courage :
L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage ;
Il voulut d'un ſujet réprimant la fierté,
Eſſayer dans Paris ſa faible autorité :
Il n'en était plus temps ; la tendreſſe et la crainte
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte :
Son peuple audacieux, prompt à ſe mutiner,
Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner.
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les alarmes ;
Tout bourgeois eſt ſoldat, tout Paris eſt en armes ;
Mille remparts naiſſans, qu'un inſtant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.

„ Guise (8) tranquille et fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage ;
De la ſédition gouvernait les reſſorts,
Et feſait à ſon gré mouvoir ce vaſte corps.
Tout le peuple au palais courait avec furie :
Si Guiſe eût dit un mot, Valois était ſans vie ;
Mais lorſque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler,
Il parut ſatisfait de l'avoir fait trembler ;

Et des mutins lui-même arrêtant la pourſuite,
Lui laiſſa, par pitié, le pouvoir de la fuite.
„ ENFIN Guiſe attenta, quel que fût ſon projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un ſujet.
Quiconque a pu forcer ſon monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guiſe, en ſes grands deſſeins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus temps d'offenſer à demi;
Et qu'élevé ſi haut, mais ſur un précipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au ſupplice.
Enfin, maître abſolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'eſpérance et de témérité,
Appuyé des Romains, ſecouru des Ibères,
Adoré des Français, ſecondé de ſes frères,
Ce ſujet (9) orgueilleux crut ramener ces temps
Où de nos premiers rois les lâches deſcendans,
Déchus preſqu'en naiſſant de leur pouvoir ſuprême,
Sous un froc odieux cachaient leur diadême,
Et dans l'ombre d'un cloître en ſecret gémiſſans,
Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.
„ VALOIS, qui cependant différait ſa vengeance,
Tenait alors dans Blois les états de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces états:
On propoſa des lois qu'on n'exécuta pas;
De mille députés l'éloquence ſtérile
Y fit de nos abus un détail inutile;
Car de tant de conſeils l'effet le plus commun
Eſt de voir tous nos maux ſans en ſoulager un.

„ Au milieu des états, Guiſe avec arrogance
De ſon prince offenſé vint braver la préſence,
S'aſſit auprès du trône ; et sûr de ſes projets,
Crut dans ces députés voir autant de ſujets.
Déjà leur troupe indigne, à ſon tyran vendue,
Allait mettre en ſes mains la puiſſance abſolue ;
Lorſque las de le craindre, et las de l'épargner,
Valois voulut enfin ſe venger et régner.
Son rival chaque jour ſoigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, mépriſait ſa colère ;
Ne ſoupçonnant pas même, en ce prince irrité,
Pour un aſſaſſinat aſſez de fermeté.
Son deſtin l'aveuglait, ſon heure était venue :
Le roi le fit lui-même immoler à ſa vue ;
De cent coups de poignard indignement percé, (10)
Son orgueil en mourant ne fut point abaiſſé ;
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle et tout ſanglant ſemblait braver ſon maître.
C'eſt ainſi que mourut ce ſujet tout puiſſant,
De vices, de vertus aſſemblage éclatant.
Le roi, dont il ravit l'autorité ſuprême,
Le ſouffrit lâchement, et s'en vengea de même.
„ Bientot ce bruit affreux ſe répand dans Paris.
Le peuple épouvanté remplit l'air de ſes cris.
Les vieillards déſolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guiſe embraſſer les ſtatues.
Tout Paris croit avoir, en ce preſſant danger,
L'Egliſe à ſoutenir, et ſon père à venger.

De Guiſe au milieu d'eux le redoutable frère,
Mayenne à la vengeance anime leur colère ;
Et plus par intérêt que par reſſentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embraſement.
„MAYENNE (11) dès long-temps nourri dans les alarmes,
Sous le ſuperbe Guiſe avait porté les armes ; (*c*)
Il ſuccède à ſa gloire ainſi qu'à ſes deſſeins :
Le ſceptre de la Ligue a paſſé dans ſes mains.
Cette grandeur ſans borne, à ſes déſirs ſi chère,
Le conſole aiſément de la perte d'un frère ; (12)
Il ſervait à regret, et Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher ſous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque ;
Il ſait, par une heureuſe et ſage politique,
Réunir ſous ſes lois mille eſprits différens,
Ennemis de leur maître, eſclaves des tyrans.
Il connaît leurs talens, il ſait en faire uſage. (*d*)
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guiſe avec plus d'éclat éblouiſſait les yeux,
Fut plus grand, plus héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel eſt Mayenne, et quelle eſt ſa puiſſance.
Autant la Ligue altière eſpère en ſa prudence,
Autant le jeune Aumale, (13) au cœur préſomptueux,
Répand dans les eſprits ſon courage orgueilleux.
D'Aumale eſt du parti le bouclier terrible ;
Il a juſqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Eſt l'ame de la Ligue, et l'autre en eſt le bras.

„ Cependant des Flamands l'oppreſſeur politique, (e)
Ce voiſin dangereux, ce tyran catholique,
Ce roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Ce roi votre ennemi, et plus encor le mien,
Philippe, (14) de Mayenne embraſſant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cauſe criminelle ;
Et Rome, (15) qui devait étouffer tant de maux,
Rome de la diſcorde allume les flambeaux :
Celui qui des chrétiens ſe dit encor le père,
Met aux mains de ſes fils un glaive ſanguinaire.
„ Des deux bouts de l'Europe, à mes regards ſurpris,
Tous les malheurs enſemble accourent dans Paris.
Enfin roi ſans ſujets, pourſuivi ſans défenſe,
Valois s'eſt vu forcé d'implorer ma puiſſance :
Il m'a cru généreux, et ne s'eſt point trompé.
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'eſt occupé ;
Un danger ſi preſſant a fléchi ma colère ;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frère :
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai ſubi la loi,
Et roi, j'ai défendu l'autorité d'un roi.
Je ſuis venu vers lui ſans traité, ſans otage : (16)
Votre ſort, ai-je dit, eſt dans votre courage ;
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ſes eſprits :
Je ne me flatte point d'avoir pu dans ſon ame
Verſer par mon exemple une ſi belle flamme ;
Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu :
Il gémit du repos qui l'avait abattu.

Valois

Valois avait beſoin d'un deſtin ſi contraire ;
Et ſouvent l'infortune aux rois eſt néceſſaire. ,,
TELS étaient de Henri les ſincères diſcours.
Des Anglais cependant il preſſe le ſecours :
Déjà du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la victoire en ſon camp le rappelle ;
Mille jeunes anglais vont bientôt ſur ſes pas
Fendre le ſein des mers, et chercher les combats.
ESSEX (17) eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance
A des fiers Caſtillans confondu la prudence ;
Et qui ne croyait pas qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis ſa main.
HENRI ne l'attend point ; ce chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre, à ſon départ s'apprête :
,, Allez, lui dit la reine, allez, digne Héros,
Mes guerriers ſur vos pas traverſeront les flots ;
Non, ce n'eſt point Valois, c'eſt vous qu'ils veulent ſuivre;
A vos ſoins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront ſous vous à ſervir l'Angleterre.
Puiſſe bientôt la Ligue expirer ſous vos coups !
L'Eſpagne ſert Mayenne, et Rome eſt contre vous ;
Allez vaincre l'Eſpagne, et ſongez qu'un grand-homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des nations venger la liberté ;
De Sixte et de Philippe abaiſſez la fierté.

„ PHILIPPE de ſon père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, et non moins politique,
Diviſant ſes voiſins pour leur donner des fers,
Du fond de ſon palais croit dompter l'univers.
„ SIXTE, (18) au trône élevé du ſein de la pouſſière,
Avec moins de puiſſance a l'ame encor plus fière.
Le pâtre de Montalte eſt le rival des rois ;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des lois ;
Sous le pompeux éclat d'un triple diadême,
Il penſe aſſervir tout, juſqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, diſſimulé, trompeur,
Ennemi des puiſſans, des faibles oppreſſeur,
Dans Londre, dans ma cour, il a formé des brigues ;
Et l'univers, qu'il trompe, eſt plein de ſes intrigues.
„ VOILA les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un et l'autre osèrent s'élever.
L'un combattant en vain l'Anglais et les orages,
Fit voir à l'Océan (19) ſa fuite et ſes naufrages ;
Du ſang de ſes guerriers ce bord eſt encor teint ;
L'autre ſe tait dans Rome, et m'eſtime et me craint.
„ SUIVEZ donc, à leurs yeux, votre noble entrepriſe.
Si Mayenne eſt dompté, Rome ſera ſoumiſe :
Vous ſeul pouvez régler ſa haine ou ſes faveurs ;
Inflexible aux vaincus, complaiſante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre,
C'eſt à vous d'allumer ou d'éteindre ſa foudre. „

Fin du troiſième Chant.

CHANT IV.

ARGUMENT.

D'Aumale était près de ſe rendre maître du camp de Henri III, lorſque le héros, revenant d'Angleterre, combat les Ligueurs, et fait changer la fortune.

La Diſcorde conſole Mayenne, et vole à Rome pour y chercher du ſecours. Deſcription de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La Diſcorde y trouve la Politique ; elle revient avec elle à Paris, ſoulève la Sorbonne, anime les Seize contre le parlement, et arme les moines. On livre à la main du bourreau des magiſtrats qui tenaient pour le parti des rois. Troubles et confuſion horrible dans Paris.

TANDIS que pourſuivant leurs entretiens ſecrets,
Et peſant à loiſir de ſi grands intérêts,
Ils épuiſaient tous deux la ſcience profonde
De combattre, de vaincre, et de régir le monde,
La Seine avec effroi voit ſur ſes bords ſanglans
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.
VALOIS, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du deſtin des combats craignait l'incertitude.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

A ſes deſtins flottans il fallait un appui ;
Il attendait Bourbon, ſûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent ;
Des portes de Paris leurs légions ſortirent :
Le ſuperbe d'Aumale, et Nemours, et Briſſac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenſeurs intrépides,
Epouvantaient Valois de leurs ſuccès rapides ;
Et ce roi, trop ſouvent ſujet au repentir,
Regrettait le héros qu'il avait fait partir. (*a*)
PARMI ces combattans, ennemis de leur maître,
Un frère (1) de Joyeuſe oſa long-temps paraître.
Ce fut lui que Paris vit paſſer tour-à-tour
Du ſiècle au fond d'un cloître, et du cloître à la cour ;
Vicieux, pénitent, courtiſan, ſolitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuiraſſe et la haire.
Du pied des ſaints autels, arroſés de ſes pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le ſein de la France éplorée
La main qu'à l'Eternel il avait conſacrée.
MAIS de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inſpira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier, et la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale,
Vous né du ſang lorrain, ſi fécond en héros,
Vous ennemi des rois, des lois et du repos.
La fleur de la jeuneſſe en tout temps l'accompagne:
Avec eux ſans relâche il fond dans la campagne :

Tantôt dans le ſilence, et tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi ſurpris, portant par-tout la guerre,
Du ſang des aſſiégeans ſon bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucaſe, ou du ſommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre et les flots,
Les aigles, les vautours, aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendant les vaſtes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiſeaux,
Dans les bois, ſur les prés, déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches ſanglantes
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.
DEJA plein d'eſpérance, et de gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit et la ſurpriſe augmentaient les alarmes :
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ſes armes.
Cet orageux torrent, prompt à ſe déborder,
Dans ſon choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître ;
Mornai, qui précédait le retour de ſon maître,
Voyait déjà les tours du ſuperbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il eſt ſoudain ſurpris ;
Il court, il aperçoit dans un déſordre extrême
Les ſoldats de Valois et ceux de Bourbon même :
„ Juſte Ciel, eſt-ce ainſi que vous nous attendiez ?
„ Henri va vous défendre, il vient, et vous fuyez !
„ Vous fuyez, compagnons ! „ Au ſon de ſa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole

Le fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ſes Romains,
Au ſeul nom de Henri les Français ſe rallient;
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient:
Qu'il vienne ce héros, nous vaincrons ſous ſes yeux.
HENRI dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête.
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête;
Il combat, on le fuit, il change les deſtins;
La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains:
Tous les chefs ranimés autour de lui s'empreſſent;
La victoire revient, les Ligueurs diſparaiſſent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance et qui luit,
S'eſt diſſipé l'éclat des aſtres de la nuit.
C'eſt en vain que d'Aumale arrête ſur ces rives
Des ſiens épouvantés les troupes fugitives;
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats:
La voix du grand Henri précipite leurs pas;
De ſon front menaçant la terreur les renverſe;
Leur chef les réunit, la crainte les diſperſe.
D'Aumale eſt avec eux dans leur fuite entraîné,
Tel que du haut d'un mont de frimas couronné,
Au milieu des glaçons, et des neiges fondues,
Tombe et roule un rocher qui menaçait les nues.
MAIS que dis-je? il s'arrête, il montre aux aſſiégeans,
Il montre encor ce front redouté ſi long-temps.
Des ſiens qui l'entraînaient, fougueux il ſe dégage:
Honteux de vivre encore il revole au carnage;

Il arrête un moment ſon vainqueur étonné ;
Mais d'ennemis bientôt il eſt environné.
La mort allait punir ſon audace fatale.
La Diſcorde le vit et trembla pour d'Aumale :
La barbare qu'elle eſt a beſoin de ſes jours :
Elle s'élève en l'air, et vole à ſon ſecours.
Elle approche, elle oppoſe au nombre qui l'accable
Son bouclier de fer, immenſe, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inſpire ou la rage ou la peur.
O fille de l'enfer, Diſcorde inexorable,
Pour la première fois tu parus ſecourable !
Tu ſauvas un héros, tu prolongeas ſon ſort,
De cette même main, miniſtre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais juſque-là n'épargna ſes victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point ſentis.
Elle applique à ſes maux une main ſalutaire ;
Elle étanche ce ſang répandu pour lui plaire :
Mais tandis qu'à ſon corps elle rend la vigueur,
De ſes mortels poiſons elle infecte ſon cœur.
Tel ſouvent un tyran, dans ſa pitié cruelle,
Suſpend d'un malheureux la ſentence mortelle ;
A ſes crimes ſecrets il fait ſervir ſon bras,
Et quand ils ſont commis, il le rend au trépas.
Henri ſait profiter de ce grand avantage,
Dont le ſort des combats honora ſon courage.

Des momens dans la guerre il connaît tout le prix ;
Il preſſe au même inſtant ſes ennemis ſurpris :
Il veut que les aſſauts ſuccèdent aux batailles ;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois, plein d'eſpérance, et fort d'un tel appui,
Donne aux ſoldats l'exemple, et le reçoit de lui ;
Il ſoutient les travaux, il brave les alarmes.
La peine a ſes plaiſirs, le péril a ſes charmes.
Tous les chefs ſont unis, tout ſuccède à leurs vœux ;
Et bientôt la Terreur qui marche devant eux,
Des aſſiégés tremblans diſſipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briſer leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril preſſant ?
Mayenne a pour ſoldats un peuple gémiſſant :
Ici la fille en pleurs lui redemande un père ;
Là le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère :
Chacun plaint le préſent, et craint pour l'avenir ;
Ce grand corps alarmé ne peut ſe réunir.
On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir ou ſe rendre ;
Tous ſont irréſolus, nul ne veut ſe défendre : (*b*)
Tant le faible vulgaire, avec légéreté,
Fait ſuccéder la peur à la témérité !
Mayenne en frémiſſant voit leur troupe éperdue :
Cent deſſeins partageaient ſon ame irréſolue ;
Quand ſoudain la Diſcorde aborde ce héros,
Fait ſiffler ſes ſerpens, et lui parle en ces mots :
„ Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le ſoin de ta vengeance,

Toi nourri ſous mes yeux, et formé ſous mes lois,
Entends ta protectrice, et reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille et volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage ;
Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes mains ;
Tu les verras bientôt, ſecondant nos deſſeins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, et mourir avec joie. ,,
La Diſcorde auſſitôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol aſſuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble et les alarmes
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes :
Son haleine en cent lieux répand l'aridité ;
Le fruit meurt en naiſſant, dans ſon germe infecté ;
Les épis renverſés ſur la terre languiſſent ;
Le ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent ;
Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.
Un tourbillon la porte à ces rives fécondes
Que l'Eridan rapide arroſe de ſes ondes.
Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels ;
Rome jadis ſon temple, et l'effroi des mortels ;
Rome dont le deſtin, dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les temps maîtreſſe de la terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes ſanglans enchaîner tous les rois :
L'univers fléchiſſait ſous ſon aigle terrible :
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible :

On la voit ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits, et commander aux cœurs :
Ses avis ſont ſes lois, ſes décrets ſont ſes armes.
Près de ce Capitole où régnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars,
Un pontife eſt aſſis au trône des Céſars ;
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons et la cendre d'Emile.
Le trône eſt ſur l'autel, et l'abſolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le ſceptre et l'encenſoir.
La, DIEU même a fondé ſon Egliſe naiſſante, (c)
Tantôt perſécutée, et tantôt triomphante ;
Là, ſon premier apôtre avec la vérité
Conduiſit la candeur et la ſimplicité.
Ses ſucceſſeurs heureux quelque temps l'imitèrent,
D'autant plus reſpectés que plus ils s'abaiſsèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu ;
La pauvreté ſoutint leur auſtère vertu ;
Et jaloux des ſeuls biens qu'un vrai chrétien déſire,
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le temps, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs;
Le ciel, pour nous punir, leur donna des grandeurs.
ROME, depuis ce temps puiſſante et profanée,
Aux conſeils des méchans ſe vit abandonnée ;
La trahiſon, le meurtre et l'empoiſonnement
De ſon pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les ſucceſſeurs du Chriſt au fond du ſanctuaire
Placèrent ſans rougir l'inceſte et l'adultère ;

Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ſes tyrans ſacrés regretta ſes faux Dieux.
On écouta depuis de plus ſages maximes ;
On ſut ou s'épargner ou mieux voiler les crimes ; (*d*)
(2) De l'Egliſe et du peuple on régla mieux les droits.
Rome devint l'arbitre et non l'effroi des rois :
Sous l'orgueil impoſant du triple diadême,
La modeſte vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reſte des humains
Eſt ſurtout aujourd'hui la vertu des Romains.
SIXTE alors était roi de l'Egliſe et de Rome. (3)
Si pour être honoré du titre de grand-homme,
Il ſuffit d'être faux, auſtère, et redouté,
Au rang des plus grands rois Sixte ſera compté.
Il devait ſa grandeur à quinze ans d'artifices :
Il ſut cacher quinze ans ſes vertus et ſes vices.
Il ſembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.
SOUS le puiſſant abri de ſon bras deſpotique,
Au fond du Vatican régnait la Politique,
Fille de l'Intérêt et de l'Ambition,
Dont naquirent la Fraude et la Séduction.
Ce monſtre ingénieux, en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis, paraît ſimple et tranquille ;
Ses yeux creux et perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots ;
Par ſes déguiſemens, à toute heure elle abuſe
Les regards éblouis de l'Europe confuſe :

Le Menſonge ſubtil qui conduit ſes diſcours, (e)
De la Vérité même empruntant le ſecours,
Du ſceau du Dieu vivant empreint ſes impoſtures,
Et fait ſervir le Ciel à venger ſes injures.
A peine la Diſcorde avait frappé ſes yeux,
Elle court dans ſes bras d'un air myſtérieux;
Avec un ris malin, la flatte, la careſſe;
Puis, prenant tout-à-coup un ton plein de triſteſſe:
„Je ne ſuis plus, dit-elle, en ces temps bienheureux
Où les peuples ſéduits me préſentaient leurs vœux;
Où la crédule Europe, à mon pouvoir ſoumiſe,
Confondait dans mes lois les lois de ſon Egliſe.
Je parlais, et ſoudain les rois humiliés
Du trône, en frémiſſant, deſcendaient à mes pieds;
Sur la terre à mon gré ma voix ſoufflait les guerres;
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres;
Je tenais dans mes mains la vie et le trépas;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les Etats.
Cet heureux temps n'eſt plus. Le ſénat (4) de la France
Eteint preſque en mes mains les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'Egliſe, et pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur: (5)
C'eſt lui qui le premier, démaſquant mon viſage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô Diſcorde, ardente à te ſervir,
Le ſéduire lui-même, ou du moins le punir!
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre;
Commençons par la France à ravager la terre;

Que le prince et l'Etat retombent dans nos fers.»
Elle dit, et soudain s'élance dans les airs.
Loin du faste de Rome et des pompes mondaines, (*f*)
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble religion se cache en des déserts.
Elle y vit avec DIEU dans une paix profonde;
Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, et le mépris des grands.
Souffrir est son destin, bénir est son partage:
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ses autels adorer la Fortune.
Son ame pour Henri brûlait d'un saint amour;
Cette fille des cieux sait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ses autels le culte légitime,
Adopter pour son fils ce héros magnanime:
Elle l'en croyait digne, et ses ardens soupirs
Hâtaient cet heureux temps, trop lent pour ses désirs.
Soudain la Politique et la discorde impie (*g*)
Surprennent en secret leur auguste ennemie;
Elle lève à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs:
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monstres, dont toujours elle a souffert l'injure,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure,

Prennent ſes vêtemens reſpectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs deſſeins.
D'UN air inſinuant l'adroite Politique
Se gliſſe au vaſte ſein de la ſorbonne antique ;
C'eſt là que s'aſſemblaient ces ſages révérés,
Des vérités du ciel interprètes ſacrés,
Qui des peuples chrétiens arbitres et modèles,
A leur culte attachés, à leur prince fideles,
Conſervaient juſqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
Qu'il eſt peu de vertu qui réſiſte ſans ceſſe !
Du monſtre déguiſé la voix enchantereſſe
Ebranle leurs eſprits par ſes diſcours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ;
Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vue :
De l'avare en ſecret la voix lui fut vendue :
Par un éloge adroit le ſavant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité :
Menacé par ſa voix le faible s'intimide.
ON s'aſſemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la diſpute et le bruit,
De ces lieux, en pleurant, la Vérité s'enfuit. (*h*)
Alors au nom de tous un des vieillards s'écrie :
„ L'Egliſe fait les rois, les abſout, les châtie ;
„ En nous eſt cette Egliſe, en nous ſeuls eſt ſa loi ;
„ Nous réprouvons Valois, il n'eſt plus notre roi.
„ Sermens (6) jadis ſacrés, nous briſons votre chaîne! „
A peine a-t-il parlé, la Diſcorde inhumaine

Trace, en lettres de ſang, ce décret odieux.
Chacun jure par elle, et ſigne ſous ſes yeux. (7)
SOUDAIN elle s'envole, et d'égliſe en égliſe
Annonce aux factieux cette grande entrepriſe ;
Sous l'habit d'Auguſtin, ſous le froc de François,
Dans les cloîtres ſacrés fait entendre ſa voix ;
Elle appelle à grands cris tous ces ſpectres auſtères,
De leur joug rigoureux eſclaves volontaires.
„DE la Religion reconnaiſſez les traits,
Dit-elle, et du Très-Haut vengez les intérêts.
C'eſt moi qui viens à vous, c'eſt moi qui vous appelle.
Ce fer, qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de DIEU même en la mienne eſt remis.
Il eſt temps de ſortir de l'ombre de vos temples :
Allez d'un zèle ſaint répandre les exemples ;
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'eſt ſervir leur DIEU que d'immoler leur roi.
Songez que de Lévi la famille ſacrée, (8)
Du miniſtère ſaint par DIEU même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'autel
Des mains teintes du ſang des enfans d'Iſraël.
Que dis-je? où ſont ces temps, où ſont ces jours proſpères
Où j'ai vu les Français maſſacrés par leurs frères ?
C'était vous, Prêtres ſaints, qui conduiſiez leurs bras ;
Coligni par vous ſeuls a reçu le trépas.
'ai nagé dans le ſang ; que le ſang coule encore :
Montrez-vous, inſpirez ce peuple qui m'adore. „

Le monſtre au même inſtant donne à tous le ſignal ;
Tous ſont empoiſonnés de ſon venin fatal ;
Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle ;
L'étendard (9) de la croix flottait au milieu d'elle.
Ils chantent, et leurs cris dévots et furieux
Semblent à leur révolte aſſocier les cieux.
On les entend mêler, dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prières publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles ſoldats,
Du ſabre et de l'épée ils ont chargé leurs bras ;
Une lourde cuiraſſe a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice
Suit, au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix, qu'on porte devant eux.
Mayenne, qui de loin voit leur folle entrepriſe,
La mépriſe en ſecret, et tout haut l'autoriſe ;
Il ſait combien le peuple avec ſoumiſſion
Confond le fanatiſme et la religion ;
Il connaît ce grand art, aux princes néceſſaire,
De nourrir la faibleſſe et l'erreur du vulgaire.
A ce pieux ſcandale enfin il applaudit ;
Le ſage s'en indigne, et le ſoldat en rit ;
Mais le peuple excité, juſques aux cieux envoie
Des cris d'emportement, d'eſpérance et de joie ;
Et comme à ſon audace a ſuccédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainſi l'ange des mers, ſur le ſein d'Amphitrite,
Calme à ſon gré les flots, à ſon gré les irrite.

La

La Diſcorde (10) a choiſi ſeize ſéditieux,
Signalés par le crime entre les factieux.
Miniſtres inſolens de leur reine nouvelle,
Sur ſon char tout ſanglant ils montent avec elle;
L'orgueil, la trahiſon, la fureur, le trépas,
Dans des ruiſſeaux de ſang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haine pour leur roi leur tient lieu de nobleſſe;
Et juſque ſous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémiſſant les voit à ſes côtés:
Des jeux de la Diſcorde ordinaires caprices,
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices. (11
Ainſi lorſque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont ſoulevé les flots,
Le limon croupiſſant dans leurs grottes profondes,
S'élève, en bouillonnant, ſur la face des ondes:
Ainſi dans les fureurs de ces embraſemens
Qui changent les cités en de funeſtes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amolliſſent,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obſcurciſſent.
Dans ces jours de tumulte et de ſédition,
Thémis réſiſtait ſeule à la contagion;
La ſoif de s'agrandir, la crainte, l'eſpérance,
Rien n'avait dans ſes mains fait pencher ſa balance;
Son temple était ſans tache, et la ſimple équité
Auprès d'elle, en fuyant, cherchait ſa ſureté.
Il était dans ce temple un ſénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,

Qui, des lois de ſon prince et l'organe et l'appui
Marchait d'un pas égal entre ſon peuple et lui:
Dans l'équité des rois ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France :
Le ſeul bien de l'Etat fait ſon ambition ;
Il hait la tyrannie et la rebellion ;
Toujours plein de reſpect, toujours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclavage ;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, et la fait réprimer.

DES tyrans de la Ligue une affreuſe cohorte
Du temple de Thémis environne la porte :
Buſſi les conduiſait ; ce vil gladiateur, (*i*)
Monté par ſon audace à ce coupable honneur,
Entre, et parle en ces mots à l'auguſte aſſemblée,
Par qui des citoyens la fortune eſt réglée :

„ MERCENAIRES appuis d'un dédale de lois,
Plébéiens, qui penſez être tuteurs des rois,
Lâches, qui dans le trouble et parmi les cabales
Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales ;
Timides dans la guerre, et tyrans dans la paix,
Obéiſſez au peuple, écoutez ſes décrets.
Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
Ce peuple fut long-temps par vous-même abuſé ;
Il s'eſt laſſé du ſceptre, et le ſceptre eſt briſé.
Effacez ces grands noms qui vous gênaient ſans doute,
Ces mots de *plein-pouvoir*, qu'on hait et qu'on redoute.

Jugez au nom du peuple, et tenez au ſénat
Non la place du roi, mais celle de l'Etat.
Imitez la ſorbonne, ou craignez ma vengeance. ,,
Le ſénat répondit par un noble ſilence.
Tels dans les murs de Rome abattus et brûlans,
Ces ſénateurs courbés ſous le fardeau des ans
Attendaient fièrement, ſur leur ſiége immobiles,
Les Gaulois et la mort avec des yeux tranquilles.
Buſſi, plein de fureur et non pas ſans effroi,
Obéiſſez, dit-il, Tyrans, ou ſuivez-moi.....
Alors Harlai ſe lève, Harlai, ce noble guide,
Ce chef d'un parlement, juſte autant qu'intrépide;
Il ſe préſente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers. (12)
On voit auprès de lui les chefs de la juſtice,
Brûlans de partager l'honneur de ſon ſupplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux ſouverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuſes mains. (13)
Muse, redites-moi ces noms chers à la France,
Conſacrez ces héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou, (14) Molé, Scaron, Bayeul,
Potier, cet homme juſte, et vous, jeune Longueil,
Vous en qui, pour hâter vos belles deſtinées,
L'eſprit et la vertu devançaient les années;
Tout le ſénat enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple, en triomphe eſt mené
Dans cet affreux (15) château, palais de la vengeance,
Qui renferme ſouvent le crime et l'innocence.

Ainſi ces factieux ont changé tout l'Etat ;
La ſorbonne eſt tombée, il n'eſt plus de ſénat.
Mais pourquoi ce concours et ces cris lamentables ?
Pourquoi ces inſtrumens de la mort des coupables ?
Qui ſont ces magiſtrats que la main d'un bourreau,
Par l'ordre des tyrans, précipite au tombeau ?
Les vertus dans Paris ont le deſtin des crimes.
Briſſon, (16) Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Manes trop généreux, vous n'en rougiſſez pas !
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour ſon roi meurt toujours avec gloire.
CEPENDANT la Diſcorde, au milieu des mutins,
S'applaudit du ſuccès de ſes affreux deſſeins ;
D'un air fier et content, ſa cruauté tranquille
Contemple les effets de la guerre civile ;
Dans ces murs tout ſanglans, des peuples malheureux
Unis contre leur prince, et diviſés entre eux,
Jouets infortunés des fureurs inteſtines,
De leur triſte patrie avançant les ruines ;
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et par-tout les débris, les carnage, et les morts.

Fin du quatrième Chant.

CHANT V.

ARGUMENT.

Les assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le roi. Elle appelle du fond des enfers le démon du fanatisme, qui conduit ce parricide. Sacrifice des Ligueurs aux esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu roi par l'armée.

CEPENDANT s'avançaient ces machines mortelles,
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles ;
Et le fer et le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.
LES Seize et leur courroux, Mayenne et sa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche insolence,
Des docteurs de la loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours ;
La victoire à grands pas s'approchait sur ses traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces ;
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers ;
Ses foudres impuissans se perdaient dans les airs ;
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privait les assiégés d'un secours nécessaire.

Ses ſoldats dans la France, errans de tous côtés,
Sans ſecourir Paris, déſolaient nos cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuiſée
Pût offrir à ſon bras une conquête aiſée ;
Et l'appui dangereux de ſa fauſſe amitié
Leur préparait un maître au lieu d'un allié ;
Lorſque d'un furieux la main déterminée
Semble pour quelque temps changer la deſtinée.
Vous, des murs de Paris tranquilles habitans,
Que le ciel a fait naître en de plus heureux temps,
Pardonnez, ſi ma main retrace à la mémoire
De vos aïeux ſéduits la criminelle hiſtoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point ſur vous ;
Votre amour pour vos rois les a réparés tous.
L'EGLISE a de tout temps produit des ſolitaires,
Qui, raſſemblés entre eux ſous des règles ſévères,
Et diſtingués en tout du reſte des mortels,
Se conſacraient à DIEU par des vœux ſolemnels.
Les uns ſont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inacceſſible aux vains attraits du monde ;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu ſervir.
Les autres à l'Etat rendus plus néceſſaires
Ont éclairé l'Egliſe, ont monté dans les chaires ;
Mais ſouvent enivrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le ſiècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur ſourde ambition n'ignore point les brigues ;
Souvent plus d'un pays s'eſt plaint de leurs intrigues ;

Ainſi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal.
CEUX qui de Dominique ont embraſſé la vie,
Ont vu long-temps leur ſecte en Eſpagne établie ;
Et de l'obſcurité des plus humbles emplois
Ont paſſé tout-à-coup dans les palais des rois.
Avec non moins de zèle, et bien moins de puiſſance,
Cet ordre reſpecté fleuriſſait dans la France ;
Protégé par les rois, paiſible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans ſon ſein.
CLEMENT (1) dans la retraite avait dès ſon jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu ſauvage.
Eſprit faible et crédule en ſa dévotion,
Il ſuivait le torrent de la rebellion.
Sur ce jeune inſenſé la Diſcorde fatale
Répandit le venin de ſa bouche infernale.
Proſterné chaque jour aux pieds des ſaints autels,
Il fatiguait les cieux de ſes vœux criminels.
On dit que tout ſouillé de cendre et de pouſſière,
Un jour il prononça cette horrible prière :
„ DIEU qui venges l'Egliſe et punis les tyrans,
Te verra-t-on ſans ceſſe accabler tes enfans,
Et d'un roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favoriſer le meurtre et bénir les parjures ?
Grand DIEU ! par tes fléaux c'eſt trop nous éprouver ;
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
Détourne loin de nous la mort et la misère ;
Délivre-nous d'un roi donné dans ta colère.

Viens, des cieux enflammés abaiſſe la hauteur ;
Fais marcher devant toi l'ange exterminateur ;
Viens, deſcends, arme-toi ; que ta foudre enflammée
Frappe, écraſe à nos yeux leur ſacrilége armée ;
Que les chefs, les ſoldats, les deux rois expirans,
Tombent comme la feuille éparſe au gré des vents ;
Et que ſauvés par toi, nos Ligueurs catholiques
Sur leurs corps tout ſanglans s'adreſſent leurs cantiques. ,,

La Diſcorde attentive, en traverſant les airs,
Entend ces cris affreux et les porte aux enfers. (*a*)
Elle amène à l'inſtant, de ces royaumes ſombres,
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.
Il vient, le Fanatiſme eſt ſon horrible nom :
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire ;
Et reçu dans ſon ſein, l'embraſſe et le déchire.

C'est lui qui dans Raba, ſur les bords de l'Arnon, (2)
Guidait les deſcendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur dieu des mères gémiſſantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le ſerment inhumain ;
Dans le cœur de ſa fille il conduiſit ſa main.
C'eſt lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par ſa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-temps :
A l'affreux Teutatès (3) il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces ſacrés homicides,
Qu'à tes indignes dieux préſentaient tes druides.

Du

Du haut du Capitole il criait aux païens :
Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens.
Mais lorſqu'au fils de DIEU Rome enfin fut ſoumiſe,
Du Capitole en cendre il paſſa dans l'Egliſe ;
Et dans les cœurs chrétiens inſpirant ſes fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit perſécuteurs.
Dans Londre il a formé la ſecte (4) turbulente
Qui ſur un roi trop faible a mis ſa main ſanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux, (*b*)
Ces bûchers ſolemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.
TOUJOURS il revêtait dans ſes déguiſemens
Des miniſtres des cieux les ſacrés ornemens :
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux, une forme nouvelle :
L'audace et l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guiſe et la taille et les traits,
De ce ſuperbe Guiſe, en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'Etat, et le roi de ſon maître ;
Et qui, toujours puiſſant, même après ſon trépas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats.
D'un caſque redoutable il a chargé ſa tête ;
Un glaive eſt dans ſa main au meurtre toujours prête ;
Son flanc même eſt percé des coups dont autrefois
Ce héros factieux fut maſſacré dans Blois ;
Et la voix de ſon ſang, qui coule en abondance,
Semble accuſer Valois, et demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible et lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verſe le Sommeil,
Il vint trouver Clément au fond de ſa retraite.
La Superſtition, la Cabale inquiète,
Le faux Zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à ſa porte, et l'ouvrent à l'inſtant.
Il entre; et d'une voix majeſtueuſe et fière:
„Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux et ta prière;
Mais n'aura-t-il de toi, pour culte et pour encens,
Qu'une plainte éternelle et des vœux impuiſſans?
Au Dieu que ſert la ligue il faut d'autres offrandes;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
„Si Judith autrefois, pour ſauver ſon pays,
N'eût offert à ſon Dieu que des pleurs et des cris;
Si craignant pour les ſiens elle eût craint pour ſa vie,
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les ſaints exploits que tu dois imiter;
Voilà l'offrande enfin que tu dois préſenter.
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée.....
Cours, vole, et que ta main dans le ſang conſacrée,
Délivrant les Français de leur indigne roi,
Venge Paris, et Rome, et l'univers, et moi.
Par un aſſaſſinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir ſa perfidie;
Mais du nom d'aſſaſſin ne prends aucun effroi:
Ce qui fut crime en lui ſera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Egliſe:
Le meurtre eſt juſte alors, et le ciel l'autoriſe.

Que dis-je ? il le commande ; il t'inſtruit par ma voix,
Qu'il a choiſi ton bras pour la mort de Valois :
Heureux ſi tu pouvais, conſommant ſa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France,
Et ſi de ces deux rois tes citoyens ſauvés
Te pouvaient !... mais les temps ne ſont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor ; le DIEU qu'il perſécute
Réſerve à d'autres mains la gloire de ſa chute.
Toi, de ce DIEU jaloux remplis les grands deſſeins,
Et reçois ce préſent qu'il te fait par mes mains. »

LE fantôme à ces mots fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la Haine avait trempée ;
Dans la main de Clément il met ce don fatal ;
Il fuit et ſe replonge au ſéjour infernal.

TROP aiſément trompé, le jeune ſolitaire
Des intérêts des cieux ſe crut dépoſitaire.
Il baiſe avec reſpect ce funeſte préſent ;
Il implore à genoux le bras du Tout-puiſſant ;
Et plein du monſtre affreux dont la fureur le guide,
D'un air ſanctifié s'apprête au parricide.

COMBIEN le cœur de l'homme eſt ſoumis à l'erreur !
Clément goûtait alors un paiſible bonheur :
Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des ſaints affermit l'innocence :
Sa tranquille fureur marche les yeux baiſſés ;
Ses (5) ſacriléges vœux au ciel ſont adreſſés ;
Son front de la vertu porte l'empreinte auſtère ;
Et ſon fer parricide eſt caché ſous ſa haire.

Il marche ; ſes amis, inſtruits de ſon deſſein,
Et de fleurs ſous ſes pas parfumant ſon chemin,
Remplis d'un ſaint reſpect, aux portes le conduiſent,
Béniſſent ſon deſſein, l'encouragent, l'inſtruiſent,
Placent déjà ſon nom parmi les noms ſacrés,
Dans les faſtes de Rome à jamais révérés,
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'eſt avec moins d'ardeur, avec moins de tranſport,
Que les premiers chrétiens, avides de la mort,
Intrépides ſoutiens de la foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baiſaient en pleurant les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle, et le chrétien ſincère (*c*)
Ont porté trop ſouvent le même caractère :
Ils ont même courage, ils ont mêmes déſirs :
Le crime a ſes héros, l'erreur a ſes martyrs :
Du vrai zèle et du faux vains juges que nous ſommes !
Souvent des ſcélérats reſſemblent aux grands-hommes.
MAYENNE, dont les yeux ſavent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, et feint de l'ignorer.
De ce crime odieux ſon prudent artifice
Songe à cueillir le fruit ſans en être complice :
Il laiſſe avec adreſſe au plus ſéditieux
Le ſoin d'encourager ce jeune furieux.
TANDIS que des Ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduiſait le perfide,

Des Seize en même temps le ſacrilége effort
Sur cet événement interrogeait le ſort.
Jadis de Médicis (6) l'audace curieuſe
Chercha de ſes ſecrets la ſcience odieuſe,
Approfondit long-temps cet art ſurnaturel,
Si ſouvent chimérique, et toujours criminel.
Tout ſuivit ſon exemple, et le peuple imbécille,
Des vices de la cour imitateur ſervile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.
Dans l'ombre de la nuit, ſous une voûte obſcure,
Le ſilence a conduit leur aſſemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dreſſé ſur un tombeau :
C'eſt là que des deux rois on plaça les images, (*d*)
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs ſacriléges mains ont mêlé ſur l'autel
A des noms infernaux le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux des lances ſont rangées;
Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées;
Appareil menaçant de leur myſtère affreux.
Le prêtre de ce temple eſt un de ces Hébreux
Qui, proſcrits ſur la terre, et citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde,
Et d'un antique amas de ſuperſtitions
Ont rempli dès long-temps toutes les nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie
Commencent à grands cris ce ſacrifice impie.

Leurs parricides bras ſe lavent dans le ſang ;
De Valois ſur l'autel ils vont percer le flanc ;
Avec plus de terreur, et plus encor de rage,
De Henri ſous leurs pieds ils renverſent l'image ;
Et penſent (7) que la mort, fidelle à leur courroux,
Va tranſmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.
L'HEBREU (8) joint cependant la prière au blaſphême :
Il invoque l'abyme, et les cieux, et DIEU même,
Tous ces impurs eſprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre, et celui des enfers.
TEL fut dans Gelboa le ſecret ſacrifice
Qu'à ſes dieux infernaux offrit la Pythoniſſe,
Alors qu'elle évoqua devant un roi cruel
Le ſimulacre affreux du prêtre Samuel :
Ainſi contre Juda, du haut de Samarie,
Des prophètes menteurs tonnait la bouche impie ;
Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus (9)
Maudit au nom des Dieux les armes de Craſſus.
Aux magiques accens que ſa bouche prononce,
Les Seize oſent du ciel attendre la réponſe ;
A dévoiler leur ſort ils penſent le forcer :
Le ciel pour les punir voulut les exaucer :
Il interrompt pour eux les lois de la nature ;
De ces antres muets ſort un triſte murmure ;
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit
Pouſſent un jour affreux, qui renaît et qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire
Apparaît à leurs yeux ſur un char de victoire ;

Des lauriers couronnaient ſon front noble et ſerein,
Et le ſceptre des rois éclatait dans ſa main.
L'air s'embraſe à l'inſtant par les traits du tonnerre;
L'autel couvert de feux tombe et fuit ſous la terre;
Et les Seize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois ſa perte inévitable.
Dieu du haut de ſon trône avait compté ſes jours;
Il avait loin de lui retiré ſon ſecours;
La mort impatiente attendait ſa victime;
Et pour perdre Valois Dieu permettait un crime.

Clement au camp royal a marché ſans effroi.
Il arrive, il demande à parler à ſon roi;
Il dit que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadême,
Et révéler au roi des ſecrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'obſerve long-temps;
On craint ſous cet habit un funeſte myſtère:
Il ſubit ſans alarme un examen ſévère;
Il ſatisfait à tout avec ſimplicité;
Chacun dans ſes diſcours croit voir la vérité.

La garde aux yeux du roi le fait enfin paraître.
L'aſpect du ſouverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble et tranquille il fléchit les genoux:
Il obſerve à loiſir la place de ſes coups;
Et le Menſonge adroit, qui conduiſait ſa langue,
Lui dicta cependant ſa perfide harangue.

„ SOUFFREZ, dit-il, grand Roi, que ma timide voix
S'adreſſe au DIEU puiſſant qui fait régner les rois ;
Permettez, avant tout, que mon cœur le béniſſe
Des biens que va ſur vous répandre ſa juſtice.
Le vertueux Potier, (10) le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi ;
Harlai, (11) le grand Harlai, dont l'intrépide zèle
Fut toujours formidable à ce peuple infidele,
Du fond de ſa priſon réunit tous les cœurs,
Raſſemble vos ſujets, et confond les Ligueurs.
DIEU qui, bravant toujours les puiſſans et les ſages,
Par la main la plus faible accomplit ſes ouvrages,
Devant le grand Harlai lui-même m'a conduit.
Rempli de ſa lumière, et par ſa bouche inſtruit,
J'ai volé vers mon prince, et vous rends cette lettre
Qu'à mes fideles mains Harlai vient de remettre. „

VALOIS reçoit la lettre avec empreſſement.
Il béniſſait les cieux d'un ſi prompt changement :
„ Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juſtice
Récompenſer ton zèle, et payer ton ſervice ? „
En lui diſant ces mots il lui tendait les bras :
Le monſtre au même inſtant tire ſon coutelas,
L'en frappe, et dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le ſang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie :
Mille bras ſont levés pour punir l'aſſaſſin.
Lui, ſans baiſſer les yeux, les voit avec dédain ;
Fier de ſon parricide, et quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompenſe :

De la France et de Rome il croit être l'appui ;
Il penſe voir les cieux qui s'entr'ouvrent pour lui ;
Et demandant à DIEU la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
AVEUGLEMENT terrible ! affreuſe illuſion !
Digne à la fois d'horreur et de compaſſion,
Et de la mort du roi moins coupable peut-être
Que ces lâches docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix répandant un funeſte poiſon,
D'un faible ſolitaire égara la raiſon !
DEJA Valois touchait à ſon heure dernière ;
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reſte de lumière ;
Ses courtiſans en pleurs, autour de lui rangés,
Par leurs deſſeins divers en ſecret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou ſincères ou feintes.
Quelques-uns, que flattait l'eſpoir du changement,
Du danger de leur roi s'affligeaient faiblement ;
Les autres, qu'occupait leur crainte intéreſſée,
Pleuraient, au lieu du roi, leur fortune paſſée.
PARMI ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs !
Il fut votre ennemi ; mais les cœurs nés ſenſibles
Sont aiſément émus dans ces momens horribles.
HENRI ne ſe ſouvint que de ſon amitié :
En vain ſon intérêt combattait ſa pitié ;
Ce héros vertueux ſe cachait à lui-même
Que la mort de ſon roi lui donne un diadême.

VALOIS tourna sur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appésantis qu'allait fermer la mort ;
Et touchant de sa main ses mains victorieuses ;
„ Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses ;
L'univers indigné doit plaindre votre roi :
Vous, Bourbon, combattez, régnez, et vengez-moi ;
Je meurs, et je vous laisse, au milieu des orages,
Assis sur un écueil couvert de mes naufrages.
Mon trône vous attend, mon trône vous est dû ;
Jouissez de ce bien par vos mains défendu :
Mais songez que la foudre en tout temps l'environne ;
Craignez en y montant ce DIEU qui vous le donne.
Puissiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains son culte et son autel !
Adieu, régnez heureux ; qu'un plus puissant génie
Du fer des assassins défende votre vie.
Vous connaissez la Ligue, et vous voyez ses coups ;
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous ;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare....
Juste Ciel ! épargnez une vertu si rare.
Permettez ! .... „ A ces mots l'impitoyable mort
Vient (12) fondre sur sa tête, et termine son sort.
AU bruit de son trépas Paris se livre en proie
Aux transports odieux de sa coupable joie ;
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs :
Les travaux sont cessés, les temples sont ouverts ;
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes ;
Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes. (*e*)

Bourbon n'eſt à leurs yeux qu'un héros ſans appui,
Qui n'a plus que ſa gloire, et ſa valeur pour lui.
Pourra-t-il réſiſter à la Ligue affermie,
A l'Egliſe en courroux, à l'Eſpagne ennemie,
Aux traits du Vatican ſi craints, ſi dangereux,
A l'or du nouveau monde, encor plus puiſſant qu'eux?
DEJA quelques guerriers, funeſtes politiques,
Plus mauvais citoyens que zélés catholiques,
D'un ſcrupule affecté colorant leur deſſein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin;
Mais le reſte, enflammé d'une ardeur plus fidele,
Pour la cauſe des rois redouble encor ſon zèle.
Ces amis éprouvés, ces généreux ſoldats,
Que long-temps la victoire a conduits ſur ſes pas,
De la France incertaine ont reconnu le maître;
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves chevaliers, les Givris, les d'Aumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre:
Moins faits pour diſputer que formés pour la guerre,
Fideles à leur Dieu, fideles à leurs lois,
C'eſt l'honneur qui leur parle, ils marchent à ſa voix.
„ MES amis, dit Bourbon, c'eſt vous dont le courage
Des héros de mon ſang me rendra l'héritage;
Les pairs et l'huile ſainte, et le ſacre des rois,
Font les pompes du trône, et ne font pas mes droits.
C'eſt ſur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
Recevoir les ſermens de vos braves ancêtres.

Le champ de la victoire eſt le temple où vos mains
Doivent aux nations donner leurs ſouverains. ,,
C'eſt ainſi qu'il s'explique ; et bientôt il s'apprête
A mériter ſon trône en marchant à leur tête.

CHANT VI. (1)

ARGUMENT.

Après la mort de Henri III les états de la Ligue s'aſſemblent dans Paris pour choiſir un roi. Tandis qu'ils ſont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un aſſaut à la ville : l'aſſemblée des états ſe ſépare : ceux qui la compoſaient vont combattre ſur les remparts : deſcription de ce combat. Apparition de St Louis à Henri IV.

C'EST un uſage antique et ſacré parmi nous,
Quand la mort ſur le trône étend ſes rudes coups,
Et que du ſang des rois ſi chers à la patrie,
Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt tarie,
Le peuple au même inſtant rentre en ſes premiers droits;
Il peut choiſir un maître, il peut changer ſes lois :
Les états aſſemblés, organes de la France,
Nomment un ſouverain, limitent ſa puiſſance :

Ainſi de nos aïeux les auguſtes décrets
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
La ligue audacieuſe, inquiète, aveuglée,
Oſe de ſes états ordonner l'aſſemblée,
Et croit avoir acquis, par un aſſaſſinat,
Le droit d'élire un maître, et de changer l'Etat.
Ils penſaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repouſſer Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs deſſeins;
Que ſous ce nom ſacré leurs droits ſeraient plus ſaints;
Qu'injuſtement élu, c'était beaucoup de l'être;
Et qu'enfin, quel qu'il ſoit, le Français veut un maître.
Bientot à ce conſeil accourent à grand bruit
Tous ces chefs obſtinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Nemours, des prêtres en furie,
L'ambaſſadeur de Rome, et celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le louvre, où par un nouveau choix
Ils allaient inſulter aux manes de nos rois.
Le luxe, toujours né des misères publiques,
Prépare avec éclat ces états tyranniques.
Là ne parurent point ces princes, ces ſeigneurs,
De nos antiques pairs auguſtes ſucceſſeurs,
Qui près des rois aſſis, nés juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.
Là de nos parlemens les ſages députés
Ne défendirent point nos faibles libertés;
On n'y vit point des lis l'appareil ordinaire;
Le louvre eſt étonné de ſa pompe étrangère.

Là le légat de Rome eſt d'un ſiége honoré ;
Près de lui pour Mayenne un dais eſt préparé.
Sous ce dais on liſait ces mots épouvantables :
„ Rois qui jugez la terre, et dont les mains coupables
„ Oſent tout entreprendre et ne rien épargner,
„ Que la mort de Valois vous aprenne à régner. „
On s'aſſemble, et déjà les partis, les cabales,
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome eſclave ambitieux,
S'adreſſe au légat ſeul, et devant lui déclare
Qu'il eſt temps que les lis rampent ſous la tiare ;
Qu'on érige à Paris ce ſanglant tribunal,
Ce monument (2) affreux du pouvoir monacal,
Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les autels, et qui les déshonore,
Qui tout couvert de ſang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer ſacré ;
Comme ſi nous vivions dans ces temps déplorables,
Où la terre adorait des dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'apaiſer par le ſang des humains.
Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Eſpagnol qu'il hait veut vendre ſa patrie.
Mais un parti puiſſant, d'une commune voix,
Plaçait déjà Mayenne au trône de nos rois.
Ce rang manquait encor à ſa vaſte puiſſance ;
Et de ſes vœux hardis l'orgueilleuſe eſpérance

Dévorait en ſecret, dans le fond de ſon cœur,
De ce grand nom de roi le dangereux honneur.
SOUDAIN Potier (3) ſe lève, et demande audience;
La rigide vertu ſefait ſon éloquence.
Dans ces temps malheureux, par le crime infecté,
Potier fut toujours juſte, et pourtant reſpecté.
Souvent on l'avait vu, par ſa mâle conſtance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conſervant ſur eux ſa vieille autorité,
Leur montrer la juſtice avec impunité.
Il élève ſa voix, on murmure, on s'empreſſe, (*a*)
On l'entoure, on l'écoute, et le tumulte ceſſe :
Ainſi dans un vaiſſeau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'eſt plus frappé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéiſſante.
Tel paraiſſait Potier dictant ſes juſtes lois,
Et la confuſion ſe taiſait à ſa voix.
,, VOUS deſtinez, dit-il, Mayenne au rang ſuprême :
Je conçois votre erreur, je l'excuſe moi-même.
Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir ;
Et je le choiſirais ſi je pouvais choiſir.
Mais nous avons nos lois ; et ce héros inſigne,
S'il prétend à l'empire, en eſt dès-lors indigne. ,,
COMME il diſait ces mots, Mayenne entre ſoudain,
Avec tout l'appareil qui ſuit un ſouverain.
Potier le voit entrer, ſans changer de viſage :
,, Oui, Prince, pourſuit-il d'un ton plein de courage,

Je vous eſtime aſſez pour oſer contre vous
Vous adreſſer ma voix pour la France et pour nous.
En vain nous prétendons le droit d'élire un maître ;
La France a des Bourbons, et DIEU vous a fait naître
Près de l'auguſte rang qu'ils doivent occuper,
Pour ſoutenir leur trône, et non pour l'uſurper.
Guiſe du ſein des morts n'a plus rien à prétendre ;
Le ſang d'un ſouverain doit ſuffire à ſa cendre :
S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé ;
Changez avec l'Etat que le ciel a changé :
Périſſe avec Valois votre juſte colère ;
Bourbon n'a point verſé le ſang de votre frère.
Le ciel, ce juſte ciel qui vous chérit tous deux,
Pour vous rendre ennemis vous fit trop vertueux.
Mais j'entends le murmure, et la clameur publique ;
J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
Qui le fer à la main..... Malheureux, arrêtez !
Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
Peut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage ?
Le fils de ſaint Louis, parjure à ſes ſermens,
Vient-il de nos autels briſer les fondemens ?
Aux pieds de ces autels il demande à s'inſtruire ;
Il aime, il fuit les lois dont vous bravez l'empire.
Il fait dans toute ſecte honorer les vertus,
Reſpecter votre culte, et même vos abus.
Il laiſſe au DIEU vivant, qui voit ce que nous ſommes,
Le ſoin que vous prenez de condamner les hommes.

Comme

Comme un roi, comme un père il vient vous gouverner;
Et plus chrétien que vous, il vient vous pardonner !
Tout eſt libre avec lui ; lui ſeul ne peut-il l'être ?
Quel droit vous a rendus juges de votre maître ?
Infideles paſteurs, indignes citoyens !
Que vous reſſemblez mal à ces premiers chrétiens,
Qui, bravant tous ces dieux de métal ou de plâtre,
Marchaient ſans murmurer ſous un maître idolâtre,
Expiraient ſans ſe plaindre, et ſur les échafauds,
Sanglans, percés de coups, béniſſaient leurs bourreaux !
Eux ſeuls étaient chrétiens, je n'en connais point d'autres.
Ils mouraient pour leurs rois, vous maſſacrez les vôtres :
Et DIEU, que vous peignez implacable et jaloux,
S'il aime à ſe venger, barbares, c'eſt de vous. ,,
A ce hardi diſcours aucun n'oſait répondre ;
Par des traits trop puiſſans ils ſe ſentaient confondre ;
Ils repouſſaient en vain, de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit et la crainte agitaient leurs penſées ;
Quand ſoudain mille voix, juſqu'au ciel élancées,
Font par-tout retentir, avec un bruit confus :
Aux armes, Citoyens, ou nous ſommes perdus.
LES nuages épais que formait la pouſſière,
Du ſoleil dans les champs dérobaient la lumière.
Des tambours, des clairons, le ſon rempli d'horreur,
De la mort qui les ſuit était l'avant-coureur.
Tels, des antres du Nord échappés ſur la terre,
Précédés par les vents, et ſuivis du tonnerre,

D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.
C'ETAIT du grand Henri la redoutable armée,
Qui, laſſe du repos, et de ſang affamée,
Feſait entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſait la campagne, et marchait vers Paris.
BOURBON n'employait point ces momens ſalutaires
A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;
Ses mains ne chargeaient point les rives déſolées
De l'appareil pompeux de ces vains mauſolées,
Par qui, malgré l'injure, et des temps, et du ſort,
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois, dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon ombre,
Punir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
Et rendre heureux ſon peuple après l'avoir ſoumis.
Au bruit inopiné des aſſauts qu'il prépare,
Des états conſternés le conſeil ſe ſépare:
Mayenne au même inſtant court au haut des remparts;
Le ſoldat raſſemblé vole à ſes étendards:
Il inſulte à grands cris le héros qui s'avance.
Tout eſt prêt pour l'attaque, et tout pour la défenſe.
PARIS n'était point tel en ces temps orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaſte eſpace enfermaient ſon enceinte.

Ces faubourgs aujourd'hui ſi pompeux et ſi grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immenſe cité ſuperbes avenues,
Où nos palais dorés ſe perdent dans les nues,
Etaient de longs hameaux de remparts entourés,
Par un foſſé profond de Paris ſéparés.
Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, et la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des aſſiégeans, et du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours et leurs ouvrages,
S'écroulent ſous les traits de ces brûlans orages:
On voit les bataillons rompus et renverſés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres diſperſés.
Ce que le fer atteint, tombe réduit en poudre;
Et chacun des partis combat avec la foudre.
JADIS avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains ſuffiſait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort induſtrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces (4) bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le ſalpêtre enflammé (*b*)
Vole avec la priſon qui le tient renfermé:
Il la briſe, et la mort en ſort avec furie.
AVEC plus d'art encore, et plus de barbarie,

Dans des antres profonds on a ſu renfermer
Des foudres ſouterrains, tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le ſoldat valeureux ſe fie à ſon courage,
On voit en un inſtant des abymes ouverts,
De noirs torrens de ſoufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis ſous la terre.
Ce ſont-là les dangers où Bourbon va s'offrir,
C'eſt par-là qu'à ſon trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes;
L'enfer eſt ſous leurs pas, la foudre eſt ſur leurs têtes:
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi;
Ils ne regardent qu'elle, et marchent ſans effroi.
MORNAI, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, et non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte et de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au ſein de l'horreur,
D'un œil ferme et ſtoïque, il regarde la guerre (*c*)
Comme un fléau du ciel, affreux, mais néceſſaire.
Il marche en philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon maître, et le ſuit.
ILS deſcendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de ſang rendait inacceſſible.
C'eſt là que le danger ranime leurs efforts;
Ils comblent les foſſés de faſcines, de morts;
Sur ces morts entaſſés ils marchent, ils s'avancent;
D'un cours précipité ſur la brèche ils s'élancent.

Armé d'un fer ſanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, et monte le premier.
Il monte : il a déjà, de ſes mains triomphantes,
Arboré de ſes lis les enſeignes flottantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;
Ils ſemblaient reſpecter leur vainqueur et leur roi.
Ils cédaient : mais Mayenne à l'inſtant les ranime :
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
Ce roi dont ils n'oſaient ſoutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Diſcorde cruelle
Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.
Le ſoldat à ſon gré ſur ce funeſte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
Un farouche ſilence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats ſuccède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage.
On ſaiſit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de ſang, théâtre de la mort.
Dans ſes fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
Les aſſiégeans ſurpris ſont par-tout renverſés,
Cent fois victorieux, et cent fois terraſſés ;
Pareils à l'Océan pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant, et qui fuit ſes rivages.

Jamais le roi, jamais ſon illuſtre rival,
N'avaient été ſi grands qu'en cet aſſaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du ſang et du carnage,
Maître de ſon eſprit, maître de ſon courage,
Diſpoſe, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.
CEPENDANT des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Eſſex à cet aſſaut conduite,
Marchait ſous nos drapeaux pour la première fois,
Et ſemblait s'étonner de ſervir ſous nos rois.
Ils viennent ſoutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre, et de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, et dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Eſſex monte à la brèche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale.
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-dieux.
Leurs amis tout ſanglans ſont en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur aſſemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient enſemble.
ANGE qui conduiſiez leur fureur et leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel héros enfin prites-vous la querelle?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle?
Long-temps Bourbon, Mayenne, Eſſex, et ſon rival,
Aſſiégeans, aſſiégés, ſont un carnage égal.
Le parti le plus juſte eut enfin l'avantage:
Enfin Bourbon l'emporte, il ſe fait un paſſage;

Les Ligueurs fatigués ne lui réſiſtent plus ;
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nymphes conſternées;
Les digues qu'on oppoſe à ſes flots orageux
Soutiennent quelque temps ſon choc impétueux ;
Mais bientôt renverſant ſa barrière impuiſſante,
Il porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante;
Déracine en paſſant ces chênes orgueilleux,
Qui bravaient les hivers, et qui touchaient les cieux ;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et pourſuit les troupeaux fuyans dans les campagnes :
Tel Bourbon deſcendait à pas précipités
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés ;
Tel d'un bras foudroyant fondant ſur les rebelles,
Il moiſſonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, diſperſés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris ſuivi de ſes cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les faubourgs ſanglans ſe répandent ſoudain.
Du ſoldat effréné la valeur tourne en rage ;
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point; ſon vol impétueux
Pourſuivait l'ennemi fuyant devant ſes yeux.
Sa victoire l'enflamme, et ſa valeur l'emporte ;
Il franchit les faubourgs, il s'avance à la porte :

Compagnons, apportez et le fer et le feu,
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.
Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue,
Un fantôme éclatant se présente à sa vue.
Son corps majestueux, maître des élémens,
Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents.
De la Divinité les vives étincelles
Etalaient sur son front des beautés immortelles;
Ses yeux semblaient remplis de tendresse et d'horreur:
„ Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur!
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent rois tes aïeux l'immortel héritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,
Egorger tes sujets, et régner sur des morts.
Arrête.....„ A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage: Henri plein de l'ardeur
Que le combat encore enflammait dans son cœur,
Semblable à l'Océan qui s'apaise et qui gronde:
„ O fatal habitant de l'invisible monde! (*d*)
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur? „
Alors il entendit ces mots pleins de douceur:
„ Je suis cet heureux roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père;
Ce Louis qui jadis combattit comme toi;
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi;
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire, et qui t'aime.
Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même:

Dans

Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, et non de ta valeur.
C'eſt DIEU qui t'eninſtruit, et c'eſt DIEU qui m'envoie.»
Le héros à ces mots verſe des pleurs de joie.
La paix a dans ſon cœur étouffé ſon courroux :
Il s'écrie, il ſoupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur ſon ame eſt pénétrée :
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſacrée ;
Trois fois ſon père échappe à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
DU faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Etrangers et Français, chefs, citoyens, ſoldats,
Font pleuvoir ſur le roi le fer et le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de ſa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un œil triſte et tranquille :
Français, s'écria-t-il, et toi, fatale ville,
Citoyens malheureux, peuple faible et ſans foi,
Juſqu'à quand voulez-vous combattre votre roi ?
ALORS, ainſi que l'aſtre auteur de la lumière,
Après avoir rempli ſa brûlante carrière,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous,
Loin des murs de Paris le héros ſe retire,
Le cœur plein du ſaint roi, plein du Dieu qui l'inſpire.

Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois,
Au pied d'un chêne assis, dicta ses justes lois.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable !
Vincenne, tu n'es plus qu'un donjon détestable,
Qu'une prison d'Etat, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent, du faîte du pouvoir,
Ces ministres, ces grands, qui tonnent sur nos têtes,
Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles, tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple, et tantôt leur amour.
Bientôt de l'Occident, où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels, en ce sanglant séjour,
Ces morts et ces combats qu'avait vus l'œil du jour.

Fin du sixième Chant.

CHANT VII.

ARGUMENT.

Saint Louis tranſporte Henri IV en eſprit au ciel et aux enfers, et lui fait voir, dans le palais des deſtins, ſa poſtérité, et les grands-hommes que la France doit produire.

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie, (*a*)
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfeſans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, tréſors dans l'indigence;
L'un eſt le doux Sommeil, et l'autre eſt l'Eſpérance:
L'un, quand l'homme accablé ſent de ſon faible corps
Les organes vaincus, ſans force et ſans reſſorts,
Vient par un calme heureux ſecourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos déſirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaiſirs:
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inſpire point une infidele joie;
Elle apporte de DIEU la promeſſe et l'appui;
Elle eſt inébranlable et pure comme lui.
LOUIS près de Henri tous les deux les appelle:
Approchez vers mon fils, venez, couple fidele.

Le Sommeil l'entendit de ſes antres ſecrets :
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à ſon aſpect s'arrêtent en ſilence ;
Les ſonges fortunés, enfans de l'Eſpérance,
Voltigent vers le prince, et couvrent ce héros
D'olive et de lauriers mêlés à leurs pavots.
LOUIS en ce moment prenant ſon diadême,
Sur le front du vainqueur il le poſa lui-même :
„ Règne, dit-il, triomphe, et ſois en tout mon fils ;
Tout l'eſpoir de ma race en toi ſeul eſt remis :
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te ſuffire ;
Des préſens de Louis le moindre eſt ſon empire.
C'eſt peu d'être un héros, un conquérant, un roi ;
Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile ;
Un dangereux éclat qui paſſe et qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, et que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable empire,
Pour te récompenſer bien moins que pour t'inſtruire.
Viens, obéis, ſuis-moi par de nouveaux chemins :
Vole au ſein de DIEU même, et remplis tes deſtins. „
L'UN et l'autre à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux en un moment traverſent la carrière.
Tels on voit dans la nuit la foudre et les éclairs
Courir d'un pôle à l'autre, et diviſer les airs ;
Et telle s'éleva cette nue embraſée,
Qui dérobant aux yeux le maître d'Eliſée,

Dans un céleſte char de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.
DANS le centre éclatant de ces orbes immenſes,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs diſtances,
Luit cet aſtre du jour, par DIEU même allumé,
Qui tourne autour de ſoi ſur ſon axe enflammé :
De lui partent ſans fin des torrens de lumière ;
Il donne, en ſe montrant, la vie à la matière,
Et diſpenſe les jours, les ſaiſons, et les ans,
A des mondes divers, autour de lui flottans.
Ces aſtres, aſſervis à la loi qui les preſſe,
S'attirent dans leur courſe, (1) et s'évitent ſans ceſſe,
Et ſervant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, et loin dans cet eſpace,
Où la matière nage, et que DIEU ſeul embraſſe,
Sont des ſoleils ſans nombre et des mondes ſans fin.
Dans cet abyme immenſe il leur ouvre un chemin.
PAR-DELA tous ces cieux le DIEU des cieux réſide.
C'eſt-là que le héros ſuit ſon céleſte guide ;
C'eſt-là que ſont formés tous ces eſprits divers,
Qui rempliſſent les corps et peuplent l'univers :
Là ſont après la mort nos ames replongées,
De leur priſon groſſière à jamais dégagées.
UN juge incorruptible y raſſemble à ſes pieds
Ces immortels eſprits que ſon ſouffle a créés.
C'eſt cet Etre infini qu'on ſert et qu'on ignore :
Sous des noms différens le monde entier l'adore :

Du haut de l'empyrée il entend nos clameurs ;
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits insensés que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.
La Mort auprès de lui, fille affreuse du Temps,
De ce triste univers conduit les habitans.
Elle amène à la fois les Bonzes, les Brachmanes,
Du grand Confucius les disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre (2) encore aveugles sectateurs;
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'assiégent de glaçons les mers hyperborées ;
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables sujets.
Le Dervis étonné, d'une vue inquiète,
A la droite de DIEU cherche en vain son prophète.
Le Bonze, avec des yeux sombres et pénitens,
Y vient vanter en vain ses vœux et ses tourmens. (*b*)
Eclairés à l'instant, ces morts dans le silence
Attendent, en tremblant, l'éternelle sentence.
Dieu qui voit à la fois, entend, et connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
Henri n'approcha point vers le trône invisible
D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
Où DIEU prononce à tous ses arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
Quelle est de DIEU sur eux la justice suprême ?

Ce DIEU les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça ſi loin d'eux ?
Pourrait-il les juger tel qu'un injuſte maître,
Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître ?
Non, DIEU nous a créés, DIEU nous veut ſauver tous :
Par-tout il nous inſtruit, par-tout il parle à nous ;
Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
Seule à jamais la même, et ſeule toujours pure.
Sur cette loi, ſans doute, il juge les païens ;
Et ſi leur cœur fut juſte, ils ont été chrétiens.
TANDIS que du héros la raiſon confondue
Portait ſur ce myſtère une indiſcrète vue,
Aux pieds du trône même une voix s'entendit ;
Le ciel s'en ébranla, l'univers en frémit ;
Ses accens reſſemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï DIEU parlait à la terre.
Le chœur des immortels ſe tut pour l'écouter,
Et chaque aſtre en ſon cours alla le répéter.
A ta faible raiſon garde-toi de te rendre ;
DIEU *t'a fait pour l'aimer, et non pour le comprendre.*
Inviſible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur ;
Il confond l'injuſtice, il pardonne à l'erreur ;
Mais il punit auſſi toute erreur volontaire :
Mortel, ouvre les yeux quand ſon ſoleil t'éclaire.
HENRI dans ce moment, d'un vol précipité,
Eſt par un tourbillon dans l'eſpace emporté,
Vers un ſéjour informe, aride, affreux, ſauvage,
De l'antique chaos abominable image,

Impénétrable aux traits de ces ſoleils brillans,
Chefs-d'œuvres du Très-Haut, comme lui bienfeſans.
Sur cette terre horrible, et des anges haïe,
DIEU n'a point répandu le germe de la vie.
La Mort, l'affreuſe Mort et la Confuſion
Y ſemblent établir leur domination.
„ Quelles clameurs, ô DIEU ! quels cris épouvantables !
Quels torrens de fumée ! et quels feux effroyables !
Quels monſtres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent ſous mes pas ! „
„ O mon fils, vous voyez les portes de l'abyme
Creuſé par la Juſtice, habité par le Crime.
Suivez-moi, les chemins en ſont toujours ouverts. „
Ils marchent auſſitôt aux portes des enfers. (3)

LA gît la ſombre Envie, à l'œil timide et louche, (c)
Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche :
Le jour bleſſe ſes yeux, dans l'ombre étincelans :
Triſte amante des morts, elle hait les vivans :
Elle aperçoit Henri, ſe détourne et ſoupire.
Auprès d'elle eſt l'Orgueil, qui ſe plaît et s'admire ;
La Faibleſſe au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime et détruit les vertus ;
L'Ambition ſanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée ;
La tendre Hypocriſie, aux yeux pleins de douceur,
(Le ciel eſt dans ſes yeux, l'enfer eſt dans ſon cœur ;)
Le faux Zèle étalant ſes barbares maximes ;
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.

DES mortels corrompus ces tyrans effrénés
A l'aſpect de Henri paraiſſent conſternés ;
Ils ne l'ont jamais vu, jamais leur troupe impie
N'approcha de ſon ame, à la vertu nourrie :
Quel mortel, diſaient-ils, par ce juſte conduit,
Vient nous perſécuter dans l'éternelle nuit ?
LE héros, au milieu de ces eſprits immondes,
S'avançait à pas lents ſous ces voûtes profondes.
Louis guidait ſes pas : ,, Ciel ! qu'eſt-ce que je voi ?
L'aſſaſſin de Valois ! ce monſtre devant moi !
Mon père ! il tient encor ce couteau parricide,
Dont le conſeil des Seize arma ſa main perfide :
Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels
Oſent de ſon portrait ſouiller les ſaints autels,
Que la Ligue l'invoque et que Rome le loue, (4)
Ici dans les tourmens l'enfer les déſavoue. ,,
,, MON fils, reprit Louis, de plus ſévères lois
Pourſuivent en ces lieux les princes et les rois.
Regardez ces tyrans, adorés dans leur vie :
Plus ils étaient puiſſans, plus DIEU les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés et ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs paſſagères,
Ce faſte, ces plaiſirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaiſance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs ſupplices :
Elle eſt devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.

Voyez comme à ſa voix tremblent ces conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de DIEU tyrans;
Fléaux du monde entier, que leur fureur embraſe,
La foudre qu'ils portaient à leur tour les écraſe.
Auprès d'eux ſont couchés tous ces rois fainéans,
Sur un trône avili fantômes impuiſſans. ,,
HENRI voit près des rois leurs inſolens miniſtres:
Il remarque ſurtout ces conſeillers finiſtres,
Qui des mœurs et des lois avares corrupteurs,
De Thémis et de Mars ont vendu les honneurs;
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'ineſtimable prix des vertus de nos pères.
Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs, (*d*)
Qui, livrés aux plaiſirs et couchés ſur les fleurs,
Sans fiel et ſans fierté couliez dans la pareſſe
Vos inutiles jours, filés par la molleſſe?
Avec les ſcélérats ſeriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfeſans, vous, amis des vertus,
Qui, par un ſeul moment de doute ou de faibleſſe,
Avez ſéché le fruit de trente ans de ſageſſe?
Le généreux Henri ne put cacher ſes pleurs.
,, Ah! s'il eſt vrai, dit-il, qu'en ce ſéjour d'horreurs
La race des humains ſoit en foule engloutie, (5)
Si les jours paſſagers d'une ſi triſte vie
D'un éternel tourment ſont ſuivis ſans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour?
Heureux s'ils expiraient dans le ſein de leur mère,
Où ſi ce DIEU du moins, ce grand DIEU ſi ſévère,

A l'homme, hélas trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir! ,,
,, Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,
Ni que ce juste DIEU, créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains:
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses;
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans:
Mais ici c'est un père, il punit ses enfans;
Il adoucit les traits de sa main vengeresse;
Il ne fait point punir des momens de faiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble et d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui. ,, (6)
Il dit, et dans l'instant l'un et l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité,
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, et soudain à leur vue
Sent couler dans son ame une joie inconnue;
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs;
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire:
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,
Ce pur enfant des cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se rempliſſent;
Ils désirent sans cesse, et sans cesse ils jouissent;

Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur
Des plaiſirs ſans regrets, du repos ſans langueur.
Là règnent de bons rois qu'ont produits tous les âges;
Là ſont les vrais héros, là vivent les vrais ſages;
Là ſur un trône d'or Charlemagne et Clovis
Veillent du haut des cieux ſur l'empire des lis.

Les plus grands ennemis, les plus fiers adverſaires,
Réunis dans ces lieux, n'y ſont plus que des frères.
Le ſage Louis (7) douze, au milieu de ces rois,
S'élève comme un cèdre, et leur donne des lois.
Ce roi qu'à nos aïeux donna le ciel propice,
Sur ſon trône avec lui fit aſſeoir la Juſtice;
Il pardonna ſouvent, il régna ſur les cœurs,
Et des yeux de ſon peuple il eſſuya les pleurs.
D'Amboiſe (8) eſt à ſes pieds, ce miniſtre fidele
Qui ſeul aima la France et fut ſeul aimé d'elle;
Tendre ami de ſon maître, et qui dans ce haut rang
Ne ſouilla point ſes mains de rapine et de ſang.
O jours! ô mœurs! ô temps d'éternelle mémoire!
Le peuple était heureux, le roi couvert de gloire:
De ſes aimables lois chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux temps, ſous un autre Louis.

Plus loin ſont ces guerriers, prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, et non pas leur furie;
La Trimouille, (9) Cliſſon, Montmorency, de Foix; (10)
Gueſclin, (11) le deſtructeur et le vengeur des rois;
Le vertueux Bayard; (12) et vous, brave Amazone, (13)
La honte des Anglais et le ſoutien du trône. (*e*)

„ Ces héros, dit Louis, que tu vois dans les cieux,
Comme toi de la terre ont ébloui les yeux ;
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère :
Mais enfans de l'Eglise ils ont chéri leur mère ;
Leur cœur simple et docile aimait la vérité ;
Leur culte était le mien ; pourquoi l'as-tu quitté ? „
Comme il disait ces mots d'une voix gémissante,
Le palais des destins devant lui se présente :
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.
Le Temps, d'une aile prompte et d'un vol insensible,
Fuit et revient sans cesse à ce palais terrible ;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens et les maux destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos désirs,
Et nos chagrins cruels et nos faibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière :
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu fait l'assujettir sans la tyranniser ;
A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des lois.
„ Mon cher fils, dit Louis, c'est de là que la grace
Fait sentir aux humains sa faveur efficace :

C'eſt de ces lieux ſacrés qu'un jour ſon trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraſer ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces momens précieux dont DIEU ſeul eſt le maître.
Mais qu'ils ſont encor loin ces temps, ces heureux temps
Où DIEU doit te compter au rang de ſes enfans !
Que tu dois éprouver de faibleſſes honteuſes !
Et que tu marcheras dans des routes trompeuſes !
Retranches, ô mon DIEU, des jours de ce grand roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi. ,,

MAIS dans ces vaſtes lieux quelle foule s'empreſſe !
Elle entre à tout moment et s'écroule ſans ceſſe.
,, Vous voyez, dit Louis, dans ce ſacré ſéjour
Les portraits des humains qui doivent naître un jour :
Des ſiècles à venir ces vivantes images
Raſſemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains, comptés avant les temps,
Aux yeux de l'Eternel à jamais ſont préſens.
Le Deſtin marque ici l'inſtant de leur naiſſance,
L'abaiſſement des uns, des autres la puiſſance,
Les divers changemens attachés à leur ſort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, et leur mort.
,, APPROCHONS-NOUS, le ciel te permet de connaître
Les rois et les héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît c'eſt ton auguſte fils ;
Il ſoutiendra long-temps la gloire de nos lis ;
Triomphateur heureux du Belge et de l'Ibère ;
Mais il n'égalera ni ſon fils ni ſon père. ,,

HENRI dans ce moment voit ſur des fleurs de lis
Deux mortels orgueilleux, auprès du trône aſſis.
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un peuple à la chaîne;
Tous deux ſont revêtus de la pourpre romaine;
Tous deux ſont entourés de gardes, de ſoldats;
Il les prend pour des rois... ,, Vous ne vous trompez pas,
Ils le ſont, dit Louis, ſans en avoir le titre;
Du prince et de l'Etat l'un et l'autre eſt l'arbitre.
,, RICHELIEU, Mazarin, miniſtres immortels,
Juſqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la Fortune et de la Politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi;
Mazarin, ſouple, adroit, et dangereux ami:
L'un (14) fuyant avec art, et cédant à l'orage;
L'autre aux flots irrités oppoſant ſon courage;
Des princes de mon ſang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés;
Enfin, par leurs efforts ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puiſſant qu'eux, moins vaſte en tes deſſeins, (15)
Toi dans le ſecond rang le premier des humains,
Colbert, c'eſt ſur tes pas que l'heureuſe Abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France;
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager, (16)
En le rendant heureux tu ſauras t'en venger;
Semblable à ce héros, confident de DIEU même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blaſphême.

„ Ciel ! quel pompeux amas d'eſclaves à genoux
Eſt aux pieds de ce roi, (17) qui les fait trembler tous !
Quels honneurs ! quels reſpects ! jamais roi dans la France
N'accoutuma ſon peuple à tant d'obéiſſance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
Trop fier dans ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes ;
De vingt peuples ligués bravant ſeul tout l'effort,
Admirable en ſa vie, et plus grand dans ſa mort.
„ Siecle heureux de Louis, ſiècle que la nature
De ſes plus beaux préſens doit combler ſans meſure,
C'eſt toi qui dans la France amènes les beaux arts ;
Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards ;
Les Muſes à jamais y fixent leur empire ;
La toile eſt animée, et le marbre reſpire.
Quels ſages (18) raſſemblés dans ces auguſtes lieux,
Meſurent l'univers et liſent dans les cieux ;
Et dans la nuit obſcure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière ?
L'Erreur préſomptueuſe à leur aſpect s'enfuit,
Et vers la Vérité le Doute les conduit.
Et toi, fille du ciel, toi, puiſſante Harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes ſons ſouverains de l'oreille et du cœur.
Français, vous ſavez vaincre et chanter vos conquêtes :
Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;

Un

Un peuple de héros va naître en ces climats ;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé (19) paraître,
Tour-à-tour la terreur et l'appui de ſon maître ;
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus ſage, et du moins ſon égal.
Catinat (20) réunit, par un rare aſſemblage,
Les talens du guerrier, et les vertus du ſage.
Vauban (21) ſur un rempart, un compas à la main, (*f*)
Rit du bruit impuiſſant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg (22) fait trembler l'Empire et l'Angleterre.
„ REGARDEZ dans Denain l'audacieux Villars, (23)
Diſputant le tonnerre à l'aigle des Céſars ;
Arbitre de la paix, que la victoire amène,
Digne appui de ſon roi, digne rival d'Eugène.
Quel eſt ce jeune prince (24) en qui la majeſté
Sur ſon viſage aimable éclate ſans fierté ?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
Ciel ! quelle nuit ſoudaine à mes yeux l'environne !
La mort autour de lui vole ſans s'arrêter ;
Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.
„ O mon fils ! des Français vous voyez le plus juſte ;
Les cieux le formeront de votre ſang auguſte.
Grand DIEU ! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur paſſagère, ouvrage de vos mains ?
Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuſe ?
La France ſous ſon règne eût été trop heureuſe ;

Il eût entretenu l'abondance et la paix ;
Mon fils, il eût compté ſes jours par ſes bienfaits ;
Il eût aimé ſon peuple. O jours remplis d'alarmes !
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand ſous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux et la femme, et la mère et le fils !
» Un faible rejeton (25) ſort entre les ruines
De cet arbre fécond, coupé dans les racines.
Les enfans de Louis, deſcendus au tombeau,
Ont laiſſé dans la France un monarque au berceau,
De l'Etat ébranlé douce et frêle eſpérance.
O toi, prudent Fleuri, veille ſur ſon enfance ; (*g*)
Conduis ſes premiers pas ; cultive ſous tes yeux
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux.
Tout ſouverain qu'il eſt, inſtruis-le à ſe connaître :
Qu'il ſache qu'il eſt homme, en voyant qu'il eſt maître :
Qu'aimé de ſes ſujets ils ſoient chers à ſes yeux :
Apprends-lui qu'il n'eſt roi, qu'il n'eſt né que pour eux.
France, reprends ſous lui ta majeſté première ;
Perce la triſte nuit qui couvrait ta lumière ;
Que les Arts, qui déjà voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan ſe demande, en ſes grottes profondes,
Où ſont tes pavillons qui flottaient ſur ſes ondes ?
Du Nil et de l'Euxin, de l'Inde et de ſes ports,
Le commerce t'appelle et t'ouvre ſes tréſors.
Maintiens l'ordre et la paix ſans chercher la victoire ;
Sois l'arbitre des rois, c'eſt aſſez pour ta gloire ;

Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
„ Près de ce jeune roi s'avance avec ſplendeur
Un héros, (26) que de loin pourſuit la calomnie,
Facile, et non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaiſirs, et trop des nouveautés,
Remuant l'univers du ſein des voluptés.
Par des reſſorts nouveaux ſa politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée et tranquille.
Les arts ſont éclairés par ſes yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un chef, d'un ſoldat, d'un citoyen, d'un maître: (*h*)
Il n'eſt pas roi, mon fils, mais il enſeigne à l'être. „
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendard de la France apparut dans les airs;
Devant lui d'Eſpagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains briſait la tête altière.
„ O mon père! quel eſt ce ſpectacle nouveau? „
„ Tout change, dit Louis, et tout a ſon tombeau.
Adorons du Très-Haut la ſageſſe cachée.
Du puiſſant Charle-Quint la race eſt retranchée.
L'Eſpagne à nos genoux vient demander des rois:
C'eſt un de nos neveux qui leur donne des lois.
Philippe.... „ A cet objet Henri demeure en proie
A la douce ſurpriſe, aux tranſports de ſa joie.
„ Modérez, dit Louis, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du ſein de Paris Madrid reçoit un maître:
Cet honneur à tous deux eſt dangereux peut-être.

„ O Rois nés de mon ſang ! ô Philippe ! ô mes fils
France, Eſpagne, à jamais puiſſiez-vous être unis !
Juſqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques, (27)
Allumer les flambeaux des diſcordes publiques ? „

Il dit. En ce moment le héros ne vit plus
Qu'un aſſemblage vain de mille objets confus :
Du temple du deſtin les portes ſe fermèrent,
Et les voûtes des cieux devant lui s'éclipsèrent.

L'AURORE cependant, au viſage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le palais du ſoleil :
La nuit en d'autres lieux portait ſes voiles ſombres :
Les ſonges voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le prince, en s'éveillant, ſent au fond de ſon cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur :
Ses regards inſpiraient le reſpect et la crainte ;
DIEU rempliſſait ſon front de ſa majeſté ſainte.
Ainſi quand le vengeur des peuples d'Iſraël
Eut ſur le mont Sina conſulté l'Eternel,
Les Hébreux, à ſes pieds couchés dans la pouſſière,
Ne purent de ſes yeux ſoutenir la lumière.

Fin du ſeptième Chant.

CHANT VIII.

ARGUMENT.

Le comte d'Egmont vient de la part du roi d'Eſpagne au ſecours de Mayenne et des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne eſt défait, et d'Egmont tué. Valeur et clémence de Henri le grand.

DES états dans Paris la confuſe aſſemblée (*a*)
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au ſeul nom de Henri les Ligueurs, pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine;
Et n'oſant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir et le rang qu'il ne tenait pas d'eux.
CE (1) lieutenant ſans chef, ce roi ſans diadême,
Toujours dans ſon parti garde un pouvoir ſuprême.
Un peuple obéiſſant, dont il ſe dit l'appui,
Lui promet de combattre et de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel eſpoir, au conſeil il appelle
Tous ces chefs orgueilleux, vengeurs de ſa querelle;
Les Lorrains, (2) les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconſtant Joyeuſe, (3) et Saint-Paul, et Briſſac:

Ils viennent; la fierté, la vengeance, la rage,
Le déſeſpoir, l'orgueil, ſont peints ſur leur viſage.
Quelques-uns en tremblant ſemblaient porter leurs pas,
Affaiblis par leur ſang verſé dans les combats;
Mais ces mêmes combats, leur ſang et leurs bleſſures,
Les excitaient encore à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent ſe ranger;
Tous le fer dans les mains jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, au champs de Theſſalie,
Des enfans de la Terre on peint la troupe impie,
Entaſſant des rochers, et menaçant les cieux,
Ivre du fol eſpoir de détrôner les Dieux.

La Diſcorde à l'inſtant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux ſe préſente à leur vue:
Courage, leur dit-elle, on vient vous ſecourir;
C'eſt maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier ſe lève à ces paroles;
Il court, il voit de loin les lances eſpagnoles:
„ Le voilà, cria-t-il, le voilà ce ſecours,
Demandé ſi long-temps, et différé toujours:
Amis, enfin l'Autriche a ſecouru la France. „
Il dit: Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le ſecours paraiſſait vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos rois la mort a conſacrés.

Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces caſques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du ſoleil.

Tout le peuple au devant court en foule avec joie ;
Ils béniſſent le chef que Madrid leur envoie :
C'était le jeune Egmond, (4) ce guerrier obſtiné,
Ce fils ambitieux d'un père infortuné ;
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie :
Son père, qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut ſur l'échafaud, pour ſoutenir les droits
Des malheureux Flamands, opprimés par leurs rois :
Le fils, courtiſan lâche, et guerrier téméraire,
Baiſa long-temps la main qui fit périr ſon père,
Servit par politique aux maux de ſon pays,
Perſécuta Bruxelle, et ſecourut Paris.
PHILIPPE l'envoyait ſur les bords de la Seine,
Comme un dieu tutélaire au ſecours de Mayenne ;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du roi
Reporter à ſon tour le carnage et l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaiſir, grand Roi, tu voyais cette audace !
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
Où ſemblaient attachés les deſtins de l'Etat ! (*b*)
PRÈS des bords de (5) l'Iton et des rives de l'Eure
Eſt un champ fortuné, l'amour de la nature : (*c*)
La guerre avait long-temps reſpecté les tréſors
Dont Flore et les Zéphyrs embelliſſaient ces bords.
Au milieu des horreurs des diſcordes civiles,
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles :
Protégés par le ciel et par leur pauvreté,
Ils ſemblaient des ſoldats braver l'avidité ;

Et ſous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours et des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux ;
La déſolation par-tout marche avant eux.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent ;
Les bergers pleins d'effroi dans les bois ſe cachèrent ;
Et leurs triſtes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémiſſans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes ;
S'il cherche les combats, c'eſt pour donner la paix :
Peuples, ſa main ſur vous répandra ſes bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous même.
Les momens lui ſont chers, il court dans tous les rangs
Sur un courſier fougueux plus léger que les vents,
Qui, fier de ſon fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, et reſpire la guerre.

On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de ſa gloire, et ceints de ſes lauriers.
D'Aumont, (6) qui ſous cinq rois avait porté les armes ; (*d*)
Biron, (7) dont le ſeul nom répandait les alarmes ;
Et ſon fils, (8) jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis..... mais alors il était vertueux ; (9)
Sully, (10) Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteſte, et que la Ligue eſtime ;
Turenne, (11) qui depuis de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puiſſance et le nom ;

Puiſſance

Puiſſance malheureuſe, et trop mal conſervée,
Et par Armand (*e*) détruite auſſitôt qu'élevée. (12)
Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier ſourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant ſa tête altière,
Paraît s'enorgueillir de ſa tige étrangère.
Son caſque étincelait des feux les plus brillans
Qu'étalaient à l'envi l'or et les diamans,
Dons chers et précieux dont ſa fière maîtreſſe
Honora ſon courage ou plutôt ſa tendreſſe.
Ambitieux Eſſex, vous étiez à la fois
L'amour de votre reine et le ſoutien des rois.
Plus loin ſont la Trimouille, (13) et Clermont et Feuquières;
Le malheureux de Neſle, et l'heureux Leſdiguières; (14)
D'Ailli, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le ſignal,
Et rangés près du roi liſaient ſur ſon viſage
D'un triomphe certain l'eſpoir et le préſage.
Mayenne, en ce moment, inquiet, abattu,
Dans ſon cœur étonné cherche en vain ſa vertu :
Soit que de ſon parti connaiſſant l'injuſtice,
Il ne crût point le ciel à ſes armes propice ;
Soit que l'ame en effet ait des preſſentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens :
Ce héros cependant, maître de ſa faibleſſe,
Déguiſait ſes chagrins ſous ſa fauſſe alégreſſe :
Il s'excite, il s'empreſſe, il inſpire aux ſoldats
Cet eſpoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'EGMONT auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un courtier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe;
Tel paraissait Egmont; une noble fureur
Eclate dans ses yeux, et brûle dans son cœur:
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire;
Il croit que son destin commande à la victoire:
Hélas, il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil!

VERS les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens, qu'enflammait sa présence:
„ Vous êtes nés Français, et je suis votre roi, (15)
Voilà nos ennemis, marchez, et suivez-moi;
Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête;
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur. „
A ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

SUR les pas des deux chefs alors en même temps
On voit des deux partis voler les combattans.

Ainſi lorſque des monts ſéparés par Alcide,
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide ;
Soudain les flots émus de deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;
La terre au-loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.
Au mouſquet réuni le ſanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme (16) que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Baïonne inventa le démon de la guerre,
Raſſemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible et la flamme et le fer.
On ſe mêle, on combat ; l'adreſſe, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente ſoif du ſang,
Le déſeſpoir, la mort, paſſent de rang en rang.
L'un pourſuit un parent dans le parti contraire ;
Là, le frère, en fuyant, meurt de la main d'un frère :
La nature en frémit, et ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur ſang malheureux.
Dans d'épaiſſes forêts de lances hériſſées,
De bataillons ſanglans, de troupes renverſées,
Henri pouſſe, s'avance, et ſe fait un chemin.
Le grand Mornai (17) le ſuit, toujours calme et ſerein ;
Il veille autour de lui, tel qu'un puiſſant génie ; (*f*)
Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie,
De la terre et des cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats ſous l'habit des mortels ;

Ou tel que du vrai DIEU les miniſtres terribles,
Ces puiſſances des cieux, ces êtres impaſſibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le deſtin;
Aux chefs des légions il les porte ſoudain;
L'officier les reçoit; ſa troupe impatiente
Règle au ſon de ſa voix ſa rage obéiſſante.
ON s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps;
Un eſprit ſeul préſide à ces vaſtes reſſorts.
Mornai revole au prince, il le ſuit, il l'eſcorte;
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte:
Mais il ne permet pas à ſes ſtoïques mains
De ſe ſouiller du ſang des malheureux humains.
De ſon roi ſeulement ſon ame eſt occupée:
Pour ſa défenſe ſeule il a tiré l'épée;
Et ſon rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, et ne la donne pas.
DE Turenne déjà la valeur indomptée
Repouſſait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailli portait par-tout la crainte et le trépas,
D'Ailli tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle
Reprend, malgré ſon âge, une force nouvelle.
Un ſeul guerrier s'oppoſe à ſes coups menaçans:
C'eſt un jeune héros à la fleur de ſes ans, (*g*)

Qui, dans cette journée illuſtre et meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière ;
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas,
Favori des amours, il ſortait de leurs bras ;
Honteux de n'être encor fameux que par ſes charmes
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour ſa jeune épouſe, en accuſant le ciel,
En déteſtant la Ligue et ce combat mortel,
Arma ſon tendre amant ; et d'une main tremblante
Attacha triſtement ſa cuiraſſe peſante,
Et couvrit, en pleurant, d'un caſque précieux
Ce front ſi plein de grace, et ſi cher à ſes yeux.
Il marche vers d'Ailli dans ſa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme, de pouſſière,
A travers les bleſſés, les morts, et les mourans ;
De leurs courſiers fougueux tous deux preſſent les flancs,
Tous deux ſur l'herbe unie, et de ſang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une courſe aſſurée.
Sanglans, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils ſe frappent ſoudain.
La terre en retentit, leurs lances ſont rompues :
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, et volent ſur les vents ;
De leur mélange affreux les éclairs rejailliſſent ;
La foudre en eſt formée, et les mortels frémiſſent.
Mais loin de leurs courſiers, par un ſubit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.

Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Diſcorde accourut ; le démon de la guerre,
La mort pâle et ſanglante, étaient à ſes côtés :
Malheureux, ſuſpendez vos coups précipités !
Mais un deſtin funeſte enflamme leur courage :
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un paſſage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaiſſent pas !
Le fer qui les couvrait brille et vole en éclats ;
Sous les coups redoublés leur cuiraſſe étincelle ;
Leur ſang, qui rejaillit, rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur caſque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, et repouſſe la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance,
Reſpectait ſon rival, admirait ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailli, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce guerrier généreux,
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumière !
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſière.
D'Ailli voit ſon viſage ; ô déſeſpoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embraſſe, hélas, c'était ſon fils !
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre ſon ſein ſes parricides armes ;
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur ;
Il s'arrache, en tremblant, de ce lieu plein d'horreur ;
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire ;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire ;
Et ſe fuyant lui-même, au milieu des déſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'univers.

LA, ſoit que le ſoleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix feſait redire aux échos attendris
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.
Du héros expirant la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant ſur ces funeſtes bords:
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit ſon époux! elle tombe éperdue;
Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vue:
Eſt-ce toi? cher amant!... Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne ſont point entendus:
Elle rouvre les yeux; ſa bouche preſſe encore
Par ſes derniers baiſers la bouche qu'elle adore.
Elle tient dans ſes bras ce corps pâle et ſanglant,
Le regarde, ſoupire, et meurt en l'embraſſant.

PERE, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puiſſe de ce combat le ſouvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes ſalutaires;
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!

MAIS qui fait fuir ainſi ces Ligueurs diſperſés?
Quel héros ou quel dieu les a tous renverſés?
C'eſt le jeune Biron; c'eſt lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un paſſage.
D'Aumale les voit fuir, et bouillant de courroux,
„ Arrêtez, revenez..... lâches, où courez-vous?

Vous, fuir ! vous, compagnons de Mayenne et de Guiſe !
Vous qui devez venger Paris, Rome, et l'Egliſe !
Suivez-moi ; rappelez votre antique vertu ;
Combattez ſous d'Aumale, et vous avez vaincu.
Aussitot ſecouru de Beauveau, de Foſſeuſe,
Du farouche Saint-Paul, et même de Joyeuſe,
Il raſſemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime, en marchant, du feu de ſes regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide :
Biron ſoutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent :
Il voit à ſes côtés Parabère expirant ;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière ;
Neſle, Clermont, d'Angenne, ont mordu la pouſſière ;
Percé de coups lui-même il eſt près de périr.....
C'était ainſi, Biron, que tu devais mourir !
Un trépas ſi fameux, une chute ſi belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle. (*h*)
Le généreux Bourbon ſut bientôt le danger
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il l'aimait, non en roi, non en maître ſévère,
Qui ſouffre qu'on aſpire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
Croit le ſang d'un ſujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié ſentit les nobles flammes :
Amitié, don du ciel, plaiſir des grandes ames,
Amitié que les rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas !

Il court le ſecourir ; ce beau feu qui le guide
Rend ſon bras plus puiſſant, et ſon vol plus rapide.
Biron, (18) qu'environnaient les ombres de la mort,
A l'aſpect de ſon roi fait un dernier effort ;
Il rappelle à ſa voix les reſtes de ſa vie ;
Sous les coups de Bourbon tout s'écarte, tout plie.
Ton roi, jeune Biron, t'arrache à ces ſoldats,
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas :
Tu vis : ſonge du moins à lui reſter fidele.
Un bruit affreux s'entend : la Diſcorde cruelle,
Aux vertus du héros oppoſant ſes fureurs,
D'une rage nouvelle embraſe les Ligueurs.
Elle vole à leur tête, et ſa bouche fatale
Fait retentir au loin ſa trompette infernale.
Par ces ſons trop connus d'Aumale eſt excité ;
Auſſi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchait le héros, ſur lui ſeul il s'élance ;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels qu'au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'homme, et nés pour le carnage,
Preſſent un ſanglier, en raniment la rage,
Ignorant le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur inſtinct belliqueux ;
Les antres, les rochers, les monts en retentiſſent :
Ainſi contre Bourbon mille ennemis s'uniſſent :
Il eſt ſeul contre tous, abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.

Louis du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au héros qu'il aime une force invincible ;
Il eſt comme un rocher, qui, menaçant les airs,
Rompt la courſe des vents, et repouſſe les mers.
Qui pourrait exprimer le ſang et le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir ſon rivage ?
O vous, Manes ſanglans du plus vaillant des rois,
Eclairez mon eſprit, et parlez par ma voix !
Il voit voler vers lui ſa nobleſſe fidele ;
Elle meurt pour ſon roi, ſon roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort ſuivait ſes coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à ſon courroux. (*i*)
Long-temps cet étranger, trompé par ſon courage,
Avait cherché le roi dans l'horreur du carnage :
Dût ſa témérité le conduire au cercueil !
L'honneur de le combattre irritait ſon orgueil.
„ Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire ;
Combattons, c'eſt à nous de fixer la victoire. „
Comme il diſait ces mots, un lumineux éclair,
Meſſager des deſtins, fend les plaines de l'air ;
L'arbitre des combats fait gronder ſon tonnerre ;
Le ſoldat ſous ſes pieds ſentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent ſa cauſe, et combattent pour lui,
Que la nature entière, attentive à ſa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait ſa victoire.
D'Egmont joint le héros, il l'atteint vers le flanc ;
Il triomphait déjà d'avoir verſé ſon ſang.

Le roi qu'il a bleſſé voit ſon péril ſans trouble ; (19)
Ainſi que le danger ſon audace redouble :
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur
Trouvé des ennemis dignes de ſa valeur.
Loin de le retarder, ſa bleſſure l'irrite ;
Sur ce fier ennemi Bourbon ſe précipite :
D'Egmont d'un coup plus sûr eſt renverſé ſoudain ;
Le fer étincelant ſe plongea dans ſon ſein.
Sous leurs pieds teints de ſang les chevaux le foulèrent ;
Des ombres du trépas ſes yeux s'enveloppèrent ;
Et ſon ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aſpect de ſon père excita ſes remords. (*k*)
ESPAGNOLS tant vantés, troupe jadis ſi fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière ;
Pour la première fois vous connûtes la peur.
L'étonnement, l'eſprit de trouble et de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée :
Il paſſe en tous les rangs, il s'étend ſur l'armée ;
Les chefs ſont effrayés, les ſoldats éperdus ;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, ſe renverſent,
Pouſſent des cris affreux, ſe heurtent, ſe diſperſent.
LES uns, ſans réſiſtance à leur vainqueur offerts,
Fléchiſſent les genoux, et demandent des fers ;
D'autres, d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Juſqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.

Les flots couverts de morts interrompent leur courſe,
Et le fleuve ſanglant remonte vers ſa ſource.
MAYENNE, en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille et maître encor de ſoi,
Voit d'un œil aſſuré ſa fortune cruelle,
Et tombant ſous ſes coups ſonge à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accuſait les Flamands, la fortune, et les cieux.
„Tout eſt perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne!„
„Quittez, lui dit ſon chef, une fureur ſi vaine;
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer ſa perte et ſon malheur:
Que vous et Bois-Dauphin, dans ce moment funeſte
De nos ſoldats épars aſſemblent ce qui reſte.
Suivez-moi, l'un et l'autre, aux remparts de Paris;
De la Ligue, en marchant, ramaſſez les débris;
De Coligni vaincu ſurpaſſons le courage.„
D'Aumale en l'écoutant pleure et frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteſte, il va l'exécuter;
Semblable au fier lion qu'un maure a ſu dompter,
Qui, docile à ſon maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît ſoumet ſa tête horrible,
Le fuit d'un air affreux, le flatte en rugiſſant,
Et paraît menacer, même en obéiſſant.
MAYENNE cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher ſa honte.
HENRI victorieux voyait de tous côtés
Les Ligueurs ſans défenſe implorant ſes bontés. (*l*)

Des cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent :
Les manes des Bourbons dans les airs descendirent :
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment ;
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et s'il acheverait de mériter sa gloire.
Ses soldats près de lui, d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups :
Les captifs en tremblant, conduits en sa présence,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence.
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où régnaient à la fois la douceur et l'audace.
,, Soyez libres, dit-il ; vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne et moi reconnaissez un maître ;
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être :
Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi :
Choisissez. ,, A ces mots d'un roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine:
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne ;
Et s'honorant déjà du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime, ils marchent sur ses pas.

Le généreux vainqueur a ceſſé le carnage ;
Maître de ſes guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lion qui, tout couvert de ſang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang ;
C'eſt un Dieu bienfeſant qui, laiſſant ſon tonnerre,(*m*)
Enchaîne la tempête, et conſole la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, enſanglanté,
La paix a mis les traits de la ſérénité.
Ceux à qui la lumière était preſque ravie,
Par ſes ordres humains ſont rendus à la vie ;
Et ſur tous leurs dangers, et ſur tous leurs beſoins,
Tel qu'un père attentif, il étendait ſes ſoins.

Du vrai comme du faux la prompte meſſagère,
Qui s'accroît dans ſa courſe, et d'une aile légère,
Plus prompte que le temps, vole au-delà des mers,
Paſſe d'un pole à l'autre, et remplit l'univers ;
Ce monſtre compoſé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles,
Qui raſſemble ſous lui la curioſité,
L'eſpoir, l'effroi, le doute, et la crédulité ;
De ſa brillante voix, trompette de la gloire,
Du héros de la France annonçait la victoire,
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté ;
Le Vatican ſuperbe en fut épouvanté :
Le Nord à cette voix treſſaillit d'alégreſſe ;
Madrid frémit d'effroi, de honte, et de triſteſſe.

O malheureux Paris, infideles Ligueurs !
O Citoyens trompés ! et vous, Prêtres trompeurs !

De quels cris douloureux vos temples retentirent !
De cendre en ce moment vos têtes ſe couvrirent.
Hélas ! Mayenne encor vient flatter vos eſprits ;
Vaincu, mais plein d'eſpoir, et maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de ſa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguiſait ſa défaite.
Contre un coup ſi funeſte il veut les raſſurer.
En cachant ſa diſgrace, il croit la réparer :
Par cent bruits menſongers il ranimait leur zèle :
Mais, malgré tant de ſoins, la vérité cruelle,
Démentant à ſes yeux ſes diſcours impoſteurs,
Volait de bouche en bouche, et glaçait tous les cœurs,
La Diſcorde en frémit, et redoublant ſa rage :
" Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, et n'aurai point, dans ces murs malheureux,
Verſé tant de poiſons, allumé tant de feux,
De tant de flots de ſang cimenté ma puiſſance,
Pour laiſſer à Bourbon l'empire de la France.
Tout terrible qu'il eſt, j'ai l'art de l'affaiblir ;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'oppoſons plus d'efforts à ſa valeur ſuprême :
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'eſt ſon cœur qu'il doit craindre, et je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, et le vaincre par lui. "
Elle dit ; et ſoudain, des rives de la Seine,
Sur un char teint de ſang, attelé par la Haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, et va trouver l'Amour.

Fin du huitième Chant.

CHANT IX.

ARGUMENT.

Deſcription du temple de l'Amour : la Diſcorde implore ſon pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce héros eſt retenu quelque temps auprès de Mme d'Eſtrées, ſi célèbre ſous le nom de la belle Gabrielle. Mornai l'arrache à ſon amour, et le roi retourne à ſon armée.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Aſie,
S'élève un vieux palais (1) reſpecté par les temps :
La nature en poſa les premiers fondemens ;
Et l'art ornant depuis ſa ſimple architecture,
Par ſes travaux hardis ſurpaſſa la nature.
Là, tous les champs voiſins, peuplés de myrtes verds,
N'ont jamais reſſenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore
Et les fruits de Pomone et les préſens de Flore ;
Et la terre n'attend, pour donner ſes moiſſons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des ſaiſons. (*a*)
L'homme y ſemble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De ſa main bienfeſante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs et ſereins,

Les

Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs ;
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtreſſes,
Qui célèbrent leur honte et vantent leurs faibleſſes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire et de ſéduire,
Dans ſon temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
La flatteuſe Eſpérance, au front toujours ſerein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple ſacré les Graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues.
La molle Volupté, ſur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le Myſtère en ſilence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaiſance,
Les Plaiſirs amoureux et les tendres Déſirs,
Plus doux, plus ſéduiſans encor que les Plaiſirs.
De ce temple fameux telle eſt l'aimable entrée :
Mais lorſqu'en avançant ſous la voûte ſacrée,
On porte au ſanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux !
Ce n'eſt plus des Plaiſirs la troupe aimable et tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre ;
Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau ſéjour un ſéjour plein d'horreur.

La ſombre Jalouſie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide :
La Haine et le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas un poignard à la main.
La Malice les voit, et d'un ſouris perfide
Applaudit, en paſſant, à leur troupe homicide.
Le Repentir les fuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe, en ſoupirant, ſes yeux mouillés de pleurs.
C'EST-LA, c'eſt au milieu de cette cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'Amour a choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux enfant, ſi tendre et ſi cruel,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre, (*b*)
Donne, avec un ſouris, ou la paix ou la guerre,
Et, répandant par-tout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'univers, et vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il foulait à ſes pieds les plus ſuperbes têtes ;
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſemblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.
LA Diſcorde ſoudain, conduite par la Rage,
Ecarte les Plaiſirs, s'ouvre un libre paſſage ;
Secouant dans ſes mains ſes flambeaux allumés,
Le front couvert de ſang, et les yeux enflammés :
,, Mon frère, lui dit-elle, où ſont tes traits terribles ?
Pour qui réſerves-tu tes flèches invincibles ?
Ah ! ſi de la Diſcorde allumant le tiſon,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poiſon ;

Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature ;
Viens, vole ſur mes pas, viens venger mon injure.
Un roi victorieux écraſe mes ſerpens ;
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui marchant d'un pas tranquille,
Au ſein tumultueux de la guerre civile,
Va ſous ſes étendards, flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi ſeule écartés.
Encore une victoire, et mon trône eſt en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce héros va combattre, et vaincre, et pardonner ;
De cent chaînes d'airain ſon bras va m'enchaîner.
C'eſt à toi d'arrêter ce torrent dans ſa courſe.
Va de tant de hauts faits empoiſonner la ſource,
Que ſous ton joug, Amour, il gémiſſe abattu !
Va dompter ſon courage au ſein de la vertu.
C'eſt toi, tu t'en ſouviens, toi dont la main fatale
Fit tomber ſans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine, amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les ſoins de l'univers,
Fuyant devant Auguſte et te ſuivant ſur l'onde,
Préférer Cléopâtre à l'empire du monde ?
Henri te reſte à vaincre après tant de guerriers :
Dans ſes ſuperbes mains va flétrir ſes lauriers ;
Va du myrte amoureux ceindre ſa tête altière ;
Endors entre tes bras ſon audace guerrière.
A mon trône ébranlé cours ſervir de ſoutien :
Viens, ma cauſe eſt la tienne, et ton règne eſt le mien. »

Ainsi parlait ce monstre, et la voûte tremblante
Répétait les accens de sa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait, couché parmi les fleurs,
D'un souris fier et doux répond à ses fureurs.
Il s'arme cependant de ses flèches dorées ;
Il fend des vastes cieux les voûtes azurées ;
Et précédé des Jeux, des Graces, des Plaisirs,
Il vole aux champs français sur l'aile des Zéphyrs.
Dans sa course d'abord il découvre avec joie
Le faible Simoïs, et les champs où fut Troie. (*c*)
Il rit en contemplant dans ces lieux renommés
La cendre des palais par ses mains consumés.
Il aperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Venise, dont Neptune admire le destin,
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.
Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inspira Théocrite et Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.
Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse, (*d*)
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse, (2)
Asile encor plus doux, lieux où dans ses beaux jours
Pétrarque soupira ses vers et ses amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure:
Lui-même en ordonna la superbe structure :
Par ses adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane (3) y sont encor tracés.

Sur ſa tombe, en paſſant, les Plaiſirs et les Graces
Répandirent les fleurs qui naiſſent ſur leurs traces.
Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le roi, près d'en partir pour un plus grand deſſein,
Mêlant à ſes plaiſirs l'image de la guerre,
Laiſſait pour un moment repoſer ſon tonnerre.
Mille jeunes guerriers à travers les guérets,
Pourſuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour ſent à ſa vue une joie inhumaine ;
Il aiguiſe ſes traits, il prépare ſa chaîne ;
Il agite les airs que lui-même a calmés ;
Il parle, on voit ſoudain les élémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appelant les orages,
Sa voix commande aux vents d'aſſembler les nuages,
De verſer ces torrens ſuſpendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre, et les éclairs.
Déjà les Aquilons, à ſes ordres fideles,
Dans les cieux obſcurcis ont déployé leurs ailes ;
La plus affreuſe nuit ſuccède au plus beau jour :
La Nature en gémit, et reconnaît l'Amour.
Dans les ſillons fangeux de la campagne humide,
Le roi marche incertain, ſans eſcorte et ſans guide :
L'Amour en ce moment allumant ſon flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des ſiens, le roi, dans ces bois ſombres,
Suit cet aſtre ennemi, brillant parmi les ombres :
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,

Ces feux dont la vapeur maligne et paſſagère
Conduit au précipice à l'inſtant qu'elle éclaire.
Depuis peu la Fortune, en ces triſtes climats,
D'une illuſtre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond d'un château, tranquille et ſolitaire,
Loin du bruit des combats elle attendait ſon père,
Qui, fidèle à ſes rois, vieilli dans les haſards,
Avait du grand Henri ſuivi les étendards.
D'Eſtrée (4) était ſon nom, la main de la nature
De ſes aimables dons la combla ſans meſure :
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas (*e*)
La coupable beauté qui trahit Ménélas ;
Moins touchante et moins belle, à Tarſe on vit paraître
Celle qui des Romains avait dompté le maître, (5)
Lorſque les habitans des rives du Cidnus,
L'encenſoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entrait dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
Qui rend des paſſions le joug inévitable :
Son cœur né pour aimer, mais fier et généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux :
Semblable en ſon printemps à la roſe nouvelle,
Qui renferme en naiſſant ſa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les tréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur et ſerein.
L'amour, qui cependant s'apprête à la ſurprendre,
Sous un nom ſuppoſé vient près d'elle ſe rendre :
Il paraît ſans flambeau, ſans flèches, ſans carquois ;
Il prend d'un ſimple enfant la figure et la voix.

„ On a vu, lui dit-il, ſur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne. „
Il gliſſait dans ſon cœur, en lui diſant ces mots;
Un déſir inconnu de plaire à ce héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'Amour s'applaudiſſait en la voyant ſi belle;
Que n'eſpérait-il point, aidé de tant d'appas!
Au devant du monarque il conduiſit ſes pas. (*f*)
L'art ſimple dont lui-même a formé ſa parure,
Paraît aux yeux ſéduits l'effet de la nature:
L'or de ſes blonds cheveux, qui flotte aux gré des vents,
Tantôt couvre ſa gorge et ſes tréſors naiſſans,
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendait plus aimable:
Non pas cette farouche et triſte auſtérité,
Qui fait fuir les Amours, et même la beauté;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inſpire le reſpect, enflamme les déſirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaiſirs.
Il fait plus; à l'Amour tout miracle eſt poſſible;
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrtes enlacés, que d'un prodigue ſein
La terre obéiſſante a fait naître ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage:
A peine a-t-on paſſé ſous leur fatal ombrage;
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter,
On s'y plait, on s'y trouble, on ne peut les quitter.

On voit fuir ſous cette ombre une onde enchantereſſe ;
Les amans fortunés, pleins d'une douce ivreſſe,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir :
Tout y paraît changé ; tous les cœurs y ſoupirent ;
Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent :
Tout y parle d'amour : les oiſeaux dans les champs
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes, leurs chants.
Le moiſſonneur ardent, qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, et pouſſe des ſoupirs ;
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux déſirs ;
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laiſſe, en ſoupirant, ſes moiſſons imparfaites.
Près de lui la bergère, oubliant ſes troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux.
Contre un pouvoir ſi grand, qu'eût pu faire d'Eſtrée ?
Par un charme indomptable elle était attirée ;
Elle avait à combattre, en ce funeſte jour,
Sa jeuneſſe, ſon cœur, un héros, et l'Amour.
Quelque temps de Henri la valeur immortelle,
Vers ſes drapeaux vainqueurs en ſecret le rappelle :
Une inviſible main le retient malgré lui.
Dans ſa vertu première il cherche un vain appui :
Sa vertu l'abandonne, et ſon ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Eſtrée. (*g*)
Loin de lui cependant tous les chefs étonnés
Se demandent leur prince, et reſtent conſternés.

Ils

Ils tremblaient pour ſes jours: aucun d'eux n'eût pu croire
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour ſa gloire:
On le cherchait en vain ; ſes ſoldats abattus,
Ne marchant plus ſous lui, ſemblaient déjà vaincus.
MAIS le Génie heureux qui préſide à la France,
Ne ſouffrit pas long-temps ſa dangereuſe abſence;
Il deſcendit des cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au ſecours de ſon fils.
Quand il fut deſcendu vers ce triſte hémiſphère,
Pour y trouver un ſage, il regarda la terre ;
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au ſilence, au jeûne conſacrés ;
Il alla dans Ivry : là, parmi la licence,
Où du ſoldat vainqueur s'emporte l'inſolence,
L'ange heureux des Français fixa ſon vol divin,
Au milieu des drapeaux des enſans de Calvin.
Il s'adreſſe à Mornai ; c'était pour nous inſtruire
Que ſouvent la raiſon ſuffit à nous conduire ;
Ainſi qu'elle guida chez des peuples païens,
Marc-Aurèle ou Platon, la honte des chrétiens.
NON moins prudent ami que philoſophe auſtère,
Mornai fut l'art diſcret de reprendre et de plaire :
Son exemple inſtruiſait bien mieux que ſes diſcours :
Les ſolides vertus furent ſes ſeuls amours :
Avide de travaux, inſenſible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour, et ſon ſouffle infecté,
N'altéra de ſon cœur l'auſtère pureté.

Belle Aréthuſe, ainſi ton onde fortunée
Roule, au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un criſtal toujours pur et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
Le généreux Mornai, conduit par la Sageſſe,
Part, et vole en ces lieux où la douce Molleſſe
Retenait dans ſes bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtriſait les deſtins.
L'Amour, à chaque inſtant redoublant ſa victoire,
Le rendait plus heureux pour mieux flétrir ſa gloire ;
Les plaiſirs, qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageaient ſes momens, et rempliſſaient ſes jours.
L'Amour, au milieu d'eux, découvre avec colère
A côté de Mornai la Sageſſe ſévère ;
Il veut ſur ce guerrier lancer un trait vengeur,
Il croit charmer ſes ſens, il croit bleſſer ſon cœur :
Mais Mornai mépriſait ſa colère et ſes charmes ;
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſaient ſur ſes armes.
Il attend qu'en ſecret le roi s'offre à ſes yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.
Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, aſile du myſtère,
D'Eſtrée à ſon amant prodiguait ſes appas ;
Il languiſſait près d'elle, il brûlait dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes ;
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuſes larmes,
De ces larmes qui ſont les plaiſirs des amans :
Ils ſentaient cette ivreſſe et ces ſaiſiſſemens,

Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folâtres Plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les Amours enfantins déſarmaient ce héros :
L'un tenait ſa cuiraſſe encor de ſang trempée ;
L'autre avait détaché ſa redoutable épée,
Et riait en tenant dans ſes débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, et l'effroi des humains.
La Diſcorde de loin inſulte à ſa faibleſſe :
Elle exprime, en grondant, ſa barbare alégreſſe ;
Sa fière activité ménage ces inſtans :
Elle court de la Ligue irriter les ſerpens :
Et tandis que Bourbon ſe repoſe et ſommeille,
De tous ſes ennemis la rage ſe réveille.
Enfin dans ces jardins, où ſa vertu languit,
Il voit Mornai paraître : il le voit et rougit.
L'un de l'autre en ſecret ils craignaient la préſence.
Le ſage en l'abordant garde un morne ſilence ;
Mais ce ſilence même, et ſes regards baiſſés,
Se font entendre au prince, et s'expliquent aſſez.
Sur ce viſage auſtère, où régnait la triſteſſe,
Henri lut aiſément ſa honte et ſa faibleſſe.
Rarement de ſa faute on aime le témoin :
Tout autre eût de Mornai mal reconnu le ſoin. (*h*)
„ Cher ami, dit le roi, ne crains point ma colère :
Qui m'apprend mon devoir eſt trop sûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton prince eſt digne encor de toi ;
Je t'ai vu, c'en eſt fait, et tu me rends à moi :

Je reprends ma vertu que l'Amour m'a ravie :
De ce honteux repos fuyons l'ignominie ;
Fuyons ce lieu funeſte, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné :
Me vaincre eſt déſormais ma plus belle victoire.
Partons : bravons l'Amour dans les bras de la Gloire ;
Et bientôt vers Paris, répandant la terreur,
Dans le ſang eſpagnol effaçons mon erreur. ,,

A ces mots généreux Mornai connut ſon maître.
,, C'eſt vous, s'écria-t-il, que je revois paraître ;
Vous, de la France entière auguſte défenſeur ;
Vous, vainqueur de vous-même et roi de votre cœur !
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau luſtre :
Qui l'ignore eſt heureux, qui le dompte eſt illuſtre. ,,

Il dit : le roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel, attendrit ſes adieux !
Plein de l'aimable objet qu'il fuit et qu'il adore,
En condamnant ſes pleurs il en verſait encore.
Entraîné par Mornai, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part déſeſpéré.
Il part : en ce moment d'Eſtrée évanouie
Reſte ſans mouvement, ſans couleur, et ſans vie :
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts.
L'Amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs ;
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enlève à ſon empire une nymphe ſi belle,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.

Il la prend dans ſes bras ; et bientôt cette amante
Rouvre à ſa douce voix ſa paupière mourante,
Lui nomme ſon amant, le redemande en vain ;
Le cherche encor des yeux, et les ferme ſoudain.
L'Amour, baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle :
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.
MORNAI, toujours ſévère et toujours inflexible,
Entraînait cependant ſon maître trop ſenſible.
La Force et la Vertu leur montrent le chemin ;
La Gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné, que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colère et ſa honte.

Fin du neuvième Chant.

CHANT X.

ARGUMENT.

Retour du roi à ſon armée : il recommence le ſiége. Combat ſingulier du vicomte de Turenne et du chevalier d'Aumale. Famine horrible qui déſole la ville. Le roi nourrit lui-même les habitans qu'il aſſiége. Le ciel récompenſe enfin ſes vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ſes portes, et la guerre eſt finie.

Ces momens dangereux, perdus dans la molleſſe, (*a*)
Avaient fait aux vaincus oublier leur faibleſſe.
A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé.
D'un eſpoir renaiſſant le peuple eſt enivré.
Leur eſpoir les trompait : Bourbon, que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever ſa conquête.
Paris épouvanté revit ſes étendards :
Le héros reparut aux pieds de ſes remparts ;
De ces mêmes remparts où fume encor ſa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne put ſe réſoudre,
Quand l'ange de la France, apaiſant ſon courroux,
Retint ſon bras vainqueur, et ſuſpendit ſes coups.
Déjà le camp du roi jette des cris de joie ;
D'un œil d'impatience il dévorait ſa proie.

Les Ligueurs cependant, d'un juſte effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous raſſemblés.
Là d'Aumale, ennemi de tout conſeil timide,
Leur tenait fièrement ce langage intrépide :
„ Nous n'avons point encore appris à nous cacher ;
L'ennemi vient à nous, c'eſt-là qu'il faut marcher ;
C'eſt-là qu'il faut porter une fureur heureuſe.
Je connais des Français la fougue impétueuſe ;
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu :
Le Français qu'on attaque eſt à demi vaincu.
Souvent le déſeſpoir a gagné des batailles :
J'attends tout de nous ſeuls, et rien de nos murailles :
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars ;
Peuples qui nous ſuivez, vos chefs ſont vos remparts. „
Il ſe tut à ces mots ; les Ligueurs en ſilence
Semblaient de ſon audace accuſer l'imprudence.
Il en rougit de honte, et dans leurs yeux confus
Il lut en frémiſſant leur crainte et leur refus.
„ Hé bien, pourſuivit-il, ſi vous n'oſez me ſuivre,
Français, à cet affront je ne veux point ſurvivre.
Vous craignez les dangers ; ſeul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir. „
De Paris à l'inſtant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte ;
Il s'avance : un héraut, miniſtre des combats,
Juſqu'aux tentes du roi marche devant ſes pas,
Et crie à haute voix : „ Quiconque aime la gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la victoire :

D'Aumale vous attend ; ennemis, paraiſſez. ,,
Tous les chefs, à ces mots, d'un beau zèle pouſſés,
Voulaient contre d'Aumale eſſayer leur courage :
Tous briguaient près du roi cet illuſtre avantage ;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le roi mit dans ſes mains la gloire de la France.
,, Va, dit-il, d'un ſuperbe abaiſſer l'inſolence ;
Combats pour ton pays, pour ton prince, et pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton roi. ,,
Le héros à ces mots lui donne ſon épée.
,, Votre attente, ô grand Roi, ne ſera point trompée,
(Lui répondit Turenne, embraſſant ſes genoux :)
J'en atteſte ce fer, et j'en jure par vous. ,,
Il dit ; le roi l'embraſſe ; et Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ſes yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut ;
Les ſoldats de Henri près de lui ſe rangèrent :
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent ;
Chacun dans l'un des deux voyant ſon défenſeur,
Du geſte et de la voix excitait ſa valeur.
Cependant ſur Paris s'élevait un nuage
Qui ſemblait apporter le tonnerre et l'orage ;
Ses flancs noirs et brûlans, tout-à-coup entr'ouverts,
Vomiſſent dans ces lieux les monſtres des enfers,
Le Fanatiſme affreux, la Diſcorde farouche,
La ſombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,

Le démon des combats reſpirant les fureurs,
Dieux enivrés de ſang, Dieux dignes des Ligueurs :
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent ;
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même inſtant, du haut des cieux ouverts,
Un ange eſt deſcendu ſur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des ailes de feu parcourant ſa carrière,
Et laiſſant loin de lui l'Occident éclairé
Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.
Il tenait d'une main cette olive ſacrée,
Préſage conſolant d'une paix déſirée ;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un DIEU vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la Mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race inſolente.
A l'aſpect de ce glaive, interdits, déſarmés,
Les monſtres infernaux ſemblent inanimés ;
La terreur les enchaîne ; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainſi de ſon autel, teint du ſang des humains,
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philiſtins,
Lorſque du DIEU des Dieux, en ſon temple apportée,
A ſes yeux éblouis l'arche fut préſentée.
PARIS, le roi, l'armée, et l'enfer, et les cieux,
Sur ce combat illuſtre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.

Leur bras n'eſt point chargé du poids d'un bouclier ;
Ils ne ſe cachent point ſous ces buſtes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable ;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long et le danger moins grand.
Leur arme eſt une épée ; et ſans autre défenſe,
Expoſé tout entier, l'un et l'autre s'avance.
„O DIEU ! cria Turenne, arbitre de mon roi,
Deſcends, juge ſa cauſe, et combats avec moi ;
Le courage n'eſt rien ſans ta main protectrice ;
J'attends peu de moi-même et tout de ta juſtice. „
D'AUMALE répondit : „J'attends tout de mon bras ;
C'eſt de nous que dépend le deſtin des combats :
En vain l'homme timide implore un Dieu ſuprême ;
Tranquille au haut du ciel il me laiſſe à moi-même :
Le parti le plus juſte eſt celui du vainqueur ;
Et le Dieu de la guerre eſt la ſeule valeur. „
Il dit ; et d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de ſon rival la modeſte aſſurance.
MAIS la trompette ſonne : ils s'élancent tous deux ;
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adreſſe,
L'ardeur, la fermeté, la force, la ſoupleſſe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés, et parés à l'inſtant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux ſe précipite,
L'autre d'un pas léger ſe détourne et l'évite ;

Tantôt plus rapprochés ils ſemblent ſe ſaiſir.
Leur péril renaiſſant donne un affreux plaiſir ;
On ſe plaît à les voir s'obſerver et ſe craindre,
Avancer, s'arrêter, ſe meſurer, s'atteindre ;
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du ſoleil la lumière éclatante
Briſant ſes traits de feu dans l'onde tranſparente,
Et ſe rompant encor par des chemins divers,
De ce criſtal mouvant repaſſer dans les airs.
Le ſpectateur ſurpris, et ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.
D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux ;
Turenne eſt plus adroit et moins impétueux :
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colère,
Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire.
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur :
Bientôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne, qui l'obſerve, aperçoit ſa faibleſſe ;
Il ſe ranime alors : il le pouſſe, il le preſſe.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'AUMALE eſt renverſé dans les flots de ſon ſang ;
Il tombe ; et de l'enfer tous les monſtres frémirent ;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent :
„ De la Ligue à jamais le trône eſt renverſé ;
„ Tu l'emportes, Bourbon, notre règne eſt paſſé. „
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur, étendu ſur le ſable,

Menace encor Turenne, et le menace en vain ;
Sa redoutable épée échappe de ſa main:
Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche.
Il ſe lève, il retombe, il ouvre un œil mourant ;
Il regarde Paris, et meurt en ſoupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne ;
Tu le vis, tu frémis, et ta chute prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes eſprits.
CEPENDANT des ſoldats, dans les murs de Paris, (1)
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce ſpectacle ſanglant, cette pompe fatale,
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré :
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front ſouillé de ſang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée, et de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ſes horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs :
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs ſanglots et retiennent leur plainte ;
Tout ſe tait et tout tremble. Un bruit rempli d'horreur
Bientôt de ce ſilence augmente la terreur.
LES cris des aſſiégeans juſqu'au ciel s'élevèrent ;
Les chefs et les ſoldats près du roi s'aſſemblèrent :
Ils demandent l'aſſaut ; mais l'auguſte Louis, (*b*)
Protecteur des Français, protecteur de ſon fils,
Modérait de Henri le courage terrible.
Ainſi des élémens le moteur inviſible

Contient les aquilons ſuſpendus dans les airs,
Et poſe la barrière où ſe briſent les mers :
Il fonde les cités, les diſperſe en ruines ;
Et les cœurs des mortels ſont dans ſes mains divines.
HENRI, de qui le ciel a réprimé l'ardeur,
Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
Il ſentit qu'il aimait ſon ingrate patrie ;
Il voulut la ſauver de ſa propre furie.
Haï de ſes ſujets, prompt à les épargner,
Eux ſeuls voulaient ſe perdre, il les voulut gagner.
Heureux ſi ſa bonté, prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace !
Pouvant les emporter, il les fait inveſtir ;
Il laiſſe à leurs fureurs le temps du repentir.
Il (2) crut que ſans aſſauts, ſans combats, ſans alarmes,
La diſette et la faim, plus fortes que ſes armes,
Lui livreraient ſans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé ;
Qui, vaincu par ſes maux, ſouple dans l'indigence,
Viendrait à ſes genoux implorer ſa clémence :
Mais le faux zèle, hélas ! qui ne ſaurait céder, (*c*)
Enſeigne à tout ſouffrir, comme à tout haſarder.
LES mutins qu'épargnait cette main vengereſſe
Prenaient d'un roi clément la vertu pour faibleſſe ;
Et fiers de ſes bontés, oubliant ſa valeur,
Ils défiaient leur maître, ils bravaient leur vainqueur ;
Ils oſaient inſulter à ſa vengeance oiſive.
Mais lorſqu'enfin les eaux de la Seine captive

Ceſsèrent d'apporter dans ce vaſte ſéjour
L'ordinaire tribut des moiſſons d'alentour ;
Quand on vit dans Paris la Faim pâle et cruelle,
Montrant déjà la Mort qui marchait après elle ;
Alors on entendit des hurlemens affreux ;
Ce ſuperbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante et la voix affaiblie
Demandaient vainement le ſoutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des tréſors.
Ce n'était plus ces jeux, ces feſtins, et ces fêtes,
Où de myrte et de roſe ils couronnaient leurs têtes ;
Où parmi des plaiſirs, toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la Molleſſe,
De leur goût dédaigneux irritaient la pareſſe.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux,
Périſſant de misère au ſein de l'opulence,
Déteſter de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard dont la faim va terminer les jours,
Voit ſon fils au berceau qui périt ſans ſecours.
Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin des malheureux, couchés ſur la pouſſière,
Se diſputaient encore, à leurs derniers momens,
Les reſtes odieux des plus vils alimens.
Ces ſpectres affamés, outrageant la nature,
Vont au ſein des tombeaux chercher leur nourriture.

Des Morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères!
On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ce détestable mets (3) avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.
Ces prêtres, cependant, ces docteurs fanatiques,
Qui, loin de partager les misères publiques,
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels, (4)
Du DIEU qu'ils offensaient attestant la souffrance,
Allaient par-tout du peuple animer la constance;
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déjà les cieux;
Aux autres ils montraient, d'un coup d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé sur un prince hérétique,
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appâts, ces promesses stériles,
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles;
Par les prêtres séduits, par les Seize effrayés,
Soumis, presque contens, ils mouraient à leurs pieds!
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.
D'UN ramas d'étrangers la ville était remplie;
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la Mort, et la Guerre et la Faim.
Les uns étaient venus des campagnes belgiques;
Les autres des rochers et des monts helvétiques;

Barbares, (5) dont la guerre eſt l'unique métier,
Et qui vendent leur ſang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Aſſiégent les maiſons, en enfoncent les portes;
Aux hôtes effrayés préſentent mille morts;
Non pour leur arracher d'inutiles tréſors;
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à ſa tremblante mère;
De la cruelle faim le beſoin conſumant
Fait expirer en eux tout autre ſentiment;
Et d'un peu d'aliment la découverte heureuſe
Etait l'unique but de leur recherche affreuſe.
Il n'eſt point de tourment, de ſupplice, et d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.
Une femme, (grand DIEU, faut-il à la mémoire (6)
Conſerver le récit de cette horrible hiſtoire!)
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'aliment arraché de ſes mains.
Des biens que lui ravit la Fortune cruelle,
Un enfant lui reſtait, prêt à périr comme elle:
Furieuſe, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras;
Son enfance, ſa voix, ſa misère, et ſes charmes,
A ſa mère en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié;
Trois fois le fer échappe à ſa main défaillante.
La rage enfin l'emporte; et d'une voix tremblante,

Déteſtant

Déteſtant ſon hymen et ſa fécondité :
„Cher et malheureux fils que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie ;
Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie :
Et pourquoi vivrais-tu ? pour aller dans Paris,
Errant et malheureux pleurer ſur ſes débris ?
Meurs avant de ſentir mes maux et ta misère ;
Rends-moi le jour, le ſang que t'a donné ta mère ;
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau. „
En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon fils ſa main déſeſpérée
Enfonce, en frémiſſant, le parricide acier,
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foyer,
Et d'un bras que pouſſait ſa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim, les farouches ſoldats,
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas.
Leur tranſport eſt ſemblable à la cruelle joie
Des ours et des lions qui fondent ſur leur proie ;
A l'envi l un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O ſurpriſe ! ô terreur !
Près d'un corps tout ſanglant, à leurs yeux ſe préſente
Une femme égarée, et de ſang dégouttante.
„Oui, c'eſt mon propre fils ; oui, monſtres inhumains,
C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains :
Que la mère et le fils vous ſervent de pâture :
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature ?

Quelle horreur à mes yeux ſemble vous glacer tous !
Tigres, de tels feſtins ſont préparés pour vous. ,,
Ce diſcours inſenſé, que ſa rage prononce,
Eſt ſuivi d'un poignard qu'en ſon cœur elle enfonce.
De crainte, à ce ſpectacle, et d'horreur agités,
Ces monſtres confondus courent épouvantés :
Ils n'oſent regarder cette maiſon funeſte ;
Ils penſent voir ſur eux tomber le feu céleſte ;
Et le peuple, effrayé de l'horreur de ſon ſort,
Levait les mains au ciel, et demandait la mort.
Jusqu'aux tentes du roi mille bruits en coururent ;
Son cœur en fut touché, ſes entrailles s'émurent ;
Sur ce peuple infidele il répandit des pleurs :
,,O dieu ! s'écria-t-il, dieu, qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'oſe,
Des Ligueurs et de moi tu ſépares la cauſe.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains :
Tu le ſais, je tendais les bras à ces mutins ;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs et leurs crimes.
Que Mayenne à ſon gré s'immole ces victimes ;
Qu'il impute, s'il veut, des déſaſtres ſi grands
A la néceſſité, l'excuſe des tyrans ;
De mes ſujets ſéduits qu'il comble la misère ;
Il en eſt l'ennemi, j'en dois être le père :
Je le ſuis : c'eſt à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans :
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Duſſé-je en le ſauvant perdre mon diadême ;

Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix ;
Sauvons-le, malgré lui, de ſes vrais ennemis ;
Et ſi trop de pitié me coûte mon empire,
Que du moins ſur ma tombe un jour on puiſſe lire :
„ Henri de ſes ſujets ennemi généreux,
„ Aima mieux les ſauver que de régner ſur eux. „
Il dit ; (7) et dans l'inſtant il veut que ſon armée
Approche ſans éclat de la ville affamée ;
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ſes troupes obéiſſent.
Les murs en ce moment de peuple ſe rempliſſent.
On voit ſur les remparts avancer à pas lents
Ces corps inanimés, livides, et tremblans ;
Tels qu'on feignait jadis que des royaumes ſombres
Les Mages à leur gré feſaient ſortir les ombres,
Quand leur voix, du Cocyte arrêtant les torrens,
Appelait les enfers et les Manes errans.
Quel eſt de ces mourans l'étonnement extrême !
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenſeurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs perſécuteurs.
Tous ces événemens leur ſemblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces inſtrumens des cruautés du ſort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuſe envie,
Au bout d'un fer ſanglant leur apporter la vie.

„ Sont-ce-là, disaient-ils, ces monstres si cruels ?
Est-ce-là ce tyran si terrible aux mortels,
Cet ennemi de DIEU qu'on peint si plein de rage ?
Hélas ! du DIEU vivant c'est la brillante image ;
C'est un roi bienfesant, le modèle des rois ;
Nous ne méritons pas de vivre sous ses lois.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense.
Puisse tout notre sang cimenter sa puissance !
Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés,
Consacrons-lui ces jours qu'il nous a conservés. „

De leurs cœurs attendris tel était le langage :
Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains discours,
Qui quelquefois s'élève, et retombe toujours ?

Ces prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui consumaient la France,
Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu :
„ Combattans sans courage, et chrétiens sans vertu,
A quel indigne appât vous laissez-vous séduire ?
Ne connaissez-vous plus les palmes du martyre ?
Soldats du DIEU vivant, voulez-vous aujourd'hui
Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui ?
Quand DIEU du haut des cieux nous montre la couronne.
Chrétiens, n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne :
Dans sa coupable secte il veut nous réunir :
De ses propres bienfaits songeons à le punir.
Sauvons nos temples saints de son culte hérétique. „
C'est ainsi qu'ils parlaient ; et leur voix fanatique,

Maîtreſſe du vil peuple, et redoutable aux rois,
Des bienfaits de Henri feſait taire la voix ;
Et déjà quelques-uns, reprenant leur furie,
S'accuſaient en ſecret de lui devoir la vie. (*d*)
A travers ces clameurs et ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux.
Louis, qui du plus haut de la voûte divine
Veille ſur les Bourbons, dont il eſt l'origine,
Connut qu'enfin les temps allaient être accomplis,
Et que le roi des rois adopterait ſon fils.
Auſſitôt de ſon cœur il chaſſa les alarmes ;
La Foi vint eſſuyer ſes yeux mouillés de larmes ;
Et la douce Eſpérance, et l'Amour paternel,
Conduiſirent ſes pas aux pieds de l'Eternel.
Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
Dieu mit avant les temps ſon trône inébranlable.
Le ciel eſt ſous ſes pieds ; de mille aſtres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La Puiſſance, l'Amour, avec l'Intelligence,
Unis et diviſés, compoſent ſon eſſence.
Ses Saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaiſirs enivrés à jamais,
Pénétrés de ſa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi ſa majeſté ſuprême.
Devant lui ſont ces dieux, ces brûlans Séraphins, (*e*)
A qui de l'univers il commet les deſtins.
Il parle ; et de la terre ils vont changer la face ;
Des puiſſances du ſiècle ils retranchent la race ;

Tandis que les humains, vils jouets de l'Erreur,
Des conſeils éternels accuſent la hauteur.
Ce ſont eux dont la main frappant Rome aſſervie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Eſpagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout empire eſt tombé, tout peuple eut ſes tyrans :
Mais cette impénétrable et juſte Providence
Ne laiſſe pas toujours proſpérer l'inſolence ;
Quelquefois ſa bonté, favorable aux humains,
Met le ſceptre des rois dans d'innocentes mains.

Le père des Bourbons à ſes yeux ſe préſente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémiſſante :
„ Père de l'univers, ſi tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples et les rois,
Vois le peuple français à ſon prince rebelle ;
S'il viole tes lois, c'eſt pour t'être fidèle.
Aveuglé par ſon zèle, il te déſobéit,
Et penſe te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, et l'amour de la terre ;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé ſon cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'Erreur ?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
A ſon DIEU, qu'il adore, offre un coupable hommage ?
Ah ! ſi du grand Henri ton culte eſt ignoré,
Par qui le roi des rois veut-il être adoré ?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître ;
Donne à l'Egliſe un fils, donne à la France un maître.

Des Ligueurs obſtinés confonds les vains projets ;
Rends les ſujets au prince, et le prince aux ſujets ;
Que tous les cœurs unis adorent ta juſtice,
Et t'offrent dans Paris le même ſacrifice. »
L'ETERNEL à ſes vœux ſe laiſſa pénétrer,
Par un mot de ſa bouche il daigna l'aſſurer.
A ſa divine voix les aſtres s'ébranlèrent ;
La Terre en treſſaillit, les Ligueurs en tremblèrent.
Le roi, qui dans le ciel avait mis ſon appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéreſſait pour lui.
SOUDAIN la Vérité, ſi long-temps attendue,
Toujours chère aux humains, mais ſouvent inconnue,
Dans les tentes du roi deſcend du haut des cieux :
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
De moment en moment, les ombres qui la couvrent
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
Bientôt elle ſe montre à ſes yeux ſatisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.
HENRI, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin ſa lumière immortelle.
Il avoue avec foi que la religion (*f*)
Eſt au-deſſus de l'homme et confond la raiſon.
Il reconnaît l'Egliſe, ici-bas combattue,
L'Egliſe toujours une, et par-tout étendue ;
Libre, mais ſous un chef adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des ſaints, la grandeur de ſon DIEU.
Le CHRIST, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,

Defcend fur les autels à fes yeux éperdus,
Et lui découvre un DIEU fous un pain qui n'eft plus.
Son cœur obéiffant fe foumet, s'abandonne
A ces myftères faints, dont fon efprit s'étonne.
LOUIS dans ce moment qui comble fes fouhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Defcend du haut des cieux vers le héros qu'il aime ;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à fa voix ;
Il entre (8) au nom de DIEU qui fait régner les rois.
Les Ligueurs éperdus, et mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes;
Les prêtres font muets ; les Seize épouvantés
En vain cherchent, pour fuir, des antres écartés.
Tout le peuple, changé dans ce jour falutaire,
Reconnaît fon vrai roi, fon vainqueur, et fon père.
DÈS-LORS on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, et trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla : juftement défarmée,
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La Difcorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit ;
Et foumettant enfin fon cœur et fes provinces,
Fut le meilleur fujet du plus juſte des princes.

Fin du dixième et dernier Chant.

NOTES

NOTES
ET VARIANTES
DE LA HENRIADE.

NOTES DU CHANT PREMIER.

(1) *HENRI III*, roi de France, l'un des principaux perſonnages de ce poëme, y eſt toujours nommé *Valois*, nom de la branche royale dont il était.

(2) *Henri III* (*Valois*) étant duc d'Anjou, avait commandé les armées de *Charles IX* ſon frère contre les proteſtans, et avait gagné, à dix-huit ans, les batailles de Jarnac et de Moncontour.

(3) Le duc d'*Anjou* fut élu roi de Pologne par les mouvemens que ſe donna *Jean de Montluc*, évêque de Valence, ambaſſadeur de France en Pologne; et *Henri* n'alla qu'à regret recevoir cette couronne; mais ayant appris en 1574 la mort de ſon frère, il ne tarda point à revenir en France.

(4) C'était eux qu'on appelait les mignons de *Henri III*. *Saint-Luc*, *Livarot*, *Villequier*, *Duguaſt*, et *Maugiron*, eurent part auſſi et à ſa faveur et à ſes débauches. Il eſt certain qu'il eut pour *Quélus* une paſſion capable des plus grands excès. Dans ſa première jeuneſſe on lui avait déjà reproché ſes goûts; il avait eu une amitié fort équivoque pour ce même duc de *Guiſe* qu'il fit depuis tuer à Blois. Le docteur *Boucher*, dans ſon livre *De juſtâ Henrici tertii abdicatione*, oſe avancer que la haine de *Henri III* pour le cardinal de *Guiſe* n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait eſſuyés dans ſa jeuneſſe; mais ce conte reſſemble à toutes les autres calomnies dont le livre de *Boucher* eſt rempli.

Henri III mêlait avec ſes mignons la religion à la débauche; il feſait avec eux des retraites, des pélerinages, et ſe donnait la diſcipline. Il inſtitua la *confrérie de la mort*, ſoit pour la mort d'un de ſes mignons, ſoit pour celle de la princeſſe de

Condé ſa maîtreſſe : les capucins et les minimes étaient les directeurs des confrères, parmi leſquels il admit quelques bourgeois de Paris ; ces confrères étaient vêtus d'une robe d'étamine noire avec un capuchon. Dans une autre confrérie toute contraire, qui était celle des *pénitens blancs*, il n'admit que ſes courtiſans. Il était perſuadé, auſſi-bien que certains théologiens de ſon temps, que ces momeries expiaient les péchés d'habitude : on tient que les ſtatuts de ces confrères, leurs habits, leurs règles, étaient des emblêmes de ſes amours, et que le poëte *Deſportes*, abbé de Tyron, l'un des plus fins courtiſans de ce temps-là, les avait expliqués dans un livre qu'il jeta depuis au feu.

Henri III vivait d'ailleurs dans la molleſſe et dans l'afféterie d'une femme coquette ; il couchait avec des gants d'une peau particulière pour conſerver la beauté de ſes mains, qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de ſa cour ; il mettait ſur ſon viſage une pâte préparée et une eſpèce de maſque par deſſus : c'eſt ainſi qu'en parle le livre des Hermaphrodites, qui circonſtancie les moindres détails ſur ſon coucher, ſur ſon lever et ſur ſes habillemens. Il avait une exactitude ſcrupuleuſe ſur la propreté dans la parure : il était ſi attaché à ces petiteſſes qu'il chaſſa un jour le duc d'*Eſpernon* de ſa préſence, parce qu'il s'était préſenté devant lui ſans eſcarpins blancs et avec un habit mal boutonné.

Quélus fut tué en duel le 27 avril 1578.

Louis de Maugiron, baron d'Ampus, était l'un des mignons pour qui *Henri III* eut le plus de faibleſſe : c'était un jeune homme d'un grand courage et d'une grande eſpérance. Il avait fait de fort belles actions au ſiége d'Iſſoire, où il avait eu le malheur de perdre un œil. Cette diſgrace lui laiſſait encore aſſez de charmes pour être infiniment du goût du roi ; on le comparait à la princeſſe d'*Eboli*, qui, étant borgne comme lui, était dans le même temps maîtreſſe de *Philippe II*, roi d'Eſpagne. On dit que ce fut pour cette princeſſe et pour *Maugiron*, qu'un italien fit ces quatre beaux vers renouvelés depuis :

Lumine Acon dextro, capta eſt Leonida ſiniſtro,
Et poterat formâ vincere uterque Deos ;
Parve puer, lumen quod habes concede puellæ,
Sic tu cæcus Amor, ſic erit illa Venus.

Maugiron fut tué en ſervant *Quélus* dans ſa querelle.

Paul Stuart de Cauſſade de Saint-Maigrin, gentilhomme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de *Henri III* autant que

Quélus et *Maugiron*, et mourut d'une manière auſſi tragique; il fut aſſaſſiné le 21 juillet de la même année, dans la rue Saint-Honoré, ſur les onze heures du ſoir, en revenant du louvre. Il fut porté à ce même hôtel de Boiſſi, où étaient morts ſes deux amis; il y mourut le lendemain de trente-quatre bleſſures qu'il avait reçues la veille. Le duc de *Guiſe le balafré* fut ſoupçonné de cet aſſaſſinat, parce que *Saint-Maigrin* s'était vanté d'avoir couché avec la ducheſſe de *Guiſe*. Les mémoires du temps rapportent que le duc de *Mayenne* fut reconnu parmi les aſſaſſins, à ſa barbe large et à ſa main faite en épaule de mouton. Le duc de *Guiſe* ne paſſait pourtant point pour un homme trop ſévère ſur la conduite de ſa femme; et il n'y a pas d'apparence que le duc de *Mayenne*, qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté, ſe fût avili juſqu'à ſe mêler dans une troupe de vingt aſſaſſins pour tuer un ſeul homme.

Le roi baiſa *Saint-Maigrin*, *Quélus* et *Maugiron*, après leur mort, les fit raſer, et garda leurs blonds cheveux; il ôta de ſa main à *Quélus* des boucles d'oreilles qu'il lui avait attachées lui-même. M. de l'*Etoile* dit que ces trois mignons moururent ſans aucune religion; *Maugiron* en blaſphémant, *Quélus* en diſant à tout moment: Ah! mon Roi, mon Roi! *ſans dire un ſeul mot de Jéſus-Chriſt ni de la Vierge*. Ils furent enterrés à Saint-Paul; le roi leur fit élever dans cette égliſe trois tombeaux de marbre, ſur leſquels étaient leurs figures à genoux; leurs tombeaux furent chargés d'épitaphes en proſe et en vers, en latin et en français: on y comparait *Maugiron* à *Horatius-Coclès* et à *Annibal*, parce qu'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces épitaphes, quoiqu'elles ne ſe trouvent que dans les antiquités de Paris, imprimées ſous le règne de *Henri III*. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens; ce qu'il y a de meilleur eſt l'épitaphe de *Quélus*.

Non injuriam, ſed mortem patienter tulit;

Il ne put ſouffrir un outrage,
Et ſouffrit conſtamment la mort.

(Voyez ſur *Joyeuſe* les notes du troiſième chant.)

(5) *Henri IV*, le héros de ce poëme, y eſt appelé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*.

Il naquit à Pau en Béarn le 13 décembre 1553.

(6) *Saint-Louis*, neuvième du nom, roi de France, eſt la tige de la branche des *Bourbons*.

(7) *Henri IV*, roi de Navarre, avait été ſolemnellement excommunié par le pape *Sixte V* dès l'an 1585, trois ans avant l'evénement dont il eſt ici queſtion. Le pape dans ſa bulle l'appelle *génération bâtarde et déteſtable de la maiſon de Bourbon;* le prive, lui et toute la maiſon de *Condé*, à jamais de tous leurs domaines et fiefs, et les déclare ſurtout incapables de ſuccéder à la couronne.

Quoiqu'alors le roi de Navarre et le prince de *Condé* fuſſent en armes à la tête des proteſtans, le parlement, toujours attentif à conſerver l'honneur et les libertés de l'Etat, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes; et *Henri IV* fit afficher dans Rome, à la porte du vatican, que *Sixte-Quint*, ſoi-diſant pape, en avait menti, et que c'était lui-même qui était hérétique, &c.

(8) C'était *Henri*, prince de Condé, fils de *Louis*, tué à Jarnac. *Henri de Condé* était l'eſpérance du parti proteſtant. Il mourut à Saint-Jean d'Angeli à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme, *Charlotte de la Trimouille*, fut accuſée de ſa mort. Elle était groſſe de trois mois lorſque ſon mari mourut, et accoucha ſix mois après de *Henri de Condé*, ſecond du nom, qu'une tradition populaire et ridicule fait naître treize mois après la mort de ſon père.

Larrey a ſuivi cette tradition dans ſon *Hiſtoire de Louis XIV;* hiſtoire où le ſtyle, la vérité et le bon ſens ſont également négligés.

(9) *Dupleſſis-Mornai*, le plus vertueux et le plus grand homme du parti proteſtant, naquit à Buy le 5 novembre 1549. Il ſavait le latin et le grec parfaitement, et l'hébreu autant qu'on le peut ſavoir; ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il ſervit ſa religion et ſon maître de ſa plume et de ſon épée. Ce fut lui que *Henri IV*, étant roi de Navarre, envoya à *Eliſabeth*, reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres inſtructions de ſon maître qu'un blanc-ſigné. Il réuſſit dans preſque toutes ſes négociations, parce qu'il était un vrai politique, et non un intrigant. Ses lettres paſſent pour être écrites avec beaucoup de force et de ſageſſe.

Lorſque *Henri IV* eut changé de religion, *Dupleſſis-Mornai* lui fit de ſanglans reproches et ſe retira de ſa cour. On l'appelait *le pape des huguenots*. Tout ce qu'on dit de ſon caractère dans le poëme eſt conforme à l'hiſtoire.

La raiſon qui porta l'auteur à choiſir le perſonnage de *Mornai*, c'eſt ce caractère de philoſophe qui n'appartient qu'à lui, et qu'on trouve développé au chant huitième.

Et ſon rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, et ne la donne pas.

Et au chant ſixième :

Il marche en philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon maître, et le ſuit.

(10) *Jules-Céſar* étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba ſecrètement, et s'embarqua ſur la petite rivière de Bolina, qui s'appelait alors l'*Anius*. Il ſe jeta ſeul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ſes troupes qui étaient au royaume de Naples. Il eſſuya une furieuſe tempête. (Voyez *Plutarque*.)

(11) C'eſt à Weſtminſter que s'aſſemble le parlement d'Angleterre : il faut le concours de la chambre des communes, de celle des pairs, et le conſentement du roi pour faire des lois.

(12) La tour de Londres eſt un vieux château bâti près de la Tamiſe par *Guillaume le conquérant*, duc de Normandie.

(13) Ceux qui n'approuvent point que l'auteur ait ſuppoſé ce voyage de *Henri IV* en Angleterre, peuvent dire qu'il ne paraît pas permis de mêler ainſi le menſonge à la vérité dans une hiſtoire ſi récente ; que les ſavans dans l'hiſtoire de France en doivent être choqués, et les ignorans peuvent être induits en erreur ; que ſi les fictions ont droit d'entrer dans un poëme épique, il faut que le lecteur les reconnaiſſe aiſément pour telles ; que quand on perſonnifie les paſſions, que l'on peint la Politique et la Diſcorde allant de Rome à Paris, l'Amour enchaînant *Henri IV*, &c. perſonne ne peut être trompé à ces peintures ; mais que lorſque l'on voit *Henri IV* paſſer la mer pour demander du ſecours à une princeſſe de ſa religion, on peut croire facilement que ce prince a fait effectivement ce voyage ; qu'en un mot un tel épiſode doit être moins regardé comme une imagination de poëte, que comme un menſonge d'hiſtorien.

Ceux qui ſont du ſentiment contraire peuvent oppoſer, que non-ſeulement il eſt permis à un poëte d'altérer l'hiſtoire dans les faits qui ne ſont pas des faits principaux, mais qu'il eſt impoſſible de ne le pas faire ; qu'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde, tellement diſpoſé par le haſard, qu'on pût en faire un poëme épique ſans y rien changer ; qu'il ne faut pas avoir plus de ſcrupule dans le poëme que dans la tragédie, où l'on pouſſe beaucoup plus loin la liberté

de ces changemens ; car ſi l'on était trop ſervilement attaché à l'hiſtoire, on tomberait dans le défaut de *Lucain*, qui a fait une gazette en vers au lieu d'un poëme épique. A la vérité il ſerait ridicule de tranſporter des événemens principaux et dépendans les uns des autres, de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras, et la Saint-Barthelemi avant les barricades. Mais l'on peut bien faire paſſer ſecrètement *Henri IV* en Angleterre, ſans que ce voyage, qu'on ſuppoſe ignoré des Pariſiens mêmes, change en rien la ſuite des événemens hiſtoriques. Les mêmes lecteurs qui ſont choqués qu'on lui faſſe faire un trajet de mer de quelques lieues, ne ſeraient point étonnés qu'on le fît aller en Guienne, qui eſt quatre fois plus éloignée. Que ſi *Virgile* a fait venir en Italie *Enée*, qui n'y alla jamais ; s'il l'a rendu amoureux de *Didon*, qui vivait trois cents ans après lui, on peut ſans ſcrupule faire rencontrer enſemble *Henri IV* et la reine *Eliſabeth*, qui s'eſtimaient l'un l'autre, et eurent toujours un grand déſir de ſe voir. *Virgile*, dira-t-on, parlait d'un temps très-éloigné : il eſt vrai ; mais ces événemens, tout reculés qu'ils étaient dans l'antiquité, étaient fort connus. L'Iliade et l'hiſtoire de Carthage étaient auſſi familières aux Romains que nous le ſont les hiſtoires les plus récentes : il eſt auſſi permis à un poëte français de tromper le lecteur de quelques lieues, qu'à *Virgile* de le tromper de trois cents ans. Enfin ce mélange de l'hiſtoire et de la fable eſt une règle établie et ſuivie, non-ſeulement dans tous les poëmes, mais dans tous les romans. Ils ſont remplis d'aventures, qui à la vérité ne ſont pas rapportées dans l'hiſtoire, mais qui ne ſont pas démenties par elle. Il ſuffit, pour établir le voyage de *Henri* en Angleterre, de trouver un temps où l'hiſtoire ne donne point à ce prince d'autres occupations. Or il eſt certain qu'après la mort des *Guiſes*, *Henri* a pu faire ce voyage, qui n'eſt que de quinze jours au plus, et qui peut aiſément être de huit. D'ailleurs cet épiſode eſt d'autant plus vraiſemblable, que la reine *Eliſabeth* envoya effectivement ſix mois après à *Henri le grand* quatre mille anglais. De plus, il faut remarquer que *Henri IV*, le héros du poëme, eſt le ſeul qui puiſſe conter dignement l'hiſtoire de la cour de France, et qu'il n'y a guère qu'*Eliſabeth* qui puiſſe l'entendre. Enfin il s'agit de ſavoir ſi les choſes que ſe diſent *Henri IV* et la reine *Eliſabeth* ſont aſſez bonnes pour excuſer cette fiction dans l'eſprit de ceux qui la condamnent, et pour autoriſer ceux qui l'approuvent.

Fin des Notes du Chant premier.

VARIANTES

DU CHANT PREMIER.

(*a*) LA première édition, donnée in-8° en 1723, commençait ainſi :

Je chante les combats et ce roi généreux,
Qui força les Français à devenir heureux,
Qui diſſipa la Ligue et fit trembler l'Ibère,
Qui fut de ſes ſujets le vainqueur et le père,
Dans Paris ſubjugué fit adorer ſes lois,
Et fut l'amour du monde et l'exemple des rois.
Muſe, raconte-moi quelle haine obſtinée
Arma contre Henri la France mutinée,
Et comment nos aïeux, à leur perte courans,
Au plus juſte des rois préféraient des tyrans.

Nous rapporterons, au ſujet de cette variante, une anecdote ſingulière.

M. de *Voltaire* feſait imprimer à Londres, en 1726, une édition de la Henriade. Il y avait alors à Londres un grec natif de Smyrne, nommé *Dadiky*, interprète du roi d'Angleterre; il vit par haſard la première feuille du poëme où était ce vers :

Qui força les Français à devenir heureux :

il alla trouver l'auteur, et lui dit : Monſieur, je ſuis du pays d'*Homère ;* il ne commençait point ſes poëmes par un trait d'eſprit, par une énigme. L'auteur le crut, et corrigea ce commencement de la manière qu'on voit aujourd'hui.

Au reſte, l'édition de 1723 fut faite par l'abbé *Desfontaines* ſur un manuſcrit informe dont il s'était

emparé ; et le même *Desfontaines* en fit une autre à Evreux, qui eſt extrêmement rare, et dans laquelle il inféra des vers de ſa façon.

(*b*) Edition de 1723.

Troublant tout dans Paris, et du haut de ſes tours,
De Rome et de l'Eſpagne appelant les ſecours ;
De l'autre paraiſſaient les ſoutiens de la France,
Diviſés par leur ſecte, unis par la vengeance :
Henri de leurs deſſeins était l'ame et l'appui ;
Leurs cœurs impatiens volaient tous après lui.
On eût dit que l'armée, à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connaiſſait qu'un chef et n'avait qu'une égliſe.
Vous le vouliez ainſi, grand DIEU, dont les deſſeins,
Par de ſecrets reſſorts inconnus aux humains,
Confondant des Ligués la ſuperbe eſpérance,
Deſtinaient aux Bourbons l'empire de la France :
Déjà les deux partis, &c.

Ce vers

De Rome et de l'Eſpagne appelant les ſecours,

a été d'abord remplacé par celui-ci :

De la ſuperbe Eſpagne appelant les ſecours.

Enfin dans l'édition de 1775 M. de *Voltaire* a mis :

Des ſoldats de l'Eſpagne appelant les ſecours.

(*c*) Editions de 1728, 1740, &c.

Ils ſavent que les lois, les droits ſacrés du ſang,
Que ſurtout la vertu vous appelle à mon rang.

(*d*) Edition de 1723.

Les momens nous ſont chers, et le vent nous ſeconde ;
Allez, qu'à mes deſſeins votre zèle réponde ;
Partez, je vous attends pour ſignaler mes coups :
Qui veut vaincre et régner ne combat point ſans vous.
Il dit ; et le héros, &c.

(*e*) Edition de 1723.

Déjà des Neuſtriens il franchit la campagne ;
De tous ſes favoris Sulli ſeul l'accompagne ;
Sully, qui dans la guerre et dans la paix fameux,
Intrépide ſoldat, courtiſan vertueux,
Dans les plus grands emplois ſignalant ſa prudence,
Servit également et ſon maître et la France.
Heureux ſi, mieux inſtruit de la divine loi,
Il eût fait pour ſon Dieu ce qu'il fit pour ſon roi !
A travers deux rochers, &c.

L'amitié de M. de *Voltaire* pour M. le duc de *Sulli* l'avait engagé à donner *Sulli* pour confident à *Henri IV* dans ſon poëme. Cependant le rôle que *Sulli* pouvait jouer dans la Henriade, qui ſe termine à la reddition de Paris, était trop inférieur à celui qu'il a joué depuis dans l'hiſtoire. M. de *Voltaire* ayant eu des raiſons très-juſtes et très-graves de ſe plaindre de M. le duc de *Sulli*, a corrigé ce défaut, a ſubſtitué le ſage *Mornai* à *Sulli ;* et ne pouvant le rendre intéreſſant en le feſant agir, il lui a donné ce caractère original et ſublime qu'il n'eût pu ſuppoſer à *Sulli*, ou à quelqu'autre ami de *Henri IV*, ſans trop s'écarter de l'hiſtoire.

(*f*) On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre ;
On aborde bientôt les champs de l'Angleterre :
Henri court au rivage, et d'un œil curieux
Contemple ces climats, alors aimés des cieux :
Sous de ruſtiques toits les laboureurs tranquilles
Amaſſent les tréſors des campagnes fertiles,
Sans craindre qu'à leurs yeux des ſoldats inhumains
Ravagent ces beaux champs cultivés par leurs mains.
La Paix au milieu d'eux, comblant leur eſpérance,
Amène les Plaiſirs, enfans de l'Abondance.
„ Peuple heureux ! dit Bourbon, quand pourront les Français
Voir d'un règne auſſi doux fleurir les juſtes lois ?

Quel exemple pour vous, monarques de la terre !
Une femme a fermé les portes de la guerre ;
Et renvoyant chez vous la Diſcorde et l'Horreur,
D'un peuple qui l'adore elle fait le bonheur. „
En achevant ces mots il découvre un bocage,
Dont un léger zéphyr agitait le feuillage :
Flore étalait au loin ſes plus vives couleurs ;
Une onde tranſparente y fuit entre les fleurs ;
Une grotte eſt auprès, &c.

(*g*) Il y avait dans les éditions qui ont précédé celle de 1775 :

Lui ſeul eſt toujours ſtable : en vain notre malice
De ſa ſainte cité veut ſaper l'édifice ;
Lui-même en affermit les ſacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer et du temps.
C'eſt à vous, grand Bourbon, qu'il ſe fera connaître.

Cette tirade parut à l'auteur plus faite pour la chaire que pour la poëſie, et peu digne de cette philoſophie tolérante qu'il a toujours annoncée. Il faut d'ailleurs remarquer que dans la Henriade, poëme qui ſe termine par la converſion de *Henri IV*, le poëte s'eſt toujours exprimé en catholique.

(*h*) Edition de 1723.

Il embraſſe en pleurant ce vieillard vertueux ;
Il s'éloigne à regret de ces paiſibles lieux :
Il avance, il arrive à la cité fameuſe
Qu'arroſe de ſes eaux la Tamiſe orgueilleuſe.
Là des rois d'Albion eſt l'antique ſéjour ;
Eliſabeth alors y raſſemblait ſa cour.
L'univers la reſpecte, et le ciel l'a formée
Pour rendre un calme heureux à cette île alarmée ;
Pour faire aimer ſon joug à ce peuple indompté,
Qui ne peut ni ſervir ni vivre en liberté.

Le héros en ſecret eſt conduit chez la reine ;
Il la voit, il lui dit le ſujet qui l'amène ;
Et juſqu'à la prière humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi ! vous ſervez Valois, &c.

Le beau tableau de l'Angleterre a été ajouté dans les éditions ſuivantes d'après ce que M. de *Voltaire* avait vu lui-même dans cette île ; et ce tableau reſſemble plus à l'Angleterre ſous *George I*, qu'à l'Angleterre ſous *Eliſabeth*.

Dans un poëme, on n'eſt obligé de ſe conformer rigoureuſement à la vérité hiſtorique, ni pour l'ordre et les détails des faits, ni même pour le caractère des perſonnages. Il ſuffit de ne point s'écarter de l'hiſtoire dans les grands événemens, et de ne pas choquer l'opinion publique ſur les caractères principaux. M. de *Voltaire* a donc pu, ſans ſe contredire, ne donner ici que des louanges à *Eliſabeth*, et rendre juſtice dans ſon hiſtoire à la perfidie, à la cruauté, à l'hypocriſie de cette princeſſe.

(*i*) Edition de 1723.

Mais n'employant jamais que la ruſe et la feinte,
Il fut mon ennemi par faibleſſe et par crainte :
Je l'ai vaincu, Madame, et je vais le venger ;
Le bras qui l'a puni ſaura le protéger.

Dans l'édition de 1740 il y avait :

Reine, je parle ici ſans détour et ſans feinte :
Vous m'avez commandé de bannir la contrainte ;
Et mon cœur qui jamais n'a ſu ſe déguiſer,
Prêt à ſervir Valois, ne ſaurait l'excuſer.

Fin des Variantes du Chant premier.

NOTES

DU CHANT SECOND.

(1) IL n'y a que ce ſeul chant dans lequel l'auteur n'ait jamais rien changé ; ſeulement il a corrigé deux vers dans les dernières éditions.

Au lieu de

Ce mot m'eſt échappé, je parle avec franchiſe,

il a mis :

Ce mot m'eſt échappé, pardonnez ma franchiſe,

Au lieu de

Marqua par cent combats ſon empire nouveau,

il a mis :

Signala par le ſang ſon empire nouveau.

(2) Quelques lecteurs peu attentifs pourront s'effaroucher de la hardieſſe de ces expreſſions. Il eſt juſte de ménager ſur cela leur ſcrupule, et de leur faire conſidérer que les mêmes paroles, qui ſeraient une impiété dans la bouche d'un catholique, ſont très-ſéantes dans celle d'un roi de Navarre ; il était alors calviniſte. Beaucoup de nos hiſtoriens même nous le peignent flottant entre les deux religions ; et certainement, s'il ne jugeait de l'une et de l'autre que par la conduite des deux partis, il devait ſe défier des deux cultes, qui n'étaient ſoutenus alors que par des crimes. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était, cherchant de bonne foi à s'éclairer, ami de la vérité, ennemi de la perſécution, et déteſtant le crime par-tout où il ſe trouve.

(3) *François* duc de Guiſe, appelé communément alors le grand duc de *Guiſe*, était père du *balafré*. Ce fut lui qui, avec le cardinal ſon frère, jeta les fondemens de la Ligue. Il avait de tres-grandes qualités, qu'il faut bien ſe donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le préſident de *Thou*, ce grand hiſtorien, rapporte que *François de Guiſe* voulut faire aſſaſſiner *Antoine de Navarre*, père de *Henri IV*, dans la chambre de *François II*. Il avait engagé

ce jeune roi à permettre ce meurtre. *Antoine de Navarre* avait le cœur hardi, quoique l'esprit faible. Il fut informé du complot, et ne laissa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'assassiner. S'ils me tuent, dit-il à *Reinsi*, gentilhomme à lui, prenez ma chemise toute sanglante, portez-la à mon fils et à ma femme, ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. *François II* n'osa pas, dit M. de *Thou*, se souiller de ce crime; et le duc de *Guise*, en sortant de la chambre, s'écria: *Le pauvre roi que nous avons!*

(4) M. de *Castelnau*, envoyé de France auprès de la reine *Elisabeth*, parle ainsi d'elle:

„ Cette princesse avait toutes les plus grandes qualités „ requises pour régner heureusement. On pourrait dire de „ son règne ce qui advint au temps d'*Auguste* lorsque le temple „ fut fermé, &c. „

(5) *Catherine de Médicis* se brouilla avec son fils *Charles IX* sur la fin de la vie de ce prince, et ensuite avec *Henri III*. Elle avait été si ouvertement mécontente du gouvernement de *François II*, qu'on l'avait soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce roi.

(6) Dans les mémoires de la Ligue on trouve une lettre de *Catherine de Médicis* au prince de *Condé*, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la cour.

(7) Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le vidame de Chartres, mort à la bastille, et avec un gentilhomme breton, nommé *Moscoüet*.

(8) Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, et les protestans vainqueurs: Hé bien, dit-elle, nous prierons DIEU en français.

(9) Elle était assez faible pour croire à la magie, témoin les talismans qu'on trouva après sa mort.

(19) La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui se donna entre le parti catholique et le parti protestant. Ce fut en 1562.

(11) *Anne de Montmorenci*, homme opiniâtre et inflexible, le plus malheureux général de son temps, fait prisonnier à Pavie et à Dreux, battu à Saint-Quentin par *Philippe II*, fut enfin blessé à mort à la bataille de Saint-Denis, par un anglais nommé *Stuart*, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

(12) C'eſt ce même *François de Guiſe* cité ci-deſſus, fameux par la défenſe de Metz contre *Charles-Quint*. Il aſſiégeait les proteſtans dans Orléans en 1563, lorſque *Poltrot de Meré*, gentilhomme angoumois, le tua par derrière d'un coup de piſtolet chargé de trois balles empoiſonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire et regretté des catholiques.

(13) *Antoine de Bourbon*, roi de Navarre, père du plus intrépide et du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible et le moins décidé; il était huguenot et ſa femme catholique. Ils changèrent tous deux de religion preſque en même temps.

Jeanne d'Albret fut depuis huguenote opiniâtre; mais *Antoine* chancela toujours dans ſa catholicité, juſque-là même qu'on douta dans quelle religion il mourut. Il porta les armes contre les proteſtans qu'il aimait; et ſervit *Catherine de Médicis* qu'il déteſtait, et le parti des *Guiſes* qui l'opprimait.

Il ſongea à la régence après la mort de *François II*. La reine-mère l'envoya chercher : *Je ſais*, lui dit-elle, *que vous prétendez au gouvernement; je veux que vous me le cédiez tout-à-l'heure par un écrit de votre main, et que vous vous engagiez à me remettre la régence ſi les états vous la déférent*. *Antoine de Bourbon* donna l'écrit que la reine lui demandait, et ſigna ainſi ſon déshonneur. C'eſt à cette occaſion que l'on fit ces vers, que j'ai lus dans les manuſcrits de M. le premier préſident de *Meſmes* :

Marc-Antoine, qui pouvait être
Le plus grand ſeigneur et le maître
De ſon pays, s'oublia tant,
Qu'il ſe contenta d'être Antoine
Servant lâchement une roine.
Le navarrois en fait autant.

Après la fameuſe conjuration d'Amboiſe, un nombre infini de gentilshommes vinrent offrir leurs ſervices et leurs vies à *Antoine de Navarre;* il ſe mit à leur tête; mais il les congédia bientôt, en leur promettant de demander grace pour eux. Songez ſeulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux capitaine, la nôtre eſt au bout de nos épées.

Il mourut à quarante-quatre ans, au même âge que le duc de *Guiſe*, d'un coup d'arquebuſe, reçu dans l'épaule gauche au ſiége de Rouen où il commandait. Sa mort arriva

le 17 novembre 1562, le trente-cinquième jour de sa blessure. L'incertitude qu'il avait eue pendant sa vie le troubla dans ses derniers momens; et quoiqu'il eût reçu les sacremens selon l'usage de l'Eglise romaine, on douta s'il ne mourut point protestant. Il avait reçu le coup mortel dans la tranchée dans le temps qu'il pissait. Aussi lui fit-on cette épitaphe:

Ami Français, le prince ici giſſant
Vécut sans gloire, et mourut en pissant.

Il y en a une dans M. *le Laboureur* qui ressemble à celle-là et finit par le même hémistiche. M. *Jurieu* assure que lorsque *Louis*, prince de Condé, était en prison à Orléans, le roi de Navarre son frère allait solliciter le cardinal de Lorraine, et que celui-ci recevait assis et couvert le roi de Navarre, qui lui parlait debout et nue tête: je ne sais où M. *Jurieu* a pu déterrer ce fait. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

(14) *Louis de Condé*, frère d'*Antoine* roi de Navarre, le septième et dernier des enfans de *Charles de Bourbon*, duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires nés pour le malheur et pour la gloire de leur patrie. Il fut long-temps le chef des réformés, et mourut, comme l'on sait, à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du comte de *la Rochefoucauld*, son beau-frère, lui donna un coup de pied qui lui cassa la jambe. Ce prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnaient: Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée. Un instant après il leur dit, avec un bras en écharpe et une jambe cassée: Le prince de *Condé* ne craint point de donner la bataille puisque vous le suivez; et chargea dans le moment.

Brantôme dit qu'après que le prince se fut rendu prisonnier à *Dargence*, dans cette bataille, un très-honnête et très-brave gentilhomme, nommé *Montesquiou*, qui ayant demandé qui c'était; comme on lui dit que c'était M. le prince de *Condé: Tuez, tuez, mordieu*, dit-il, et lui tira un coup de pistolet dans la tête. *Montesquiou* était capitaine des gardes du duc d'*Anjou*, depuis *Henri III*. Le comte de *Soissons*, fils cadet du prince de *Condé*, chercha par-tout *Montesquiou* et ses parens pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri IV était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, et remarqua les fautes qui firent perdre la bataille,

Le prince de *Condé* était boſſu et petit, et cependant plein d'agrémens, ſpirituel, galant, aimé des femmes. On fit ſur lui ce vaudeville :

Ce petit homme tant joli,
Qui toujours cauſe et toujours rit,
Et toujours baiſe ſa mignonne;
DIEU gard de mal ce petit homme.

La maréchale de *Saint-André* ſe ruina pour lui, et lui donna entre autres préſens la terre de Valleri, qui depuis eſt devenue la ſépulture des princes de la maiſon de *Condé*.

Jamais général ne fut plus aimé de ſes ſoldats; on en vit à Pont-à-Mouſſon un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour ſes troupes, et ſurtout pour les Reîtres qui étaient venus à ſon ſecours et qui menaçaient de l'abandonner. Il oſa propoſer à ſon armée, qu'il ne payait point, de payer elle-même l'armée auxiliaire; et ce qui ne pouvait jamais arriver que dans une guerre de religion et ſous un général tel que lui, toute ſon armée ſe cotiſa, juſqu'au moindre goujat.

Il fut condamné ſous *François II*, à Orléans, à perdre la tête; mais on ignore ſi l'arrêt fut ſigné. La France fut étonnée de voir un pair, prince du ſang, qui ne pouvait être jugé que par la cour des pairs, les chambres aſſemblées, obligé de répondre devant des commiſſaires; mais ce qui parut le plus étrange, fut que ces commiſſaires mêmes fuſſent tirés du corps du parlement. C'était *Chriſtophe de Thou*, depuis premier préſident et père de l'hiſtorien; *Barthelemi Faye*, *Jacques Viole*, conſeillers; *Bourdin*, procureur général; et *du Tillet*, greffier; qui tous, en acceptant cette commiſſion, dérogeaient à leurs priviléges, et s'ôtaient par-là la liberté de réclamer leurs droits, ſi jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes, dans l'occaſion, d'autres juges que leurs juges naturels. On prétend que madame *Renée de France*, fille de *Louis XII* et ducheſſe de Ferrare, qui arriva en France dans ce même temps, ne contribua pas peu à empecher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de cour dont on ſe ſervit pour perdre ce prince, qui ſe nommait *Louis*. Ses ennemis firent frapper une médaille qui le repréſentait : il y avait pour légende, *Louis XIII, roi de France*. On fit tomber cette médaille entre les mains du connétable de *Montmorenci*, qui la montra tout en colère au roi, perſuadé que le prince de *Condé* l'avait fait frapper. Il eſt parlé de cette médaille dans *Brantôme* et dans *Vigneul de Marville*.

(15) *Gaſpard*

(15) *Gaſpard de Coligni*, amiral de France, &c. après la mort du prince de *Condé*, fut déclaré chef du parti des réformés en France. *Catherine de Médicis* et *Charles IX* furent l'attirer à la cour pour le mariage de *Henri IV* et de *Marguerite de Valois*, ſœur de *Charles IX* et de *Henri III*. Il fut maſſacré le jour de la Saint-Barthelemi; c'était principalement à ce grand-homme qu'on en voulait.

Quelques perſonnes ont reproché à l'auteur de la Henriade d'avoir fait ſon héros, dans ce ſecond chant, d'un huguenot révolté contre ſon roi, et accuſé, par la voix publique, de l'aſſaſſinat de *François de Guiſe*. Cette critique louable eſt fondée ſur l'obéiſſance au ſouverain, qui doit faire le principal caractère d'un héros français : mais il faut conſidérer que c'eſt ici *Henri IV* qui parle. Il avait fait ſes premières campagnes ſous l'amiral, qui lui avait tenu lieu de père; il avait été accoutumé à le reſpecter, et ne devait ni ne pouvait le ſoupçonner d'aucune action indigne d'un grand-homme, ſurtout après la juſtification publique de *Coligni*, qui ne pouvait point paraître douteuſe au roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'était pas à ce prince à regarder comme un crime dans l'amiral ſon union avec la maiſon de *Bourbon* contre des lorrains et une italienne. Quant à la religion, ils étaient tous deux proteſtans; et les huguenots, dont *Henri IV* était le chef, regardaient l'amiral comme un martyr.

(16) On a prétendu que le projet du maſſacre des huguenots était formé depuis huit années; que le duc d'*Albe* en avait donné le conſeil à *Catherine de Médicis*, dans les conférences qu'il eut avec elle à Bordeaux.

D'autres croient que le projet ne fut formé que dans le temps de la dernière paix avec les huguenots. M. de *Voltaire* était de cette opinion, autrement il n'aurait pas dit:

Dans l'ombre du ſecret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure, avait formé ſon fils.

Quelques écrivains ont même avancé que *Charles IX* ne ſavait rien encore du projet, lorſque l'amiral fut bleſſé; qu'il était de bonne foi lorſqu'il jura de punir les aſſaſſins de l'amiral; qu'alors la reine lui avoua qu'elle était un des complices, le fit conſentir en un inſtant à commettre le même crime dont il venait de jurer qu'il tirerait vengeance, et à faire égorger cent mille de ſes ſujets à qui il venait de pardonner.

D'autres enfin ont cru que le projet de la reine était de faire tuer l'amiral par les assassins aux gages du duc de *Guise ;* de faire ensuite attaquer, par les gardes, le duc et ses satellites ; qu'alors *Charles IX*, délivré à la fois des deux chefs de parti qu'il pouvait craindre, aurait, aux yeux de toute l'Europe, l'honneur d'avoir puni le crime du duc de *Guise*. L'habileté du *balafré* fit manquer ce projet.

Nous ne discuterons pas ici toutes ces opinions, dont les trois premières sont appuyées sur des probabilités assez fortes. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on mit dans l'exécution du projet autant d'irrésolution que d'atrocité ; que les chefs n'étaient d'accord entre eux sur rien ; que le duc de *Guise* voulait envelopper dans le massacre toutes les grandes familles fidelles au roi ; qu'il multiplia les victimes ; que lorsque *Charles IX* vint au parlement accuser avec tant de lâcheté l'amiral d'une prétendue conspiration, il était prêt, et peut-être avait déjà envoyé des contre-ordres dans les provinces ; que les ordres n'émanaient point tous de lui ; qu'enfin le fanatisme populaire, la barbarie de *Charles IX*, du duc d'*Anjou*, et de sa mère, ne furent en cette occasion que les instrumens de projets dont eux-mêmes devaient être la victime.

(17) *Marguerite de Valois*, sœur de *Charles IX*, fut mariée à *Henri IV* en 1572, peu de jours avant les massacres.

(18) Le pape refusait à *Marguerite de Valois* la permission d'épouser *Henri IV*. *Si Monſ. du pape fait trop la bête*, dit Charles IX avec ses juremens ordinaires, *je prendrai moi-même Margot par la main, et la mènerai épouſer en plein prêche*. Enfin le pape se rendit, et *Marguerite* fut mariée à la porte de Notre-Dame de Paris, par le cardinal de *Bourbon*, oncle de *Henri IV*. *Charles IX* parlait-il de bonne foi ? ou la colère apparente contre le pape était-elle le fruit de la dissimulation ? Ce pape, qui depuis approuva la Saint-Barthelemi, était-il instruit du complot lorsqu'il accorda la dispense ?

(19) *Jeanne d'Albret*, attirée à Paris avec les autres huguenots, mourut après cinq jours d'une fièvre maligne : le temps de sa mort, les massacres qui la suivirent, la crainte que son courage aurait pu donner à la cour ; enfin sa maladie, qui commença après avoir acheté des gants et des colets parfumés, chez un parfumeur nommé *René*, venu de Florence avec la reine, et qui passait pour un empoisonneur public ; tout cela fit croire qu'elle était morte de poison. On dit même que ce *René* se vanta de son crime, et osa dire qu'il

en préparait autant à deux grands ſeigneurs qui ne s'en doutaient pas. *Mézerai*, dans ſa grande hiſtoire, ſemble favoriſer cette opinion, en diſant que les chirurgiens qui ouvrirent le corps de la reine ne touchèrent point à la tête, où l'on ſoupçonnait que le poiſon avait laiſſé des traces trop viſibles. On n'a point voulu mettre ces ſoupçons dans la bouche de *Henri IV*, parce qu'il eſt juſte de ſe défier de ces idées qui n'attribuent jamais la mort des grands à des cauſes naturelles. Le peuple, ſans rien approfondir, regarde toujours comme coupables de la mort d'un prince ceux à qui cette mort eſt utile. On pouſſa la licence de ces ſoupçons juſqu'à accuſer *Catherine de Médicis* de la mort de ſes propres enfans; cependant il n'y a jamais eu de preuves, ni que ces princes, ni que *Jeanne d'Albret* dont il eſt ici queſtion, ſoient morts empoiſonnés.

Il n'eſt pas vrai (comme le prétend *Mézerai*) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la reine de Navarre; elle avait recommandé expreſſément qu'on viſitât avec exactitude cette partie après ſa mort. Elle avait été tourmentée toute ſa vie de grandes douleurs de tête, accompagnées de démangeaiſons, et avait ordonné qu'on cherchât ſoigneuſement la cauſe de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ſes enfans s'ils en étaient atteints. La *Chronologie novennaire* rapporte formellement que *Caillard* ſon médecin, et *Deſnœuds* ſon chirurgien, diſſéquèrent ſon cerveau, qu'ils trouvèrent très-ſain; qu'ils aperçurent ſeulement de petites bubes d'eau, logées entre le crâne et la pellicule qui enveloppe le cerveau, ce qu'ils jugèrent être la cauſe des maux de tête dont la reine s'était plaint; ils atteſtèrent d'ailleurs qu'elle était morte d'un abcès formé dans la poitrine. Il eſt à remarquer que ceux qui l'ouvrirent étaient huguenots, et qu'apparemment ils auraient parlé de poiſon s'ils y avaient trouvé quelque vraiſemblance. On peut me répondre qu'ils furent gagnés par la cour: mais *Deſnœuds*, chirurgien de *Jeanne d'Albret*, huguenot paſſionné, écrivit depuis des libelles contre la cour; ce qu'il n'eût pas fait s'il ſe fût vendu à elle; et dans ſes libelles il ne dit point que *Jeanne d'Albret* ait été empoiſonnée. De plus, il n'eſt pas croyable qu'une femme auſſi habile que *Catherine de Médicis* eût chargé d'une pareille commiſſion un miſérable parfumeur, qui avait, dit-on, l'inſolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née en 1530, de *Henri d'Albret*, roi de Navarre, et de *Marguerite de Valois*, ſœur de *François I.* A l'âge de douze ans *Jeanne* fut mariée à *Guillaume* duc de Clèves; elle n'habita pas avec ſon mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après par le pape *Paul III*, et elle épouſa *Antoine*

de Bourbon. Ce ſecond mariage, contracté du vivant du premier mari, donna lieu depuis aux prédicateurs de la Ligue de dire publiquement, dans leurs ſermons contre *Henri IV*, qu'il était bâtard : mais ce qu'il y eut de plus étrange fut que les *Guiſes*, et entre autres ce *François de Guiſe*, qu'on dit avoir été ſi bon chrétien, abusèrent de la faibleſſe d'*Antoine de Bourbon*, au point de lui perſuader de répudier ſa femme, dont il avait des enfans, pour épouſer leur nièce, et ſe donner entièrement à eux. Peu s'en fallut que le roi de Navarre ne donnât dans ce piége. *Jeanne d'Albret* mourut à quarante-deux ans, le 9 juin 1572.

M. *Bayle*, dans ſes *Réponſes aux queſtions d'un provincial*, dit qu'on avait vu de ſon temps en Hollande le fils d'un miniſtre, nommé *Goyon*, qui paſſait pour petit-fils de cette reine. On prétendait qu'après la mort d'*Antoine de Navarre*, elle s'était mariée à un gentilhomme nommé *Goyon*, dont elle avait eu ce miniſtre.

(20) Ce fut la nuit du 23 au 24 août, fête de Saint-Barthelemi, en 1572, que s'exécuta cette ſanglante tragédie.

L'amiral était logé dans la rue Bétizi, dans une maiſon qui eſt à préſent une auberge, appelée l'*Hôtel Saint-Pierre*, où l'on voit encore ſa chambre.

(21) Le comte de *Téligni* avait épouſé, il y avait dix mois, la fille de l'amiral. Il avait un viſage ſi agréable et ſi doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer s'étaient laiſſés attendrir à ſa vue; mais d'autres plus barbares le maſſacrèrent.

(22) *Beſme* était un allemand, domeſtique de la maiſon de *Guiſe*. Ce miſérable étant depuis pris par les proteſtans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique. Ils proposèrent enſuite de l'échanger contre le brave *Montbrun*, chef des proteſtans du Dauphiné, à qui le parlement de Grenoble feſait alors le procès. *Montbrun* fut exécuté, et *Beſme* tué par un nommé *Bretanville*.

(23) Il eſt impoſſible de ſavoir s'il eſt vrai que *Catherine de Médicis* ait envoyé la tête de l'amiral à Rome, comme l'aſſurent les proteſtans. Mais il eſt ſûr qu'on porta ſa tête à la reine, avec un coffre plein de papiers, parmi leſquels était l'hiſtoire du temps, écrite de la main de *Coligni*. On y trouva auſſi pluſieurs mémoires ſur les affaires publiques. Un de ces mémoires avait pour objet d'engager *Charles* à faire la guerre aux Anglais : *Charles IX* fit lire ce mémoire

à l'ambaſſadeur d'Angleterre, qui ſe plaignait à lui de la trahiſon faite aux proteſtans, et qui n'en mépriſa que plus la politique de la cour de France. Un autre mémoire montrait les dangers auxquels il expoſerait la tranquillité de l'Etat, s'il donnait un apanage à ſon frère le duc d'*Alençon;* on le montra à ce jeune prince qui regrettait l'amiral. Je ne ſais pas, répondit-il après l'avoir lu, ſi ce mémoire eſt d'un de mes amis, mais il eſt ſurement d'un ſujet fidèle.

La populace traîna le corps de l'amiral par les rues, et le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon. Le roi eut la cruauté d'aller lui-même avec ſa cour à Montfaucon jouir de cet horrible ſpectacle : quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'amiral ſentait mauvais, il répondit comme *Vitellius : Le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon.*

Il alla au parlement accuſer l'amiral d'une conſpiration; et le parlement rendit un arrêt contre le mort, par lequel il ordonna que ſon corps, après avoir été traîné ſur une claie, ſerait pendu en Grève; ſes enfans déclarés roturiers et incapables de poſſéder aucune charge; ſa maiſon de Châtillon-ſur-Loin raſée; les arbres coupés, &c.; et que tous les ans on ferait une proceſſion, le jour de la Saint-Barthelemi, pour remercier DIEU de la découverte de la conſpiration, à laquelle l'amiral n'avait pas ſongé. Malgré cet arrêt, la fille de l'amiral, veuve de *Teligni*, épouſa peu de temps après le prince d'*Orange*.

Le parlement avait mis, quelques années auparavant, ſa tête à cinquante mille écus; il eſt aſſez ſingulier que ce ſoit préciſément le même prix qu'il mit depuis à celle du cardinal *Mazarin*. Le génie des Français eſt de tourner en plaiſanterie les événemens les plus affreux : on débita un petit écrit intitulé : *Paſſio Domini noſtri Gaſpardi Coligni, ſecundum Bartholomeum.*

Mézerai rapporte, dans ſa grande hiſtoire, un fait dont il eſt très-permis de douter; il dit que quelques années auparavant, le gardien du couvent des cordeliers de Saintes, nommé *Michel Crellet*, condamné par l'amiral à être pendu, lui prédit qu'il mourrait aſſaſſiné, qu'il ſerait jeté par les fenêtres, et enſuite pendu lui-même.

De nos jours un financier ayant acheté une terre qui avait appartenu aux *Coligni*, y trouva dans le parc, à quelques pieds ſous terre, un coffre de fer rempli de papiers, qu'il fit jeter au feu comme ne produiſant aucun revenu.

(24) C'était *Henri* duc de Guiſe, ſurnommé le *balafré*, fameux depuis par les barricades, et qui fut tué à Blois, il était fils du duc *François*, aſſaſſiné par *Poltrot*.

(25) *Frédéric de Gonzague*, de la maiſon de *Mantoue*, duc de Nevers, l'un des auteurs de la Saint-Barthelemi.

(26) *Albret de Gondi*, maréchal de Retz, favori de *Catherine de Médicis*. C'était lui qui avait appris à *Charles IX* à jurer et à *renier Dieu*, comme on diſait dans ces temps-là.

(27) *Gaſpard de Tavanne*, élevé page de *François I.* Il courait dans les rues la nuit de la Saint-Barthelemi, criant : *Saignez, ſaignez ; la ſaignée eſt auſſi bonne au mois d'août qu'au mois de mai.* Son fils, qui a écrit des mémoires, rapporte que ſon père, étant au lit de la mort, fit une confeſſion générale de ſa vie, et que le confeſſeur lui ayant dit d'un air étonné : *Quoi ! vous ne parlez point de la Saint-Barthelemi ? Je la regarde*, répondit le maréchal, *comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés.*

(28) *Antoine de Clermont-Renel*, ſe ſauvant en chemiſe, fut maſſacré par le fils du baron des *Adrets* et par ſon propre couſin, *Buſſi d'Amboiſe*.

Le marquis de *Pardaillan* fut tué à côté de lui.

(29) *Guerchi* ſe défendit long-temps dans la rue, et tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre ; mais le marquis de *Lavardin* n'eut pas le temps de tirer l'épée.

(30) *Maryſillac*, comte de la Rochefoucauld, était favori de *Charles IX*, et avait paſſé une partie de la nuit avec le roi. Ce prince avait eu quelque envie de le ſauver, et lui avait même dit de coucher dans le louvre ; mais enfin il le laiſſa aller, en diſant : *Je vois bien que* DIEU *veut qu'il périſſe.*

Soubiſe portait ce nom, parce qu'il avait épouſé l'héritière de la maiſon de *Soubiſe*. Il s'appelait *Dupont-Quellenec*. Il ſe défendit très-long-temps, et tomba percé de coups ſous les fenêtres de la reine. Comme ſa femme lui avait intenté un procès pour cauſe d'impuiſſance, les dames de la cour allèrent voir ſon corps nu et tout ſanglant, par une curioſité barbare, digne de cette cour abominable.

(31) Voici ce que *Brantôme* ne fait pas difficulté d'avouer lui-même dans ſes mémoires. *Quand il fut jour, le roi mit la tête à la fenêtre de ſa chambre, et voyant aucuns dans le faubourg Saint-Germain qui ſe remuaient et ſe ſauvaient, il prit une grande*

arquebuſe de chaſſe qu'il avait, et en tirait tout plein de coups à eux, mais en vain, car l'arquebuſe ne tirait ſi loin; inceſſamment criait: Tuez, tuez.

Pluſieurs perſonnes ont entendu conter à M. le maréchal de *Teſſé*, que dans ſon enfance il avait vu un gentilhomme âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les gardes de *Charles IX*. Il interrogea ce vieillard ſur la Saint-Barthelemi, et lui demanda s'il était vrai que le roi eût tiré ſur les huguenots. *C'était moi, Monſieur*, répondit le vieillard, *qui chargeais ſon arquebuſe.*

Henri IV dit publiquement, plus d'une fois, qu'après la Saint-Barthelemi une nuée de corbeaux était venue ſe percher ſur le louvre, et que pendant ſept nuits le roi, lui et toute la cour entendirent des gémiſſemens et des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encore plus étrange. Il diſait que quelques jours avant les maſſacres, jouant aux dés avec le duc d'*Alençon* et le duc de *Guiſe*, il vit des gouttes de ſang ſur la table; que par deux fois il les fit eſſuyer, que deux fois elles reparurent, et qu'il quitta le jeu ſaiſi d'effroi.

(32) On trouve dans les mémoires de *Villeroi* un diſcours de *Henri III* à un de ſes confidens ſur la Saint-Barthelemi, où ce prince diſculpe *Charles IX*, et accuſe ſa mère et lui-même. *Charles IX*, ſuivant ce récit, fut entraîné par les ſollicitations de ſa mère et de ſon frère, qui lui avouèrent que l'aſſaſſinat de *Coligni* s'était commis par leur ordre, et qu'il fallait ou les immoler à l'amiral, ou ordonner le maſſacre des proteſtans pour lequel ils avaient d'avance pris des meſures. M. de *Voltaire* ne pouvait admettre ce récit ſans rendre *Valois* trop odieux; d'ailleurs cette pièce n'eſt rien moins qu'authentique.

(33) De *Caumont*, qui échappa à la Saint-Barthelemi, eſt le fameux maréchal de *la Force*, qui depuis ſe fit une ſi grande réputation, et qui vécut juſqu'à l'âge de 84 ans. Il a laiſſé des mémoires qui n'ont point été imprimés, et qui doivent être encore dans la maiſon de *la Force*.

Mézerai, dans ſa grande hiſtoire, dit que le jeune *Caumont*, ſon père, et ſon frère, couchaient dans un même lit; que ſon père et ſon frère furent maſſacrés, et qu'il échappa comme par miracle, &c. C'eſt ſur la foi de cet hiſtorien que j'ai mis en vers cette aventure.

Les circonſtances dont *Mézerai* appuie ſon récit, ne me permettaient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le

rapporte : mais depuis, M. le duc de *la Force* m'a fait voir les mémoires manuſcrits de ce même maréchal de *la Force*, écrits de ſa propre main. Le maréchal y conte ſon aventure d'une autre façon ; cela fait voir comme il faut ſe fier aux hiſtoriens.

Voici l'extrait des particularités curieuſes que le maréchal de la Force raconte de la Saint-Barthelemi.

Deux jours avant la Saint-Barthelemi, le roi avait ordonné au parlement de relâcher un officier qui était priſonnier à la conciergerie ; le parlement n'en ayant rien fait, le roi avait envoyé quelques-uns de ſes gardes enfoncer les portes de la priſon, et tirer de force le priſonnier ; le lendemain le parlement vint faire ſes remontrances au roi : tous ces meſſieurs avaient mis leurs bras en écharpe, pour faire voir à *Charles IX* qu'il avait eſtropié la juſtice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit ; et au commencement du maſſacre, on perſuada d'abord aux huguenots que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une ſédition excitée dans le peuple à l'occaſion de l'affaire du parlement.

Cependant un maquignon, qui avait vu le duc de *Guiſe* entrer avec des ſatellites chez l'amiral de *Coligni*, et qui, ſe gliſſant dans la foule, avait été témoin de l'aſſaſſinat de ce ſeigneur, courut auſſitôt en donner avis au ſieur de *Caumont de la Force*, à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force et ſes deux fils logeaient au faubourg Saint-Germain, auſſi-bien que pluſieurs calviniſtes. Il n'y avait point encore de pont qui joignît ce faubourg à la ville. On s'était ſaiſi de tous les bateaux par ordre de la cour, pour faire paſſer les aſſaſſins dans le faubourg. Ce maquignon ſe jette à la nage, paſſe à l'autre bord, et avertit M. de *la Force* de ſon danger. *La Force* était déjà ſorti de ſa maiſon ; il avait encore eu le temps de ſe ſauver : mais voyant que ſes enfans ne venaient pas, il retourna les chercher. A peine eſt-il rentré chez lui que les aſſaſſins arrivent : un nommé *Martin* à leur tête, entre dans la chambre, le déſarme lui et ſes deux enfans, et lui dit, avec des ſermens affreux, qu'il faut mourir. *La Force* lui propoſa une rançon de deux mille écus ; le capitaine l'accepte : *La Force* lui jure de la payer dans deux jours ; et auſſitôt les aſſaſſins, après avoir tout pillé dans la maiſon, diſent à *la Force* et à ſes enfans de mettre leurs mouchoirs en croix ſur leurs chapeaux, et leur font retrouſſer leur manche droite ſur l'épaule : c'était la

marque

marque des meurtriers. En cet état ils leur font paſſer la rivière, et les amènent dans la ville. Le maréchal de *la Force* aſſure qu'il vit la rivière couverte de morts : ſon père, ſon frère, et lui, abordèrent devant le louvre ; là ils virent égorger pluſieurs de leurs amis, et entre autres le brave de *Piles*, père de celui qui tua en duel le fils de *Malherbe*. De là le capitaine *Martin* mena ſes priſonniers dans ſa maiſon, rue des Petits-champs ; fit jurer à *la Force*, que ni lui ni ſes enfans ne ſortiraient point de là avant d'avoir payé les deux mille écus, les laiſſa en garde à deux ſoldats ſuiſſes, et alla chercher quelques autres calviniſtes à maſſacrer dans la ville.

L'un des deux ſuiſſes, touché de compaſſion, offrit aux priſonniers de les faire ſauver. *La Force* n'en voulut jamais rien faire ; il répondit qu'il avait donné ſa parole, et qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer. Une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus ; et l'on allait les délivrer au capitaine *Martin*, lorſque le comte de *Coconas* (celui-là même à qui depuis on coupa le cou) vint dire à *la Force* que le duc d'*Anjou* demandait à lui parler. Auſſitôt il fit deſcendre le père et les enfans nue tête et ſans manteau. *La Force* vit bien qu'on le menait à la mort ; il ſuivit *Coconas*, en le priant d'épargner ſes deux enfans innocens. Le plus jeune, âgé de treize ans, qui s'appelait *Jacques Nompar*, et qui a écrit ceci, éleva la voix, et reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur diſant qu'ils en ſeraient punis de DIEU. Cependant les deux enfans ſont menés avec leur père au bout de la rue des Petits-champs ; on donne d'abord pluſieurs coups de poignard à l'aîné, qui s'écrie : *Ah ! mon père, ah ! mon Dieu, je ſuis mort.* Dans le même moment le père tombe percé de coups ſur le corps de ſon fils. Le plus jeune, couvert de leur ſang, mais qui, par un miracle étonnant, n'avait reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier auſſi : *Je ſuis mort.* Il ſe laiſſa tomber entre ſon père et ſon frère, dont il reçut les derniers ſoupirs. Les meurtriers, les croyant tous morts, s'en allèrent en diſant : *Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent enſuite dépouiller les corps ; il reſtait un bas de toile au jeune de *la Force :* un marqueur du jeu de paume, du *Verdelet*, voulut avoir ce bas de toile ; en le tirant, il s'amuſa à conſidérer le corps de ce jeune enfant : *Hélas*, dit-il, *c'eſt bien dommage ; celui-ci n'eſt qu'un enfant, que peut-il avoir fait ?* Ces paroles de compaſſion obligèrent le petit *la Force* à lever doucement la tête, et lui dire tout bas : *Je ne ſuis pas encore mort ;* ce pauvre homme lui répondit : *Ne bougez,*

mon enfant, ayez patience. Sur le soir il le vint chercher, il lui dit : *Levez-vous, ils n'y sont plus;* et lui mit sur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduisait, quelqu'un des bourreaux lui demanda : *Qui est ce jeune garçon? C'est mon neveu*, lui dit-il, *qui s'est enivré; vous voyez comme il s'est accommodé; je m'en vais bien lui donner le fouet.* Enfin le pauvre marqueur le mena chez lui, et lui demanda trente écus pour sa récompense. De là le jeune *la Force* se fit conduire déguisé en gueux jusqu'à l'arsenal, chez le maréchal de *Biron* son parent, grand-maître de l'artillerie; on le cacha quelque temps dans la chambre des filles; enfin, sur le bruit que la cour le faisait chercher pour s'en défaire, on le fit sauver en habit de page sous le nom de *Beaupuy*.

(34) Plusieurs gentilshommes, attachés à *Henri IV*, furent assassinés dans son appartement : on les y poursuivit jusque dans la chambre de la reine sa femme, sœur de *Charles IX*, qui leur sauva la vie en se jetant entre eux et les meurtriers. *Henri IV* et le prince de *Condé*, son cousin, furent arrêtés; on les menaça de la mort, et on les força d'abjurer le calvinisme. Les prêtres s'appuyèrent depuis de cette abjuration pour le traiter de relaps. Des historiens ont rapporté que *Charles IX* et sa mère allèrent à l'hôtel de ville, pour être témoins de l'exécution de *Briquemant* et de *Cavagne*, condamnés à mort, comme complices de la prétendue conspiration qu'on avait la bassesse d'imputer à l'amiral de *Coligni*; et que l'on obligea *Henri IV* et le prince de *Condé* de suivre et d'accompagner le roi.

(35) On envoya d'abord des courriers aux commandans des provinces, et aux chefs des principales villes pour ordonner le massacre. Quelque temps après on envoya un contre-ordre : et le massacre s'exécuta, malgré ce contre-ordre, dans quelques villes, à Lyon entre autres, où le parti des *Guises* dominait; mais, dans un grand nombre, les chefs catholiques s'opposèrent à l'exécution de ces ordres : le comte de *Tende*, en Provence; *Gordes* de la maison de *Simiane*, en Dauphiné; *Saint-Hérem*, en Auvergne; *Charni* de la maison de *Chabot*, en Bourgogne; *la Guiche*, à Mâcon; le brave d'*Ortez*, à Baïonne; *Villars*, consul de Nîmes; les évêques d'Angers, de Lisieux, &c. &c. Beaucoup de protestans furent sauvés par leurs parens, par leurs amis, quelques-uns même par des prêtres; de ce nombre fut un *Tronchin*, qui resta plusieurs jours caché dans un tonneau, et s'étant retiré à Genève, y a été la tige de la famille de ce nom.

Fin des Notes du Chant second.

NOTES

DU CHANT TROISIEME.

(1) IL fut toujours malade depuis la Saint-Barthelemi, et mourut environ deux ans après, le 30 mai 1574, tout baigné dans ſon ſang, qui lui ſortait par les pores.

Henri IV fut témoin de la mort de *Charles IX*. Ce prince, dont il avait reçu tant d'outrages, le fit appeler peu d'heures avant de mourir : il lui recommanda ſa femme et ſa fille comme à l'héritier naturel de la couronne, et à un prince dont il connaiſſait la grandeur d'ame et la bonne foi. Il l'avertit enſuite de ſe défier de..... (mais il prononça ce nom et quelques paroles qui ſuivirent, de manière à n'être pas entendues de ceux qui étaient dans la chambre.) *Monſieur, il ne faut pas dire cela*, dit la reine-mère qui était préſente. *Pourquoi ne pas le dire ?* répondit Charles IX ; *cela eſt vrai*. Il eſt vraiſemblable que c'eſt de *Henri III* qu'il parlait. Il connaiſſait tous ſes vices, et l'avait pris en horreur depuis qu'il l'avait vu retarder ſon départ pour la Pologne, dans l'eſpérance de ſa mort prochaine.

(2) La réputation qu'il avait acquiſe à Jarnac et à Moncontour, ſoutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire roi de Pologne en 1573. Il ſuccéda à *Sigiſmond II*, dernier prince de la race des *Jagellons*.

(3) *Henri de Guiſe le balafré*, né en 1550, de *François de Guiſe* et d'*Anne d'Eſt*. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le cardinal de Lorraine ſon oncle, du temps du concile de Trente, et entamé par *François* ſon père.

(4) On reprit l'auteur d'avoir mis le mot de *prêche* dans un poëme épique. Il répondit que tout peut y entrer, et que l'épithète de *criminel* relève l'expreſſion de *prêche*.

(5) *Anne* duc de Joyeuſe donna la bataille de Coutras contre *Henri IV*, alors roi de Navarre, le 20 octobre 1587. On comparait ſon armée à celle de *Darius*, et l'armée de *Henri IV* à celle d'*Alexandre*. *Joyeuſe* fut tué dans la bataille par deux capitaines d'infanterie, nommés *Bordeaux* et *Deſcentiers*.

(6) Il avait épouſé la ſœur de la femme de *Henri III*. Dans ſon ambaſſade à Rome, il fut traité comme frère du roi. Il avait un cœur digne de ſa grande fortune. Un jour, ayant fait attendre trop long-temps les deux ſecrétaires d'Etat dans l'antichambre du roi, il leur en fit ſes excuſes, en abandonnant un don de cent mille écus que le roi venait de lui faire.

(7) Dans le même temps que l'armée du roi était battue à Coutras, le duc de *Guiſe* feſait des actions d'un très-habile général, contre une armée nombreuſe de reîtres venus au ſecours de *Henri IV*; et après les avoir harcelés et fatigués long-temps, il les défit au village d'Auneau.

(8) Le duc de *Guiſe*, à cette journée des barricades, ſe contenta de renvoyer à *Henri III* ſes gardes, après les avoir déſarmés.

(9) Le cardinal de *Guiſe*, l'un des frères du duc de *Guiſe*, avait dit plus d'une fois qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eût tenu la tête du roi entre ſes jambes, pour lui faire une couronne de moine. Madame de *Montpenſier*, ſœur des *Guiſes*, voulait qu'on ſe ſervît de ſes ciſeaux pour ce ſaint uſage. Tout le monde connaît la deviſe de *Henri III*; c'étaient trois couronnes, avec ces mots: *Manet ultima cœlo*; auxquels les Ligueurs ſubſtituèrent ceux-ci: *Manet ultima clauſtro*. On connaît auſſi ces deux vers latins qu'on afficha aux portes du louvre:

Qui dedit antè duas, unam abſtulit, altera nutat;
Tertia tonſoris eſt facienda manu.

En voici une traduction que l'auteur a lue dans les manuſcrits de feu M. le préſident de *Meſmes*:

Valois qui les dames n'aime,
Deux couronnes poſſéda:
Bientôt ſa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même,
Grace à ſes heureux travaux;
Une paire de ciſeaux
Lui baillera la troiſième.

(10) Le duc de *Guiſe* fut tué le vendredi 23 décembre 1588, à huit heures du matin. Les hiſtoriens diſent qu'il lui prit une faibleſſe dans l'antichambre du roi, parce qu'il avait paſſé la nuit avec une femme de la cour; c'était madame de *Noirmoutier*, ſelon la tradition. Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort diſent que ce prince, dès qu'il fut entré dans la chambre du conſeil, commença à ſoupçonner ſon malheur par les mouvemens qu'il aperçut. D'*Aubigné* rapporte qu'il rencontra d'abord, dans cette chambre, d'*Eſpinac*, archevêque de Lyon, ſon confident. Celui-ci, qui en même temps ſe douta de quelque choſe, lui dit en préſence de *Larchant*, capitaine des gardes, à propos d'un habit neuf que le duc portait: *Cet habit eſt bien léger au temps qui court, vous en auriez dû prendre un plus fourré*. Ces paroles, prononcées avec un air de crainte, confirmèrent celles du duc. Il entra cependant par une petite allée dans la chambre du roi, qui conduiſait à un cabinet dont le roi avait fait condamner la porte. Le duc, ignorant que la porte fût murée, lève, pour entrer, la tapiſſerie qui la couvrait; dans le moment pluſieurs de ces gaſcons, qu'on nommait les *Quarante-cinq*, le percent avec des poignards que le roi leur avait diſtribués lui-même.

Les aſſaſſins étaient *la Baſtide*, *Monſivri*, *Saint-Malin*, *Saint-Gaudin*, *Saint-Capautel*, *Halfrenas*, *Herbelade*, avec *Lognac* leur capitaine. *Monſivri* fut celui qui donna le premier coup; il fut ſuivi de *Lognac*, de *la Baſtide*, de *Saint-Malin*, &c. qui ſe jetèrent en même temps ſur le duc.

On montre encore dans le château de Blois une pierre de la muraille contre laquelle il s'appuya en tombant, et qui fut la première teinte de ſon ſang. Quelques lorrains, en paſſant par Blois, ont baiſé cette pierre, et la raclant avec un couteau, en ont emporté précieuſement la pouſſière.

On ne parle point dans le poëme de la mort du cardinal de *Guiſe*, qui fut auſſi tué à Blois: il eſt aiſé d'en voir la raiſon; c'eſt que le détail de l'hiſtoire ne convient point à l'unité du poëme, parce que l'intérêt diminue à meſure qu'il ſe partage.

(11) Le duc de *Mayenne*, frère puîné du *balafré*, tué à Blois, avait été long-temps jaloux de la réputation de ſon aîné. Il avait toutes les grandes qualités de ſon frère, à l'activité près.

(12) On lit dans la grande hiſtoire de *Mézerai*, que le duc de *Mayenne* fut ſoupçonné d'avoir écrit une lettre au roi, où il l'avertiſſait de ſe défier de ſon frère. Ce ſeul ſoupçon ſuffit

pour autoriſer le caractère qu'on donne ici au duc de *Mayenne*, caractère naturel à un ambitieux, et ſurtout à un chef de parti.

(13) Le chevalier d'*Aumale*, frère du duc d'*Aumale*, de la maiſon de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des ſorties pendant le ſiége de Paris, et inſpirait aux habitans ſa valeur et ſa confiance.

(14) *Philippe II*, roi d'Eſpagne, fils de *Charles-Quint*. On l'appelait le démon du midi, DAEMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troublait toute l'Europe, au midi de laquelle l'Eſpagne eſt ſituée. Il envoya de puiſſans ſecours à la Ligue, dans le deſſein de faire tomber la couronne de France à l'infante *Claire Eugénie*, ou à quelque prince de ſa famille.

(15) La cour de Rome, gagnée par les *Guiſes*, et ſoumiſe alors à l'Eſpagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. *Grégoire XIII* ſecourut la Ligue d'hommes et d'argent, et *Sixte-Quint* commença ſon pontificat par les excès les plus grands, et heureuſement les plus inutiles, contre la maiſon royale, comme on peut voir aux remarques ſur le premier chant.

(16) *Henri IV*, alors roi de Navarre, eut la généroſité d'aller à Tours voir *Henri III*, ſuivi d'un page ſeulement, malgré les défiances et les prières de ſes vieux officiers, qui craignaient pour lui une ſeconde Saint-Barthelemi.

(17) *Robert d'Evreux*, comte d'Eſſex, fameux par la priſe de Cadix ſur les Eſpagnols, par la tendreſſe d'*Eliſabeth* pour lui, et par ſa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadix ſur les Eſpagnols, et les avait battus plus d'une fois ſur mer. La reine *Eliſabeth* l'envoya effectivement en France, en 1590, au ſecours de *Henri IV*, à la tête de cinq mille hommes.

(18) *Sixte-Quint*, né aux Grottes, dans la marche d'Ancone, d'un pauvre vigneron nommé *Peretti;* homme dont la turbulence égala la diſſimulation. Etant cordelier, il aſſomma de coups le neveu de ſon provincial, et ſe brouilla avec tout l'ordre. Inquiſiteur à Veniſe, il y mit le trouble, et fut obligé de s'enfuir. Etant cardinal, il compoſa en latin la bulle d'excommunication lancée par le pape *Pie V* contre la reine *Eliſabeth;* cependant il eſtimait cette reine, et l'appelait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

(19) Cet événement était tout récent; car *Henri IV* eſt ſuppoſé voir ſecrètement *Eliſabeth* en 1589; et c'était l'année précédente que la grande flotte de *Philippe II*, deſtinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'amiral *Dracke*, et diſperſée par la tempête.

On a fait, dans un journal de Trévoux, une critique ſpécieuſe de cet endroit. Ce n'eſt pas, dit-on, à la reine *Eliſabeth* de croire que Rome eſt complaiſante pour les puiſſances, puiſque Rome avait oſé excommunier ſon père.

Mais le critique ne ſongeait pas que le pape n'avait excommunié le roi d'Angleterre *Henri VIII*, que parce qu'il craignait davantage l'empereur *Charles-Quint*. Ce n'eſt pas la ſeule faute qui ſoit dans cet extrait de Trévoux, dont l'auteur, déſavoué et condamné par la plupart de ſes confrères, a mis dans ſes cenſures peut-être plus d'injures que de raiſons.

VARIANTES

DU CHANT TROISIEME.

(*a*) IL y avait dans les anciennes éditions :

L'arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cauſe en ce jour protégea la juſtice :
Je combattis Joyeuſe, il fut vaincu ; mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras ;
Et ma brave nobleſſe, à vaincre accoutumée,
Diſſipa devant moi cette innombrable armée.

(*b*) Dans les premières éditions :

Des ſuccès trop heureux déplorés tant de fois,
Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des François.

Mais l'auteur a ſenti qu'on ne devait pas faire rimer *fois* avec *François* qu'on prononce *Français*.

(*c*) On trouve dans l'édition de 1723 ces quatre vers, que l'auteur a retranchés, parce qu'ils rendaient le duc de *Mayenne* trop petit :

Mais Paris, occupé d'un nom ſi glorieux,
Sur un chef moins connu n'arrêtait point ſes yeux ;
Et ce guerrier ſi craint, que tout un peuple adore,
Si Guiſe était vivant, ne ſerait rien encore.
Il ſuccède, &c.

(*d*) Dans l'édition de 1723 on liſait :

Mais ſouvent il ſe trompe à force de prudence ;
Il eſt irréſolu par trop de prévoyance :
Moins agiſſant qu'habile, et ſouvent la lenteur
Dérobe à ſon parti les fruits de ſa valeur.

(*e*) Dans l'édition de 1723 on liſait :

Voilà quel eſt Mayenne et quelle eſt ſa puiſſance.
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France,
L'ennemi de l'Europe, et le vôtre et le mien,
Ce roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Philippe, avec ardeur embraſſant ſa querelle,
Soutient des révoltés la cauſe criminelle ;
Et Rome qui devait, &c.

Fin des Variantes du Chant troiſième.

NOTES

DU CHANT QUATRIEME.

(1) *HENRI*, comte de Bouchage, frère puîné du duc de *Joyeuſe*, tué à Coutras.

Un jour qu'il paſſait à Paris à quatre heures du matin, près du couvent des capucins, après avoir paſſé la nuit en débauche, il s'imagina que les anges chantaient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée, il ſe fit capucin ſous le nom de frère *Ange*. Depuis il quitta ſon froc, et prit les armes contre *Henri IV*. Le duc de *Mayenne* le fit gouverneur du Languedoc, duc et pair, et maréchal de France. Enfin il fit ſon accommodement avec le roi; mais un jour ce prince étant avec lui ſur un balcon, au-deſſous duquel beaucoup de peuple était aſſemblé : *Mon couſin*, lui dit Henri IV, *ces gens-ci me paraiſſent fort aiſes de voir enſemble un apoſtat et un renégat*. Cette parole du roi fit rentrer *Joyeuſe* dans ſon couvent, où il mourut.

(2) Voyez l'hiſtoire des papes.

(3) *Sixte-Quint*, étant cardinal de Montalte, contrefit ſi bien l'imbécille près de quinze années, qu'on l'appelait communément l'*âne d'Ancône*. On ſait avec quel artifice il obtint la papauté, et avec quelle hauteur il régna.

(4) En 1570 le parlement donna un fameux arrêt contre la bulle IN COENA DOMINI.

On connaît ſes remontrances célèbres ſous *Louis XI*, au ſujet de la pragmatique-ſanction; celles qu'il fit à *Henri III* contre la bulle ſcandaleuſe de *Sixte-Quint*, qui appelait la maiſon régnante *génération bâtarde*, &c. et ſa fermeté conſtante à ſoutenir nos libertés contre les prétentions de la cour de Rome.

(5) On a ſouvent appliqué ce vers à l'auteur de la Henriade; et M. *Wirchter* l'avait mis pour légende à la médaille qu'il a frappée. Cette médaille eſt fort rare, parce qu'à Genève l'on exigea de M. *Wirchter* de ſupprimer ſa légende.

(6) Le 17 de janvier de l'an 1589, la faculté de théologie de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré que les ſujets étaient déliés de leur ſerment de fidélité, et pouvaient légitimement faire la guerre au roi. *Le Fèvre*, doyen, et quelques-uns des plus ſages refuſèrent de ſigner. Depuis, dès que la ſorbonne fut libre, elle révoqua ce décret, que la tyrannie de la Ligue avait arraché de quelques-uns de ſon corps. Tous les ordres religieux, qui, comme la ſorbonne, s'étaient déclarés contre la maiſon royale, ſe rétractèrent depuis comme elle. Mais ſi la maiſon de Lorraine avait eu le deſſus, ſe ſerait-on rétracté?

(7) Nous avons cru devoir imprimer ici le décret de la ſorbonne, qui ne ſe trouve que dans les livres qu'on ne lit plus.

DECRET DE LA FACULTÉ DE PARIS CONTRE HENRI III.

Reſponſum facultatis theologicæ Pariſienſis.

Anno Domini milleſimo quingenteſimo octogeſimo nono, die ſeptimâ menſis januarii, ſacratiſſima theologiæ facultas Pariſienſis congregata fuit apud collegium ſorbonæ, poſt publicam ſupplicationem omnium ordinum dictæ facultatis, et miſſam de ſancto Spiritu ibidem celebratam poſtulantibus clariſſimis DD. Præfecto, fidelibus, conſulibus, et catholicis civibus, oblato publico inſtrumento et tabellis per eorumdem actuarium obſignatis et publico urbis ſigillo munitis, deliberatura ſuper duobus ſequentibus articulis qui deprompti ſunt ex libello ſupplice prædictorum civium, cujus tenor eſt hujuſmodi.

Réponſe de la faculté de théologie de Paris.

L'an du Seigneur 1589, 7 janvier, à la réquiſition des gouverneurs, officiers de la ville, et des habitans catholiques, qui ont préſenté un acte public, ſigné par leur greffier et ſcellé du ſceau public de la ville, la très-ſacrée faculté de théologie de Paris, après une proceſſion ſolemnelle de tous les ordres de ladite faculté et la célébration de la meſſe du Saint-Eſprit, s'eſt aſſemblée pour délibérer ſur les deux articles ſuivans, qui ſont extraits de la requête des ſuſdits

A monſeigneur le duc d'Aumale, gouverneur, et à meſſieurs les prévôt des marchands et échevins de la ville de Paris.

Vous remontrent humblement les bons bourgeois, manans, et habitans, de la ville de Paris, que pluſieurs deſdits habitans et autres de ce royaume, ſont en peine et ſcrupule de conſcience, pour prendre réſolution ſur les préparatifs qui ſe font pour la conſervation de la religion catholique, apoſtolique, et romaine, de cette ville de Paris et de tout l'état de ce royaume, à l'encontre des deſſeins cruellement exécutés à Blois, et infraction de la foi publique, au préjudice de ladite religion, et de l'édit d'union et de la naturelle liberté de la convocation des états : ſur quoi leſdits ſupplians déſireraient avoir une ſainte et véritable réſolution. Ce conſidéré, il vous plaiſe promouvoir que meſſieurs de la faculté de théologie ſoient aſſemblés pour délibérer ſur ces points, circonſtances, et dépendances ; et s'il eſt permis de s'aſſembler, s'unir et contribuer, contre le roi ; ſi nous ſommes encore liés du ſerment que nous lui avons juré ; pour ſur ce donner leur avis et réſolution.

Soit la préſente requête renvoyée par devers meſſieurs de la faculté de théologie, leſquels ſeront ſuppliés s'aſſembler et donner ſur ce leur réſolution. Fait le ſeptième janvier mil cinq cent quatre-vingt-neuf ; ſigné *Everard*, et ſcellé du ſceau public de la ville.

Articuli de quibus deliberatum eſt à prædicta facultate.

An populus regni Galliæ ſit liberatus et ſolutus à ſacramento fidelitatis et obedientiæ Henrico tertio præſtito ?

An tutâ conſcientiâ poſſit idem populus armari, uniri, et pecunias colligere et contribuere ad defenſionem et conſervationem religionis catholicæ, apoſtolicæ, et romanæ, in hoc regno, adverſus nefaria conſilia et conatus prædicti regis et quorumlibet adhærentium, et contra fidei, publicæ violationem ad eo Bleſis factam in præjudicium prædictæ religionis catholicæ, et edicti ſanctæ unionis et naturalis libertatis convocationis trium ordinum hujus regni ?

Super quibus articulis, auditâ omnium et ſingulorum magiſtrorum, qui ad ſeptuaginta convenerant, maturâ, accuratâ, et liberâ deliberatione ; et auditis multis et variis rationibus, quæ magnâ ex parte tam ex ſcripturis ſacris, tam canonicis ſanctionibus et decretis pontificum, in medium diſſertiſſimis verbis productæ ſunt ; concluſum eſt à domino decano ejuſdem facultatis, nemine refragante, et hoc per modum conſilii ad liberandas conſciencias prædicti populi

Primùm, quod populus hujus regni ſolutus eſt et liberatus à ſacramento fidelitatis et obedientiæ præfacto Henrico regi præſtito.

Deindè quod idem populus licitè et tutâ conſcientiâ poteſt armari, uniri, et pecunias colligere, et contribuere, ad defenſionem et conſervationem religionis catholicæ, apoſtolicæ, et romanæ, adversùs nefaria conſilia et conatus prædicti regis, et quorumlibet illi adhærentium, ex quo fidem publicam violavit in præjudicium prædictæ religionis catholicæ, et edictæ ſanctæ unionis, et naturalis libertatis convocationis trium ordinum hujus regni.

Quam concluſionem inſuper viſum eſt eidem Pariſienſi facultati tranſmittendam eſſe ad ſanctiſſimum D. noſtrum papam, ut eam ſanctæ ſedis apoſtolicæ authoritate probare et confirmare, et eâdem operâ Eccleſiæ gallicanæ, graviſſimè laboranti, opem et auxilium præſtare dignetur.

Articles ſur leſquels il a été délibéré par la ſuſdite faculté.

Si le peuple du royaume de France eſt délié du ſerment de fidélité prêté à *Henri III ?*

Si le même peuple peut, en ſureté de conſcience, s'armer, s'unir, lever de l'argent, et contribuer, pour la défenſe et conſervation de la religion catholique, apoſtolique et romaine, dans ce royaume, contre les horribles projets et attentats du ſuſdit roi et de ſes adhérens, et contre l'infraction de la foi publique par lui commiſe à Blois, au préjudice de la ſuſdite religion catholique, de l'édit de la ſainte union, et de la liberté naturelle de la convocation des états ?

Après avoir ouï ſur ces articles la délibération mûre, exacte, et libre, de tous les docteurs aſſemblés au nombre de ſoixante et dix, et avoir entendu pluſieurs raiſons différentes, tirées en grande partie tant des ſaintes écritures que des ſaints canons et des décrets des pontifes ; il a été conclu par M. le doyen de la même faculté, ſans réclamation, et ce, par forme de conſeil, pour lever les ſcrupules dudit peuple ;

D'abord, que le peuple de ce royaume eſt délié du ſerment de fidélité prêté au roi *Henri.*

Enſuite, que le même peuple peut, en ſureté de conſcience, s'armer, s'unir, lever de l'argent, et contribuer, pour la défenſe et conſervation de la religion catholique, apoſtolique, et romaine, contre les horribles projets et attentats du ſuſdit roi et de ſes adhérens, depuis qu'il a violé la foi publique, au préjudice de la ſuſdite religion catholique, de l'édit de la ſainte union, et de la liberté naturelle de la

convocation des états. De plus, la même faculté de Paris a jugé à propos d'envoyer cette concluſion au pape, pour qu'il daigne l'approuver et confirmer par l'autorité du Saint-Siége apoſtolique, et par ce moyen ſecourir l'Egliſe gallicane qui eſt dans le plus preſſant danger.

(8) Ces vers ſont une imitation de ceux d'Athalie.

Ne deſcendez-vous pas de ces fameux lévites,
Qui, lorſqu'au Dieu du Nil le volage Iſraël
Rendit dans le déſert un culte criminel,
De leurs plus chers parens ſaintement homicides,
Conſacrèrent leurs mains dans le ſang des perfides;
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être ſeuls employés aux autels du Seigneur?

Mais dans Athalie c'eſt un prophète inſpiré de DIEU qui parle, et ici c'eſt le démon de la diſcorde.

Platon, qui voulait chaſſer tous les poëtes de ſa république, eût fait peut-être une exception en faveur de l'auteur de la Henriade; mais celui d'Athalie n'eût pas été conſervé.

(9) Dès que *Henri III* et le roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plupart des moines endoſſèrent la cuiraſſe et firent la garde avec les bourgeois. Cependant cet endroit du poëme déſigne la proceſſion de la Ligue, où douze cents moines armés firent la revue dans Paris, ayant *Guillaume Roſe*, évêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne ſoit arrivé qu'après la mort de *Henri III*.

(10) Ce n'eſt point à dire qu'il n'y eût que ſeize particuliers ſéditieux, comme l'a marqué l'abbé *le Gendre* dans ſa petite hiſtoire de France; mais on les nomma les Seize, à cauſe des ſeize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences et leurs émiſſaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête ſeize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient *Buſſi-le-Clerc*, gouverneur de la baſtille, ci-devant maître en fait d'armes; *la Bruyère*, lieutenant particulier; le commiſſaire *Louchard; Emmonot* et *Morin*, procureurs; *Oudinet*, *Paſſard*, et ſurtout *Senaut*, commis au greffe du parlement, homme de beaucoup d'eſprit, qui le premier développa cette queſtion obſcure et dangereuſe, du pouvoir qu'une nation peut avoir ſur ſon roi. Je dirai en paſſant que *Senaut* était père du P. *Senaut*, cet homme éloquent, qui eſt mort général des prêtres de l'oratoire en France.

(11) Les Seize furent long-temps indépendans du duc de *Mayenne*. L'un d'eux, nommé *Normand*, dit un jour dans la chambre du duc : *Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.*

(12) *Achorée* dit dans *Corneille*, en parlant de *Pompée* :

Il s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donne des Etats.

(13) Le 16 janvier 1589, *Buſſi-le-Clerc*, l'un des Seize, qui, de tireur d'armes, était devenu gouverneur de la baſtille et le chef de cette faction, entra dans la grand'chambre du parlement, ſuivi de cinquante ſatellites : il préſenta au parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette compagnie à ne plus reconnaître la maiſon royale.

Sur le refus de la compagnie, il mena lui-même à la baſtille tous ceux qui étaient oppoſés à ſon parti ; il les y fit jeûner au pain et à l'eau, pour les obliger à ſe racheter plutôt de ſes mains ; voilà pourquoi on l'appelait le grand-pénitencier du parlement.

(14) *Auguſtin de Thou*, ſecond du nom, oncle du célèbre hiſtorien ; il eut la charge de préſident du fameux *Pibrac* en 1585.

Molé ne peut être qu'*Edouard Molé*, conſeiller au parlement, mort en 1634.

Scarron était le biſaïeul du fameux *Scarron*, ſi connu par ſes poëſies et par l'enjouement de ſon eſprit.

Bayeul était oncle du ſurintendant des finances.

Nicolas Potier de Novion de Blancménil, préſident à mortier, ſe nommait *Blancménil* à cauſe de la terre de ce nom, qui depuis tomba dans la maiſon de *Lamoignon*, par le mariage de ſa petite-fille avec le préſident *Lamoignon*.

Nicolas Potier ne fut pas, à la vérité, conduit à la baſtille avec les autres membres du parlement, car il n'était pas venu ce jour-là à la grand-chambre ; mais il fut depuis empriſonné au louvre, dans le temps de la mort de *Briſſon*. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce préſident. On l'accuſait d'avoir une correſpondance ſecrète avec *Henri IV*. Les Seize lui firent ſon procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la juſtice, et de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées, que l'on regardait comme des aſſaſſinats.

Enfin, comme *Blancménil* allait être condamné à être pendu, le duc de *Mayenne* revint à Paris. Ce prince avait toujours eu pour *Blancménil* une vénération qu'on ne pouvait refuſer à ſa vertu; il alla lui-même le tirer de priſon; le priſonnier ſe jeta à ſes pieds, et lui dit : Monſeigneur, je vous ai obligation de la vie; mais j'oſe vous demander un plus grand bienfait; c'eſt de me permettre de me retirer auprès de *Henri IV* mon légitime roi : je vous reconnaitrai toute ma vie pour mon bienfaiteur; mais je ne puis vous ſervir comme mon maître. Le duc de *Mayenne*, touché de ce diſcours, le releva, l'embraſſa, et le renvoya à *Henri IV*. Le récit de cette aventure, avec l'interrogatoire de *Blancménil*, ſont encore dans les papiers de M. le préſident de *Novion* d'aujourd'hui.

Buſſi-le-Clerc avait été d'abord maître en fait d'armes et enſuite procureur; quand le haſard et le malheur des temps l'eut mis en quelque crédit, il prit le ſurnom de *Buſſi*, comme s'il eût été auſſi redoutable que le fameux *Buſſi d'Amboiſe*. Il ſe feſait auſſi nommer *Buſſi Grande-Puiſſance*.

(15) La baſtille.

(16) En 1591, un vendredi 15 novembre, *Barnabé Briſſon*, homme très-ſavant, et qui feſait les fonctions de premier préſident en l'abſence d'*Achille de Harlai*, *Claude Larcher*, conſeiller aux enquêtes, et *Jean Tardif*, conſeiller au chatelet, furent pendus à une poutre dans le petit châtelet par l'ordre des Seize. Il eſt à remarquer que *Hamilton*, curé de Saint-Côme, furieux ligueur, était venu prendre lui-même *Tardif* dans ſa maiſon, ayant avec lui des prêtres qui ſervaient d'archers. (Voyez ſur ces événemens l'ouvrage intitulé : *Hiſtoire du parlement;* l'auteur y parle comme hiſtorien, ici il parle comme poëte.)

Fin des Notes du Chant quatrième.

VARIANTES

DU CHANT QUATRIEME.

(*a*) IL y avait dans la première édition :

Soudain, pareil au feu dont l'éclat fend la nue,
Henri vole à Paris d'une courſe imprévue,
La fureur dans les yeux et la mort dans les mains;
Il arrive, il combat, il change les deſtins;
Il met d'Aumale en fuite, il fait tomber Joyeuſe.
Boufflers, où courez-vous, trop jeune audacieux?
Ne cherchez point la mort qui s'avance à vos yeux;
Reſpectez de Henri la valeur invincible.
Mais il tombe déjà ſous cette main terrible;
Ses beaux yeux ſont noyés dans l'ombre du trépas,
Et ſon ſang qui le couvre efface ſes appas:
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore,
Des baiſers du Zéphyr et des pleurs de l'Aurore,
Tombe aux premiers efforts de l'orage et des vents,
Dont le ſouffle ennemi vient ravager nos champs.
C'eſt en vain que Mayenne arrête ſur ces rives
De ſes ſoldats tremblans les troupes fugitives;
C'eſt en vain que ſa voix les rappelle aux combats:
La voix du grand Henri précipite leurs pas;
De ſon front menaçant la Terreur les renverſe;
La Fureur les a joints; la Crainte les diſperſe:
Et Mayenne avec eux, dans leur fuite emporté,
Suit bientôt dans Paris ce peuple épouvanté.

(*b*) *Nul ne veut ſe défendre*, &c.

Après ce vers l'édition de 1723 met les quatre ſuivans :

Où ſont ces grands guerriers, ces fiers ſoutiens des lois,
Ces Ligueurs redoutés qui font trembler les rois?

Paris

Paris n'a dans ſon ſein que de lâches complices,
Qu'a déjà fait pâlir la crainte des ſupplices,
Tant le faible vulgaire, &c.

(*c*) Au lieu de ces vers, il y avait dans l'édition de 1723 :

C'eſt de là que le Dieu qui pour nous voulut naître,
S'explique aux nations par la voix du grand-prêtre ;
Là ſon premier diſciple, avec la Vérité,
Conduiſit la Candeur et la Simplicité ;
Mais Rome avait perdu ſa trace apoſtolique.
Alors au vatican régnait la Politique, &c.

(*d*) Il y avait dans les éditions de Londres :

Sous des dehors plus doux la cour cacha ſes crimes :
La décence y régna, le conclave eut ſes lois ;
La vertu la plus pure y régna quelquefois :
Des Urſins dans nos jours a mérité des temples :
Mais d'un tel ſouverain la terre a peu d'exemples,
Et l'Egliſe a compté, depuis plus de mille ans,
Peu de paſteurs ſans tache et beaucoup de tyrans.

Mais comme la piété de ce pape *des Urſins* fut accompagnée de peu de prudence, l'auteur a retranché avec raiſon cet éloge, dans un poëme qui ne reſpire que la vérité.

(*e*) Dans l'édition de 1740 et dans les précédentes on liſait :

Toujours l'autorité lui prête un prompt ſecours.
Le Menſonge ſubtil règne en tous ſes diſcours ;
Et pour mieux déguiſer ſon artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la Vérité même.

(*f*) Dans les premières éditions on liſait :

Ces monſtres à l'inſtant pénètrent un aſile
Où la Religion ſolitaire, tranquille,

Sans pompe, ſans éclat, belle de ſa beauté,
Paſſait dans la prière et dans l'humilité
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune,
Qui court à ſes autels encenſer la Fortune.

Les dernières éditions ſont bien ſupérieures.

(*g*) Les premières éditions portent :

Soudain la Politique et la Diſcorde impie
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie ;
Sur ſon modeſte front, ſur ſes charmes divins,
Ils portent ſans frémir leurs ſacriléges mains,
Prennent ſes vêtemens ; et fiers de cette injure,
De ſes voiles ſacrés ornent leur tête impure :
C'en eſt fait, et déjà leurs malignes fureurs
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air inſinuant l'adroite Politique
Pénètre au vaſte ſein de la ſorbonne antique :
Elle y voit à grands flots accourir ces docteurs,
De la Vérité ſainte éclairés défenſeurs.

Et dans une édition de Londres, au lieu du dernier vers,

De leurs faux argumens obſtinés défenſeurs.

(*h*) Il y avait dans les premières éditions :

On briſe les liens de cette obéiſſance
Qu'aux enfans des Capets avait juré la France.
La Diſcorde auſſitôt, de ſa cruelle main,
Tracé en lettres de ſang ce décret inhumain, &c.

(*i*) Il y avait dans l'édition de Londres :

On voyait à leur tête un vil gladiateur,
Monté par ſon audace à ce coupable honneur ;
Il s'avance au milieu de l'auguſte aſſemblée,
Par qui des citoyens la fortune eſt réglée ;

Magiſtrats, leur dit-il, qui tenez au ſénat,
Non la place du roi, mais celle de l'Etat,
Le peuple, aſſez long-temps opprimé par vous-mêmes,
Vous inſtruit par ma voix de ſes ordres ſuprêmes.
Las du joug des Capets qui l'ont tyranniſé,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abuſé :
Je vous défends ici d'oſer les reconnaître ;
Songez que déſormais le peuple eſt votre maître :
Obéiſſez..... Ces mots, prononcés fièrement,
Portent dans les eſprits un juſte étonnement.
Le ſénat indigné d'une telle inſolence,
Ne pouvant la punir, garde un noble ſilence.

Fin des Variantes du quatrième Chant.

NOTES

DU CHANT CINQUIEME.

(1) *JACQUES CLEMENT*, de l'ordre des dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans et demi, et venait de recevoir l'ordre de prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.

La fiction qui règne dans ce cinquième Chant, et qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs, n'eſt point nouvelle. La malice des Ligueurs, et le fanatiſme des moines de ce temps, firent paſſer pour certain, dans l'eſprit du peuple, ce qui n'eſt ici qu'une invention du poëte.

(2) Pays des Ammonites, qui jetaient leurs enfans dans les flammes au ſon des tambours et des trompettes, en l'honneur de la Divinité, qu'ils adoraient ſous le nom de *Moloch*.

(3) *Teutatès* était un des dieux des Gaulois. Il n'eſt pas ſûr que ce fût le même que *Mercure ;* mais il eſt conſtant qu'on lui ſacrifiait des hommes.

(4) Les enthouſiaſtes, qui étaient appelés *indépendans*, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de *Charles I*, roi d'Angleterre.

(5) L'on imprima et l'on débita publiquement une relation du martyre de frère *Jacques Clément*, dans laquelle on aſſurait qu'un ange lui avait apparu, et lui avait ordonné de tuer le tyran, en lui montrant une épée nue. Il eſt reſté depuis un ſoupçon dans le public, que quelques confrères de *Jacques Clément*, abuſant de la faibleſſe de ce miſérable, lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit, et avaient aiſément troublé ſa tête, échauffée par le jeûne et par la ſuperſtition. Quoi qu'il en ſoit, *Clément* ſe prépara au parricide, comme un bon chrétien ferait au martyre, par les mortifications et par la prière. On ne put douter qu'il n'y eût de la bonne foi dans ſon crime ; c'eſt pourquoi on a pris le parti de le repréſenter plutôt comme un eſprit faible, ſéduit par ſa ſimplicité, que comme un ſcélérat déterminé par ſon mauvais penchant.

Jacques Clément fortit de Paris le dernier juillet 1589, et fut mené à Saint-Cloud par *la Guèle*, procureur-général. Celui-ci, qui ſoupçonnait un mauvais coup de la part de ce moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il était retiré. On le trouva dans un profond ſommeil; ſon bréviaire était auprès de lui, ouvert et tout gras, au chapitre du meurtre d'*Holopherne* par *Judith*. On a eu ſoin, dans le poëme, de préſenter l'exemple de *Judith à Jacques Clément*, à l'imitation des prédicateurs de la ligue, qui ſe ſervaient de l'écriture ſainte pour prêcher le parricide.

Nous citerons ici un paſſage d'un livre fait par un jacobin, et imprimé à Troyes chez M. *Moreau*, peu de temps après la mort de *Henri III*.

„ De façon que DIEU, exauçant la prière de ceſtui ſerviteur, nommé frère *Jacques Clément*, une nuit, comme il était en ſon lit, lui envoie ſon ange en viſion, lequel avec grande lumière ſe préſente à ce religieux, et lui montre un glaive nu, lui dit ces mots : *Frère Jacques, je ſuis meſſager de Dieu tout-puiſſant, qui te viens acertener que par toi le tyran de France doit être mis à mort. Penſe donc à toi, et te prépare, comme la couronne de martyre s'eſt auſſi préparée.*

„ Cela dit, la viſion ſe diſparut et le laiſſa rêver à telles paroles véritables. Le matin venu, frère *Jacques* ſe remet devant les yeux l'apparition précédente; et douteux de ce qu'il devait faire, s'adreſſe à un ſien ami, auſſi religieux, homme fort ſcientifique et bien verſé en la ſainte écriture, auquel il déclare franchement ſa viſion, lui demandant d'abondant ſi c'était choſe agréable à DIEU de tuer un roi qui n'a ni foi ni religion, et qui ne cherche que l'oppreſſion de ſes pauvres ſujets, étant altéré du ſang innocent, et regorgeant en vices autant qu'il eſt poſſible. A quoi l'honnête homme fit réponſe, que véritablement il nous était défendu de DIEU eſtroitement d'être homicides : mais d'autant que le roi qu'il entendait était un homme diſtrait et ſéparé de l'Egliſe, qui bouffait de tyrannies exécrables, et qui ſe déterminait d'être le fléau perpétuel et ſans retour de la France; il eſtimait que celui qui le mettrait à mort, comme fit jadis *Judith* un *Holopherne*, ferait choſe très-ſainte et très-recommandable. „

(6) *Catherine de Médicis* avait mis la magie ſi fort à la mode en France, qu'un prêtre nommé *Sechelles*, qui fut brûlé en Grève, ſous *Henri III*, pour *ſorcellerie*, accuſa douze cents perſonnes de ce prétendu crime. L'ignorance et la

ſtupidité étaient pouſſées ſi loin dans ces temps-là, qu'on n'entendait parler que d'exorciſmes et de condamnations au feu. On trouvait par-tout des hommes aſſez ſots pour ſe croire magiciens, et des juges ſuperſtitieux qui les puniſſaient de bonne foi comme tels.

(7) Pluſieurs prêtres ligueurs avaient fait faire de petites images de cire, qui repréſentaient *Henri III* et le roi de Navarre: ils les mettaient ſur l'autel, les perçaient pendant la meſſe quarante jours conſécutifs, et le quarantième jour les perçaient au cœur.

(8) C'était pour l'ordinaire des Juifs que l'on ſe ſervait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne ſuperſtition vient des ſecrets de la cabale dont les Juifs ſe diſaient ſeuls dépoſitaires. *Catherine de Médicis*, la maréchale d'*Ancre*, et beaucoup d'autres, employèrent des Juifs à ces prétendus ſortiléges.

(9) *Ateius*, tribun du peuple, ne pouvant empêcher *Craſſus* de partir pour aller contre les Parthes, porta un braſier ardent à la porte de la ville par où *Craſſus* ſortait, y jeta certaines herbes, et maudit l'expédition de *Craſſus* en invoquant les divinités infernales.

(10) *Potier*, préſident du parlement, dont il eſt parlé ci-devant.

Villeroi, qui avait été ſecrétaire d'Etat ſous *Henri III*, et qui avait pris le parti de la ligue, pour avoir été inſulté en préſence du roi par le duc d'*Epernon*.

(11) *Achille de Harlai*, qui était alors gardé à la baſtille par *Buſſi-le-Clerc*. *Jacques Clément* préſenta au roi une lettre de la part de ce magiſtrat. On n'a point ſu ſi la lettre était contrefaite ou non; c'eſt ce qui eſt étonnant dans un fait de cette importance; et c'eſt ce qui me ferait croire que la lettre était véritable, et qu'on l'aurait ſupriſe au P. P. de *Harlai*; autrement on aurait fait ſonner bien haut cette fauſſeté contre la Ligue.

(12) *Henri III* mourut de ſa bleſſure le 3 août à deux heures du matin, à Saint-Cloud; mais non point dans la même maiſon où il avait pris avec ſon frère la réſolution de la Saint-Barthelemi, comme l'ont écrit pluſieurs hiſtoriens; car cette maiſon n'était point encore bâtie du temps de la Saint-Barthelemi.

Fin des Notes du Chant cinquième.

VARIANTES

DU CHANT CINQUIEME.

(*a*) APRÈS ce vers, on lit dans l'édition de 1723 les dix vers ſuivans :

Les enfers ſont émus de ces accens funèbres ;
Un monſtre en ce moment ſort du fond des ténèbres,
Monſtre qui, de l'abyme et de ſes noirs démons,
Réunit dans ſon ſein la rage et les poiſons ;
Cet enfant de la nuit, fécond en artifices,
Sait ternir les vertus, ſait embellir les vices,
Sait donner, par l'éclat de ſes pinceaux trompeurs,
Aux forfaits les plus grands les plus vives couleurs.
C'eſt lui qui, ſous la cendre et couvert du cilice,
Saintement aux mortels enſeigne l'injuſtice.

(*b*) Il y avait dans la première édition de Londres :

Dans Londre il inſpira ce peuple de ſectaires,
Trembleurs, indépendans, puritains, unitaires.

(*c*) Il y avait dans le poëme de la Ligue :

Voilà comme à nos yeux, trop faibles que nous ſommes,
Souvent les ſcélérats reſſemblent aux grands-hommes.
On ne diſtingue point le vrai zèle et le faux ;
Comme la vérité, l'erreur a ſes héros.
Le fanatique impie et le chrétien ſincère
Sont marqués quelquefois du même caractère.

(*d*) L'édition de 1723 met ainſi ce vers et les ſuivans :

Là ſont les inſtrumens de ces ſombres myſtères,
Des métaux conſtellés, d'inconnus caractères,

Des vaſes pleins de ſang et de ſerpens affreux :
Le prêtre de ce temple eſt un de ces Hébreux,
Qui, proſcrits ſur la terre et citoyens du monde,
Vont porter en tous lieux leur misère profonde,
Et d'un antique amas de ſuperſtitions
Ont rempli de tout temps toutes les nations.
Aux magiques accens, &c.

(*e*) Dans toutes les éditions, et même dans celle de 1751, le chant était terminé par les vers ſuivans :

Inſenſés qu'ils étaient ! ils ne découvraient pas
Les abymes profonds qu'ils creuſaient ſous leurs pas ;
Ils devaient bien plutôt, prévoyant leurs misères,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères.
Ce vainqueur, ce héros qu'ils oſaient défier,
Henri, du haut du trône allait les foudroyer.
Le ſceptre dans ſa main, rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable.
Devant lui tous les chefs ont fléchi les genoux ;
Pour leur roi légitime ils l'ont reconnu tous ;
Et certains déſormais du deſtin de la guerre,
Ils jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre.

Fin des Variantes du Chant cinquième.

NOTES

NOTES

DU CHANT SIXIEME.

(1) LE ſixième et le ſeptième chant ſont ceux où M. de *Voltaire* a fait le plus de changemens. (*) Celui qui était le ſixième dans la première édition de 1723, eſt le ſeptième dans l'édition de Londres in-4°, et dans les autres qui l'ont ſuivie; et le commencement de ce chant eſt tiré du chant neuvième de l'édition de 1723. Comme on a plus d'égards dans un poëme épique à l'ordonnance du deſſein qu'à la chronologie, on a placé, immédiatement après la mort de *Henri III*, les états de Paris qui ne ſe tinrent effectivement que quatre ans après.

Selon la vérité de l'hiſtoire, *Henri le grand*, aſſiégea Paris quelque temps après la bataille d'Ivry, en 1590 au mois d'avril. Le duc de Parme lui en fit lever le ſiége au mois de ſeptembre. La Ligue long-temps après, en 1593, aſſembla les états, pour élire un roi à la place du cardinal de *Bourbon*, qu'elle avait reconnu ſous le nom de *Charles X*, et qui était mort depuis deux ans et demi : et la même année 1593, au mois de juillet, le roi fit ſon abjuration dans Saint-Denis, et n'entra dans Paris qu'au mois de mars 1594.

De tous ces événemens, on a ſupprimé l'arrivée du duc de Parme et le prétendu règne de *Charles*, cardinal de Bourbon : il eſt aiſé de s'apercevoir que faire paraître le duc de Parme ſur la ſcène, eût été diminuer la gloire de *Henri IV*, le héros du poëme, et agir préciſément contre le but de l'ouvrage : ce qui ſerait une faute impardonnable.

A l'égard du cardinal de *Bourbon*, ce n'était pas la peine de bleſſer l'unité, ſi eſſentielle dans tout ouvrage épique, en faveur d'un roi en peinture tel que ce cardinal : il ſerait auſſi inutile dans le poëme, qu'il le fut dans le parti de la Ligue. En un mot, on paſſe ſous ſilence le duc de Parme, parce qu'il était trop grand, et le cardinal de *Bourbon*, parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les états de

(*) Quand on imprima la Henriade en 1723, ſous le nom de *la Ligue*, cet ouvrage n'était pas encore achevé. Il fut imprimé même avec beaucoup de lacunes, ſur une copie qui fut dérobée à l'auteur, et qui fut beaucoup altérée à l'impreſſion.

Paris avant le ſiége, parce que ſi on les eût mis dans leur ordre, on n'aurait pas eu les mêmes occaſions de mettre dans leur jour les vertus du héros; on n'aurait pas pu lui faire donner des vivres aux aſſiégés, ni le faire auſſitôt récompenſer de ſa généroſité. D'ailleurs les états de Paris ne ſont point du nombre des événemens qu'on ne peut déranger de leur point chronologique; la poëſie permet la tranſpoſition de tous les faits qui ne ſont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années, et qui n'ont entre eux aucune liaiſon néceſſaire. Par exemple, je pouvais, ſans qu'on eût rien à me reprocher, faire *Henri IV* amoureux de *Gabrielle d'Eſtrées* du vivant de *Henri III*, parce que la vie et la mort de *Henri III* n'ont rien de commun avec l'amour de *Henri IV* pour *Gabrielle d'Eſtrées*. Les états de la Ligue ſont dans le même cas par rapport au ſiége de Paris; ce ſont deux événemens abſolument indépendans l'un de l'autre. Ces états n'eurent aucun effet, on n'y prit nulle réſolution, ils ne contribuèrent en rien aux affaires du parti; le haſard aurait pu les aſſembler avant le ſiége comme après, et ils ſont bien mieux placés avant le ſiége dans le poëme; de plus, il faut conſidérer qu'un poëme épique n'eſt pas une hiſtoire: on ne ſaurait trop repréſenter cette règle aux lecteurs qui n'en ſeraient pas inſtruits.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'eſprit flegmatique
Garde dans ſes fureurs un ordre didactique,
Qui, chantant d'un héros les exploits éclatans,
Maigres hiſtoriens, ſuivront l'ordre des temps:
Ils n'oſent un moment perdre un ſujet de vue;
Pour prendre Dole, il faut que Lille ſoit rendue;
Et que leur vers exact, ainſi que Mézerai,
Ait fait tomber déjà les remparts de Courtrai, &c.

(2) L'*inquiſition*, que les ducs de *Guiſe* voulurent établir en France.

(3) *Potier de Blancménil*, préſident du parlement, dont il eſt queſtion dans les quatrième et cinquième chants.

(4) C'eſt dans les guerres de Flandre, ſous *Philippe II*, qu'un ingénieur italien fit uſage des bombes pour la première fois. Preſque tous nos arts ſont dûs aux Italiens.

(5) On ſait combien d'illuſtres priſonniers d'Etat les cardinaux de *Richelieu* et *Mazarin* firent enfermer à Vincennes. Lorſqu'on travaillait à la Henriade, le ſecrétaire d'Etat *le Blanc* était priſonnier dans ce château, et il y fit enſuite enfermer ſes ennemis.

VARIANTES

DU CHANT SIXIEME.

(*o*) ON ne trouve pas ces vers dans les premières éditions. Dans celle de 1723, au lieu de *Potier* l'auteur avait mis d'*Aubrai*, perſonnage bien moins connu. Voici des vers qu'il adreſſait à ceux des Ligueurs qui voulaient donner le trône à un étranger.

Lorſque j'ai vu, dit-il, aſſemblés en ces lieux,
Les ſoutiens de l'Egliſe, et nos chefs les plus braves,
J'ai cru voir des français, et non point des eſclaves.
Quoi! ſous un joug honteux, prompts à vous avilir,
Ne diſputez-vous donc que l'honneur de ſervir?
Ah! ſi de ſept cents ans les droits héréditaires
N'ont pu placer Bourbon dans le rang de ſes pères;
Si, tant de fois vaincus et toujours moins ſoumis,
Nous comptons les Capets parmi nos ennemis;
Si le joug de Henri nous ſemble un joug trop rude,
Pourquoi faut-il ſi loin chercher la ſervitude,
Et rejeter nos rois, pour aller à genoux
Attendre qu'un tyran daigne régner ſur nous?
Pour vous qui deſtinez Mayenne au rang ſuprême, &c.

(*b*) On liſait dans l'édition de 1740 et dans les précédentes :

Le ſalpêtre enfoncé dans ces globes d'airain
Part, s'échauffe, s'embraſe, et s'écarte ſoudain;
La mort en mille éclats en ſort avec furie.

(*c*) Il y avait dans plusieurs éditions :

D'un œil ferme et stoïque, il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre.

(*d*) Il y a dans l'édition de 1727 :

O fatal habitant de l'invisible monde !
Répond-il, quel dessein te transporte en ces lieux ?
Sors-tu du noir abyme, où descends-tu des cieux ?
Faut-il que je t'encense, ou bien que je t'abhorre ?

Fin des Variantes du Chant sixième.

NOTES

DU CHANT SEPTIEME.

(1) Que l'on admette ou non l'attraction de M. *Newton*, toujours demeure-t-il certain que les globes céleſtes, s'approchant et s'éloignant tour-à-tour, paraiſſent s'attirer et s'éviter.

(2) En Perſe les Guèbres ont une religion à part, qu'ils prétendent être la religion fondée par *Zoroaſtre*, et qui paraît moins folle que les autres ſuperſtitions humaines, puiſqu'ils rendent un culte ſecret au ſoleil, comme à une image du Créateur.

(3) Les théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi, que l'enfer fût au centre de la terre, ainſi qu'il l'était dans la théologie païenne. Quelques-uns l'ont placé dans le ſoleil ; on l'a mis ici dans un globe deſtiné uniquement à cet uſage.

(4) Le parricide *Jacques Clément* fut loué à Rome dans la chaire, où l'on aurait dû prononcer l'oraiſon funèbre de *Henri III*. On mit ſon portrait à Paris ſur les autels avec l'euchariſtie. Le cardinal de *Retz* rapporte que le jour des barricades, ſous la minorité de *Louis XIV*, il vit un bourgeois portant un hauſſe-col, ſur lequel était gravé ce moine, avec ces mots : SAINT JACQUES CLEMENT.

(5) On compte plus de 950 millions d'hommes ſur la terre ; le nombre des catholiques va à 50 millions : ſi la vingtième partie eſt celle des élus, c'eſt beaucoup ; donc il y a actuellement ſur terre 947 millions 500 mille hommes deſtinés aux peines éternelles de l'enfer. Et comme le genre-humain ſe répare environ tous les vingt ans, mettez, l'un portant l'autre, les temps les plus peuplés avec les moins peuplés, il ſe trouve qu'à ne compter que 6000 ans, depuis la création, il y a déjà 300 fois 947 millions de damnés. De plus, le peuple juif ayant été cent fois moins nombreux que le peuple catholique, cela augmente le nombre des damnés prodigieuſement : ce calcul méritait bien les larmes de *Henri IV*.

(6) On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles et le purgatoire. Les anciens eux-mêmes en admettaient un, et on le trouve expreſſément dans *Virgile*.

(7) *Louis XII*, eſt le ſeul roi qui ait eu le ſurnom de père du peuple.

(8) Sur ces entrefaites mourut *George d'Amboiſe*, qui fut juſtement aimé de la France et de ſon maître, parce qu'il les aimait tous deux également. (*Mézerai*, *grande hiſtoire*.)

(9) Parmi pluſieurs grands-hommes de ce nom, on a eu ici en vue *Guy de la Trimouille*, ſurnommé *le vaillant*, qui portait l'oriflamme, et qui refuſa l'épée de connétable ſous *Charles VI*.

Cliſſon (le connétable de) ſous *Charles VI*.

Montmorency. Il faudrait un volume pour ſpécifier les ſervices rendus à l'Etat par cette maiſon.

(10) *Gaſton de Foix*, duc de Nemours, neveu de *Louis XII*, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée. Dans quelques éditions on liſait *Dunois*.

(11) *Gueſclin* (le connétable du *Gueſclin*.) Il ſauva la France ſous *Charles V*, conquit la Caſtille, mit *Henri de Tranſtamare* ſur le trône de *Pierre le cruel*, et fut connétable de France et de Caſtille.

(12) *Bayard* (*Pierre du Terrail*, ſurnommé le chevalier ſans peur et ſans reproche.) Il arma *François I* chevalier à la bataille de Marignan; il fut tué en 1523, à la retraite de Rebec en Italie.

(13) *Jeanne d'Arc*, connue ſous le nom de la Pucelle d'Orléans, ſervante d'hôtellerie, née au village de Domremi-ſur-Meuſe, qui, ſe trouvant une force de corps et une hardieſſe au-deſſus de ſon ſexe, fut employée par le comte de *Dunois* pour rétablir les affaires de *Charles VII*. Elle fut priſe dans une ſortie à Compiègne, en 1430, conduite à Rouen, jugée comme ſorcière par un tribunal eccléſiaſtique, également ignorant et barbare, et brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer ſon courage.

Voici ce qu'on a écrit de plus raiſonnable ſur la Pucelle d'Orléans; c'eſt *Monſtrelet*, auteur contemporain, qui parle.

„ Et l'an 1428 vint devers le roi *Charles* de France à „ Chinon où il se tenait, une pucelle, jeune fille âgée de „ vingt ans, nommée *Jeanne*, laquelle était vêtue et habillée „ en guise d'homme, et était des parties entre Bourgogne „ et Lorraine d'une ville nommée Droimi, à présent Dom- „ remi, assez près de Vaucouleur; laquelle pucelle *Jeanne* „ fut grand espace de temps chambrière en une hôtellerie, „ et était hardie de chevaucher chevaux, les mener boire, „ et faire telles autres apertises et habiletés que jeunes „ filles n'ont point accoutumé de faire; et fut mise à voye, „ et envoyée devers le roi, par un chevalier nommé messire „ *Roger de Baudrencourt*, capitaine, de par le roi, de Vau- „ couleur, &c. „

On sait comment on se servit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient besoin d'un miracle; il suffit qu'on l'ait cru envoyée de DIEU, pour qu'un poëte soit en droit de la placer dans le ciel avec les héros. *Mézerai* dit tout bonnement que *saint Michel, le prince de la milice céleste*, apparut à cette fille, &c. Quoi qu'il en soit, si les Français ont été trop crédules sur la Pucelle d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la faisant brûler; car ils n'avaient rien à lui reprocher, que son courage et leurs défaites.

(14) Le cardinal *Mazarin* fut obligé de sortir du royaume en 1651, malgré la reine régente qu'il gouvernait; mais le cardinal de *Richelieu* se maintint toujours, malgré ses ennemis, et même malgré le roi qui était dégoûté de lui.

(15) Les opinions sur *Colbert* sont si opposées entre elles, ses admirateurs l'ont placé si haut, ses détracteurs l'ont ensuite tant rabaissé, qu'il n'existe peut-être pas un seul livre où il soit mis à sa véritable place.

Pour juger un ministre, il faut examiner ses lois et ses opérations, les rapprocher des circonstances, de l'histoire de son temps, et surtout des lumières de ses contemporains. Si un homme d'Etat a montré de l'humanité et de la justice; si, quoique gêné par les circonstances et par les événemens, il a eu le bonheur du peuple pour premier objet; s'il a prouvé qu'il avait les mêmes lumières que les hommes éclairés de son siècle, on doit respecter sa mémoire, et lui pardonner de n'avoir été ni supérieur aux événemens, ni au-dessus de ses contemporains.

Colbert, fils d'un marchand, d'abord commis d'un négociant, puis clerc de notaire, devint intendant du cardinal

Mazarin. *Fouquet* avait été ſurintendant dans les dernières années de la vie du cardinal ; ſon adminiſtration était également onéreuſe et corrompue.

Des traitans inventaient de nouveaux offices, de nouveaux droits ſur les conſommations, réveillaient d'anciennes prétentions domaniales, inventaient des priviléges excluſifs, des lettres de maîtriſe, feſaient revivre des arrérages d'impôts. *Fouquet* agréait ces projets, et en vendait le produit aux inventeurs moyennant une ſomme payée comptant. Le gouvernement, alors très-faible, protégeait peu ces traitans ; mais comme ils ne donnaient qu'une petite partie de la valeur de ce qu'on leur accordait, ils gagnaient encore beaucoup. Des parts dans les profits, ou une ſomme d'argent, décidaient de la préférence que le premier miniſtre et le ſurintendant accordaient aux feſeurs de projets. Ces emplois ſubalternes, et les détails de cette corruption, furent la première école de *Colbert*. Le cardinal le recommanda, en mourant, au roi, comme un homme qui lui ferait utile.

Le premier ſoin de *Colbert* fut de chercher à perdre *Fouquet*. Il lui était aiſé de montrer à *Louis XIV* que ce miniſtre n'était qu'un homme vain, uniquement occupé de ſoutenir ſes profuſions par des moyens ruineux, et ne ſachant qu'emprunter. Mais ce n'était pas ſa diſgrace, c'était ſa perte que ſes ennemis voulaient ; parce que *Fouquet*, diſgracié, eût pu éclairer le roi ſur la conduite paſſée de *Colbert* et des autres miniſtres.

Cependant *Fouquet* était procureur-général, et ne pouvait être ju_é que par le parlement. Ce droit n'eſt, à la vérité, que le droit commun de tout citoyen ; mais il eſt bien moins facile de le violer contre un procureur-général. On perſuada à *Fouquet* de vendre ſa charge et d'en faire porter le prix au tréſor royal. La voix publique accuſa *Colbert* de cette perfidie. On peignit enſuite *Fouquet* à *Louis XIV* comme un homme dangereux, qui avait fait fortifier Belle-iſle, qui avait des tréſors, des troupes, et des partiſans. *Louis* le crut. L'indiſcrétion de *Fouquet*, qui avait voulu acheter mademoiſelle de *la Vallière* dans le temps même où elle réſiſtait au roi, lui rendait le ſurintendant odieux.

La perte de *Fouquet* fut donc réſolue ; et l'on employa, pour l'arrêter, une diſſimulation qu'on aurait à peine pardonnée à *Henri III*, s'il eût voulu faire arrêter le duc de *Guiſe ;* tant on avait trompé *Louis XIV* ſur la prétendue puiſſance du malheureux ſurintendant. Il fut jugé par des commiſſaires ; *Séguier*, ſon ennemi déclaré, fut un de ſes

juges, ainſi que *Puſſort*, allié de *Colbert*. *Le Tellier* le perſécutait avec violence. On diſait alors : *Le Tellier a plus d'envie que Fouquet ſoit pendu ; mais Colbert a plus peur qu'il ne le ſoit pas.* La commiſſion ne prononça qu'un banniſſement perpétuel ; ceux des juges qui, par leur fermeté, empêchèrent les autres d'aller plus loin, furent diſgraciés ; et on obtint du roi que *Fouquet*, qui aurait pu du fond de ſa retraite démaſquer ſes ennemis, ſerait mis dans une priſon perpétuelle. C'eſt ſous ces auſpices que *Colbert* parvint au miniſtère.

Ses premières opérations furent la remiſe des arrérages des tailles. Le tréſor ne ſacrifiait, par cet arrangement, que ce qu'il ne pouvait eſpérer de recouvrer. A la vérité, on joignit à cette remiſe une diminution de tailles ; mais elle fut bientôt remplacée, et au-delà, ſous une autre forme.

On retrancha le quatrième des rentes ; c'eſt-à-dire, qu'on fit banqueroute d'un quart de ce que le roi devait aux rentiers.

Depuis cette époque, on compta les années de l'adminiſtration de *Colbert* par des impôts et par des emprunts. Il eſt vrai que l'on prétend qu'il s'oppoſa aux emprunts : que même le premier préſident ayant propoſé à *Louis XIV* un emprunt au lieu d'un impôt qu'il voulait établir, et le roi l'ayant accepté, *Colbert* dit au premier préſident : *Vous venez d'ouvrir une plaie que vos petits-fils ne verront pas refermer.* Si ce trait eſt vrai, *Colbert* avait bien vu, mais il n'eſt pas plus excuſable, à moins qu'on n'établiſſe comme un principe de morale, qu'il eſt permis à un miniſtre de faire le mal, lorſque ce mal lui eſt néceſſaire pour conſerver ſa place.

Quant aux impôts, la forme la plus onéreuſe au peuple fut conſtamment préférée. Le code des aides, celui des gabelles, que *Colbert* publia, ſont un monument d'abſurdité et de tyrannie : il eſt impoſſible de porter plus loin le mépris des hommes ; il eſt impoſſible que le miniſtre qui a écrit ce code eût conſervé quelques ſentimens d'humanité ou de juſtice : dans ſes réglemens ſur les manufactures, on érigea en loi ce qui n'était que l'avis des fabricans habiles ſur la manière de fabriquer, et on ſoumit à des peines corporelles et infamantes les ouvriers qui ne ſe conformeraient pas à ces opinions. Enfin *Colbert*, n'ayant plus d'expédiens, imagina de faire une opération ſur les petites monnaies, et de ſoumettre à des droits les denrées qui ſervent à la ſubſiſtance du petit peuple de Paris. Il mourut ; et ſon enterrement fut troublé par la populace que ces dernières opérations avaient révoltée, et qui voulait déchirer ſon corps.

Tel fut *Colbert ;* et nous n'avons rien dit qui ne ſoit prouvé, ou par l'hiſtoire, ou par la ſuite même de ſes lois : comment donc cet homme eût-il une ſi grande réputation ? comment M. de *Voltaire*, l'ami de l'humanité, l'a-t-il appelé le *premier des humains ?* c'eſt ce qui nous reſte à expliquer.

Colbert établit de la régularité dans la recette des impôts, et de l'ordre dans les dépenſes. Cet ordre n'était pas de l'économie, les citoyens étaient toujours vexés ; mais les vexations étaient moins arbitraires. Les grands, les propriétaires riches étaient ménagés, le peuple ſouffrait ſeul, et ſes cris, étouffés par une adminiſtration vigilante et rigoureuſe, n'étaient pas entendus au milieu des fêtes de la cour.

La France, depuis les malheurs de *François I* juſqu'à la paix des Pyrénées, avait été dans un état de trouble et de déſaſtre, ſes frontières menacées et envahies, les guerres de religion, les guerres des grands contre *Richelieu* et *Mazarin*, la puiſſance des ſeigneurs dans les provinces ; toutes ces cauſes s'oppoſaient également à l'induſtrie du cultivateur et à celle de l'artiſan. Perſonne n'oſait et même ne pouvait faire d'avances, ni pour la culture, ni pour des entrepriſes de manufactures. Le commerce extérieur n'avait pu s'établir ; le commerce intérieur était languiſſant. On commença à reſpirer après la paix des Pyrénées ; les frontières étaient en ſureté, la paix régnait dans l'intérieur des provinces.

L'autorité du roi ne ſouffrait plus de partage, et les vexations particulières ceſſèrent d'être à craindre. Plus la nation avait été épuiſée, plus ſes progrès durent être rapides ; et il était naturel qu'on attribuât à *Colbert* ce qui était l'ouvrage des circonſtances.

Colbert parut avoir encouragé le commerce et les manufactures, parce qu'il fit beaucoup de lois ſur ces objets, et qu'on liſait dans le préambule qu'elles avaient pour objet de favoriſer le commerce et les manufactures.

La France n'avait jamais eu de marine ; elle en eut une ſous *Colbert*, non que ce miniſtre eût des connaiſſances dans la marine ; mais il dépenſa beaucoup, et il eut le bonheur de trouver des officiers de mer habiles, audacieux, et entreprenans.

Pluſieurs français tentèrent des établiſſemens dans les deux Indes ; et tantôt en les encourageant, tantôt en profitant de leur ruine, *Colbert* parvint à établir quelques colonies, qui, bien que faibles et mal adminiſtrées, paraiſſaient aux yeux des Français, alors peu inſtruits, avoir augmenté leur puiſſance et leurs richeſſes.

Enfin *Colbert*, en favoriſant les beaux-arts, en protégeant les gens de lettres, ſe fit des partiſans qui célébrèrent ſes louanges. La perſécution qu'il ſuſcita contre *Saint-Evremond*, l'excluſion des graces de la cour, par laquelle *la Fontaine* fut puni de ſon attachement pour *Fouquet*, la dureté de *Colbert* envers *Charles Perrault*, ſon injuſtice à l'égard de *Charles Patin*, annonçaient une ame étroite et dure, peu ſenſible aux arts, et ſeulement frappée de la vanité de les protéger : mais à peine ces petiteſſes furent-elles remarquées ; l'académie des ſciences établie, de grands voyages utiles aux ſciences, entrepris aux frais du roi, l'obſervatoire conſtruit, ſubjuguèrent les eſprits.

Colbert mourut, et ſes ſucceſſeurs le firent regretter. Ils n'eurent pas d'autres principes d'adminiſtration ; ils augmentèrent les impôts, et parurent moins occupés encore du bonheur du peuple. Les manufactures, le commerce, furent auſſi mal adminiſtrés et moins encouragés. La marine tomba ; la première guerre qui ſuivit ſa mort fut mêlée de revers, et la ſeconde fut malheureuſe.

Enfin, plus *Louvois* était haï, plus *Colbert*, ſon rival, gagnait dans l'opinion ; ſa conduite envers *Fouquet* fut preſque oubliée ; on lui pardonna une fortune immenſe et le faſte de ſa maiſon de Sceaux, en les comparant à la fortune ſcandaleuſe d'*Emeri*, aux prodigalités de *Fouquet*, et aux richeſſes des traitans de la guerre de la ſucceſſion.

A la mort de *Louis XIV* la réputation de *Colbert* augmenta encore : les principes de l'adminiſtration des finances, du commerce, et des manufactures, étaient inconnus ; et lorſqu'on commença en France à s'occuper de ces objets, ce fut pour adopter ſur ces matières l'opinion de *Colbert*.

On ſe plaignait de n'avoir plus de marine, et ſous lui la marine avait été floriſſante.

On regrettait la magnificence de la cour de *Louis XIV*. On ſentait les maux qu'avait cauſés la rigueur exercée contre les proteſtans, et l'on croyait que *Colbert* les avait protégés ; on était dégoûté de la guerre, et *Colbert* paſſait pour s'être oppoſé à la guerre.

Les dépenſes exceſſives qu'il feſait pendant la paix, pour ſatisfaire le goût de *Louis XIV*, paraiſſaient des moyens de faire fleurir dans l'Etat les arts de luxe, d'animer les manufactures, de rendre les étrangers tributaires de notre induſtrie.

Ce n'était pas après les opérations de *Law*, et le hauſſement exceſſif des monnaies, qu'on pouvait reprocher à *Colbert* les retranchemens des rentes, et une faible augmentation dans la valeur du marc d'argent.

M. de *Voltaire* trouva donc la réputation de *Colbert* établie, et il ſuivit l'opinion de ſon ſiècle : on ne peut lui en faire un reproche. Ce qui dans un homme occupé d'études politiques ſerait une preuve d'ignorance, ou d'un penchant ſecret pour des principes oppreſſeurs, n'eſt qu'une erreur très-pardonnable dans un écrivain qui a cru pouvoir s'en rapporter à l'opinion des hommes les plus éclairés de l'époque où il écrivait; et lorſque c'eſt l'amour des arts, de la paix, et de la tolérance, qui a inſpiré cette erreur, il y aurait de l'injuſtice à ne point la pardonner. Depuis ce temps, la ſcience de l'adminiſtration a fait des progrès, ou plutôt elle a été créée du moins en France, et *Colbert* a été traité avec d'autant plus de ſévérité que l'enthouſiaſme avait été plus vif.

On aurait tort ſans doute de lui reprocher d'avoir ignoré ce que perſonne ne ſavait de ſon temps. On doit louer ſon application au travail, ſon exactitude ; mais ni ſa conduite envers *Fouquet*, ni les moyens ruineux qu'il employa pour ſoutenir aux dépens du peuple le faſte de la cour, ni la dureté de ſes réglemens pour les manufactures, ni la barbarie du code des aides et des gabelles, ni les opérations ſur les monnaies, ni les retranchemens des rentes, ne peuvent être excuſés.

On peut le regarder comme un homme habile, mais non comme une homme de génie; ce nom ne convient, en politique, qu'à ceux qui s'élèvent au-deſſus des opinions et des idées même des hommes éclairés de leur ſiècle. On peut moins encore le regarder comme un homme vertueux; car ce nom n'eſt dû qu'au miniſtre qui n'a jamais ſacrifié ni la nation à la cour, ni la juſtice à ſes intérêts. (*Note des éditeurs.*)

(16) Le peuple, ce monſtre féroce et aveugle, déteſtait le grand *Colbert*, au point qu'il voulut déterrer ſon corps ; mais la voix des gens ſenſés, qui prévaut à la longue, a rendu ſa mémoire à jamais chère et reſpectable.

(17) *Louis XIV.*

(18) L'académie des ſciences, dont les mémoires ſont eſtimés dans toute l'Europe.

On liſait dans l'édition de 1723 :

Ici de mille eſprits les efforts curieux
Meſurent l'univers et liſent dans les cieux.

Deſcartes, répandant ſa lumière féconde,
Franchit d'un vol hardi les limites du monde.

Ces vers ſe retrouvent dans l'édition de Londres. Ce fut dans ce voyage en Angleterre que M. de *Voltaire* connut et adopta le ſyſtême de *Newton*, dans un temps où très-peu de mathématiciens l'avaient étudié, où les géomètres les plus illuſtres du continent l'attaquaient encore, où le ſage *Fontenelle* reprochait à ce ſyſtême de ramener les qualités occultes *que Deſcartes avait bannies de la phyſique*.

(19) *Louis de Bourbon*, appelé communément *le grand Condé*, et *Henri* vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands capitaines de leur temps; tous deux ont remporté de grandes victoires, et acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du prince de *Condé* ſemblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, et celui de M. de *Turenne* pour toute une campagne. Au moins eſt-il certain que M. de *Turenne* remporta des avantages ſur le grand *Condé* à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes; cependant on n'oſe point décider quel était le plus grand-homme.

(20) Le maréchal de *Catinat*, né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde et de la Marſaille, et obéit enſuite ſans murmurer au maréchal de *Villeroi*, qui lui envoyait des ordres ſans le conſulter. Il quitta le commandement ſans peine, ne ſe plaignit jamais de perſonne, ne demanda rien au roi, mourut en philoſophe dans une petite maiſon de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté ni diminué ſon bien, et n'ayant jamais démenti un moment ſon caractère de modération.

(21) Le maréchal de *Vauban*, né en 1633, le plus grand ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, ſelon ſa nouvelle manière, trois cents places anciennes, et en a bâti trente-trois; il a conduit cinquante-trois ſiéges, et s'eſt trouvé à cent quarante actions; il a laiſſé douze volumes manuſcrits, pleins de projets pour le bien de l'Etat, dont aucun n'a encore été exécuté. Il était de l'académie des ſciences, et lui a fait plus d'honneur que perſonne, en feſant ſervir les mathématiques à l'avantage de ſa patrie.

(22) *François-Henri de Montmorenci*, qui prit le nom de *Luxembourg*, maréchal de France, duc et pair, gagna la

bataille de Caſſel, ſous les ordres de *Monſieur*, frère de *Louis XIV*, et remporta en chef les fameuſes victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerque, de Nerwinde; conquit des provinces au roi. Il fut mis à la baſtille, et reçut mille dégoûts des miniſtres.

Au lieu du ſecond vers, on liſait dans quelques éditions :

Luxembourg de ſon nom remplit toute la terre.

(23) On s'était propoſé de ne parler dans ce poëme d'aucun homme vivant; on ne s'eſt écarté de cette règle qu'en faveur du maréchal duc de *Villars*.

Il a gagné la bataille de Fredelingue et celle du premier Hochſtet. Il eſt à remarquer qu'il occupa dans cette bataille le même terrain où ſe poſta depuis le duc de *Marlborough*, lorſqu'il remporta contre d'autres généraux cette grande victoire du ſecond Hochſtet, ſi fatale à la France. Depuis, le maréchal de *Villars*, ayant repris le commandement des armées, donna la fameuſe bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, et qui ne fut perdue que quand le maréchal fut bleſſé.

Enfin en 1712, lorſque les ennemis menaçaient de venir à Paris, et qu'on délibérait ſi *Louis XIV* quitterait Verſailles, le maréchal de *Villars* battit le prince *Eugène* à Denain, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à Marchiènes, fit lever le ſiége de Landrecie, prit Douay, Queſnoy, Bouchain, &c. à diſcrétion, et fit enſuite la paix à Raſtat au nom du roi, avec le même prince *Eugène*, plénipotentiaire de l'empereur.

On prétend que ce beau vers

Diſputant le tonnerre à l'aigle des Céſars,

ſe trouve dans les œuvres de l'abbé *Cottin*.

(24) Feu M. le duc de *Bourgogne*.

(25) Ce poëme fut compoſé dans l'enfance de *Louis XV*.

(26) Vrai portrait de *Philippe* duc d'Orléans, régent du royaume.

(27) Dans le temps que cela fut écrit, la branche de France et la branche d'Eſpagne ſemblaient déſunies.

Fin des Notes du Chant ſeptième.

VARIANTES

DU CHANT SEPTIEME.

(*a*) TOUT le commencement de ce chant eſt entièrement différent dans les premières éditions.

Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs ;
Un ſilence profond régnait dans l'univers.
Henri, près d'affronter de nouvelles alarmes,
Endormi dans ſon camp repoſait ſur ſes armes.
Un héros, deſcendu de la voûte des cieux,
Miniſtre de DIEU même, apparut à ſes yeux :
C'était ce ſaint guerrier, qui, loin du bord celtique,
Alla vaincre et mourir ſur les ſables d'Afrique ;
Le généreux Louis, le père des Bourbons,
A qui DIEU prodigua ſes plus auguſtes dons.
Sur ſa tête éclatait un brillant diadême ;
Au front du nouveau prince il le poſa lui-même :
„ Recevez-le, dit-il, de la main de Louis.
Acceptez-moi pour père, et devenez mon fils.
La vertu, qui toujours vous guida ſur ma trace,
Du temps qui nous ſépare a rapproché l'eſpace ;
Je reconnais mon ſang que DIEU vous a tranſmis ;
Tout l'eſpoir de ma race en vous ſeul eſt remis.
Mais ce ſceptre, mon fils, ne doit point vous ſuffire ;
Poſſédez ma ſageſſe ainſi que mon empire.
C'eſt peu qu'un vain éclat, qui paſſe et qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne et que la mort détruit ;
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile.
D'un bien plus précieux oſez être jaloux :
Si DIEU ne vous éclaire, il n'a rien fait pour vous.
Quand verrai-je, ô mon fils, votre vertu guerrière,
Comme ſous ſon appui, marcher à ſa lumière ?

Mais qu'ils ſont encor loin ces temps, ces heureux temps,
Où DIEU doit vous compter au rang de ſes enfans !
Que vous éprouverez de faibleſſes honteuſes !
Et que vous marcherez dans des routes trompeuſes !
Oſez ſuivre mes pas par de nouveaux chemins,
Et venez de la France apprendre les deſtins. „
Henri crut, à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux en un moment pénétrer la carrière ;
Comme on voit dans la nuit la foudre et les éclairs
Courir d'un pôle à l'autre, et diviſer les airs.
Parmi ces tourbillons, que d'une main féconde
Diſpoſa l'Eternel au premier jour du monde,
Eſt un globe élevé dans le faîte des cieux,
Dont l'éclat ſe dérobe à nos profanes yeux ;
C'eſt là que le Très-Haut forme à ſa reſſemblance
Ces eſprits immortels, enfans de ſon eſſence,
Qui, ſoudain répandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps, et peuplent l'univers.
Là ſont après la mort nos ames replongées,
De leur priſon groſſière à jamais dégagées ;
Quand le Dieu qui les fit les rappelle en ſon ſein,
D'une courſe rapide elles volent ſoudain :
Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines,
Avec un bruit confus tomber du haut des chênes,
Lorſque les aquilons, meſſagers des hivers,
Ramènent la froidure et ſifflent dans les airs ;
Ainſi la mort entraîne en ces lieux redoutables
Des mortels paſſagers les troupes innombrables.

(*b*) Il y a dans l'édition de 1727, après ces vers :

Leurs tourmens et leurs vœux, leur foi, leur ignorance,
Comme ſans châtiment reſtent ſans récompenſe ;
DIEU ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça ſi loin d'eux.
Il ne les juge point, tel qu'un injuſte maître,
Sur les chrétiennes lois qu'ils n'ont point pu connaître,
Sur le zèle emporté de leurs ſaintes fureurs,
Mais ſur la ſimple loi qui parle à tous les cœurs.

La

La nature ici-bas, ſa fille et notre mère,
Nous inſtruit en ſon nom, nous guide, nous éclaire;
De l'inſtinct des vertus elle aime à nous remplir,
Et dans nos premiers ans nous enſeigne à rougir;
Mais pure en notre enfance, et par l'âge altérée,
Elle pleure ſes fils dont elle eſt ignorée:
Elle pleure; et ſes cris, que nous n'entendons pas,
S'élèvent contre nous dans la nuit du trépas.

Et dans l'édition de 1723, après ce vers:

Des mortels paſſagers les troupes innombrables,

on liſait:

Un juge incorruptible, avec d'égales lois,
Y ramaſſe à ſes pieds les peuples et les rois.
Tout frémit devant lui; les morts, dans le ſilence,
Attendent en tremblant l'éternelle ſentence;
Lui qui dans un moment voit, entend, connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les abſout;
De ſes miniſtres ſaints la troupe inexorable
Sépare inceſſamment l'innocent du coupable;
Donne aux uns des plaiſirs, aux autres des tourmens,
Des vertus et du crime éternels monumens.
Mais d'où partent, grand DIEU, ces cris épouvantables?

(*c*) Au lieu de ce vers et des onze ſuivans, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723:

D'abord de tous côtés s'offrent ſur leur paſſage
Le déſeſpoir, la mort, la fureur, le carnage;
Et ces vices affreux, ſuivis par les douleurs,
Formés dans les enfers, ou plutôt dans nos cœurs;
L'Orgueil au front d'airain, la lâche Perfidie,
Qui d'abord en rampant ſe cache et s'humilie,
Puis tout-à-coup levant un homicide bras,
Fait ſiffler ſes ſerpens, et porte le trépas;

L'Avarice au teint pâle, et la Haine et l'Envie ;
Le Menſonge, et ſurtout ſa ſœur l'Hypocriſie,
Qui, les regards baiſſés, l'encenſoir à la main,
Diſtille en ſoupirant ſa rage et ſon venin.
Le faux zèle éclatant, &c.

(*d*) Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs ?

Au lieu de ce vers et des ſept qui le ſuivent, en voici huit autres que l'on lit dans l'édition de 1723 :

Le ſujet révolté, le lâche adulateur,
Le juge corrompu, l'infame délateur ;
Ceux même qui, nourris au ſein de la molleſſe,
N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faibleſſe ;
Ceux qui, livrés ſans crainte à des penchans flatteurs,
N'ont connu, n'ont aimé que leurs douces erreurs ;
Tous enfin, de la mort éternelles victimes,
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes.
Le généreux Henri, &c.

Et dans celle de 1737, voici comme ces derniers vers ſont tournés :

Il eſt, il eſt auſſi, dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs ;
Des foules de mortels noyés dans la molleſſe,
Qu'entraîna le plaiſir, qu'endormit la pareſſe, &c.

On voit par tous ces différens changemens avec quelle extrême attention et avec quelle ſévérité l'auteur a revu ſon ouvrage ; c'eſt ainſi que doit en uſer quiconque travaille pour la poſtérité.

(*e*) Dans l'édition de 1723 on lit ces vers, que l'auteur a ſupprimés dans les autres éditions ; les voici donc :

Antoine de Navarre, avec des yeux ſurpris,
Voit Henri qui s'avance, et reconnaît ſon fils :
Le héros attendri tombe aux pieds de ſon père ;
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſi chère,

Trois fois ſon père échappe à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Cependant il apprend à cette ombre charmée
Sa grandeur, ſes deſſeins, l'ordre de ſon armée,
Et ſes premiers travaux, et ſes derniers exploits.
Tous les héros en foule accouraient à ſa voix.
Les Martels, les Pepins l'écoutaient en ſilence,
Et reſpectaient en lui la gloire de la France.
Enfin le ſaint guerrier, pourſuivant ſes deſſeins,
„ Suivez mes pas, dit-il, au temple des deſtins,
Avançons; il eſt temps de vous faire connaître
Les rois et les héros qui de vous doivent naître.
De ce temple déjà vous voyez les remparts,
Et ſes portes d'airain, &c.

(*f*) M. de *Voltaire* avait changé ainſi les deux vers ſur M. de *Vauban :*

Ce héros dont la main raffermit nos remparts,
C'eſt Vauban, c'eſt l'ami des vertus et des arts.

Mais dans les dernières éditions, il les a rétablis tels qu'ils étaient dans la première; ils rappellent ces vers d'Athalie :

Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit du faible rempart de nos portes d'airain.

(*g*) Au lieu de ce vers, et des dix-huit qui le ſuivent, voici ce que met l'édition de 1723 :

De l'empire français douce et frêle eſpérance :
„ O vous, qui gouvernez les jours de ſon enfance,
Vous, Villeroi, Fleuri, conſervez ſous nos yeux
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux !
Conduiſez par la main ſon enfance docile :
Le ſentier des vertus à cet âge eſt facile ;
Age heureux, où ſon cœur, exempt de paſſion,
N'a point du vice encor reçu l'impreſſion ;

Où d'une cour trompeuſe, ardente à nous ſéduire,
Le ſouffle empoiſonné ne peut encor lui nuire !
Age heureux, où lui-même ignorant ſon pouvoir,
Vit tranquille et ſoumis aux règles du devoir !
Qu'au ſortir de l'enfance il puiſſe ſe connaître ;
Qu'il ſonge qu'il eſt homme en voyant qu'il eſt maître ;
Qu'attentif aux beſoins des peuples malheureux,
Il ne les charge point de fardeaux rigoureux ;
Qu'il aime à pardonner ; qu'il donne avec prudence
Aux ſervices rendus leur juſte récompenſe ;
Qu'il ne permette pas qu'un miniſtre inſolent
Change ſon règne aimable en un joug accablant :
Que la ſimple vertu, de ſoutiens dépourvue,
Par ſes ſages bienfaits ſoit toujours prévenue ;
Que de l'amitié même il chériſſe les lois,
Bien pur, préſent du ciel, et peu connu des rois ;
Et que, digne en effet de la grandeur ſuprême,
Il imite, s'il peut, Henri quatre et moi-même !

(*h*) Il y a dans l'édition de 1727 :

Malheureux toutefois dans le cours de ſa vie,
D'avoir reçu du ciel un trop vaſte génie.

Et dans celle de 1723, imprimée l'année même de la mort du régent, il n'y avait que ces quatre vers :

Près de ce jeune roi, regardez ce héros,
Propre à tous les emplois, né pour tous les travaux ;
Il unit les talens d'un ſujet et d'un maître :
Il n'eſt pas roi, mon fils, mais il enſeigne à l'être.

Fin des Variantes du Chant ſeptième.

NOTES

DU CHANT HUITIEME.

(1) Il se fit déclarer, par la partie du parlement qui lui demeura attachée, lieutenant-général de l'Etat et royaume de France.

(2) *Les Lorrains.* Le chevalier d'*Aumale*, dont il est si souvent parlé, et son frère le duc étaient de la maison de *Lorraine.*

Charles-Emmanuel duc de *Nemours*, frère utérin du duc de *Mayenne.*

La Châtre était un des maréchaux de la Ligue, que l'on appelait *des bâtards*, qui se feraient un jour légitimer aux dépens de leur père. En effet *la Châtre* fit sa paix depuis, et *Henri* lui confirma la dignité de maréchal de France.

(3) *Joyeuse* est le même dont il est parlé au quatrième chant, note 1.

Saint-Paul, soldat de fortune, fait maréchal par le même duc de *Mayenne*, homme emporté et d'une violence extrême. Il fut tué par le duc de *Guise*, fils du *balafré.*

Brissac s'était jeté dans le parti de la Ligue par indignation contre *Henri III*, qui avait dit qu'il n'était bon ni sur terre ni sur mer. Il négocia depuis secrètement avec *Henri IV*, et lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de maréchal de France.

(4) Le comte d'*Egmont*, fils de l'amiral d'*Egmont*, qui fut décapité à Bruxelles avec le prince de *Horn.*

Le fils étant resté dans le parti de *Philippe II*, roi d'Espagne, fut envoyé au secours du duc de *Mayenne*, à la tête de dix huit cents lances. A son entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville : celui qui le haranguait ayant mêlé dans son discours les louanges de l'amiral d'*Egmont* son père : *Ne parlez pas de lui*, dit le comte, *il méritait la mort, c'était un rebelle.* Paroles d'autant plus condamnables que c'était à des rebelles qu'il parlait, et dont il venait défendre la cause.

(5) Ce fut dans une plaine, entre l'Iton et l'Eure, que ſe donna la bataille d'Ivry, le 14 mars 1590.

(6) *Jean d'Aumont*, maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de *Pierre d'Aumont*, gentilhomme de la chambre, et de *Françoiſe de Sulli*, héritière de l'ancienne maiſon de *Sulli*. Il ſervit ſous les rois *Henri II*, *François II*, *Charles IX*, *Henri III*, et *Henri IV*.

(7) *Henri de Gontaud de Biron*, maréchal de France, grand-maître de l'artillerie, était un grand-homme de guerre; il commandait à Ivry le corps de réſerve, et contribua au gain de la bataille en ſe préſentant à propos à l'ennemi. Il dit à *Henri le grand* après la victoire : *Sire, vous avez fait ce que devait faire Biron, et Biron ce que devait faire le roi.* Ce maréchal fut tué d'un coup de canon, en 1592, au ſiége d'Epernai.

(8) *Charles Gontaud de Biron*, maréchal, et duc et pair, fils du précédent, conſpira depuis contre *Henri IV*, et fut décapité dans la cour de la baſtille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui ſervirent à l'échafaud.

(9) Dans Britannicus, *Agrippine*, en parlant du ſoin qu'elle a eu de donner à *Néron* des inſtituteurs vertueux, dit :

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis.... Rome alors eſtimait leurs vertus.

(10) *Roſni*, depuis duc de *Sulli*, ſurintendant des finances, grand-maître de l'artillerie, fait maréchal de France après la mort de *Henri IV*, reçut ſept bleſſures à la bataille d'Ivry. Il naquit à Roſni en 1559, et mourut à Villebon en 1641. Ainſi il avait vu *Henri II* et *Louis XIV*. Il fut grand-voyer et grand-maître de l'artillerie, grand-maître des ports de France, ſurintendant des finances, duc et pair et maréchal de France. C'eſt le ſeul homme à qui on ait jamais donné le bâton de maréchal comme une marque de diſgrace. Il ne l'eut qu'en échange de la charge de grand-maître de l'artillerie, que la reine régente lui ôta en 1634. Il était très-brave homme de guerre, et encore meilleur miniſtre, incapable de tromper le roi et d'être trompé par les financiers; il fut inflexible pour les courtiſans, dont l'avidité eſt inſatiable, et qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de *Henri IV*.

Ils l'appelaient le *Négatif*, et l'on disait que le mot de *oui* n'était jamais dans sa bouche. Avec cette vertu sévère il ne plut jamais qu'à son maître, et le moment de la mort de *Henri IV* fut celui de sa disgrace. Le roi *Louis XIII* le fit revenir à la cour quelques années après pour lui demander ses avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance. Les jeunes courtisans qui gouvernaient *Louis XIII* voulurent, selon l'usage, donner des ridicules à ce vieux ministre, qui reparaissait dans une jeune cour avec des habits et des airs de mode passés depuis long-temps. Le duc de *Sulli*, qui s'en aperçut, dit au roi : *Sire, quand le roi votre père, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de me consulter, nous ne commençions à parler d'affaires qu'au préalable on n'eût fait passer dans l'antichambre les baladins et les bouffons de la cour.*

Il composa dans la solitude de *Sulli* des mémoires, dans lesquels règne un air d'honnête homme, avec un style naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de sa façon, qui ne valent pas plus que sa prose. Voici ceux qu'il composa en se retirant de la cour, sous la régence de *Marie de Médicis*.

Adieu maisons, châteaux, armes, canons du roi ;
Adieu conseils, trésors déposés à ma foi ;
Adieu munitions, adieu grands équipages ;
Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages ;
Adieu faveurs, grandeurs, adieu le temps qui court ;
Adieu les amitiés et les amis de cour, &c.

Il ne voulut jamais changer de religion ; cependant il fut des premiers à conseiller à *Henri IV* d'aller à la messe. Le cardinal du *Perron* l'exhortant un jour à quitter le calvinisme, il lui répondit : *Je me ferai catholique quand vous aurez supprimé l'évangile ; car il est si contraire à l'Eglise romaine que je ne peux pas croire que l'un et l'autre aient été inspirés par le même esprit.*

Le pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louanges sur la sagesse de son ministère ; le pape finissait sa lettre comme un bon pasteur, par prier DIEU qu'il ramenât sa brebis égarée, et conjurait le duc de *Sulli* de se servir de ses lumières pour entrer dans la bonne voie. Le duc lui répondit sur le même ton ; il l'assura qu'il priait DIEU tous les jours pour la conversion de sa sainteté. Cette lettre est dans ses mémoires.

Ce ſont les écrivains qui font la réputation des miniſtres. Pour les bien juger, il faudrait non-ſeulement connaître les principes de l'adminiſtration, mais encore avoir lu les lois, les réglemens que ces miniſtres ont faits, et ſavoir qu'elle a été l'influence de ces lois, de ces réglemens, ſur la nation entière, ſur les différentes provinces. Preſque perſonne ne prend cette peine; et on juge les miniſtres ſur la parole des hiſtoriens ou des écrivains politiques.

Sulli et *Colbert* en ſont un exemple frappant. Sous le règne de *Louis XIV*, les gens de lettres français étaient en général plongés dans une ignorance profonde ſur tout ce qui regardait l'adminiſtration d'un Etat; et les hommes qui ſe mêlaient d'affaires étaient hors d'état d'écrire deux phraſes qu'on pût lire. Le ſyſtême tourna vers ces objets les eſprits des hommes de tous les ordres. On s'occupa beaucoup de commerce; et comme *Colbert* avait fait un grand nombre de réglemens ſur les manufactures; comme il avait encouragé le commerce maritime, formé des compagnies, il devint dans tous les écrits le modèle des grands miniſtres. Cependant les ſciences politiques firent par-tout des progrès; on cherchait à les appuyer ſur des principes généraux et fixes, on en trouva quelques-uns. On obſerva dans l'adminiſtration de *Colbert* un grand nombre de défauts; mais on avait beſoin d'offrir un autre objet à l'admiration publique, et on choiſit *Sulli :* le choix était heureux. Miniſtre, confident, ami, d'un roi dont la mémoire eſt chérie et reſpectée, il avait conſervé la réputation d'un homme d'une vertu forte, d'une franchiſe auſtère; il avait été un ſévère économe du tréſor public : on oppoſa donc *Sulli* à *Colbert*. On alla plus loin; on ſuppoſa que chacun de ces miniſtres avait un ſyſtême d'adminiſtration, que ces ſyſtêmes étaient oppoſés; que l'un voulait favoriſer l'agriculture, tandis que l'autre la ſacrifiait à l'encouragement des manufactures. Mais il eſt facile, en liſant les lois qu'ils ont faites, de voir que ni l'un ni l'autre n'eurent jamais un ſyſtême : de leur temps il était même impoſſible d'en avoir. *Sulli* fut ſupérieur à *Colbert*, parce qu'il s'oppoſait avec courage aux dépenſes que *Henri* voulait faire par généroſité ou par faibleſſe; au lieu que *Colbert* flatta le goût de *Louis XIV* pour les fêtes et la pompe de la cour; que *Sulli* mérita la confiance de *Henri IV* en ſacrifiant pour lui ſes biens et ſon ſang; et que *Colbert*, après avoir gagné la confiance de *Mazarin*, en l'aidant à augmenter ſes tréſors, obtint celle de *Louis XIV*, en ſe rendant le délateur de *Fouquet* et l'inſtrument de ſa perte; que *Sulli*, terrible aux

courtiſans,

courtiſans, voulait ménager le peuple; et que *Colbert* ſacrifia toujours le peuple à la cour.

Sulli n'encouragea le commerce des blés que par des permiſſions particulières d'exporter, plus fréquentes à la vérité que du temps de *Colbert;* mais qu'il feſait auſſi quelquefois acheter; conduite qu'un miniſtre, même très-corrompu, n'oſerait avouer de nos jours.

Tous deux n'encouragèrent de même les manufactures que par des dons et des priviléges. Ils ne ſongèrent ni l'un ni l'autre à rendre moins onéreuſes les lois fiſcales: ſi elles furent moins dures ſous *Sulli*, il faut moins en faire honneur à ſon caractère qu'aux circonſtances, qui n'auraient point permis cet abus de l'autorité royale.

En un mot *Sulli* fut un homme vertueux pour ſon ſiècle, parce qu'on n'eut à lui reprocher aucune action regardée dans ſon ſiècle comme vile ou criminelle; mais on ne peut dire qu'il fut un grand miniſtre, et encore moins le propoſer pour modèle. Un général, qui de nos jours ferait la guerre comme du *Gueſclin*, ſerait vraiſemblablement battu.

Sulli eut des défauts et des faibleſſes. Ami de *Henri IV*, il était trop jaloux de ſa faveur; fier avec les grands ſes égaux, il eut avec ſes inférieurs toutes les petiteſſes de la vanité; ſa probité était incorruptible; mais il aimait à s'enrichir, et ne négligea aucun des moyens regardés alors comme permis. Obligé de ſe retirer après la mort de *Henri IV*, il eut la faibleſſe de regretter ſa place, et de ſe conduire en quelques occaſions comme s'il eût déſiré d'avoir part au gouvernement incertain et orageux de *Louis XIII*. Il eſt vrai que le mot célèbre, cité par M. de *Voltaire*, eſt une belle réparation de cette faibleſſe, ſi pourtant elle eſt auſſi réelle que l'ont prétendu ſes ennemis.

Nangis, homme d'un grand mérite et d'une véritable vertu: il avait conſeillé à *Henri III* de ne point faire aſſaſſiner le duc de *Guiſe*, mais d'avoir le courage de le juger ſelon les lois.

Crillon était ſurnommé *le brave*. Il offrit à *Henri IV* de ſe battre contre ce même duc de *Guiſe*. C'eſt à ce *Crillon* que *Henri le grand* écrivit: *Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas..... Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort et à travers.*

(11) *Henri de la Tour d'Orliegues*, vicomte de *Turenne*, maréchal de France. *Henri le grand* le maria à *Charlotte de la Mark*, princeſſe de Sedan, en 1591. La nuit de ſes noces le maréchal alla prendre Stenay d'aſſaut.

(12) La ſouveraineté de Sedan, acquiſe par *Henri de Turenne*, fut perdue par *Frèderic Maurice*, duc de Bouillon, ſon fils; qui, ayant trempé dans la conſpiration de *Cinq-Mars* contre *Louis XIII*, ou plutôt contre le cardinal de *Richelieu*, donna Sedan pour conſerver ſa vie: il eut, en échange de ſa ſouveraineté, de très-grandes terres plus conſidérables en revenu, mais qui donnaient plus de richeſſes et moins de puiſſance.

(13) *Claude*, duc de *la Trimouille*, était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage et une ambition démeſurée, de grandes richeſſes, et était le ſeigneur le plus conſidérable parmi les calviniſtes. Il mourut à trente-huit ans.

(14) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux: il commença par être ſimple ſoldat, et finit par être connétable ſous *Louis XIII*.

Balſac de Clermont d'Entragues, oncle de la fameuſe marquiſe de *Verneuil*, fut tué à la bataille d'Ivry; *Feuquières* et de *Nesle*, capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués auſſi.

(15) On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit *Henri IV* à la journée d'Ivry: *Ralliez-vous à mon panache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur et de la gloire.*

(16) La baïonnette au bout du fuſil ne fut en uſage que long-temps après. Le nom de *baïonnette* vient de Baïonne, où l'on fit les premières baïonnettes.

(17) *Dupleſſis-Mornai* eut deux chevaux tués ſous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le ſang-froid dont on le loue ici.

(18) Le duc de *Biron* fut bleſſé à Ivry; mais ce fut au combat de Fontaine-Françaiſe que *Henri le grand* lui ſauva la vie. On a tranſporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui, n'étant point un fait principal, peut être aiſément déplacé.

(19) Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale que *Henri IV* fut bleſſé: il eut la bonté depuis de mettre dans ſes gardes le ſoldat qui l'avait bleſſé.

Le lecteur s'aperçoit bien ſans doute que l'on n'a pu parler de tous les combats de *Henri le grand*, dans un poëme où il faut obſerver l'unité d'action. Ce prince fut bleſſé à Aumale;

il ſauva la vie au maréchal de *Biron* à Fontaine-Françaiſe. Ce ſont-là des événemens qui méritent d'être mis en œuvre par le poëte ; mais il ne peut les placer dans les temps où ils ſont arrivés : il faut qu'il raſſemble, autant qu'il peut, ces actions ſéparées ; qu'il les rapporte à la même époque ; en un mot, qu'il compoſe un tout de diverſes parties ; ſans cela, il eſt abſolument impoſſible de faire un poëme épique fondé ſur une hiſtoire.

Henri IV ne fut donc point bleſſé à Ivry, mais il courut un grand riſque de la vie ; il fut même enveloppé de trois cornettes Valonnes, et y aurait péri s'il n'eût été dégagé par le maréchal d'*Aumont* et par le duc de *la Trimouille*. Les ſiens le crurent mort quelque temps, et jetèrent de grands cris de joie quand ils le virent revenir, l'épée à la main, tout couvert du ſang des ennemis.

Je remarquerai qu'après la bleſſure du roi à Aumale, *Dupleſſis-Mornai* lui écrivit : SIRE, *Vous avez aſſez fait l'Alexandre, il eſt temps que vous faſſiez le Céſar ; c'eſt à nous à mourir pour votre majeſté, et ce vous eſt gloire, à vous*, SIRE, *de vivre pour nous, et j'oſe vous dire que ce vous eſt devoir.*

Fin des Notes du Chant huitième.

VARIANTES

DU CHANT HUITIEME.

(*a*) VOICI le commencement de ce chant dans l'édition de 1723 :

Paris toujours injuſte et toujours furieux,
De la mort de ſon roi rendait graces aux cieux.
Le peuple, qui jamais n'a connu la prudence,
S'enivrait follement de ſa vaine eſpérance ;
Mais Philippe, au récit de la mort de Valois,
Tremble dans ſes Etats pour la première fois.
Il voyait des Bourbons les forces réunies ;
Du trône ſous leurs pas les routes applanies ;
Un chef infatigable et plein de fermeté,
Inſtruit par le travail et par l'adverſité ;
Et qui pouvait bientôt, conduit par la vengeance,
Reporter dans Madrid les malheurs de la France ;
Il crut qu'il était temps d'envoyer un ſecours
Demandé ſi long-temps, et différé toujours.
Des rives de l'Eſcaut, ſur les bords de la Seine,
Le malheureux Egmont vint ſe joindre à Mayenne.

(*b*) Il manque ces quatre vers-ci qui ſont dans l'édition de 1723 :

Henri, loin des remparts de la ville alarmée,
Aux campagnes d'Ivry conduiſit ſon armée ;
Attirant ſur ſes pas Mayenne et ſes Ligueurs,
Que leur aveuglement pouſſait à leurs malheurs.

L'auteur les a retranchés, afin que ces mots *loin des remparts*, ne nuiſiſſent pas à l'unité de lieu.

(*c*) Après ce vers, on lit les ſuivans dans l'édition de 1723 :

Là, ſouvent les bergers, conduiſant leurs troupeaux,
Du ſon de leur muſette éveillaient les échos ;
Là, les nymphes d'Anet, d'une courſe rapide,
Suivaient le daim léger et le chevreuil timide ;
Les tranquilles zéphyrs habitaient ſur ces bords ;
Cérès y répandait ſes utiles tréſors.
C'eſt là que le deſtin guida les deux armées,
D'une chaleur égale au combat animées ;
Cérès en un moment vit leurs fiers bataillons
Ravager ſes bienfaits naiſſans dans les ſillons.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent ;
Dans le fond des forêts les nymphes ſe cachèrent.
Le berger plein d'effroi, chaſſé de ces beaux lieux,
Du ſein de ſon foyer fuit les larmes aux yeux.

(*d*) Voyez la variante (*g*).

(*e*) On voit dans l'édition de 1723 ce qui ſuit :

Sanci, brave guerrier, miniſtre, magiſtrat,
Eſtimé dans l'armée, à la cour, au ſénat ;
La Trimouille, Clermont, Tournemine et d'Angenne ;
Et ce fier ennemi de la pourpre romaine,
Mornai, dont l'éloquence égale la valeur,
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
Là paraiſſaient Givri, Noailles, et Feuquières,
Le malheureux de Neſle, et l'heureux Leſdiguières.

Nicolas de Harlai de Sanci fut ſucceſſivement conſeiller au parlement, maître des requêtes, ambaſſadeur en Angleterre et en Allemagne, colonel-général des Suiſſes, premier maître-d'hôtel du roi, ſurintendant des finances, et réunit ainſi en ſa perſonne, le miniſtère, la magiſtrature, et le commandement des armées. Il était fils de *Robert de Harlai*, conſeiller au parlement, et de *Jacqueline Morvilliers ;* il naquit en 1546, et mourut en 1629.

N'étant encore que maître des requêtes, il ſe trouva dans le conſeil de *Henri III*, lorſqu'on délibérait ſur les moyens de ſoutenir la guerre contre la Ligue ; il propoſa de lever une armée

de Suiſſes. Le conſeil, qui ſavait que le roi n'avait pas un ſou, ſe moqua de lui : *Meſſieurs*, dit Sanci, *puiſque de tous ceux qui ont reçu du roi tant de bienfaits il ne s'en trouve pas un qui veuille le ſecourir, je vous déclare que ce ſera moi qui leverai cette armée.* On lui donna ſur le champ la commiſſion et point d'argent, et il partit pour la Suiſſe. Jamais négociation ne fut ſi ſingulière: d'abord il perſuada aux Génevois et aux Suiſſes de faire la guerre au duc de Savoie, conjointement avec la France; il leur promit de la cavalerie, qu'il ne leur donna point; il leur fit lever dix mille hommes d'infanterie, et les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il ſe vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au duc de Savoie; enſuite il ſut tellement gagner les Suiſſes, qu'il engagea l'armée à marcher au ſecours du roi. Ainſi on vit pour la première fois les Suiſſes donner des hommes et de l'argent.

Sanci, dans cette négociation, dépenſa une partie de ſes biens; il mit en gage ſes pierreries, et entre autres ce fameux diamant, nommé *le Sanci*, qui eſt à préſent à la couronne.

Ce diamant, qui paſſait pour le plus beau de l'Europe, avait d'abord appartenu au malheureux roi de Portugal, dom *Antoine*, chaſſé de ſon pays par *Philippe II :* dom *Antoine* s'était réfugié en France, n'ayant pour tout bien qu'une ſelle garnie de pierreries, et un petit coffre dans lequel il y avait quelques diamans. Celui dont il eſt queſtion, eſt un diamant aſſez large, qu'il mettait à ſon chapeau et qu'il aimait beaucoup. Ce fut celui dont il ſe défit le dernier; il le mit en gage entre les mains de *Sanci*, qui lui prêta quarante mille francs ſur cet effet. Le roi n'étant point en état de rendre cette ſomme, le diamant demeura à *Sanci*, qui fut honteux d'avoir, pour une ſomme ſi modique, une pièce d'un ſi grand prix. Il envoya dix mille écus au roi dom *Antoine*, et eût pu même en donner davantage.

Sanci, étant ſurintendant des finances ſous *Henri IV*, fut diſgracié, au rapport de M. de *Thou*, parce qu'il avait dit à la ducheſſe de *Beaufort* que ſes enfans ne ſeraient jamais que des fils de p. Il y a plus d'apparence que le roi lui ôta les finances, parce qu'il s'accommodait beaucoup mieux de *Roſni*. *Sanci* même ne fut point diſgracié, puiſque le roi, en 1604, le nomma chevalier de l'ordre.

Il s'était fait catholique quelque temps après *Henri IV*, diſant qu'il fallait être de la religion de ſon prince. C'eſt ſur cela que d'*Aubigné*, qui ne l'aimait pas, compoſa l'ingénieuſe et mordante ſatire intitulée: *La confeſſion catholique de Sanci*, imprimée avec le journal de *Henri III*.

(*f*) Il y a dans l'édition de 1727 et les ſuivantes :

Il veille autour de lui, tel qu'un puiſſant génie :
Voyez-vous, lui dit-il, cet eſcadron qui plie ?
Ici près de ce bois Mayenne eſt arrêté :
D'Aumale vient à nous, marchons de ce côté.
Mornai revole au prince, il le ſuit, il l'eſcorte, &c.

(*g*) Cet épiſode eſt bien moins orné et moins touchant dans les premières éditions. Le voici tel qu'il ſe trouvait dans le poëme de la Ligue :

Du ſuperbe d'Aumont la valeur indomptée
Repouſſait de Nemours la troupe épouvantée ;
D'Ailli portait par-tout l'horreur et le trépas,
Les Ligueurs ébranlés fuyaient devant ſes pas ;
Soudain de mille dards affrontant la tempête,
Un jeune audacieux dans ſa courſe l'arrête.
Ils fondent l'un ſur l'autre à coups précipités ;
La victoire et la mort volent à leurs côtés ;
Ils s'attaquent cent fois et cent fois ſe repouſſent ;
Leur courage s'augmente et leurs glaives s'émouſſent :
Défendus par leur caſque et par leur bouclier,
Ils parent tous les traits du redoutable acier ;
Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance,
Reſpecte ſon rival, admire ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailli, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce guerrier généreux ;
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumière ;
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſière :
D'Ailli voit ſon viſage ; ô déſeſpoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embraſſe ; hélas ! c'était ſon fils :
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre ſon ſein ſes parricides armes :
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur ;
Il s'arrache, en tremblant, de ce lieu plein d'horreur ;
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire ;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire ;

Et ſe fuyant lui-même au milieu des déſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'univers :
Là, ſoit que le ſoleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix feſait redire aux échos attendris
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.
Ciel, quels cris effrayans ſe font par-tout entendre !

(*h*) Dans l'édition de 1727 on lit :

Que vois-je ? c'eſt ton roi qui vole à ton ſecours ;
Il ſait l'affreux danger qui menace tes jours :
Il le ſait, il y vole, il laiſſe la pourſuite
De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite ;
Il arrive, il paraît comme un dieu menaçant ;
D'Aumale à ſon aſpect recule en frémiſſant :
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie.

(*i*) Voici les vers qui ſe trouvent à la ſuite de celui-ci dans l'édition de 1723 :

Egmont, courtiſan lâche et ſoldat téméraire,
Eſclave du tyran qui fit périr ſon père ;
Malheureux, il n'oſait ſur un bord étranger
Chercher dans les combats la gloire et le danger ;
Et de ſes fers honteux chériſſant l'infamie,
Il n'oſait point venger ſon père et ſa patrie.
Il parut, le héros le fit tomber ſoudain ;
Le fer étincelant, &c.

(*k*) Il y avait dans la première édition :

Sur ſon corps tout ſanglant, le roi ſans réſiſtance,
Tel qu'un foudre éclatant, vers Mayenne s'avance ;
Il l'attaque, il l'étonne, il le preſſe, et ſon bras
A chaque inſtant ſur lui ſuſpendait le trépas.
Ce bras vaillant, Mayenne, allait trancher ta vie ;
La Ligue en pâliſſait, la guerre était finie :
Mais d'Aumale et Saint-Paul accourent à l'inſtant ;
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.

Que vois-je ? au moment même, une main inconnue
Frappe le grand Henri d'une atteinte imprévue ;
C'eſt ainſi qu'autrefois dans ces temps fabuleux,
Que l'amour du menſonge a rendu trop fameux,
Aux pieds de ces remparts qu'Hector ne put défendre,
Dans ces combats ſanglans, aux rives du Scamandre,
On vit plus d'une fois des mortels furieux,
Par un fer ſacrilége oſer bleſſer les dieux.

Mais ce que l'auteur y a ſubſtitué eſt incomparablement mieux.

(*l*) Après ce vers, voici ceux qu'on trouve dans l'édition de 1723 :

Vivez, s'écria-t-il, peuple né pour me nuire ;
Henri voulait vous vaincre et non pas vous détruire ;
C'eſt la ſeule vertu qui doit vous déſarmer :
Vivez, c'eſt trop me craindre, apprenez à m'aimer.
Il dit, et dans l'inſtant arrêtant le carnage,
Maître de ſes ſoldats, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lion, &c.

(*m*) Au lieu de ces quatre vers, on lit dans l'édition de 1740 :

C'eſt un Dieu bienfeſant, qui, laiſſant ſon tonnerre,
Fait ſuccéder le calme aux horreurs de la guerre,
Conſole les vaincus, applaudit aux vainqueurs,
Soulage, récompenſe, et gagne tous les cœurs.

Fin des Variantes du Chant huitième.

NOTES

DU CHANT NEUVIEME.

(1) CETTE description du temple de l'Amour, et la peinture de cette paſſion perſonnifiée, ſont entièrement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la ſcène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique ; parce que les peuples de l'île de Chypre ont de tout temps paſſé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la cour de Rome a eu la réputation d'être la cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit point regarder ici l'Amour comme fils de *Vénus* et comme un dieu de la fable, mais comme une paſſion repréſentée avec tous les plaiſirs et tous les déſordres qui l'accompagnent.

(2) *Vaucluſe*, *Valiſclauſa*, près de Gordes en Provence, célèbre par le ſéjour que fit *Pétrarque* dans les environs. L'on voit même encore près de ſa ſource une maiſon, qu'on appelle la maiſon de *Pétrarque*.

(3) *Anet* fut bâti par *Henri II*, pour *Diane de Poitiers*, dont les chiffres ſont mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'eſt pas loin de la plaine d'Ivry.

(4) *Gabrielle d'Eſtrées*, d'une ancienne maiſon de Picardie, fille et pet te-fille d'un grand-maître de l'artillerie, mariée au ſeigneur de *Liancourt*, et depuis ducheſſe de *Beaufort*, &c.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles, il ſe dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il ſe déguiſa en payſan, paſſa au travers des gardes ennemies et arriva c' ez elle, non ſans courir riſque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'hiſtoire des amours du grand *Alcandre*, écrite par une princeſſe de *Conti*.

(5) *Cléopâtre* allant à Tarſe, où *Antoine* l'avait mandée, fit ce voyage ſur un vaiſſeau brillant d'or et orné des plus belles peintures ; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or et de ſoie. *Cléopâtre* était habillée comme on repréſentait alors la déeſſe *Vénus ;* ſes femmes repréſentaient les Nymphes et les Graces ; la poupe et la proue étaient remplies des plus beaux enfans déguiſés en Amours. Elle avançait dans cet équipage ſur le fleuve Cydnus, au ſon de mille inſtrumens de muſique. Tout le peuple de Tarſe la prit pour la déeſſe. On quitta le tr bunal d'*Antoine* pour courir au devant d'elle. Ce romain lui-même alla la recevoir, et en devint éperdument amoureux. (*Plutarque.*)

VARIANTES

DU CHANT NEUVIEME.

(*a*) AU lieu des huit vers ſuivans, on trouve dans l'édition de 1723 ceux que voici :

Dans ces climats charmans habite l'indolence.
Les peuples pareſſeux, ſéduits par l'abondance,
N'ont jamais exercé, par d'utiles travaux,
Leurs corps appeſantis qu'énerve le repos ;
Dans un loiſir profond, aux ſoins inacceſſible,
La Molleſſe entretient un ſilence paiſible :
Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les ſons efféminés des plus tendres concerts,
Les voix de mille amans, &c.

(*b*) Voici comme l'édition de 1723 a mis ces deux vers :

Sans ceſſe armé de traits plus prompts que le tonnerre,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre.

(*c*) L'édition de 1723 met ainſi ce vers :

La campagne où jadis on vit les murs de Troie.

(*d*) Dans l'édition de 1723 on liſait :

Bientôt dans la Provence il voit cette fontaine
Dont ſon pouvoir aimable éterniſa la veine ;
Quand le tendre Pétrarque, au printemps de ſes jours,
Sur ces bords enchantés ſoupirait ſes amours.

(*e*) Au lieu de ces vers, on liſait dans l'édition de 1723 :

Jamais rien de plus beau ne parut ſous les cieux,
Et ſeule elle ignorait le pouvoir de ſes yeux.
Elle entrait dans cet âge, &c.

(*f*) Dans l'édition de 1723 on liſait :

Au devant du monarque il conduiſit ſes pas.
Armé de tous ſes traits, préſent à l'entrevue,
Il allume en leur ame une crainte inconnue,
Leur inſpire ce trouble et ces émotions
Que forment en naiſſant les grandes paſſions.
Quelque temps de Henri la valeur immortelle.

(*g*) N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Eſtrées.

Après ce vers, on lit dans l'édition de 1723 :

C'eſt alors que l'on vit, dans les bras du repos,
Les folâtres Plaiſirs déſarmer ce héros ;
L'un tenait ſa cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avait détaché ſa redoutable épée,
Et riait en voyant dans ſes débiles mains
Ce fer, l'appui du trône et l'effroi des humains.
Tandis que de l'amour Henri goûtait les charmes,
Son abſence en ſon camp répandait les alarmes ;
Et ſes chefs étonnés, ſes ſoldats abattus,
Ne marchant plus ſous lui, ſemblaient déjà vaincus.
Mais le Génie heureux, qui préſide à la France,
Ne ſouffrit pas long-temps ſa dangereuſe abſence ;
Il va trouver Sulli d'un vol léger et prompt,
Et lui dit de ſon roi la faibleſſe et l'affront.
Non moins prudent ami, &c.

(*h*) Ces deux vers ſont ainſi dans l'édition de 1723 :

Tout autre eût d'un cenſeur haï le front ſévère :
Cher ami, dit le roi, tu ne peux me déplaire.
Viens, le cœur de ton prince, &c.

Fin des Variantes du Chant neuvième.

NOTES

DU CHANT DIXIEME.

(1) LE chevalier d'Aumale fut tué dans ce temps-là à Saint-Denis, et ſa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le vicomte de *Turenne* n'eſt qu'une fiction; mais ces combats ſinguliers étaient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les chartreux, entre le ſieur de *Marivaux*, qui tenait pour les royaliſtes, et le ſieur *Claude de Marolles*, qui tenait pour les Ligueurs. Ils ſe battirent en préſence du peuple et de l'armée, le jour même de l'aſſaſſinat de *Henri III;* mais ce fut *Marolles* qui fut vainqueur.

(2) *Henri IV* bloqua Paris en 1590, avec moins de vingt mille hommes.

(3) Ce fut l'ambaſſadeur d'Eſpagne auprès de la Ligue qui donna le conſeil de faire du pain avec des os de morts, conſeil qui fut exécuté, et qui ne ſervit qu'à avancer les jours de pluſieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faibleſſe de l'imagination humaine. Ces aſſiégés n'auraient pas oſé manger la chair de leurs compatriotes qui venaient d'être tués, mais ils mangeaient volontiers les os.

(4) On fit la viſite, dit *Mézerai*, dans les logis des eccléſiaſtiques et dans les couvens, qui ſe trouvèrent tous pourvus, même celui des capucins, pour plus d'un an.

(5) Les Suiſſes qui étaient dans Paris à la ſolde du duc de *Mayenne*, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les hiſtoriens du temps; c'eſt ſur eux ſeuls que tombe ce mot de *barbares*, et non ſur leur nation, pleine de bon ſens et de droiture, et l'une des plus reſpectable nations du monde, puiſqu'elle ne ſonge qu'à conſerver ſa liberté, et jamais à opprimer celle des autres.

(6) Cette hiſtoire eſt rapportée dans tous les mémoires du temps. De pareilles horreurs arrivèrent auſſi au ſiége de la ville de Sancerre.

(7) *Henri IV* fut ſi bon qu'il permettait à ſes officiers d'envoyer (comme le dit *Mézerai*) des rafraîchiſſemens à leurs anciens amis et aux dames. Les ſoldats en feſaient autant à l'exemple des officiers. Le roi avait de plus la généroſité de laiſſer ſortir de Paris preſque tous ceux qui ſe préſentaient. Par-là il arriva effectivement que les aſſiégeans nourrirent les aſſiégés.

(8) Ce blocus et cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590, et *Henri IV* n'entra dans Paris qu'au mois de mars 1594. Il s'était fait catholique en 1593; mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivait un poëme et non une hiſtoire.

VARIANTES

DU CHANT DIXIEME.

(1) Ces momens dangereux, perdus dans la molleſſe.

Voici de quelle manière commence l'édition de 1723:

Le temps vole, et ſa perte eſt toujours dangereuſe;
En vain du grand Bourbon la main victorieuſe
Fit dans les champs d'Ivry triompher ſa vertu;
Négliger ſes lauriers, c'eſt n'avoir point vaincu;
Ces jours, ces doux momens perdus dans la molleſſe,
Rendaient aux ennemis l'audace et l'alégreſſe.
Déjà dans leur aſile oubliant leurs malheurs,
Vaincus, chargés d'opprobre, ils parlaient en vainqueurs.

C'était après ces vers que M. de *Voltaire* plaçait les états de Paris et le diſcours de d'*Aubrai*. Voyez les notes du ſixième chant dans l'édition de 1727; la marche du poëme eſt la même que dans les dernières éditions, mais les détails du combat de *Turenne* ont été très-embellis depuis l'édition de 1727.

(*b*) Ils demandent l'aſſaut ; mais l'auguſte Louis.

Au lieu de ce vers et des treize qui le ſuivent, voici ce que met l'édition de 1723 :

Mais d'un peuple barbare ennemi généreux,
Henri retint ſes traits déjà tournés ſur eux ;
Il voulait les ſauver de leur propre furie :
Haï de ſes ſujets, il aimait ſa patrie ;
Armé pour les punir, prompt à les épargner,
Eux ſeuls voulaient ſe perdre, &c.

Et depuis, juſque dans l'édition de 1740 :

Ils demandent l'aſſaut : le roi dans ce moment
Modéra leur courage et leur emportement ;
Il ſentit qu'il aimait, &c.

(*c*) Mais le faux zèle, hélas ! qui ne ſaurait céder, &c.

Au lieu de ces deux vers, voici ceux de l'édition de 1723 :

Mais il ne prévit pas en cette occaſion
Ce que pouvaient les Seize et la religion.

(*d*) Après ce vers et les treize qui ſuivent, il y avait dans l'édition de 1723 :

Enfin les temps affreux allaient être accomplis,
Qu'aux plaines d'Albion le ciel avait prédits ;
Le ſaint roi, qui du haut de la voûte divine
Veillait ſur le héros dont il eſt l'origine ;
Touché de ſa vertu, ſaiſi de tant d'horreurs,
Aux pieds de l'Eternel apporte ſes douleurs.

(*e*) Au lieu de ces vers, on liſait dans l'édition de 1723 :

Par des coups effrayans ſouvent ce Dieu jaloux
A ſur les nations étendu ſon courroux ;

Mais toujours pour le juſte il eut des yeux propices.
Il le ſoutient lui-même au bord des précipices,
Epure ſa vertu dans les adverſités,
Combat pour ſa défenſe, et marche à ſes côtés.
Le père des Bourbons, &c.

(*f*) Il y avait dans l'édition de 1727 :

Il abjure avec foi ces dogmes féducteurs,
Ingénieux enfans de cent nouveaux docteurs.
Il reconnaît l'Egliſe, &c.

Et dans celle de 1723 le poëme ſe terminait par ces vers :

Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin ſa lumière immortelle;
Ces rayons déſirés enflamment ſes eſprits:
Il avance avec elle aux remparts de Paris:
Il parle, et les remparts tombent en ſa préſence;
Les Ligueurs éperdus implorent ſa clémence;
Les prêtres ſont muets; les Seize épouvantés,
En vain cherchent pour fuir des antres écartés;
Et le peuple à genoux, dans ce jour ſalutaire,
Reconnaît ſon vrai roi, ſon vainqueur, et ſon père.

Fin des Variantes du dixième et dernier Chant.

ESSAI

ESSAI

SUR LES GUERRES CIVILES

DE FRANCE. (a)

HENRI LE GRAND naquit en 1553 à Pau, petite ville, capitale du Béarn. *Antoine de Bourbon*, duc de Vendôme, ſon père, était du ſang royal de France, et chef de la branche de *Bourbon*, (ce qui autrefois ſignifiait *bourbeux*) ainſi appelée d'un fief de ce nom, qui tomba dans leur maiſon par un mariage avec l'héritière de *Bourbon*.

La maiſon de *Bourbon*, depuis *Louis IX* juſqu'à *Henri IV*, avait preſque toujours été négligée et réduite à un tel degré de pauvreté, qu'on a prétendu que le fameux prince de *Condé*, frère d'*Antoine de Navarre*, et oncle de *Henri le grand*, n'avait que ſix cents livres de rente de ſon patrimoine.

La mère de *Henri* était *Jeanne d'Albret*, fille de *Henri d'Albret*, roi de Navarre, prince ſans mérite, mais bon homme, plutôt indolent

(a) L'auteur avait écrit ce morceau en anglais, lorſqu'on imprima la Henriade à Londres.

que paiſible, qui ſoutint avec trop de réſignation la perte de ſon royaume, enlevé à ſon père par une bulle du pape, appuyée des armes de l'Eſpagne. *Jeanne*, fille d'un prince ſi faible, eut encore un plus faible époux, auquel elle apporta en mariage la principauté de Béarn, et le vain titre de roi de Navarre.

Ce prince, qui vivait dans un temps de factions et de guerres civiles, où la fermeté d'eſprit eſt ſi néceſſaire, ne fit voir qu'incertitude et irréſolution dans ſa conduite. Il ne ſut jamais de quel parti ni de quelle religion il était. Sans talent pour la cour, et ſans capacité pour l'emploi de général d'armée, il paſſa toute ſa vie à favoriſer ſes ennemis et à ruiner ſes ſerviteurs ; joué par *Catherine de Médicis*, amuſé et accablé par les *Guiſes*, et toujours dupe de lui-même. Il reçut une bleſſure mortelle au ſiége de Rouen, où il combattit pour la cauſe de ſes ennemis contre l'intérêt de ſa propre maiſon. Il fit voir en mourant le même eſprit inquiet et flottant qui l'avait agité pendant ſa vie.

Jeanne d'Albret était d'un caractère tout oppoſé : pleine de courage et de réſolution, redoutée de la cour de France, chérie des proteſtans, eſtimée des deux partis. Elle avait toutes les qualités qui font les grands politiques, ignorant cependant les petits artifices

de l'intrigue et de la cabale. Une choſe remarquable eſt qu'elle ſe fit proteſtante dans le même temps que ſon époux redevint catholique, et fut auſſi conſtamment attachée à la nouvelle religion qu'*Antoine* était chancelant dans la ſienne. Ce fut par-là qu'elle ſe vit à la tête d'un parti, tandis que ſon époux était le jouet de l'autre.

Jalouſe de l'éducation de ſon fils, elle voulut ſeule en prendre le ſoin. *Henri* apporta en naiſſant toutes les excellentes qualités de ſa mère, et il les porta dans la ſuite à un plus haut degré de perfection. Il n'avait hérité de ſon père qu'une certaine facilité d'humeur, qui, dans *Antoine*, dégénéra en incertitude et en faibleſſe, mais qui dans *Henri* fut bienveillance et bon naturel.

Il ne fut pas élevé, comme un prince, dans cet orgueil lâche et efféminé qui énerve le corps, affaiblit l'eſprit, et endurcit le cœur. Sa nourriture était groſſière, et ſes habits ſimples et unis. Il alla toujours nu-tête. On l'envoyait à l'école avec de jeunes gens de même âge ; il grimpait avec eux ſur les rochers et ſur le ſommet des montagnes voiſines, ſuivant la coutume du pays et des temps.

Pendant qu'il était ainſi élevé au milieu de ſes ſujets, dans une ſorte d'égalité, ſans laquelle il eſt facile à un prince d'oublier qu'il

eſt né homme; la fortune ouvrit en France une ſcène ſanglante, et au travers des débris d'un royaume preſque détruit, et ſur les cendres de pluſieurs princes enlevés par une mort prématurée, lui fraya le chemin d'un trône, qu'il ne put rétablir dans ſon ancienne ſplendeur qu'après en avoir fait la conquête.

Henri II roi de France, chef de la branche des *Valois*, fut tué à Paris dans un tournoi, qui fut en Europe le dernier de ces romaneſques et périlleux divertiſſemens.

Il laiſſa quatre fils : *François II*, *Charles IX*, *Henri III*, et le duc d'*Alençon*. Tous ces indignes deſcendans de *François I* montèrent ſucceſſivement ſur le trône, excepté le duc d'*Alençon*, et moururent heureuſement à la fleur de leur âge, et ſans poſtérité.

Le règne de *François II* fut court, mais remarquable. Ce fut alors que percèrent ces factions, et que commencèrent ces calamités, qui, pendant trente ans ſucceſſivement, ravagèrent le royaume de France.

Il épouſa la célèbre et malheureuſe *Marie Stuart*, reine d'Ecoſſe, que ſa beauté et ſa faibleſſe conduiſirent à de grandes fautes, à de plus grands malheurs, et enfin à une mort déplorable. Elle était maîtreſſe abſolue de ſon jeune époux, prince de dix-huit ans, ſans

vices et ſans vertus, né avec un corps délicat et un eſprit faible.

Incapable de gouverner par elle-même, elle ſe livra ſans réſerve au duc de *Guiſe*, frère de ſa mère. Il influait ſur l'eſprit du roi par ſon moyen, et jetait par-là les fondemens de la grandeur de ſa propre maiſon. Ce fut dans ce temps que *Catherine de Médicis*, veuve du feu roi, et mère du roi régnant, laiſſa échapper les premières étincelles de ſon ambition, qu'elle avait habilement étouffée pendant la vie de *Henri II.* Mais ſe voyant incapable de l'emporter ſur l'eſprit de ſon fils, et ſur une jeune princeſſe qu'il aimait paſſionnément, elle crut qu'il lui était plus avantageux d'être pendant quelque temps leur inſtrument, et de ſe ſervir de leur pouvoir pour établir ſon autorité, que de s'y oppoſer inutilement. Ainſi les *Guiſes* gouvernaient le roi et les deux reines. Maîtres de la cour, ils devinrent les maîtres de tout le royaume : l'un en France eſt toutoujours une ſuite néceſſaire de l'autre.

La maiſon de *Bourbon* gémiſſait ſous l'oppreſſion de la maiſon de *Lorraine ;* et *Antoine*, roi de Navarre, ſouffrit tranquillement pluſieurs affronts d'une dangereuſe conſéquence. Le prince de *Condé* ſon frère, encore plus indignement traité, tâcha de ſecouer le joug, et s'aſſocia, pour ce grand deſſein, à l'amiral

de *Coligni*, chef de la maiſon de *Châtillon*. La cour n'avait point d'ennemi plus redoutable. *Condé* était plus ambitieux, plus entreprenant, plus actif; *Coligni* était d'une humeur plus poſée, plus meſurée dans ſa conduite, plus capable d'être chef d'un parti; à la vérité auſſi malheureux à la guerre que *Condé*, mais réparant ſouvent par ſon habileté ce qui ſemblait irréparable; plus dangereux après une défaite que ſes ennemis après une victoire; orné d'ailleurs d'autant de vertus que des temps ſi orageux et l'eſprit de factions pouvaient le permettre.

Les proteſtans commençaient alors à devenir nombreux : ils s'aperçurent bientôt de leurs forces.

La ſuperſtition, les ſecrètes fourberies des moines de ce temps-là, le pouvoir immenſe de Rome, la paſſion des hommes pour la nouveauté, l'ambition de *Luther* et de *Calvin*, la politique de pluſieurs princes, ſervirent à l'accroiſſement de cette ſecte, libre à la vérité de ſuperſtition, mais tendant auſſi impétueuſement à l'anarchie que la religion de Rome à la tyrannie.

Les proteſtans avaient eſſuyé en France les perſécutions les plus violentes, dont l'effet ordinaire eſt de multiplier le proſélytes. Leur ſecte croiſſait au milieu des échafauds et des

tortures. *Condé*, *Coligni*, les deux frères de *Coligni*, leurs partiſans, et tous ceux qui étaient tyranniſés par les *Guiſes*, embraſſèrent en même temps la religion proteſtante. Ils unirent avec tant de concert leurs plaintes, leur vengeance, et leurs intérêts, qu'il y eut en même temps une révolution dans la religion et dans l'Etat.

La première entrepriſe fut un complot pour arrêter les *Guiſes* à Amboiſe, et pour s'aſſurer de la perſonne du roi. Quoique ce complot eût été tramé avec hardieſſe, et conduit avec ſecret, il fut découvert au moment où il allait être mis en exécution. Les *Guiſes* punirent les conſpirateurs de la manière la plus cruelle, pour intimider leurs ennemis, et les empêcher de former à l'avenir de pareils projets. Plus de ſept cents proteſtans furent exécutés ; *Condé* fut fait priſonnier, et accuſé de lèſe-majeſté. On lui fit ſon procès, et il fut condamné à mort.

Pendant le cours de ſon procès, *Antoine*, roi de Navarre, ſon frère, leva en Guienne, à la ſollicitation de ſa femme et de *Coligni*, un grand nombre de gentilshommes, tant proteſtans que catholiques, attachés à ſa maiſon, Il traverſa la Gaſcogne avec ſon armée ; mais ſur un ſimple meſſage qu'il reçut de la cour en chemin, il les congédia tous en pleurant. *Il*

faut que j'obéiſſe, dit-il ; *mais j'obtiendrai votre pardon du roi. Allez, et demandez pardon pour vous-même*, lui répondit un vieux capitaine : *notre ſureté eſt au bout de nos épées.* Là-deſſus la nobleſſe qui le ſuivait s'en retourna avec mépris et indignation.

Antoine continua ſa route et arriva à la cour. Il y ſollicita pour la vie de ſon frère, n'étant pas sûr de la ſienne. Il allait tous les jours chez le duc et chez le cardinal de *Guiſe*, qui le recevaient aſſis et couverts pendant qu'il était debout et nu-tête.

Tout était prêt alors pour la mort du prince de *Condé*, lorſque le roi tomba tout d'un coup malade, et mourut. Les circonſtances et la promptitude de cet événement, le penchant des hommes à croire que la mort précipitée des princes n'eſt point naturelle, donnèrent cours au bruit commun que *François II* avait été empoiſonné.

Sa mort donna un nouveau tour aux affaires. Le prince de *Condé* fut mis en liberté : ſon parti commença à reſpirer ; la religion proteſtante s'étendit de plus en plus ; l'autorité des *Guiſes* baiſſa, ſans cependant être abattue ; *Antoine de Navarre* recouvra une ombre d'autorité dont il ſe contenta ; *Marie Stuart* fut renvoyée en Ecoſſe ; et *Catherine de Médicis*, qui commença alors à jouer le premier rôle

ſur

ſur le théâtre, fut déclarée régente du royaume pendant la minorité de *Charles IX*, ſon ſecond fils.

Elle ſe trouva elle-même embarraſſée dans un labyrinthe de difficultés inſurmontables, et partagée entre deux religions et différentes factions, qui étaient aux priſes l'une avec l'autre, et ſe diſputaient le pouvoir ſouverain.

Cette princeſſe réſolut de les détruire par leurs propres armes, s'il était poſſible. Elle nourrit la haine des *Condés* contre les *Guiſes*; elle jeta la ſemence des guerres civiles; indifférente et impartiale entre Rome et Genève, uniquement jalouſe de ſa propre autorité.

Les *Guiſes*, qui étaient zélés catholiques, parce que *Condé* et *Coligni* étaient proteſtans, furent long-temps à la tête des troupes. Il y eut pluſieurs batailles livrées; le royaume fut ravagé en même temps par trois ou quatre armées.

Le connétable *Anne de Montmorenci* fut tué à la journée de Saint-Denis, dans la ſoixante et quatorzième année de ſon âge. *François* duc de *Guiſe* fut aſſaſſiné par *Poltrot* au ſiége d'Orléans. *Henri III*, alors duc d'Anjou, grand prince dans ſa jeuneſſe, quoique roi de peu de mérite dans la maturité de l'âge, gagna la bataille de Jarnac contre *Condé*, et celle de Moncontour contre *Coligni*.

La conduite de *Condé*, et ſa mort funeſte à la bataille de Jarnac, ſont trop remarquables pour n'être pas détaillées. Il avait été bleſſé au bras deux jours auparavant. Sur le point de donner bataille à ſon ennemi, il eut le malheur de recevoir un coup de pied d'un cheval fougueux, ſur lequel était monté un de ſes officiers. Le prince, ſans marquer aucune douleur, dit à ceux qui étaient autour de lui : *Meſſieurs, apprenez par cet accident qu'un cheval fougueux eſt plus dangereux qu'utile dans un jour de bataille. Allons*, pourſuivit-il, *le prince de Condé, avec une jambe caſſée et le bras en écharpe, ne craint point de donner bataille, puiſque vous le ſuivez.* Le ſuccès ne répondit point à ſon courage : il perdit la bataille ; toute ſon armée fut miſe en déroute. Son cheval ayant été tué ſous lui, il ſe tint tout ſeul le mieux qu'il put appuyé contre un arbre, à demi évanoui, à cauſe de la douleur que lui cauſait ſon mal, mais toujours intrépide, et le viſage tourné du côté de l'ennemi. *Monteſquiou*, capitaine des gardes du duc d'*Anjou*, paſſa par là quand ce prince infortuné était en cet état, et demanda qui il était. Comme on lui dit que c'était le prince de *Condé*, il le tua de ſang froid.

Après la mort de *Condé*, *Coligni* eut ſur les bras tout le fardeau du parti. *Jeanne d'Albret*, alors veuve, confia ſon fils à ſes ſoins. Le jeune

Henri, alors âgé de quatorze ans, alla avec lui à l'armée, et partagea les fatigues de la guerre. Le travail et les adverſités furent ſes guides et ſes maîtres.

Sa mère et l'amiral n'avaient point d'autre vue que de rendre en France leur religion indépendante de l'Egliſe de Rome, et d'aſſurer leur propre autorité contre le pouvoir de *Catherine de Médicis*.

Catherine était déjà débarraſſée de pluſieurs de ſes rivaux. *François* duc de *Guiſe*, qui était le plus dangereux et le plus nuiſible de tous, quoiqu'il fût de même parti, avait été aſſaſſiné devant Orléans. *Henri de Guiſe* ſon fils, qui joua depuis un ſi grand rôle dans le monde, était alors fort jeune. Le prince de *Condé* était mort. *Charles IX*, fils de *Catherine*, avait pris le pli qu'elle voulait, étant aveuglément ſoumis à ſes volontés. Le duc d'*Anjou*, qui fut depuis *Henri III*, était abſolument dans ſes intérêts ; elle ne craignait d'autres ennemis que *Jeanne d'Albret*, *Coligni*, et les proteſtans. Elle crut qu'un ſeul coup pouvait les détruire tous, et rendre ſon pouvoir immuable.

Elle preſſentit le roi, et même le duc d'*Anjou*, ſur ſon deſſein. Tout fut concerté ; et les piéges étant préparés, une paix avantageuſe fut propoſée aux proteſtans. *Coligni*, fatigué de la

guerre civile, l'accepta avec chaleur. *Charles*, pour ne laiſſer aucun ſujet de ſoupçon, donna ſa ſœur en mariage au jeune *Henri de Navarre*. *Jeanne d'Albret*, trompée par des apparences ſi ſéduiſantes, vint à la cour avec ſon fils, *Coligni* et tous les chefs des proteſtans. Le mariage fut célébré avec pompe : toutes les manières obligeantes, toutes les aſſurances d'amitié, tous les ſermens ſi ſacrés parmi les hommes, furent prodigués par *Catherine* et par le roi. Le reſte de la cour n'était occupé que de fêtes, de jeux et de maſcarades. Enfin, une nuit, qui fut la veille de la Saint-Barthelemi, au mois d'août 1572, le ſignal fut donné à minuit. Toutes les maiſons des proteſtans furent forcées et ouvertes en même temps. L'amiral de *Coligni*, alarmé du tumulte, ſauta de ſon lit. Une troupe d'aſſaſſins entra dans ſa chambre ; un certain *Beſme*, lorrain, qui avait été élevé domeſtique dans la maiſon de *Guiſe*, était à leur tête ; il plongea ſon épée dans le ſein de l'amiral, et lui donna un coup de revers ſur le viſage.

Le jeune *Henri* duc de *Guiſe*, qui forma enſuite la ligue catholique, et qui fut depuis aſſaſſiné à Blois, était à la porte de la maiſon de *Coligni*, attendant la fin de l'aſſaſſinat, et cria tout haut : *Beſme*, *cela eſt-il fait ?* Immédiatement après, les aſſaſſins jetèrent le corps

par la fenêtre. *Coligni* tomba et expira aux pieds de *Guiſe*, qui lui marcha ſur le corps ; non qu'il fût enivré de ce zèle catholique pour la perſécution, qui dans ce temps avait infecté la moitié de la France ; mais il y fut pouſſé par l'eſprit de vengeance, qui, bien qu'il ne ſoit pas en général ſi cruel que le faux zèle pour la religion, mène ſouvent à de plus grandes baſſeſſes.

Cependant tous les amis de *Coligni* étaient attaqués dans Paris ; hommes, enfans, tout était maſſacré ſans diſtinction : toutes les rues étaient jonchées de corps morts. Quelques prêtres, tenant un crucifix d'une main, et une épée de l'autre, couraient à la tête des meurtriers, et les encourageaient au nom de DIEU à n'épargner ni parens ni amis.

Le maréchal de *Tavanes*, ſoldat ignorant et ſuperſtitieux, qui joignait la fureur de la religion à la rage du parti, courait à cheval dans Paris, criant aux ſoldats : *Du ſang, du ſang; la ſaignée eſt auſſi ſalutaire dans le mois d'août que dans le mois de mai.*

Le palais du roi fut un des principaux théâtres du carnage : car le prince de Navarre logeait au louvre, et tous ſes domeſtiques étaient proteſtans. Quelques-uns d'entre eux furent tués dans leurs lits avec leurs femmes ; d'autres s'enfuyaient tout nus, et étaient pourſuivis

par les ſoldats ſur les eſcaliers de tous les appartemens du palais, et même juſqu'à l'antichambre du roi. La jeune femme de *Henri de Navarre*, éveillée par cet affreux tumulte, craignant pour ſon époux et pour elle-même, ſaiſie d'horreur et à demi-morte, ſauta bruſquement de ſon lit pour aller ſe jeter aux pieds du roi ſon frère. A peine eut-elle ouvert la porte de ſa chambre, que quelques-uns de ſes domeſtiques proteſtans coururent s'y réfugier. Les ſoldats entrèrent après eux, et les pourſuivirent en préſence de la princeſſe. Un d'eux, qui s'était caché ſous ſon lit, y fut tué ; deux autres furent percés de coups de hallebarde à ſes pieds ; elle fut elle-même couverte de ſang.

Il y avait un jeune gentilhomme qui était fort avant dans la faveur du roi, à cauſe de ſon air noble, de ſa politeſſe, et d'un certain tour heureux qui régnait dans ſa converſation. C'était le comte de *la Rochefoucauld*, biſaïeul du marquis de *Montendre*, qui eſt venu en Angleterre pendant une perſécution moins cruelle, mais auſſi injuſte. *La Rochefoucauld* avait paſſé la ſoirée avec le roi dans une douce familiarité, où il avait donné l'eſſor à ſon imagination. Le roi ſentit quelques remords, et fut touché d'une ſorte de compaſſion pour lui. Il lui dit deux ou trois fois de ne point retourner chez lui, et de coucher dans ſa

chambre; mais *la Rochefoucauld* répondit qu'il voulait aller trouver ſa femme. Le roi ne l'en preſſa pas davantage, et dit: *Qu'on le laiſſe aller; je vois bien que* DIEU *a réſolu ſa mort.* Ce jeune homme fut maſſacré deux heures après.

Il y en eut fort peu qui échappèrent de ce maſſacre général. Parmi ceux-ci, la délivrance du jeune *la Force* eſt un exemple illuſtre de ce que les hommes appellent *deſtinée.* C'était un enfant de dix ans. Son père, ſon frère aîné, et lui, furent arrêtés en même temps par les ſoldats du duc d'*Anjou.* Ces meurtriers tombèrent ſur tous les trois tumultuairement, et les frappèrent au haſard. Le père et les enfans, couverts de ſang, tombèrent à la renverſe les uns ſur les autres. Le plus jeune, qui n'avait reçu aucun coup, contrefit le mort, et le jour ſuivant il fut délivré de tout danger. Une vie, ſi miraculeuſement conſervée, dura quatre-vingt-cinq ans. Ce fut le célèbre maréchal de *la Force*, oncle de la ducheſſe de *la Force* qui eſt préſentement en Angleterre.

Cependant pluſieurs de ces infortunées victimes fuyaient du côté de la rivière. Quelques-uns la traverſaient à la nage, pour gagner le faubourg Saint-Germain. Le roi les aperçut de ſa fenêtre, qui avait vue ſur la rivière : ce qui eſt preſque incroyable, quoique cela ne ſoit que trop vrai, il tira ſur eux avec une

carabine. *Catherine de Médicis*, ſans trouble, et avec un air ſerein et tranquille, au milieu de cette boucherie, regardait du haut d'un balcon qui avait vue ſur la ville, enhardiſſait les aſſaſſins, et riait d'entendre les ſoupirs des mourans et les cris de ceux qui étaient maſſacrés. Ses filles d'honneur vinrent dans la rue avec une curioſité effrontée, digne des abominations de ce ſiècle; elles contemplèrent le corps nu d'un gentilhomme nommé *Soubiſe*, qui avait été ſoupçonné d'impuiſſance, et qui venait d'être aſſaſſiné ſous les fenêtres de la reine.

La cour, qui fumait encore du ſang de la nation, eſſaya quelques jours après de couvrir un forfait ſi énorme par les formalités des lois. Pour juſtifier ce maſſacre, ils imputèrent calomnieuſement à l'amiral une conſpiration qui ne fut crue de perſonne. On ordonna au parlement de procéder contre la mémoire de *Coligni*. Son corps fut pendu par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon. Le roi lui-même eut la cruauté d'aller jouir de ce ſpectacle horrible. Un de ſes courtiſans l'avertiſſant de ſe retirer, parce que le corps ſentait mauvais; le roi répondit: *Le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon.*

Il eſt impoſſible de ſavoir s'il eſt vrai que l'on envoya la tête de l'amiral à Rome. Ce

qu'il y a de bien certain, c'eſt qu'il y a à Rome dans le vatican un tableau où eſt repréſenté le maſſacre de la Saint-Barthelemi, avec ces paroles : *Le pape approuve la mort de Coligni.*

Le jeune *Henri de Navarre* fut épargné plutôt par politique que par compaſſion, de la part de *Catherine*, qui le retint priſonnier juſqu'à la mort du roi, pour être caution de la ſoumiſſion des proteſtans qui voudraient ſe révolter.

Jeanne d'Albret était morte ſubitement trois ou quatre jours auparavant. Quoique peut-être ſa mort eût été naturelle, ce n'eſt pas toutefois une opinion ridicule de croire qu'elle avait été empoiſonnée.

L'exécution ne fut pas bornée à la ville de Paris. Les mêmes ordres de la cour furent envoyés à tous les gouverneurs des provinces de France. Il n'y eut que deux ou trois gouverneurs qui refusèrent d'obéir aux ordres du roi. Un, entre autres, appelé *Montmorin*, gouverneur d'Auvergne, écrivit à ſa majeſté la lettre ſuivante, qui mérite d'être tranſmiſe à la poſtérité.

SIRE,

» J'ai reçu un ordre, ſous le ſceau de
» votre majeſté, de faire mourir tous les pro-
» teſtans qui ſont dans ma province. Je

» reſpecte trop votre majeſté pour ne pas
» croire que ces lettres ſont ſuppoſées ; et ſi,
» ce qu'à DIEU ne plaiſe, l'ordre eſt vérita-
» blement émané d'elle, je la reſpecte auſſi
» trop pour lui obéir. »

Ces maſſacres portèrent au cœur des proteſtans la rage et l'épouvante. Leur haine irréconciliable ſembla prendre de nouvelles forces ; l'eſprit de vengeance les rendit plus forts et plus redoutables.

Peu de temps après, le roi fut attaqué d'une étrange maladie qui l'emporta au bout de deux ans. Son ſang coulait toujours, et perçait au travers les pores de ſa peau ; maladie incompréhenſible, contre laquelle échoua l'art et l'habileté des médecins, et qui fut regardée comme un effet de la vengeance divine.

Durant la maladie de *Charles*, ſon frère le duc d'*Anjou* avait été élu roi de Pologne. Il devait ſon élévation à la réputation qu'il avait acquiſe étant général, et qu'il perdit en montant ſur le trône.

Dès qu'il apprit la mort de ſon frère, il s'enfuit de Pologne, et ſe hâta de venir en France, ſe mettre en poſſeſſion du périlleux héritage d'un royaume déchiré par des factions fatales à ſes ſouverains, et inondé du ſang de

ſes habitans. Il ne trouva, en arrivant, que partis et troubles qui augmentèrent à l'infini.

Henri, alors roi de Navarre, ſe mit à la tête des proteſtans, et donna une nouvelle vie à ce parti. D'un autre côté, le jeune duc de *Guiſe* commençait à frapper les yeux de tout le monde par ſes grandes et dangereuſes qualités. Il avait un génie encore plus entreprenant que ſon père ; il ſemblait d'ailleurs avoir une heureuſe occaſion d'atteindre à ce faîte de grandeur, dont ſon père lui avait frayé le chemin.

Le duc d'*Anjou*, alors *Henri III*, était regardé comme incapable d'avoir des enfans, à cauſe de ſes infirmités qui étaient les ſuites des débauches de ſa jeuneſſe. Le duc d'*Alençon*, qui avait pris le nom de duc d'*Anjou*, était mort en 1584, et *Henri de Navarre* était légitime héritier de la couronne. *Guiſe* eſſaya de ſe l'aſſurer à lui-même, du moins après la mort de *Henri III*, et de l'enlever à la maiſon des *Capets*, comme les *Capets* l'avaient uſurpée ſur la maiſon de *Charlemagne*, et comme le père de *Charlemagne* l'avait ravie à ſon légitime ſouverain.

Jamais ſi hardi projet ne parut ſi bien et ſi heureuſement concerté. *Henri de Navarre*, et toute la maiſon de *Bourbon* était proteſtante. *Guiſe* commença à ſe concilier la bienveillance

de la nation, en affectant un grand zèle pour la religion catholique. Sa libéralité lui gagna le peuple ; il avait tout le clergé à sa dévotion, des amis dans le parlement, des espions à la cour, des serviteurs dans tout le royaume. Sa première démarche politique fut une association sous le nom de *sainte Ligue*, contre les protestans, pour la sureté de la religion catholique.

La moitié du royaume entra avec empressement dans cette nouvelle confédération. Le pape *Sixte V* donna sa bénédiction à la Ligue, et la protégea comme une nouvelle milice romaine. *Philippe II*, roi d'Espagne, selon la politique des souverains qui concourent toujours à la ruine de leurs voisins, encouragea la Ligue de toutes ses forces, dans la vue de mettre la France en pièces, et de s'enrichir de ses dépouilles.

Ainsi *Henri III*, toujours ennemi des protestans, fut trahi lui-même par des catholiques; assiégé d'ennemis secrets et déclarés ; et inférieur en autorité à un sujet qui, soumis en apparence, était réellement plus roi que lui.

La seule ressource, pour se tirer de cet embarras, était peut-être de se joindre avec *Henri de Navarre*, dont la fidélité, le courage et l'esprit infatigable, étaient l'unique barrière qu'on pouvait opposer à l'ambition de *Guise*,

et qui pouvait retenir dans le parti du roi tous les proteſtans : ce qui eût mis un grand poids de plus dans ſa balance.

Le roi, dominé par *Guiſe* dont il ſe défiait, mais qu'il n'oſait offenſer, intimidé par le pape, trahi par ſon conſeil et par ſa mauvaiſe politique, prit un parti tout oppoſé. Il ſe mit lui-même à la tête de la ſainte Ligue. Dans l'eſpérance de s'en rendre le maître, il s'unit avec *Guiſe* ſon ſujet rebelle, contre ſon ſucceſſeur et ſon beau-frère, que la nature et la bonne politique lui déſignaient pour ſon allié.

Henri de Navarre commandait alors en Gaſcogne une petite armée, tandis qu'un grand corps de troupes accourait à ſon ſecours de la part des princes proteſtans d'Allemagne ; il était déjà ſur les frontières de Lorraine.

Le roi s'imagina qu'il pourrait tout à la fois réduire le Navarrois, et ſe débaraſſer de *Guiſe*. Dans ce deſſein, il envoya le Lorrain avec une très-petite et très-faible armée contre les Allemands, par leſquels il faillit à être mis en déroute.

Il fit marcher en même temps *Joyeuſe*, ſon favori, contre le Navarrois, avec la fleur de la nobleſſe françaiſe, et avec la plus puiſſante armée qu'on eût vue depuis *François I.* Il échoua dans tous ces deſſeins. *Henri de Navarre* défit entièrement à Coutras cette armée ſi

redoutable, et *Guiſe* remporta la victoire ſur les Allemands.

Le Navarrois ne ſe ſervit de ſa victoire que pour offrir une paix sûre au royaume, et ſon ſecours au roi. Mais quoique vainqueur, il ſe vit refuſé, le roi craignant plus ſes propres ſujets que ce prince.

Guiſe retourna victorieux à Paris, et y fut reçu comme le ſauveur de la nation. Son parti devint plus audacieux, et le roi plus mépriſé; en ſorte que *Guiſe* ſemblait plutôt avoir triomphé du roi que des Allemands.

Le roi, ſollicité de toutes parts, ſortit, mais trop tard, de ſa profonde léthargie. Il eſſaya d'abattre la Ligue; il voulut s'aſſurer de quelques bourgeois les plus ſéditieux; il oſa défendre à *Guiſe* l'entrée de Paris; mais il éprouva à ſes dépens ce que c'eſt que de commander ſans pouvoir. *Guiſe*, au mépris de ſes ordres, vint à Paris; les bourgeois prirent les armes, les gardes du roi furent arrêtés, et lui-même fut empriſonné dans ſon palais.

Rarement les hommes ſont aſſez bons ou aſſez méchans. Si *Guiſe* avait entrepris dans ce jour ſur la liberté ou la vie du roi, il aurait été le maître de la France; mais il le laiſſa échapper après l'avoir aſſiégé, et en fit ainſi trop ou trop peu.

Henri III s'enfuit à Blois, où il convoqua les états-généraux du royaume. Ces états reſſemblaient au parlement de la Grande-Bretagne, quant à leur convocation ; mais leurs opérations etaient différentes. Comme ils étaient rarement aſſemblés, ils n'avaient point de règles pour ſe conduire. C'était en général une aſſemblée de gens incapables, faute d'expérience, de ſavoir prendre de juſtes meſures : ce qui formait une véritable confuſion.

Guiſe, après avoir chaſſé ſon ſouverain de ſa capitale, oſa venir le braver à Blois, en préſence d'un corps qui repréſentait la nation. *Henri* et lui ſe réconcilièrent ſolemnellement ; ils allèrent enſemble au même autel ; ils y communièrent enſemble. L'un promit par ſerment d'oublier toutes les injures paſſées, l'autre d'être obéiſſant et fidèle à l'avenir ; mais dans le même temps le roi projetait de faire mourir *Guiſe*, et *Guiſe* de faire détrôner le roi.

Guiſe avait été ſuffiſamment averti de ſe défier de *Henri ;* mais il le mépriſait trop pour le croire aſſez hardi d'entreprendre un aſſaſſinat. Il fut la dupe de ſa ſécurité : le roi avait réſolu de ſe venger de lui et de ſon frère le cardinal de *Guiſe*, le compagnon de ſes ambitieux deſſeins, et le plus hardi promoteur de la Ligue. Le roi fit lui-même proviſion de

poignards, qu'il diſtribua à quelques gaſcons qui s'étaient offerts d'être les miniſtres de ſa vengeance. Ils tuèrent *Guiſe* dans le cabinet du roi; mais ces mêmes hommes, qui avaient tué le duc, ne voulurent point tremper leurs mains dans le ſang de ſon frère, parce qu'il était prêtre et cardinal; comme ſi la vie d'un homme qui porte une robe longue et un rabat était plus ſacrée que celle d'un homme qui porte un habit court et une épée.

Le roi trouva quatre ſoldats qui, au rapport du jéſuite *Maimbourg*, n'étant pas ſi ſcrupuleux que les gaſcons, tuèrent le cardinal pour cent écus chacun. Ce fut ſous l'appartement de *Catherine de Médicis* que les deux frères furent tués; mais elle ignorait parfaitement le deſſein de ſon fils, n'ayant plus alors la confiance d'aucun parti, et étant même abandonnée par le roi.

Si une telle vengeance eût été revêtue des formalités de la loi, qui ſont les inſtrumens naturels de la juſtice des rois, ou le voile naturel de leur iniquité, la Ligue en eût été épouvantée : mais manquant de cette forme ſolemnelle, cette action fut regardée comme un affreux aſſaſſinat, et ne fit qu'irriter le parti. Le ſang des *Guiſes* fortifia la Ligue, comme la mort de *Coligni* avait fortifié les proteſtans.

Pluſieurs

Plusieurs villes de France se révoltèrent ouvertement contre le roi.

Il vint d'abord à Paris ; mais il en trouva les portes fermées, et tous les habitans sous les armes.

Le fameux duc de *Mayenne*, cadet du feu duc de *Guise*, était alors dans Paris. Il avait été éclipsé par la gloire de *Guise* pendant sa vie ; mais après sa mort, le roi le trouva aussi dangereux ennemi que son frère. Il avait toutes ses grandes qualités, auxquelles il ne manqua que l'éclat et le lustre.

Le parti des Lorrains était très-nombreux dans Paris. Le grand nom de *Guise*, leur magnificence, leur libéralité, leur zèle apparent pour la religion catholique, les avait rendus les délices de la ville. Prêtres, bourgeois, femmes, magistrats, tout se ligua fortement avec *Mayenne* pour poursuivre une vengeance qui leur paraissait légitime.

La veuve du duc présenta une requête au parlement contre les meurtriers de son mari. Le procès commença suivant le cours ordinaire de la justice ; deux conseillers furent nommés pour informer des circonstances du crime ; mais le parlement n'alla pas plus loin, les principaux étant singulièrement attachés aux intérêts du roi.

La ſorbonne ne ſuivit point cet exemple de modération : ſoixante-dix docteurs publièrent un écrit, par lequel ils déclarèrent *Henri de Valois* déchu de ſon droit à la couronne, et ſes ſujets diſpenſés du ſerment de fidélité.

Mais l'autorité royale n'avait pas d'ennemis plus dangereux que ces bourgeois de Paris, nommés *les Seize*, non à cauſe de leur nombre, puiſqu'ils étaient quarante, mais à cauſe des ſeize quartiers de Paris, dont ils s'étaient partagé le gouvernement. Le plus conſidérable de tous ces bourgeois était un certain *le Clerc*, qui avait uſurpé le grand nom de *Buſſi*. C'était un citoyen hardi, et un méchant ſoldat, comme tous ſes compagnons. Ces *Seize* avaient acquis une autorité abſolue, et devinrent dans la ſuite auſſi inſupportables à *Mayenne* qu'ils avaient été terribles au roi.

D'ailleurs les prêtres, qui ont toujours été les trompettes de toutes les révolutions, tonnaient en chaire, et aſſuraient, de la part de DIEU, que celui qui tuerait le tyran entrerait infailliblement en paradis. Les noms ſacrés et dangereux de *Jéhu* et de *Judith*, et tous ces aſſaſſinats conſacrés par l'écriture ſainte, frappaient par-tout les oreilles de la nation. Dans cette affreuſe extrémité, le roi fut enfin forcé d'implorer le ſecours de ce même Navarrois, qu'il avait autrefois refuſé. Ce prince fut plus

ſenſible à la gloire de protéger ſon beau-frère et ſon roi, qu'à la victoire qu'il avait remportée ſur lui.

Il mena ſon armée au roi ; mais avant que ſes troupes fuſſent arrivées, il vint le trouver, accompagné d'un ſeul page. Le roi fut étonné de ce trait de généroſité, dont il n'avait pas été lui-même capable. Les deux rois marchèrent vers Paris à la tête d'une puiſſante armée. La ville n'était point en état de ſe défendre. La Ligue touchait au moment de ſa ruine entière, lorſqu'un jeune religieux de l'ordre de Saint-Dominique changea toute la face des affaires.

Son nom était *Jacques Clément ;* il était né dans un village de Bourgogne, appelé *Sorbonne*, et alors âgé de vingt-quatre ans. Sa farouche piété, et ſon eſprit noir et mélancolique, ſe laiſsèrent bientôt entraîner au fanatiſme, par les importunes clameurs des prêtres. Il ſe chargea d'être le libérateur et le martyr de la ſainte Ligue. Il communiqua ſon projet à ſes amis et à ſes ſupérieurs : tous l'encouragèrent et le canonisèrent d'avance. *Clément* ſe prépara à ſon parricide par des jeûnes et par des prières continuelles pendant des nuits entières. Il ſe confeſſa, reçut les ſacremens, puis acheta un bon couteau. Il alla à Saint-Cloud, où était le quartier du roi, et demanda à être préſenté à ce prince, ſous prétexte de lui révéler un ſecret,

dont il lui importait d'être promptement inſtruit. Ayant été conduit devant ſa majeſté, il ſe proſterna avec une modeſte rougeur ſur le front, et il lui remit une lettre qu'il diſait être écrite par *Achille de Harlai*, premier préſident. Tandis que le roi lit, le moine le frappe dans le ventre, et laiſſe le couteau dans la place. Enſuite, avec un regard aſſuré, et les mains ſur ſa poitrine, il lève les yeux au ciel, attendant paiſiblement les ſuites de ſon aſſaſſinat. Le roi ſe lève, arrache le couteau de ſon ventre, et en frappe le meurtrier au front. Pluſieurs courtiſans accoururent au bruit. Leur devoir exigeait qu'ils arrêtaſſent le moine pour l'interroger, et tâcher de découvrir ſes complices ; mais ils le tuèrent ſur le champ, avec une précipitation qui les fit ſoupçonner d'avoir été trop inſtruits de ſon deſſein. *Henri de Navarre* fut alors roi de France par le droit de ſa naiſſance, reconnu d'une partie de l'armée, et abandonné par l'autre.

Le duc d'*Epernon*, et quelques autres, quittèrent l'armée, alléguant qu'ils étaient trop bons catholiques pour prendre les armes en faveur d'un roi qui n'allait point à la meſſe. Ils eſpéraient ſecrétement que le renverſement du royaume, l'objet de leurs déſirs et de leur eſpérance, leur donnerait occaſion de ſe rendre ſouverains dans leur pays.

Cependant le meurtre de *Clément* fut approuvé à Rome, et adoré à Paris. La ſainte Ligue reconnut pour ſon roi le cardinal de *Bourbon*, vieux prêtre, oncle de *Henri IV*, pour faire voir au monde que ce n'était pas la maiſon de *Bourbon*, mais les hérétiques que ſa haine pourſuivait.

Ainſi le duc de *Mayenne* fut aſſez ſage pour ne pas uſurper le titre de *roi ;* et cependant il s'empara de toute l'autorité royale, pendant que le malheureux cardinal de *Bourbon*, appelé *roi* par la Ligue, fut gardé priſonnier par *Henri IV* le reſte de ſa vie, qui dura encore deux ans. La Ligue, plus appuyée que jamais par le pape, ſecourue des Eſpagnols, et forte par elle-même, était parvenue au plus haut point de ſa grandeur ; et feſait ſentir à *Henri IV* cette haine que le faux zèle inſpire, et ce mépris que font naître les heureux ſuccès.

Henri avait peu d'amis, peu de places importantes, point d'argent, et une petite armée ; mais ſon courage, ſon activité, ſa politique, ſuppléaient à tout ce qui lui manquait. Il gagna pluſieurs batailles, et entre autres, celle d'Ivry ſur le duc de *Mayenne*, une des plus remarquables qui ait jamais été donnée. Les deux généraux montrèrent dans ce jour toute leur capacité, et les ſoldats tout leur courage. Il y eut peu de fautes commiſes de part et d'autre.

Henri fut enfin redevable de la victoire à la ſupériorité de ſes connaiſſances et de ſa valeur : mais il avoua que *Mayenne* avait rempli tous les devoirs d'un grand général : *Il n'a péché*, dit-il, *que dans la cauſe qu'il ſoutenait.*

Il ſe montra, après la victoire, auſſi modéré qu'il avait été terrible dans le combat. Inſtruit que le pouvoir diminue ſouvent quand on en fait un uſage trop étendu, et qu'il augmente en l'employant avec ménagement, il mit un frein à la fureur du ſoldat armé contre l'ennemi ; il eut ſoin des bleſſés, et donna la liberté à pluſieurs perſonnes. Cependant tant de valeur et tant de généroſité ne touchèrent point les Ligueurs.

Les guerres civiles de France étaient devenues la querelle de toute l'Europe. Le roi *Philippe II* était vivement engagé à défendre la Ligue : la reine *Eliſabeth* donnait toutes ſortes de ſecours à *Henri*, non parce qu'il était proteſtant, mais parce qu'il était ennemi de *Philippe II*, dont il lui était dangereux de laiſſer croître le pouvoir. Elle envoya à *Henri* cinq mille hommes, ſous le commandement du comte d'*Eſſex* ſon favori, auquel elle fit depuis trancher la tête.

Le roi continua la guerre avec différens ſuccès. Il prit d'aſſaut tous les faubourgs de Paris dans un ſeul jour. Il eût peut-être pris de même la ville, s'il n'eût penſé qu'à la

conquérir ; mais il craignit de donner ſa capitale en proie aux ſoldats, et de ruiner une ville qu'il avait envie de ſauver. Il aſſiégea Paris ; il leva le ſiége, il le recommença ; enfin il le bloqua, et coupa toutes les communications à la ville, dans l'eſpérance que les Pariſiens ſeraient forcés, par la diſette des vivres, à ſe rendre ſans effuſion de ſang.

Mais *Mayenne*, les prêtres, et les Seize, tournèrent les eſprits avec tant d'art, les envenimèrent ſi fort contre les hérétiques, et remplirent leur imagination de tant de fanatiſme, qu'ils aimèrent mieux mourir de faim que de ſe rendre et d'obéir.

Les moines et les religieux donnèrent un ſpectacle, qui, bien que ridicule en lui-même, fut cependant un reſſort merveilleux pour animer le peuple. Ils firent une eſpèce de revue militaire, marchant par rang et de file, et portant des armes rouillées par-deſſus leurs capuchons, ayant à leur tête la figure de la vierge *Marie*, branlant des épées, et criant qu'ils étaient tous prêts à combattre et à mourir pour la défenſe de la foi ; en ſorte que les bourgeois, voyant leurs confeſſeurs armés, croyaient effectivement ſoutenir la cauſe de DIEU.

Quoi qu'il en ſoit, la diſette dégénéra en famine univerſelle. Ce nombre prodigieux de citoyens n'avait d'autre nourriture que les

ſermons des prêtres et que les miracles imaginaires des moines, qui, par ce pieux artifice, avaient dans leurs couvens toutes choſes en abondance, tandis que toute la ville était ſur le point de mourir de faim. Les miſérables Pariſiens, trompés d'abord par l'eſpérance d'un prompt ſecours, chantaient dans les rues des ballades et des lampons contre *Henri :* folie qu'on ne pourrait attribuer à quelqu'autre nation avec vraiſemblance, mais qui eſt aſſez conforme au génie des Français, même dans un état ſi affreux. Cette courte et déplorable joie fut bientôt entièrement étouffée par la misère la plus réelle et la plus étonnante. Trente mille hommes moururent de faim dans l'eſpace d'un mois. Les malheureux citoyens, preſſés par la famine, eſſayèrent de faire une eſpèce de pain avec les os des morts, leſquels étant briſés et bouillis formaient une ſorte de gelée. Mais cette nourriture, ſi peu naturelle, ne ſervait qu'à les faire mourir plus promptement. On conte, et cela eſt atteſté par les témoignages les plus authentiques, qu'une femme tua et mangea ſon propre enfant. Au reſte, l'inflexible opiniâtreté des Pariſiens était égale à leur misère. *Henri* eut plus de compaſſion pour leur état qu'ils n'en avaient eux-mêmes : ſon bon naturel l'emporta ſur ſon intérêt particulier.

Il

Il ſouffrit que ſes ſoldats vendiſſent en particulier toutes ſortes de proviſions à la ville. Ainſi on vit arriver ce qu'on n'avait pas encore vu, que les aſſiégés étaient nourris par les aſſiégeans. C'était un ſpectacle bien ſingulier, que de voir les ſoldats qui, du fond de leurs tranchées, envoyaient des vivres aux citoyens qui leur jetaient de l'argent de leurs remparts. Pluſieurs officiers, entraînés par la licence ſi ordinaire à la ſoldateſque, troquaient un aloyau pour une fille; en ſorte qu'on ne voyait que femmes qui deſcendaient dans des baquets, et des baquets qui remontaient pleins de proviſions. Par-là une licence hors de ſaiſon régna parmi les officiers; les ſoldats amaſsèrent beaucoup d'argent; les aſſiégés furent ſoulagés; et le roi perdit la ville; car dans le même temps une armée d'Eſpagnols vint des Pays-Bas. Le roi fut obligé de lever le ſiége et d'aller à ſa rencontre, au travers de tous les dangers et de tous les haſards de la guerre; juſqu'à ce qu'enfin les Eſpagnols ayant été chaſſés du royaume, il revint une troiſième fois devant Paris, qui était toujours plus opiniâtré à ne point le recevoir.

Sur ces entreſaites, le cardinal de *Bourbon*, ce fantôme de la royauté, mourut. On tint une aſſemblée à Paris, qui nomma les états-généraux du royaume pour procéder à l'élection

d'un nouveau roi. L'Eſpagne influait fortement ſur ces états ; *Mayenne* avait un parti conſidérable qui voulait le mettre ſur le trône. Enfin *Henri*, ennuyé de la cruelle néceſſité de faire éternellement la guerre à ſes ſujets, et ſachant d'ailleurs que ce n'était pas ſa perſonne, mais ſa religion qu'ils haïſſaient, réſolut de rentrer au giron de l'Egliſe romaine. Peu de ſemaines après, Paris lui ouvrit ſes portes. Ce qui avait été impoſſible à ſa valeur et à ſa magnanimité, il l'obtint facilement en allant à la meſſe, et en recevant l'abſolution du pape.

Tout le peuple, change dans ce jour ſalutaire,
Reconnaît ſon vrai roi, ſon vainqueur, et ſon père.
Dès-lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, et trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Juſtement déſarmée
Rome adopta Bourbon ; Rome s'en vit aimée.
La Diſcorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit ;
Et ſoumettant enfin ſon cœur et ſes provinces,
Fut le meilleur ſujet du plus juſte des princes.

HENRIADE, *fin du dernier chant.*

DISSERTATION

SUR LA MORT

DE HENRI IV.

LE plus horrible accident qui ſoit jamais arrivé en Europe a produit les plus odieuſes conjectures. Preſque tous les mémoires du temps de la mort de *Henri IV*, jettent également des ſoupçons ſur les ennemis de ce bon roi, ſur les courtiſans, ſur les jéſuites, ſur ſa maîtreſſe, ſur ſa femme même. Ces accuſations durent encore, et on ne parle jamais de cet aſſaſſinat ſans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuſe, avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action, aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'Etat, aux hommes en place. On veut ſe venger de leur grandeur en les accuſant; on veut ſe faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en eſt de la diſſertation comme d'un ſpectacle, comme d'une tragédie, dans laquelle il faut attacher par de grandes paſſions et par de grands crimes.

Des voleurs aſſaſſinent *Vergier* dans la rue, tout Paris accuſe de ce meurtre un grand

prince. Une rougeole pourprée enlève des perſonnes conſidérables ; il faut qu'elles aient été toutes empoiſonnées. L'abſurdité de l'accuſation, le défaut total de preuves, rien n'arrête ; et la calomnie paſſant de bouche en bouche, et bientôt de livre en livre, devient une vérité importante aux yeux de la poſtérité toujours crédule. Depuis que je m'applique à l'hiſtoire, je ne ceſſe de m'indigner contre ces accuſations ſans preuve, dont les hiſtoriens ſe plaiſent à noircir leurs ouvrages.

La mère de *Henri IV* mourut d'une pleuréſie ; combien d'auteurs la font empoiſonner par un marchand de gants qui lui vendit des gants parfumés, et qui était, dit-on, l'empoiſonneur à brevet de *Catherine de Médicis*. On ne s'aviſe guère de douter que le pape *Alexandre VI* ne ſoit mort du poiſon qu'il avait préparé pour le cardinal *Corneto*, et pour quelques autres cardinaux dont il voulait, dit-on, être l'héritier. *Guichardin*, auteur contemporain, auteur reſpecté, dit qu'on imputait la mort de ce pontife à ce crime et à ce châtiment du crime ; il ne dit pas que le pape fût un empoiſonneur, il le laiſſe entendre, et l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'oſe dire à *Guichardin : L'Europe eſt trompée par vous, & vous l'avez été par votre paſſion.* Vous étiez l'ennemi du pape ; vous

avez trop cru votre haine et les actions de ſa vie. Il avait, à la vérité, exercé des vengeances cruelles et perfides contre des ennemis auſſi perfides et auſſi cruels que lui; de-là vous concluez qu'un pape de ſoixante et douze ans n'eſt pas mort d'une façon naturelle; vous prétendez, ſur des rapports vagues, qu'un vieux ſouverain, dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoiſonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier; mais ce mobilier était-il un objet ſi important? Ces effets étaient preſque toujours enlevés par les valets-de-chambre avant que les papes puſſent en ſaiſir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu haſarder, pour un auſſi petit gain, une action auſſi infame, une action qui demandait des complices, et qui tôt ou tard eût été découverte? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du pape plutôt qu'un bruit populaire? ce journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce. Il n'y a point le moindre veſtige de cette accuſation intentée contre ſa mémoire. Son fils *Borgia* tomba malade dans le temps de la mort de ſon père; voilà le ſeul fondement de l'hiſtoire du poiſon. Le père et le fils ſont malades en même temps, donc ils ſont atteints du poiſon même qu'ils deſtinaient à

douze cardinaux. C'eſt ainſi que raiſonne l'animoſité ; c'eſt la logique d'un peuple qui déteſte ſon maître : mais ce ne doit pas être celle d'un hiſtorien. Il ſe porte pour juge ; il prononce les arrêts de la poſtérité ; il ne doit déclarer perſonne coupable ſans des preuves évidentes

Ce que je dis de *Guichardin*, je le dirai des mémoires de *Sulli* au ſujet de la mort de *Henri IV*. Ces mémoires furent compoſés par des ſecrétaires du duc de *Sulli*, alors diſgracié par *Marie de Médicis;* on y laiſſe échapper quelques ſoupçons ſur cette princeſſe, que la mort de *Henri IV* feſait maîtreſſe du royaume, et ſur le duc d'*Epernon* qui ſervit à la faire déclarer régente. *Mézerai*, plus hardi que judicieux, fortifie ces ſoupçons ; et celui qui vient de faire imprimer le ſixième tome des mémoires de *Condé* fait ſes efforts pour donner au miſérable *Ravaillac* les complices les plus reſpectables. N'y a-t-il donc pas aſſez de crimes ſur la terre? faut-il encore en chercher où il n'y en a point?

On accuſe à la fois le père *Alagona* jéſuite, oncle du duc de *Lerme*, tout le conſeil eſpagnol, la reine *Marie de Médicis*, la maîtreſſe de *Henri IV*, madame de *Verneuil*, et le duc d'*Epernon*. Choiſiſſez donc. Si la maîtreſſe eſt coupable, il n'y a pas d'apparence que l'épouſe

le ſoit; ſi le conſeil d'Eſpagne a mis dans Naples le couteau à la main de *Ravaillac*, ce n'eſt donc pas le duc d'*Epernon* qui l'a ſéduit dans Paris; lui que *Ravaillac* appelait *catholique à gros grain*, comme il eſt prouvé au procès; lui qui n'avait jamais fait que des actions généreuſes; lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât *Ravaillac* à l'inſtant qu'on le reconnut tenant ſon couteau ſanglant, et qui voulait qu'on le réſervât à la queſtion et au ſupplice.

Il y a des preuves, dit *Mézerai*, que des prêtres avaient mené *Ravaillac* juſqu'à Naples. Je réponds qu'il n'y a aucune preuve. Conſultez le procès criminel de ce monſtre, vous y trouverez tout le contraire. Je ne ſais quelles dépoſitions vagues d'un nommé *du Jardin*, et d'une *Deſcomans*, ne ſont pas des allégations à oppoſer aux aveux que fit *Ravaillac* dans les tortures. Rien n'eſt plus ſimple, plus ingénu, moins embarraſſé, moins inconſtant; rien par conſéquent de plus vrai que toutes ſes réponſes. Quel intérêt aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abuſé? Je conçois bien qu'un ſcélérat, aſſocié à d'autres ſcélérats, cèle d'abord ſes complices. Les brigands s'en font un point d'honneur; car il y a de ce qu'on appelle *honneur* juſque dans le crime: cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on aurait ſéduit,

un fanatique à qui on aurait fait accroire qu'il ferait protégé, ne décélerait-il pas ses séducteurs ? comment, dans l'horreur des tortures, n'accuserait-il pas les imposteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes ? n'est-ce pas là le premier mouvement du cœur humain ?

Ravaillac persiste toujours à dire dans ses interrogatoires : *J'ai cru bien faire en tuant un roi qui voulait faire la guerre au pape ; j'ai eu des visions, des révélations ; j'ai cru servir* DIEU : *je reconnais que je me suis trompé, et que je suis coupable d'un crime horrible ; je n'y ai été jamais excité par personne.* Voilà la substance de toutes ses réponses. Il avoue que le jour de l'assassinat il avait été dévotement à la messe ; il avoue qu'il avait voulu plusieurs fois parler au roi, pour le détourner de faire la guerre en faveur des princes hérétiques ; il avoue que le dessein de tuer le roi l'a déjà tenté deux fois, qu'il y a résisté, qu'il a quitté Paris pour se rendre le crime impossible, qu'il y est retourné vaincu par son fanatisme. Il signe l'un de ses interrogatoires *François Ravaillac*,

Que toujours dans mon cœur
Jésus soit le vainqueur.

Qui ne reconnaît, qui ne voit, à ces deux vers dont il accompagna sa signature, un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoisonné de tous les venins de la Ligue ?

Ses complices étaient la ſuperſtition et la fureur qui animèrent *Jean Châtel*, *Pierre Barrière*, *Jacques Clément*. C'était l'eſprit de *Poltrot* qui aſſaſſina le duc de *Guiſe;* c'étaient les maximes de *Balthaſar Gerard*, aſſaſſin du grand prince d'Orange. *Ravaillac* avait été feuillant; et il ſuffiſait alors d'avoir été moine, pour croire que c'était une œuvre méritoire de tuer un prince ennemi de ſa religion. On s'étonne qu'on ait attenté pluſieurs fois ſur la vie de *Henri IV* le meilleur des rois; on devrait s'étonner que les aſſaſſins n'aient pas été en plus grand nombre. Chaque ſuperſtitieux avait continuellement devant les yeux *Aod* aſſaſſinant le roi des Philiſtins; *Judith* ſe proſtituant à *Holoferne* pour l'égorger dormant entre ſes bras; *Samuel* coupant par morceaux un roi priſonnier de guerre, envers qui *Saül* n'oſait violer le droit des nations. Rien n'avertiſſait alors que ces cas particuliers étaient des exceptions, des inſpirations, des ordres exprès, qui ne tiraient point à conſéquence; on les prenait pour la loi générale. Tout encourageait à la démence, tout conſacrait le parricide. Il me paraît enfin bien prouvé, par l'eſprit de ſuperſtition, de fureur et d'ignorance, qui dominait, par la connaiſſance du cœur humain, et par les interrogatoires de *Ravaillac*, qu'il n'eut aucun complice. Il faut

ſurtout s'en tenir à ces confeſſions faites à la mort devant des juges. Ces confeſſions prouvent expreſſément que *Jean Châtel* avait commis ſon parricide dans l'eſpérance d'être moins damné, et *Ravaillac* dans l'eſpérance d'être ſauvé.

Il le faut avouer, ces monſtres étaient ſervens dans la foi. *Ravaillac* ſe recommande en pleurant à *St François* ſon patron et à tous les ſaints ; il ſe confeſſe avant de recevoir la queſtion ; il charge deux docteurs auxquels il s'eſt confeſſé, d'aſſurer le greffier que jamais il n'a parlé à perſonne du deſſein de tuer le roi ; il avoue ſeulement qu'il a parlé au père d'*Aubigni*, jéſuite, de quelques viſions qu'il a eues, et le père d'*Aubigni* dit très-prudemment qu'il ne s'en ſouvient pas ; enfin le criminel jure juſqu'au dernier moment, ſur ſa damnation éternelle, qu'il eſt ſeul coupable ; et il le jure plein de repentir. Sont-ce-là des raiſons ? ſont-ce là des preuves ſuffiſantes ?

Cependant l'éditeur du ſixième tome des mémoires de *Condé* inſiſte encore ; il recherche un paſſage des mémoires de *l'Etoile*, dans lequel on fait dire à *Ravaillac* dans la place de l'exécution : *On m'a bien trompé quand on m'a voulu perſuader que le coup que je ferais ſerait bien reçu du peuple, puiſqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer.* Premièrement, ces paroles ne ſont point rapportées

dans le procès-verbal de l'exécution ; secondement, il eſt vrai peut-être que *Ravaillac* dit ou voulut dire : *On m'a bien trompé quand on me diſait, le roi eſt haï, on ſe réjouira de ſa mort.* Il voyait le contraire, et les regrets du peuple ; il ſe voyait l'objet de l'horreur publique ; il pouvait bien dire *on m'a trompé.* En effet, s'il n'avait jamais entendu juſtifier dans les converſations le crime de *Jean Châtel*, s'il n'avait pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la Ligue, il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique ſens de ces paroles. Mais les a-t-il prononcées ? qui l'a dit à M. de *l'Etoile ?* un bruit de ville qu'il rapporte, prévaudra-t-il ſur un procès-verbal ? Dois-je en croire ce *l'Etoile*, qui écrivait le ſoir tous les contes populaires qu'il avait entendus le jour ? Défions-nous de tous ces journaux, qui ſont des recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus il y a quelques années dix-huit tomes *in-fol.* des mémoires du feu marquis de *Dangeau:* j'y trouvai ces propres paroles : ,, La reine ,, d'Eſpagne, *Marie-Louiſe d'Orléans*, eſt morte ,, empoiſonnée par le marquis de *Mansfeld ;* ,, le poiſon avait été mis dans une tourte ,, d'anguilles ; la comteſſe de *Pernits*, qui ,, mangea la deſſerte de la reine, en eſt morte ,, auſſi ; trois camériſtes en ont été malades ;

„ le roi l'a dit ce ſoir à ſon petit couvert. „ Qui ne croirait un tel fait, circonſtancié, appuyé du témoignage de *Louis XIV*, et rapporté par un courtiſan de ce monarque, par un homme d'honneur qui avait ſoin de recueillir toutes les anecdotes? Cependant il eſt très-faux que la comteſſe de *Pernits* ſoit morte alors; il eſt tout auſſi faux qu'il y ait eu trois camériſtes malades, et non moins faux que *Louis XIV* ait prononcé des paroles auſſi indiſcrètes. Ce n'était point M. de *Dangeau* qui feſait ces malheureux mémoires, c'était un vieux valet-de-chambre imbécille, qui ſe mêlait de faire à tort et à travers des gazettes manuſcrites de toutes les ſottiſes qu'il entendait dans les antichambres. Je ſuppoſe cependant que ces mémoires tombaſſent dans cent ans entre les mains de quelque compilateur; que de calomnies alors ſous preſſe! que de menſonges répétés dans tous les journaux! Il faut tout lire avec défiance. *Ariſtote* avait bien raiſon, quand il diſait que *le doute eſt le commencement de la ſageſſe.* (*)

(*) Nous joindrons ici un extrait du procès criminel de *Ravaillac*, qui peut ſervir de preuve à ce qu'on vient de lire.

Extrait du procès criminel fait à François Ravaillac.

Du 19 mai 1610.

A dit qu'il n'a jamais reçu aucun outrage du roi, et que la cour a assez d'argumens suffisans par les interrogatoires et réponses au procès ; qu'il n'y a nullement apparence qu'il y ait été induit par argent, ou suscité par gens ambitieux du sceptre de France ; car si tant est qu'il eût été porté par argent ou autrement, il semble qu'il ne fût pas venu jusqu'à trois fois, et à trois voyages exprès d'Angoulême à Paris, distans l'un de l'autre de cent lieues, pour donner conseil au roi de ranger à l'Eglise catholique et romaine ceux de la prétendue réformée, gens du tout contraires à la volonté de DIEU et de son Eglise ; parce que qui a volonté de tuer autrui par argent, dès qu'il se laisse malheureusement corrompre pour assassiner son prince, ne va pas le faire avertir comme il a fait trois diverses fois, ainsi que le sieur de *la Force* a reconnu, depuis l'homicide commis par l'accusé, avoir été dans le louvre, et prié instamment de le faire parler au roi ; à quoi ledit sieur de *la Force* aurait répondu qu'il était un papaute et catholique à gros grain,

lui disant s'il connaissait M. d'*Epernon*; et l'accusé lui répondit qu'oui, et que c'était un catholique à gros grain; et ayant dit au sieur de *la Force* qu'étant catholique, apostolique et romain, et voulant tel vivre et mourir, il le supplie de vouloir le faire parler au roi, afin de déclarer à sa majesté l'intention où il était depuis si long-temps de le tuer, n'osant le déclarer à aucun autre, parce que l'ayant dit à sa majesté, il se serait désisté tout-à-fait de cette mauvaise volonté.

Enquis si de lors qu'il fit ses voyages pour parler au roi, et lui conseiller de faire la guerre à ceux de la religion prétendue réformée, il avait protesté à son curé que, si sa majesté ne voulait accorder ce dont l'accusé la suppliait, il ferait le malheureux acte qu'il a commis.

A dit que non; et que s'il l'avait projeté, s'en était désisté, et avait cru qu'il était expédient de lui faire cette remontrance plutôt que de le tuer.

Remontré qu'il n'avait changé sa mauvaise intention, parce que depuis le dernier voyage qu'il a fait à Angoulême, le jour de pâques, il n'a cherché les moyens de parler au roi, ce qui démontre assez qu'il était parti en cette résolution de faire ce qu'il a fait.

A dit qu'il est véritable.

Enquis ſi le jour de pâques et de ſon départ il fit la ſainte communion ; a dit que non, et l'avait faite le premier dimanche de carême ; mais néanmoins, qu'il fit célébrer le ſacrifice de la ſainte meſſe à l'égliſe Saint-Paul d'Angoulême ſa paroiſſe, comme ſe reconnaiſſant indigne d'approcher de ce très-ſaint et très-auguſte ſacrement, plein de myſtère et d'incompréhenſible vertu, parce qu'il ſe ſentait encore vexé de cette tentation de tuer le roi, et en tel état ne voulait s'approcher de la ſainte table.

..... Enquis s'il ne les a pas fait venir (les démons) dans la chambre où était couché ledit *Dubois ?*

A dit que non ; qu'il eſt bien vrai que lui accuſé étant couché dans un grenier au-deſſus de la chambre dudit *Dubois*, dans lequel grenier étaient auſſi couchées d'autres perſonnes, il entendit à l'heure de minuit ledit *Dubois* qui le priait de deſcendre dans ſa chambre, s'exclamant avec grands cris : *Ravaillac*, *mon ami*, *deſcends en bas*, *je ſuis mort ; mon Dieu*, *ayez pitié de moi :* alors l'accuſé voulut deſcendre ; mais il en fut empêché par ceux qui étaient avec lui pour la crainte qu'ils avaient ; de ſorte qu'il ne deſcendit point ; et le lendemain il demanda audit *Dubois* qui l'avait mû de crier ainſi ? à quoi il lui fit réponſe qu'il avait vu dans ſa

chambre un chien d'une exceſſive groſſeur et fort effroyable, lequel s'était mis les deux pieds de devant ſur ſon lit ; de quoi il avait eu telle peur qu'il en avait penſé mourir, et avait appelé l'accuſé à ſon ſecours : à quoi l'accuſé fit réponſe que, pour renverſer ſes viſions, il devait avoir recours à la ſainte communion ou à la célébration de la meſſe, et furent à cet effet au couvent des cordeliers faire dire la meſſe, pour armer la grace de DIEU contre les viſions de ſatan, ennemi commun des hommes.

Remontré qu'il y a apparence que c'était lui qui avait fait paraître ce chien.

A dit que non ; et de peur que nous n'ajoutions pas de foi à ſes réponſes, cette vérité ſerait atteſtée par ceux qui étaient dans la chambre où il était couché, qui l'empêchèrent de deſcendre, qui étaient l'hôteſſe de la maiſon et une ſienne couſine qui le prièrent de n'y point aller, à cauſe qu'elles avaient entendu un grand bruit dans la chambre.

Remontré qu'il n'a pas eu volonté de changer ſon malheureux deſſein, ne voulant recevoir la communion le jour de pâques, parce que c'était le moyen de s'en divertir ; duquel moyen n'ayant uſé, et s'étant ainſi éloigné de la ſainte communion, il a continué en ſa méchante entrepriſe.

A

A dit que ce qui l'empêcha de communier fut qu'il avait pris cette réſolution le jour de pâques pour venir tuer le roi ; mais aurait ouï la ſainte meſſe auparavant de partir, croyant que la communion réelle de ſa mère était ſuffiſante pour elle et pour lui.

Remontré, que lui ayant cette mauvaiſe intention de commettre cet acte, il était en péché et en danger de damnation, ne pouvant participer à la grace de DIEU et communion des fideles chrétiens pendant qu'il avait cette mauvaiſe volonté, dont ſe devait départir pour être en la grace de DIEU.

A dit qu'il ne fait pas de difficulté de convenir qu'il n'ait été porté d'un propre mouvement et particulier, contraire à la volonté de DIEU, auteur de tout bien et vérité, contraire au diable, père du menſonge, mais que maintenant, à la remontrance que lui ſeſons, il reconnaît qu'il n'a pu réſiſter à cette tentation, étant hors du pouvoir des hommes de s'empêcher du mal ; et qu'à préſent qu'il a déclaré la vérité entière, ſans rien retenir et cacher, il eſpérait que DIEU tout benin et miſéricordieux lui ferait pardon et rémiſſion de ſes péchés, étant plus puiſſant pour diſſoudre le péché, moyennant la confeſſion et abſolution ſacerdotale, que les hommes pour l'offenſer, priant la ſacrée Vierge, *St Pierre*,

St Paul, *St François*, (en pleurant) *St Bernard*, et toute la cour céleſte du paradis, requérir être ſes avocats envers ſa ſacrée majeſté, afin qu'elle impoſe ſa croix entre ſa mort et jugement de ſon ame et l'enfer; par ainſi requiert et eſpère être participant des mérites de la paſſion de notre Sauveur JESUS-CHRIST, le priant bien très-humblement lui faire la grace d'être aſſocié aux mérites de tous les tréſors qu'il a infus en ſa puiſſance apoſtolique, lorſqu'il a dit : *Tu es Petrus.*

Extrait du procès-verbal de la queſtion.

Du 27 mai.

ARRET de mort prononcé par le greffier, qui l'a prévenu que, pour révélation de ſes complices, ſerait appliqué à la queſtion; et le ferment de lui pris, a été exhorté de prévenir le tourment, et s'en rédimer par la connaiſſance de la vérité qui l'avait induit, perſuadé et fortifié au méchant acte, à qui il en avait conféré et communiqué.

A dit que par la damnation de ſon ame, il n'y a eu homme, femme, ni autre que lui qui l'ait ſu, et perſiſté, &c.....

ESSAI

SUR

LA POESIE EPIQUE.

AVERTISSEMENT.

Cet Eſſai avait d'abord été compoſé en anglais par l'auteur lorſqu'il était à Londres, en 1726 ; on le traduiſit en français à Paris : cette traduction fut même imprimée à la ſuite de la Henriade ; mais depuis, l'auteur refondit cet ouvrage en l'écrivant en français : il a été revu et augmenté en dernier lieu avec beaucoup de ſoin.

ESSAI

SUR

LA POESIE EPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Des différens goûts des peuples.

ON a accablé preſque tous les arts d'un nombre prodigieux de règles, dont la plupart ſont inutiles ou fauſſes. Nous trouvons par-tout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'eſt plus aiſé que de parler d'un ton de maître des choſes qu'on ne peut exécuter : il y a cent poëtiques contre un poëme. On ne voit que des maîtres d'éloquence, et preſque pas un orateur. Le monde eſt plein de critiques, qui, à force de *commentaires*, de *définitions*, de *diſtinctions*, ſont parvenus à obſcurcir les connaiſſances les plus claires et les plus ſimples. Il ſemble qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque ſcience, chaque étude a ſon jargon inintelligible, qui ſemble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms barbares, que de puérilités pédanteſques

on entaſſait il n'y a pas long-temps dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très-fauſſe idée de l'éloquence, dont il aurait pu avoir une connaiſſance très-vraie, en peu de mois, par la lecture de quelques bons livres? La voie par laquelle on a ſi long-temps enſeigné l'art de penſer eſt aſſurément bien oppoſée au don de penſer.

Mais c'eſt ſurtout en fait de poëſie que les commentateurs et les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieuſement écrit des volumes ſur quelques lignes que l'imagination des poëtes a créées en ſe jouant. Ce ſont des tyrans qui ont voulu aſſervir à leurs lois une nation libre, dont ils ne connaiſſent point le caractère; auſſi ces prétendus légiſlateurs n'ont fait ſouvent qu'embrouiller tout dans les Etats qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont diſcouru avec peſanteur de ce qu'il fallait ſentir avec tranſport; et quand même leurs règles ſeraient juſtes, combien peu ſeraient-elles utiles? *Homère*, *Virgile*, *le Taſſe*, *Milton*, n'ont guère obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles, tant de liens ne ſerviraient qu'à embarraſſer les grands-hommes dans leur marche, et ſeraient d'un faible ſecours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carrière, et

non pas s'y traîner avec des béquilles. Preſque tous les critiques ont cherché dans *Homère* des règles qui n'y ſont aſſurément point. Mais comme ce poëte grec a compoſé deux poëmes d'une nature abſolument différente, ils ont été bien en peine pour réconcilier *Homère* avec lui-même. *Virgile* venant enſuite, qui réunit dans ſon ouvrage le plan de l'Iliade et celui de l'Odyſſée, il fallut qu'ils cherchaſſent encore de nouveaux expédiens pour ajuſter leurs règles à l'Enéïde. Ils ont fait à-peu-près comme les aſtronomes, qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires, et créaient ou anéantiſſaient un ciel ou deux de criſtal à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme ſavans, et qui ſe croient tels, venait vous dire : *Le poëme épique eſt une longue fable inventée pour enſeigner une vérité morale, et dans laquelle un héros achève quelque grande action avec le ſecours des Dieux dans l'eſpace d'une année ;* il faudrait lui répondre : Votre définition eſt très-fauſſe ; car, ſans examiner ſi l'Iliade d'*Homère* eſt d'accord avec votre règle, les Anglais ont un poëme épique, dont le héros, loin de venir à bout d'une grande entrepriſe par le ſecours céleſte en une année, eſt trompé par le diable et par ſa femme en un jour, et eſt chaſſé du paradis terreſtre pour avoir déſobéi à DIEU. Ce poëme

cependant eſt mis par les Anglais au niveau de l'Iliade, et beaucoup de perſonnes le préfèrent à *Homère* avec quelque apparence de raiſon.

Mais, me direz-vous, le poëme épique ne ſera-t-il donc que le récit d'une aventure malheureuſe ? non : cette définition ſerait auſſi fauſſe que l'autre. L'Oedipe de *Sophocle*, le Cinna de *Corneille*, l'Athalie de *Racine*, le Céſar de *Shakeſpeare*, le Caton d'*Addiſſon*, la Mérope du marquis *Scipion Maffei*, le Roland de *Quinault*, ſont toutes de belles tragédies, et j'oſe dire, toutes d'une nature différente. On aurait beſoin en quelque ſorte d'une définition particulière pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les arts ſe donner bien de garde de ces définitions trompeuſes, par leſquelles nous oſons exclure toutes les beautés qui nous ſont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendues familières. Il n'en eſt point des arts, et ſurtout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature. Nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les élémens, les animaux, parce que leur nature eſt toujours la même ; mais preſque tous les ouvrages des hommes changent ainſi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voiſins, diffèrent. Que dis-je ?

dis-je ? la même nation n'eſt plus reconnaiſſable au bout de trois ou quatre ſiècles. Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les Etats ; ils changent en mille manières tandis qu'on cherche à les fixer.

La muſique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, était très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'eſt plus celle de *Luigi* et de *Cariſſimi :* des airs perſans ne plairaient pas aſſurément à des oreilles européanes. Mais ſans aller ſi loin, un français accoutumé à nos opéra ne peut s'empêcher de rire la première fois qu'il entend du récitatif en Italie : autant en fait un italien à l'opéra de Paris ; et tous deux ont également tort, ne conſidérant point que le récitatif n'eſt autre choſe qu'une déclamation notée ; que le caractère des deux langues eſt très-différent ; que ni l'accent ni le ton ne ſont les mêmes ; que cette différence eſt ſenſible dans la converſation, plus encore ſur le théâtre tragique, et doit par conſéquent l'être beaucoup dans la muſique. Nous ſuivons à-peu-près les règles d'architecture de *Vitruve ;* cependant les maiſons bâties en Italie par *Palladio*, et en France par nos architectes, ne reſſemblent pas plus à celles de *Pline* et de *Cicéron* que nos habillemens ne reſſemblent aux leurs.

Mais, pour revenir à des exemples qui aient plus de rapport à notre ſujet, qu'était la tragédie chez les Grecs ? un chœur, qui demeurait preſque toujours ſur le théâtre, point de diviſion d'actes, très-peu d'action, encore moins d'intrigues. Chez les Français, c'eſt pour l'ordinaire une ſuite de converſations en cinq actes, avec une intrigue amoureuſe. En Angleterre la tragédie eſt véritablement une action ; et ſi les auteurs de ce pays joignaient à l'activité qui anime leurs pièces un ſtyle naturel, avec de la décence et de la régularité, ils l'emporteraient bientôt ſur les Grecs et ſur les Français.

Qu'on examine tous les autres arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers du génie différent des nations qui les cultivent.

Quelle ſera donc l'idée que nous devons nous former de la poëſie épique ? Le mot *épique* vient du grec Επος, qui ſignifie *diſcours* : l'uſage a attaché ce nom particuliérement à des récits en vers d'aventures héroïques ; comme le mot d'*oratio* chez les Romains qui ſignifiait auſſi *diſcours*, ne ſervit dans la ſuite que pour les diſcours d'appareil ; et comme le titre d'*Imperator*, qui appartenait aux généraux d'armée, fut enſuite conféré aux ſeuls ſouverains de Rome.

Le poëme épique, regardé en lui-même, eſt donc un récit en vers d'aventures héroïques. Que l'action ſoit ſimple ou complexe; qu'elle s'achève dans un mois ou dans une année, ou qu'elle dure plus long-temps; que la ſcène ſoit fixée dans un ſeul endroit, comme dans l'Iliade; que le héros voyage de mers en mers, comme dans l'Odyſſée; qu'il ſoit heureux ou infortuné, furieux comme *Achille*, ou pieux comme *Enée;* qu'il y ait un principal perſonnage ou pluſieurs; que l'action ſe paſſe ſur la terre ou ſur la mer; ſur le rivage d'Afrique, comme dans la Louiſiade; dans l'Amérique, comme dans l'Araucana; dans le ciel, dans l'enfer, hors des limites de notre monde, comme dans le paradis de *Milton;* il n'importe: le poëme ſera toujours un poëme épique, un poëme héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à ſon mérite. Si vous vous faites ſcrupule, diſait le célèbre M. *Addiſſon*, de donner le titre de poëme épique au paradis perdu de *Milton*, appelez-le, ſi vous voulez, un poëme divin, donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confeſſiez que c'eſt un ouvrage auſſi admirable, en ſon genre, que l'Iliade.

Ne diſputons jamais ſur les noms. Irais-je refuſer le nom de comédies aux pièces de M. *Congrève* ou à celles de *Caldéron*, parce qu'elles

ne ſont pas dans nos mœurs ? La carrière des arts a plus d'étendue qu'on ne penſe. Un homme, qui n'a lu que les auteurs claſſiques, mépriſe tout ce qui eſt écrit dans les langues vivantes ; et celui, qui ne ſait que la langue de ſon pays, eſt comme ceux qui, n'étant jamais ſortis de la cour de France, prétendent que le reſte du monde eſt peu de choſe, et que qui a vu Verſailles a tout vu.

Mais le point de la queſtion et de la difficulté eſt de ſavoir ſur quoi les nations polies ſe réuniſſent, et ſur quoi elles diffèrent. Un poëme épique doit par-tout être fondé ſur le jugement, et embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon ſens, appartient également à toutes les nations du monde. Toutes vous diront qu'une action, *une et ſimple*, qui ſe développe aiſément et par degrés, et qui ne coûte point une attention fatiguante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monſtrueuſes. On ſouhaite généralement que cette unité ſi ſage ſoit ornée d'une variété d'épiſodes, qui ſoient comme les membres d'un corps robuſte et proportionné. Plus l'action ſera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faibleſſe eſt d'être ſéduits par tout ce qui eſt au-delà de la vie commune. Il faudra ſurtout que cette action ſoit *intéreſſante ;* car tous les cœurs veulent être remués ; et un

poëme, parfait d'ailleurs, s'il ne touchait point, ſera inſipide en tout temps et en tout pays. Elle doit être *entière*, parce qu'il n'y a point d'homme qui puiſſe être ſatisfait s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'eſt promis d'avoir.

Telles ſont à-peu-près les principales règles que la nature dicte à toutes les nations qui cultivent les lettres ; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleſte, la nature des épiſodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, et de cet inſtinct qu'on nomme *goût ;* voilà ſur quoi il y a mille opinions, et point de règles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût qui plaiſent également à toutes les nations ? il y en a ſans doute en très-grand nombre. Depuis le temps de la renaiſſance des lettres, qu'on a pris les anciens pour modèles, *Homère*, *Démoſthènes*, *Virgile*, *Cicéron* ont, en quelque manière, réuni ſous leurs lois tous les peuples de l'Europe, et fait de tant de nations différentes une ſeule république des lettres ; mais, au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque peuple introduiſent dans chaque pays un goût particulier.

Vous ſentez dans les meilleurs écrivains modernes le caractère de leur pays, à travers l'imitation de l'antique : leurs fleurs et leurs fruits ſont échauffés et mûris par le même ſoleil ;

mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit, des goûts, des couleurs, et des formes différentes. Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Eſpagnol, à ſon ſtyle, comme aux traits de ſon viſage, à ſa prononciation, à ſes manières. La douceur et la molleſſe de la langue italienne s'eſt inſinuée dans le génie des auteurs italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un ſtyle majeſtueux, ſont, ce me ſemble, généralement parlant, le caractère des écrivains eſpagnols. La force, l'énergie, la hardieſſe, ſont plus particulières aux Anglais; ils ſont ſurtout amoureux des allégories et des comparaiſons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance : ils haſardent peu; ils n'ont ni la force anglaiſe, qui leur paraîtrait une force giganteſque et monſtrueuſe, ni la douceur italienne, qui leur ſemble dégénérer en une molleſſe efféminée.

De toutes ces différences naiſſent ce dégoût et ce mépris que les nations ont les unes pour les autres. Pour regarder dans tous ſes jours cette différence qui ſe trouve entre les goûts des peuples voiſins, conſidérons maintenant leur ſtyle.

On approuve avec raiſon en Italie ces vers imités de *Lucrèce* dans la troiſième ſtance du premier chant de la Jéruſalem.

Cosi all' egro fanciul' porgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso :
Succhi amari intanto ei beve ,
E dall' inganno suo vita riceve.

Cette comparaiſon du charme des fables qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amère donnée à un enfant dans un vaſe bordé de miel, ne ſerait pas ſoufferte dans un poëme épique français. Nous liſons avec plaiſir dans *Montagne* qu'il faut *emmieller la viande ſalubre à l'enfant.* Mais cette image, qui nous plaît dans ſon ſtyle familier, ne nous paraîtrait pas digne de la majeſté de l'épopée.

Voici un autre endroit univerſellement approuvé, et qui mérite de l'être. C'eſt dans le chant ſeizième de la Jéruſalem, lorſqu'*Armide* commence à ſoupçonner la fuite de ſon amant :

Volea gridar : dove , o crudel , me sola
Lasci? ma il varco al suon chiuse il dolore :
Sicchè tornò la flebile parola
Più amara indietro a rimbombar su'l core.

Ces quatre vers italiens ſont très-touchans et très-naturels ; mais ſi on les traduit exactement, ce ſera un *galimatias* en français. » Elle » voulait crier : Cruel, pourquoi me laiſſes-tu » ſeule ? mais la douleur ferma le chemin à

» ſa voix; et ces paroles douloureuſes recu-
» lèrent avec plus d'amertume, et retentirent
» ſur ſon cœur. »

Apportons un autre exemple tiré d'un des plus ſublimes endroits du poëme ſingulier de *Milton*, dont j'ai déjà parlé; c'eſt au premier livre, dans la deſcription de Satan et des enfers.

——— *Round he throws his baleful eyes*
That witneſs'd huge affliction and diſmay,
Mix'd with obdurate pride, and ſtedfaſt hate.
At once, as far as angels ken, he views
The diſmal ſituation waſte and wild,
A dungeon horrible, on all ſides round,
As one great furnace, flam'd, yet from thoſe flames
No light, but rather darkneſs viſible,
Serv'd only to diſcover ſights of woe;
Regions of ſorrow! doleful shades! where peace
And reſt can never dwell! hope never comes
That comes to all, &c.

» Il promène de tous côtés ſes triſtes yeux,
» dans leſquels ſont peints le déſeſpoir et
» l'horreur, avec l'orgueil et l'irréconciliable
» haine. Il voit d'un coup d'œil auſſi loin que
» les regards des chérubins peuvent percer, ce
» ſéjour épouvantable, ces déſerts déſolés,
» ce donjon immenſe, enflammé comme une

» fournaiſe énorme. Mais de ces *flammes il ne* » *ſortait point de lumières; ce ſont des ténèbres* » *viſibles*, qui ſervent ſeulement à découvrir » des ſpectacles de déſolation, des régions de » douleur, dont jamais n'approchent le repos » ni la paix, où l'on ne connaît point l'eſpé- » rance connue par-tout ailleurs. »

Antonio de Solis, dans ſon excellente hiſtoire de la conquête du Mexique, après avoir dit que l'endroit où *Montezume* conſultait ſes dieux était une large voûte ſouterraine, où de petits ſoupiraux laiſſaient à peine entrer la lumière, ajoute : *O permitian ſolamente lo que baſtava porque ſe vieſſe la oſcuridad* : » Où laiſſaient » entrer ſeulement autant de jour qu'il en » fallait pour voir l'obſcurité. » Ces ténèbres viſibles de *Milton* ne ſont point condamnées en Angleterre, et les Eſpagnols ne reprennent point cette même penſée dans *Solis*. Il eſt très-certain que les Français ne ſouffriraient point de pareilles libertés. Ce n'eſt pas aſſez que l'on puiſſe excuſer la licence de ces expreſſions; l'exactitude françaiſe n'admet rien qui ait beſoin d'excuſe.

Qu'il me ſoit permis, pour ne laiſſer aucun doute ſur cette matière, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la chaire. Qu'un homme, comme le père *Bourdaloue*, prêche

devant une aſſemblée de la communion anglicane, et qu'animant, par un geſte noble, un diſcours pathétique, il s'écrie : » Oui, Chré-
» tiens, vous étiez bien diſpoſés ; mais le
» ſang de cette veuve que vous avez aban-
» donnée ; mais le ſang de ce pauvre que
» vous avez laiſſé opprimer ; mais le ſang de
» ces miſérables dont vous n'avez pas pris
» en main la cauſe ; ce ſang retombera ſur
» vous ; et vos bonnes diſpoſitions ne ſervi-
» ront qu'à rendre ſa voix plus forte pour
» demander à DIEU vengeance de votre
» infidélité. Ah ! mes chers Auditeurs, &c. »
Ces paroles pathétiques, prononcées avec force, et accompagnées de grands geſtes, feront rire un auditoire anglais : car autant qu'ils aiment ſur le théâtre les expreſſions ampoulées, et les mouvemens forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la chaire une ſimplicité ſans ornement. Un ſermon en France eſt une longue déclamation, ſcrupuleuſement diviſée en trois points, et récitée avec enthouſiaſme. En Angleterre un ſermon eſt une diſſertation ſolide, et quelquefois sèche, qu'un homme lit au peuple ſans geſte et ſans aucun éclat de voix. En Italie c'eſt une comédie ſpirituelle. En voilà aſſez pour faire voir combien grande eſt la différence entre les goûts des nations.

Je ſais qu'il y a pluſieurs perſonnes qui ne ſauraient admettre ce ſentiment. Elles diſent que la raiſon et les paſſions ſont par-tout les mêmes; cela eſt vrai, mais elles s'expriment par-tout diverſement. Les hommes ont dans tout pays un nez, deux yeux et une bouche : cependant l'aſſemblage des traits, qui fait la beauté en France, ne réuſſira pas en Turquie ; ni une beauté turque à la Chine : et ce qu'il y a de plus aimable en Aſie et en Europe, ſerait regardé comme un monſtre dans le pays de la Guinée. Puiſque la nature eſt ſi différente d'elle-même, comment veut-on aſſervir à des lois générales, des arts ſur leſquels la coutume, c'eſt-à-dire l'inconſtance, a tant d'empire ? Si donc nous voulons avoir une connaiſſance un peu étendue de ces arts, il faut nous informer de quelle manière on les cultive chez toutes les nations. Il ne ſuffit pas, pour connaître l'épopée, d'avoir lu *Virgile* et *Homère ;* comme ce n'eſt point aſſez, en fait de tragédie, d'avoir lu *Sophocle* et *Euripide.*

Nous devons admirer ce qui eſt univerſellement *beau* chez les anciens ; nous devons nous prêter à ce qui était *beau* dans leur langue et dans leurs mœurs ; mais ce ſerait s'égarer étrangement, que de les vouloir ſuivre en tout à la piſte. Nous ne parlons point la même langue. La religion, qui eſt preſque toujours

le fondement de la poëſie épique, eſt parmi nous l'oppoſé de leur mythologie. Nos coutumes ſont plus différentes de celles des héros du ſiége de Troie que de celles des Américains. Nos combats, nos ſiéges, nos flottes, n'ont pas la moindre reſſemblance; notre philoſophie eſt en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre, celle de la bouſſole, de l'imprimerie, tant d'autres arts, qui ont été apportés récemment dans le monde, ont en quelque façon changé la face de l'univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les anciens, mais il ne faut pas peindre les mêmes choſes.

Qu'*Homère* nous repréſente ſes dieux s'enivrans de nectar, et rians ſans fin de la mauvaiſe grace dont *Vulcain* leur ſert à boire; cela était bon de ſon temps, où les dieux étaient ce que les fées ſont dans le nôtre : mais aſſurément perſonne ne s'aviſera aujourd'hui de repréſenter, dans un poëme, une troupe d'anges et de ſaints buvans et rians à table. Que dirait-on d'un auteur qui irait, après *Virgile*, introduire des harpies enlevant le dîner de ſon héros, et qui changerait de vieux vaiſſeaux en belles nymphes? En un mot, admirons les anciens; mais que notre admiration ne ſoit pas une ſuperſtition aveugle : et ne feſons pas cette injuſtice à la nature humaine et à nous

mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder et n'aimer que ſes anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de ſureté.

Il n'y a point de monumens en Italie qui méritent plus l'attention d'un voyageur que la Jéruſalem du *Taſſe*. *Milton* fait autant d'honneur à l'Angleterre que le grand *Newton*. *Camouens* eſt en Portugal, ce que *Milton* eſt en Angleterre. Ce ſerait ſans doute un grand plaiſir, et même un grand avantage, pour un homme qui penſe, d'examiner tous ces poëmes épiques de différente nature, nés en des ſiècles, et dans des pays éloignés les uns des autres. Il me ſemble qu'il y a une ſatisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illuſtres perſonnages, grecs, romains, italiens, anglais; tous habillés, ſi je l'oſe dire, à la manière de leur pays.

C'eſt une entrepriſe au-delà de mes forces, que de prétendre les peindre; j'eſſaierai ſeulement de crayonner une eſquiſſe de leurs principaux traits : c'eſt au lecteur à ſuppléer aux défauts de ce deſſin. Je ne ferai que propoſer : il doit juger; et ſon jugement ſera juſte, s'il lit avec impartialité, et s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école, ni cet amour-propre mal entendu qui nous fait

mépriſer tout ce qui n'eſt pas dans nos mœurs. Il verra la naiſſance, le progrès, la décadence de l'art; il le verra enſuite ſortir comme de ſes ruines; il le ſuivra dans tous ſes changemens; il diſtinguera ce qui eſt *beauté* dans tous les temps, et chez toutes les nations, d'avec ces *beautés locales* qu'on admire dans un pays et qu'on mépriſe dans un autre. Il n'ira point demander à *Ariſtote* ce qu'il doit penſer d'un auteur anglais ou portugais, ni à M. *Perrault* comment il doit juger de l'Iliade. Il ne ſe laiſſera point tyranniſer par *Scaliger* ni par *le Boſſu;* mais il tirera ſes règles de la nature, et des exemples qu'il aura devant les yeux; et il jugera entre les Dieux d'*Homère* et le Dieu de *Milton*, entre *Calypſo* et *Didon*, entre *Armide* et *Eve.*

Si les nations de l'Europe, au lieu de ſe mépriſer injuſtement les unes les autres, voulaient faire une attention moins ſuperficielle aux ouvrages et aux manières de leurs voiſins; non pas pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'obſervations, naîtrait ce goût général qu'on cherche ſi inutilement.

CHAPITRE II.

HOMERE.

HOMERE vivait probablement environ huit cents cinquante années avant l'ère chrétienne; il était certainement contemporain d'*Héſiode*. Or *Héſiode* nous apprend qu'il écrivait dans l'*âge* qui ſuivait celui de la guerre de Troie, et que cet âge, dans lequel il vivait, finirait avec la génération qui exiſtait alors. Il eſt donc certain qu'*Homère* floriſſait deux générations après la guerre de Troie; ainſi il pouvait avoir vu dans ſon enfance quelques vieillards qui avaient été à ce ſiége, et il devait avoir parlé ſouvent à des Grecs d'Europe et d'Aſie qui avaient vu *Ulyſſe*, *Ménélas* et *Achille*.

Quand il compoſa l'Iliade, (ſuppoſé qu'il ſoit l'auteur de tout cet ouvrage,) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'hiſtoire et des fables de ſon temps. Les Grecs n'avaient alors que des poëtes pour hiſtoriens et pour théologiens; ce ne fut même que quatre cents ans après *Héſiode* et *Homère* qu'on ſe réduiſit à écrire l'hiſtoire en proſe. Cet uſage, qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de lecteurs, était très-raiſonnable. Un livre, dans ces temps-là, était une choſe auſſi rare

qu'un bon livre l'eſt aujourd'hui : loin de donner au public l'hiſtoire in-folio de chaque village, comme on fait à préſent, on ne tranſmettait à la poſtérité que les grands événemens qui devaient l'intéreſſer. Le culte des Dieux, et l'hiſtoire des grands-hommes, étaient les ſeuls ſujets de ce petit nombre d'écrits. On les compoſa long-temps en vers chez les Egyptiens et chez les Grecs, parce qu'ils étaient deſtinés à être retenus par cœur, et à être chantés : telle était la coutume de ces peuples ſi différens de nous. Il n'y eut, juſqu'à *Hérodote*, d'autre hiſtoire parmi eux qu'en vers, et ils n'eurent en aucun temps de poëſie ſans muſique.

A l'égard d'*Homère*, autant ſes ouvrages ſont connus, autant eſt-on dans l'ignorance ſur ſa perſonne. Tout ce qu'on ſait de vrai, c'eſt que, long-temps après ſa mort, on lui a érigé des ſtatues et élevé des temples. Sept villes puiſſantes ſe ſont diſputé l'honneur de l'avoir vu naître; mais la commune opinion eſt que de ſon vivant il mendiait dans ces ſept villes, et que celui dont la poſtérité a fait un dieu, a vécu mépriſé et mépriſable; deux choſes compatibles.

L'Iliade, qui eſt le grand ouvrage d'*Homère*, eſt plein de dieux et de combats peu vraiſemblables. Ces ſujets plaiſent naturellement aux hommes;

hommes ; ils aiment ce qui leur paraît terrible ; ils ſont comme les enfans qui écoutent avidement ces contes de ſorciers qui les effraient. Il y a des fables pour tout âge, et il n'y a point de nation qui n'ait eu les ſiennes. De ces deux ſujets qui rempliſſent l'Iliade, naiſſent les deux grands reproches que l'on fait à *Homère :* on lui impute l'extravagance de ſes dieux et la groſſièreté de ſes héros. C'eſt reprocher à un peintre d'avoir donné à ſes figures les habillemens de ſon temps. *Homère* a peint les Dieux tels qu'on les croyait, et les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'eſt pas un grand mérite de trouver de l'abſurdité dans la théologie païenne ; mais il faudrait être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'*Homère*. Si l'idée des trois Graces qui doivent toujours accompagner la Déeſſe de la beauté, ſi la ceinture de *Vénus*, ſont de ſon invention ; quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainſi orné cette religion que nous lui reprochons? Et ſi ces fables étaient déjà reçues avant lui, peut-on mépriſer un ſiècle qui avait trouvé des allégories ſi juſtes et ſi charmantes ?

Quant à ce qu'on appelle groſſièreté dans les héros d'*Homère*, on peut rire tant qu'on voudra de voir *Patrocle*, au neuvième livre de l'Iliade, mettre trois gigots de mouton dans

une marmite, allumer et ſouffler le feu, et préparer le dîner avec *Achille ; Achille* et *Patrocle* n'en ſont pas moins éclatans. *Charles XII*, roi de Suède, a fait ſix mois ſa cuiſine à *Demir-Tocca*, ſans perdre rien de ſon héroïſme : et la plupart de nos généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces héros qui feſaient leur cuiſine eux-mêmes. On peut ſe moquer de la princeſſe *Nauſica* qui, ſuivie de toutes ſes femmes, va laver ſes robes, et celles du roi et de la reine. On peut trouver ridicule que les filles d'*Auguſte* aient filé les habits de leur père, lorſqu'il était maître de la moitié de l'univers ; cela n'empêchera pas qu'une ſimplicité ſi reſpectable ne vaille bien la vaine pompe, la molleſſe et l'oiſiveté, dans leſquelles les perſonnes d'un haut rang ſont nourries.

Que ſi l'on reproche à *Homère* d'avoir tant loué la force de ſes héros, c'eſt qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidait de tout dans les batailles ; c'eſt que cette force eſt l'origine de tout pouvoir chez les hommes ; c'eſt que, par cette ſupériorité ſeule, les nations du Nord ont conquis notre hémiſphère depuis la Chine juſqu'au mont Atlas. Les anciens ſe feſaient une gloire d'être robuſtes : leurs plaiſirs étaient des exercices violens : ils ne paſſaient point leurs jours à ſe faire traîner

dans des chars, à couvert des influences de l'air, pour aller porter languiſſamment d'une maiſon dans une autre, leur ennui et leur inutilité. En un mot, *Homère* avait à repréſenter un *Ajax* et un *Hector*, non un courtiſan de Verſailles ou de Saint-James.

Après avoir rendu juſtice au fond du ſujet des poëmes d'*Homère*, ce ſerait ici le lieu d'examiner la manière dont il les a traités, et d'oſer juger du prix de ſes ouvrages : mais tant de plumes ſavantes ont épuiſé cette matière, que je me bornerai à une ſeule réflexion, dont ceux qui s'appliquent aux belles-lettres, pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si *Homère* a eu des temples, il s'eſt trouvé bien des infidèles qui ſe ſont moqués de ſa divinité. Il y a eu, dans tous les ſiècles, des ſavans, des *raiſonneurs* qui l'ont traité d'écrivain pitoyable, tandis que d'autres étaient à genoux devant lui.

Ce père de la poëſie eſt depuis quelque temps un grand ſujet de diſpute en France. *Perrault* commença la querelle contre *Deſpréaux;* mais il apporta à ce combat des armes trop inégales : il compoſa ſon livre du parallèle des anciens et des modernes, où l'on voit un eſprit très-ſuperficiel, nulle méthode, et beaucoup de mépriſes. Le redoutable *Deſpréaux*

accabla ſon adverſaire en s'attachant uniquement à relever ſes bévues ; de ſorte que la diſpute fut terminée par rire aux dépens de *Perrault*, ſans qu'on entamât ſeulement le fond de la queſtion. *Houdart de la Motte* a depuis renouvelé la querelle : il ne ſavait pas la langue grecque ; mais l'eſprit a ſuppléé en lui, autant qu'il eſt poſſible, à cette connaiſſance: Peu d'ouvrages ſont écrits avec autant d'art, de diſcrétion et de fineſſe, que ſes diſſertations ſur *Homère*. Madame *Dacier*, connue par une érudition qu'on eût admirée dans un homme, ſoutint la cauſe d'*Homère* avec l'emportement d'un commentateur. On eût dit que l'ouvrage de M. de *la Motte* était d'une femme d'eſprit, et celui de madame *Dacier* d'un homme ſavant. L'un, par ſon ignorance de la langue grecque, ne pouvait ſentir les beautés de l'auteur qu'il attaquait ; l'autre, toute remplie de la ſuperſtition des commentateurs, était incapable d'apercevoir les défauts dans l'auteur qu'elle adorait.

Pour moi, lorſque je lus *Homère*, et que je vis ces fautes groſſières qui juſtifient les critiques, et ces beautés plus grandes que ces fautes ; je ne pus croire d'abord que le même génie eût compoſé tous les chants de l'Iliade. En effet nous ne connaiſſons parmi les Latins ni parmi nous, aucun auteur qui ſoit tombé

ſi bas, après s'être élevé ſi haut. Le grand *Corneille*, génie pour le moins égal à *Homère*, a fait, à la vérité, Pertharite, Suréna, Agéſilas, après avoir donné Cinna et Polyeucte; mais Suréna et Pertharite ſont des ſujets encore plus mal choiſis que mal traités. Ces tragédies ſont très-faibles, mais non pas remplies d'abſurdités, de contradictions et de fautes groſſières. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais; et le paradoxe de la réputation d'*Homère* m'a été développé. *Shakeſpeare*, leur premier poëte tragique, n'a guère en Angleterre d'autre épithète que celle de divin. Je n'ai jamais vu à Londres la ſalle de comédie auſſi remplie à l'Andromaque de *Racine*, toute bien traduite qu'elle eſt par *Philips*, ou au Caton d'*Addiſſon*, qu'aux anciennes pièces de *Shakeſpeare*. Ces pièces ſont des monſtres en tragédie. Il y en a qui durent pluſieurs années; on y baptiſe au premier acte le héros, qui meurt de vieilleſſe au cinquième; on y voit des ſorciers, des payſans, des ivrognes, des foſſoyeurs qui creuſent une foſſe, et qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin, imaginez ce que vous pourrez de plus monſtrueux et de plus abſurde, vous le trouverez dans *Shakeſpeare*. Quand je commençais à apprendre la langue anglaiſe, je ne pouvais comprendre comment une nation

ſi éclairée pouvait admirer un auteur ſi extravagant : mais dès que j'eus une plus grande connaiſſance de la langue, je m'aperçus que les Anglais avaient raiſon ; et qu'il eſt impoſſible que toute une nation ſe trompe en fait de ſentiment, et ait tort d'avoir du plaiſir. Ils voyaient, comme moi, les fautes groſſières de leur auteur favori ; mais ils ſentaient mieux que moi ſes beautés, d'autant plus ſingulières que ce ſont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouit de ſa réputation. Les auteurs qui ſont venus après lui, ont ſervi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand ſens de l'auteur de Caton, et ſes talens qui en ont fait un ſecrétaire d'Etat, n'ont pu le placer à côté de *Shakeſpeare*. Tel eſt le privilége du génie d'invention ; il ſe fait une route où perſonne n'a marché avant lui ; il court ſans guide, ſans art, ſans règle ; il s'égare dans ſa carrière ; mais il laiſſe loin derrière lui tout ce qui n'eſt que raiſon et qu'exactitude. Tel à-peu-près était *Homère :* il a créé ſon art, et l'a laiſſé imparfait : c'eſt un chaos encore ; mais la lumière y brille déjà de tous côtés.

Le Clovis de *Deſmarets*, la Pucelle de *Chapelain*, ces poëmes fameux par leur ridicule, ſont, à la honte des règles, conduits avec plus de régularité que l'Iliade ; comme le

Pirame de *Pradon* eſt plus exact que le Cid de *Corneille*. Il y a peu de petites *nouvelles* où les événemens ne ſoient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'induſtrie que dans *Homère*. Cependant douze beaux vers de l'Iliade ſont au-deſſus de la perfection de ces bagatelles; autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la nature, l'emporte ſur les colifichets de fer ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puiſſent être par des mains induſtrieuſes. Le grand mérite d'*Homère* eſt d'avoir été un peintre ſublime. Inférieur de beaucoup à *Virgile* dans tout le reſte, il lui eſt ſupérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, *c'eſt un feu dévorant qui, pouſſé par les vents, conſume la terre devant lui.* Si c'eſt un Dieu qui ſe tranſporte d'un lieu à un autre, il *fait trois pas, et au quatrième il arrive au bout de la terre.* Quand il décrit la ceinture de *Vénus*, il n'y a point de tableau de l'*Albane* qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'*Achille*, il perſonnifie les prières; *elles ſont filles du maître des Dieux; elles marchent triſtement, le front couvert de confuſion, les yeux trempés de larmes, et ne pouvant ſe ſoutenir ſur leurs pieds chancelans; elles ſuivent de loin l'Injure, l'Injure altière qui court ſur la terre d'un pied léger, levant ſa tête audacieuſe.* C'eſt ici ſans doute

qu'on ne peut ſurtout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu *la Motte Houdart* de l'académie françaiſe, qui, dans ſa traduction d'*Homère*, étrangle tout ce beau paſſage, et le raccourcit ainſi en deux vers :

On apaiſe les Dieux ; mais par des ſacrifices
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Quel malheureux don de la nature que l'eſprit, s'il a empêché M. de *la Motte* de ſentir ces grandes beautés d'imagination ; et ſi cet académicien, ſi ingénieux, a cru que quelques antithèſes, quelques tours délicats pourraient ſuppléer à ces grands traits d'éloquence! *La Motte* a ôté beaucoup de défauts à *Homère ;* mais il n'a conſervé aucune de ſes beautés : il a fait un petit ſquelette d'un corps démeſuré et trop plein d'embonpoint. En vain tous les journaux ont prodigué des louanges à *la Motte;* en vain avec tout l'art poſſible et ſoutenu de beaucoup de mérite, s'était-il fait un parti conſidérable ; ſon parti, ſes éloges, ſa traduction, tout a diſparu ; et *Homère* eſt reſté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'*Homère* en faveur de ſes beautés, ſont la plupart des eſprits trop philoſophiques, qui ont étouffé en eux-mêmes tout ſentiment. On trouve dans les penſées de M. *Paſcal* qu'il n'y

a

a point de beauté poëtique, et *que faute d'elle on a inventé de grands mots*, *comme* fatal laurier, bel aſtre, *et que c'eſt cela qu'on appelle beauté poëtique.* Que prouve un tel paſſage, ſinon que l'auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas? Pour juger des poëtes il faut ſavoir ſentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître; comme pour décider ſur la muſique, ce n'eſt pas aſſez, ce n'eſt rien même de calculer en mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille et de l'ame.

Qu'on ne croie point encore connaître les poëtes par les traductions; ce ſerait vouloir apercevoir le coloris d'un tableau dans une eſtampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage, et en gâtent les beautés. Qui n'a lu que madame *Dacier*, n'a point lu *Homère;* c'eſt dans le grec ſeul qu'on peut voir le ſtyle du poëte, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, et paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé les hommes. Enfin on verra *Homère* lui-même, qu'on trouvera comme ſes héros tout plein de défauts, mais ſublime. Malheur à qui l'imiterait dans l'économie de ſon poëme! heureux qui peindrait les détails comme lui! et c'eſt préciſément par ces détails que la poëſie charme les hommes.

CHAPITRE III.

VIRGILE.

IL ne faut avoir aucun égard à la vie de *Virgile*, qu'on trouve à la tête de pluſieurs éditions des ouvrages de ce grand-homme. Elle eſt pleine de puérilités et de contes ridicules. On y repréſente *Virgile* comme une eſpèce de maquignon et de feſeur de prédictions, qui devine qu'un poulain qu'on avait envoyé à *Auguſte*, était né d'une jument malade; et qui, étant interrogé ſur le ſecret de la naiſſance de l'empereur, répond qu'*Auguſte* était fils d'un boulanger, parce qu'il n'avait été juſque-là récompenſé de l'empereur qu'en rations de pain. Je ne ſais par quelle fatalité la mémoire des grands-hommes eſt preſque toujours défigurée par des contes inſipides. Tenons-nous-en à ce que nous ſavons certainement de *Virgile*. Il naquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le village d'Andez, à une lieue de Mantoue, ſous le premier conſulat du grand *Pompée* et de *Craſſus*. Les ides d'octobre, qui étaient le quinze de ce mois, devinrent à jamais fameuſes par ſa naiſſance: *octobris Maro conſecravit idus*, dit *Martial*. Il ne vécut que cinquante-deux ans,

et mourut à Brindes, comme il allait en Grèce pour mettre, dans la retraite, la dernière main à ſon Enéide, qu'il avait été onze ans à compoſer.

Il eſt le ſeul de tous les poëtes épiques qui ait joui de ſa réputation pendant ſa vie. Les ſuffrages et l'amitié d'*Auguſte*, de *Mécène*, de *Tucca*, de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus*, ne ſervirent pas peu, ſans doute, à diriger les jugemens de ſes contemporains, qui peut-être ſans cela ne lui auraient pas rendu ſi-tôt juſtice. Quoi qu'il en ſoit, telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome, qu'un jour comme il vint paraître au théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ſes vers, tout le peuple ſe leva avec des acclamations; honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'empereur. Il était né d'un caractère doux, modeſte, et même timide. Il ſe dérobait très-ſouvent, en rougiſſant, à la multitude qui accourait pour le voir. Il était embarraſſé de ſa gloire; ſes mœurs étaient ſimples; il négligeait ſa perſonne et ſes habillemens; mais cette négligence était aimable. Il feſait les délices de ſes amis par cette ſimplicité, qui s'accorde ſi bien avec le génie, et qui ſemble être donnée aux véritables grands-hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens ſont bornés, et qu'il arrive rarement qu'on touche aux deux

extrémités à la fois, il n'était plus le même, dit-on, lorſqu'il écrivait en proſe. *Sénèque* le philoſophe nous apprend que *Virgile* n'avait pas mieux réuſſi en proſe que *Cicéron* ne paſſait pour avoir réuſſi en vers. Cependant il nous reſte de très-beaux vers de *Cicéron*. Pourquoi *Virgile* n'aurait-il pu deſcendre à la proſe, puiſque *Cicéron* s'éleva quelquefois à la poëſie?

Horace et lui furent comblés de biens par *Auguſte*. Cet heureux tyran ſavait bien qu'un jour ſa réputation dépendrait d'eux : auſſi eſt-il arrivé que l'idée que ces deux grands écrivains nous ont donnée d'*Auguſte* a effacé l'horreur de ſes proſcriptions; ils nous font aimer ſa mémoire; ils ont fait, ſi j'oſe le dire, illuſion à toute la terre. *Virgile* mourut aſſez riche pour laiſſer des ſommes conſidérables à *Tucca*, à *Varius*, à *Mécénas* et à l'empereur même. On ſait qu'il ordonna, par ſon teſtament, que l'on brûlât ſon Enéide, dont il n'était point ſatisfait; mais on ſe donna bien de garde d'obéir à ſa dernière volonté. Nous avons encore les vers qu'*Auguſte* compoſa au ſujet de cet ordre que *Virgile* avait donné en mourant; ils ſont beaux et ſemblent partir du cœur.

Ergone ſupremis potuit vox improba vobis
Tam dirum mandare nefas? ergo ibit in ignes,
Magnaque doctiloqui morietur muſa Maronis?

Cet ouvrage, que l'auteur avait condamné aux flammes, eſt encore, avec ſes défauts, le plus beau monument qui nous reſte de toute l'antiquité. *Virgile* tira le ſujet de ſon poëme des traditions fabuleuſes, que la ſuperſtition populaire avait tranſmiſes juſqu'à lui, à-peu-près comme *Homère* avait fondé ſon Iliade ſur la tradition du ſiége de Troie; car en vérité il n'eſt pas croyable qu'*Homère* et *Virgile* ſe ſoient ſoumis par haſard à cette règle bizarre que le père *le Boſſu* a prétendu établir; c'eſt de choiſir ſon ſujet avant ſes perſonnages, et de diſpoſer toutes les actions qui ſe paſſent dans le poëme, avant de ſavoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu dans la comédie, qui n'eſt qu'une repréſentation des ridicules du ſiècle; ou dans un roman frivole, qui n'eſt qu'un tiſſu de petites intrigues, leſquelles n'ont beſoin ni de l'autorité de l'hiſtoire, ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les poëtes épiques, au contraire, ſont obligés de choiſir un héros connu, dont le nom ſeul puiſſe impoſer au lecteur, et un point d'hiſtoire qui ſoit par lui-même intéreſſant. Tout poëte épique qui ſuivra la règle de *le Boſſu* ſera sûr de n'être jamais lu; mais heureuſement il eſt impoſſible de la ſuivre: car ſi vous tirez votre ſujet tout entier de votre imagination, et que vous cherchiez enſuite

quelque événement dans l'hiſtoire pour l'adapter à votre fable, toutes les annales de l'univers ne pourraient pas vous fournir un événement entièrement conforme à votre plan : il faudra de néceſſité que vous altériez l'un pour le faire cadrer avec l'autre; et y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir pour être enſuite obligé de détruire ?

Virgile raſſembla donc dans ſon poëme tous ces différens matériaux qui étaient épars dans pluſieurs livres, et dont on peut voir quelques-uns dans *Denys d'Halicarnaſſe*. Cet hiſtorien trace exactement le cours de la navigation d'*Enée;* il n'oublie ni la fable des harpies, ni les prédictions de *Celeno*, ni le petit *Aſcagne* qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs aſſiettes*, *&c.* Pour la métamorphoſe des vaiſſeaux d'*Enée* en nymphes, *Denys d'Halicarnaſſe* n'en parle point; mais *Virgile* lui-même prend ſoin de nous avertir que ce conte était une ancienne tradition : *Priſca fides facto, ſed fama perennis.* Il ſemble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, et qu'il ait voulu ſe l'excuſer à lui-même en ſe rappelant la croyance publique. Si on conſidérait dans cette vue pluſieurs endroits de *Virgile*, qui choquent au premier coup d'œil, on ferait moins prompt à le condamner.

N'eſt-il pas vrai que nous permettrions à un auteur français, qui prendrait *Clovis* pour

ſon héros, de parler de la ſainte ampoule, qu'un pigeon apporta du ciel dans la ville de Reims pour oindre le roi, et qui ſe conſerve encore avec foi dans cette ville? Un anglais qui chanterait le roi *Arthur* n'aurait-il pas la liberté de parler de l'enchanteur *Merlin?* Tel eſt le ſort de toutes ces anciennes fables, où ſe perd l'origine de chaque peuple, qu'on reſpecte leur antiquité en riant de leur abſurdité. Après tout, quelqu'excuſable qu'on ſoit de mettre en œuvre de pareils contes, je penſe qu'il vaudrait encore mieux les rejeter entièrement : un ſeul lecteur ſenſé, que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la conſtruction de la fable, *Virgile* eſt blâmé par quelques critiques, et loué par d'autres, de s'être aſſervi à imiter *Homère*. Pour moi, ſi j'oſe haſarder mon ſentiment, je penſe qu'il ne mérite ni ces reproches ni ces louanges. Il ne pouvait éviter de mettre ſur la ſcène les dieux d'*Homère*, qui étaient auſſi les ſiens, et qui, ſelon la tradition, avaient eux-mêmes guidé *Enée* en Italie. Mais aſſurément il les fait agir avec plus de jugement que le poëte grec. Il parle comme lui du ſiége de Troie; mais j'oſe dire qu'il y a plus d'art et des beautés plus touchantes dans la deſcription que fait *Virgile* de la priſe de

cette ville, que dans toute l'Iliade d'*Homère*. On nous crie que l'épiſode de *Didon* eſt d'après celui de *Circé* et de *Calypſo*; qu'*Enée* ne deſcend aux enfers qu'à l'imitation d'*Ulyſſe*. Le lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original ſuppoſé, il y trouvera une prodigieuſe différence. *Homère a fait Virgile*, dit-on; ſi cela eſt, c'eſt ſans doute ſon plus bel ouvrage.

Il eſt bien vrai que *Virgile* a emprunté du grec quelques comparaiſons, quelques deſcriptions, dans leſquelles même pour l'ordinaire il eſt au-deſſous de l'original. Quand *Virgile* eſt grand, il eſt lui-même; s'il bronche quelquefois, c'eſt lorſqu'il ſe plie à ſuivre la marche d'un autre.

J'ai entendu ſouvent reprocher à *Virgile* de la ſtérilité dans l'invention. On le compare à ces peintres qui ne ſavent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profuſion de caractères *Homère* a jeté dans ſon Iliade : au lieu que dans l'Enéide, le fort *Cloanthe*, le brave *Gias*, et le fidèle *Achate*, ſont des perſonnages inſipides, des domeſtiques d'*Enée*, et rien de plus, dont les noms ne ſervent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paraît juſte; mais j'oſe dire qu'elle tourne à l'avantage de *Virgile*. Il chante les actions d'*Enée*, et *Homère* l'oiſiveté d'*Achille*. Le poëte

grec était dans la néceſſité de ſuppléer à l'abſence de ſon principal héros ; et comme ſon talent était de faire des tableaux plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéreſſante, il a ſuivi l'impulſion de ſon génie, en repréſentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans, mais qui ne touchent point. *Virgile*, au contraire, ſentait qu'il ne fallait point affaiblir ſon principal perſonnage, et le perdre dans la foule. C'eſt au ſeul *Enée* qu'il a voulu, et qu'il a dû nous attacher ; auſſi ne nous le fait-il jamais perdre de vue. Toute autre méthode aurait gâté ſon poëme.

Saint-Evremond dit qu'*Enée* eſt plus propre à être le fondateur d'un ordre de moines que d'un empire. Il eſt vrai qu'*Enée* paſſe, auprès de bien des gens, plutôt pour un dévot que pour un guerrier ; mais leur préjugé vient de la fauſſe idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'*Achille*, ou des exploits giganteſques des héros de roman. Si *Virgile* avait été moins ſage, ſi, au lieu de repréſenter le courage calme d'un chef prudent, il avait peint la témérité emportée d'*Ajax* et de *Diomède*, qui combattent contre des dieux, il aurait plu davantage à ces critiques ; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes ſenſés.

Je viens à la grande et univerſelle objection que l'on fait contre l'Enéide. Les ſix derniers chants, dit-on, ſont indignes des ſix premiers. Mon admiration, pour ce grand génie, ne me ferme point les yeux ſur ce défaut; je ſuis perſuadé qu'il le ſentait lui-même, et que c'était la vraie raiſon pour laquelle il avait eu deſſein de brûler ſon ouvrage. Il n'avait voulu réciter à *Auguſte* que le premier, le ſecond, le quatrième, et le ſixième livre, qui ſont effectivement la plus belle partie de l'Enéide. Il n'eſt point donné aux hommes d'être parfaits. *Virgile* a épuiſé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la deſcente d'*Enée* aux enfers; il a dit tout au cœur dans les amours de *Didon*. La terreur et la compaſſion ne peuvent aller plus loin que dans la deſcription de la ruine de Troie. De cette haute élévation, où il était parvenu au milieu de ſon vol, il ne pouvait guère que deſcendre. Le projet du mariage d'*Enée* avec une *Lavinie* qu'il n'a jamais vue, ne ſaurait nous intéreſſer après les amours de *Didon*. La guerre contre les Latins, commencée à l'occaſion d'un cerf bleſſé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de Troie. Il eſt bien difficile de s'élever quand le ſujet baiſſe. Cependant il ne faut pas croire que les ſix derniers chants de

l'Enéide ſoient ſans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnaiſſiez *Virgile.* Ce que la force de ſon art a tiré de ce terrain ingrat, eſt preſque incroyable. Vous voyez par-tout la main d'un homme ſage qui lutte contre les difficultés : il diſpoſe avec choix tout ce que la brillante imagination d'*Homère* avait répandu avec une profuſion ſans règle.

Pour moi, s'il m'eſt permis de dire ce qui me bleſſe davantage dans les ſix derniers livres de l'Enéide, c'eſt qu'on eſt tenté, en les liſant, de prendre le parti de *Turnus* contre *Enée.* Je vois en la perſonne de *Turnus* un jeune prince paſſionnément amoureux, prêt à épouſer une princeſſe qui n'a point pour lui de répugnance ; il eſt favoriſé dans ſa paſſion par la mère de *Lavinie*, qui l'aime comme ſon fils. Les Latins et les Rutules déſirent également ce mariage, qui ſemble devoir aſſurer la tranquillité publique, le bonheur de *Turnus*, celui d'*Amate*, et même de *Lavinie.* Au milieu de ces douces eſpérances, lorſqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif, arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une ambaſſade au roi latin pour obtenir un aſile ; le bon vieux roi commence par lui offrir ſa fille, qu'*Enée* ne lui demandait pas : de-là ſuit une guerre cruelle ; encore ne commence-t-elle

que par haſard, et par une aventure commune et petite. *Turnus*, en combattant pour ſa maîtreſſe, eſt tué impitoyablement par *Enée;* la mère de *Lavinie* au déſeſpoir ſe donne la mort; et le faible roi latin, pendant tout ce tumulte, ne ſait ni refuſer ni accepter *Turnus* pour ſon gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il ſe retire au fond de ſon palais, laiſſant *Turnus* et *Enée* ſe battre pour ſa fille, sûr d'avoir un gendre, quoi qu'il arrive.

Il eût été aiſé, ce me ſemble, de remédier à ce grand défaut: il fallait peut-être qu'*Enée* eût à délivrer *Lavinie* d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune et aimable amant qui avait tant de droits ſur elle, et qu'il ſecourût le vieux roi *Latinus* au lieu de ravager ſon pays. Il a trop l'air du raviſſeur de *Lavinie.* J'aimerais qu'il en fût le vengeur; je voudrais qu'il eût un rival que je puſſe haïr, afin de m'intéreſſer davantage au héros. Une telle diſpoſition eût été une ſource de beautés nouvelles. Le père et la mère de *Lavinie*, cette jeune princeſſe même, euſſent eu des perſonnages plus convenables à jouer. Mais ma préſomption va trop loin; ce n'eſt point à un jeune peintre à oſer reprendre les défauts d'un *Raphaël;* et je ne puis pas dire comme *le Corrège: Son Pittor anche io.*

CHAPITRE IV.

LUCAIN.

APRÈS avoir levé nos yeux vers *Homère* et *Virgile*, il eſt inutile de les arrêter ſur leurs copiſtes. Je paſſerai ſous ſilence *Statius*, et *Silius Italicus*, l'un faible, l'autre monſtrueux imitateur de l'Iliade et de l'Enéide ; mais il ne faut pas omettre *Lucain*, dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité ; il ne doit à perſonne ni ſes beautés ni ſes défauts, et mérite par cela ſeul une attention particulière.

Lucain était d'une ancienne maiſon de l'ordre des chevaliers : il naquit à Cordoue en Eſpagne, ſous l'empereur *Caligula*. Il n'avait encore que huit mois lorſqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maiſon de *Sénèque* ſon oncle. Ce fait ſuffit pour impoſer ſilence à des critiques qui ont révoqué en doute la pureté de ſon langage. Ils ont pris *Lucain* pour un eſpagnol qui a fait des vers latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans ſon ſtyle des barbariſmes qui n'y ſont point, et qui, ſuppoſé qu'ils y fuſſent, ne peuvent aſſurément être aperçus par aucun moderne. Il fut d'abord favori de *Néron*,

juſqu'à ce qu'il eût la noble imprudence de diſputer contre lui le prix de la poëſie, et le dangereux honneur de le remporter. Le ſujet qu'ils traitaient tous deux, était *Orphée*. La hardieſſe qu'eurent les juges de déclarer *Lucain* vainqueur, eſt une preuve bien forte de la liberté dont on jouiſſait dans les premières années de ce règne.

Tandis que *Néron* fit les délices des Romains, *Lucain* crut pouvoir lui donner des éloges ; il le loue même avec trop de flatterie, et en cela ſeul il a imité *Virgile*, qui avait eu la faibleſſe de donner à *Auguſte* un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme tel qu'il ſoit. *Néron* démentit bientôt les louanges outrées dont *Lucain* l'avait comblé. Il força *Sénèque* à conſpirer contre lui ; *Lucain* entra dans cette fameuſe conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cents Romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il ſe fit ouvrir les veines dans un bain chaud, et mourut en récitant des vers de ſa Pharſale, qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier qui choiſit une hiſtoire récente pour le ſujet d'un poëme épique. *Varius*, contemporain, ami et rival de *Virgile*, mais dont les ouvrages ont été perdus, avait exécuté avec ſuccès cette dangereuſe

entrepriſe. La proximité des temps, la notoriété publique de la guerre civile, le ſiècle éclairé, politique, et peu ſuperſtitieux, où vivaient *Céſar* et *Lucain*, la ſolidité de ſon ſujet, ôtaient à ſon génie toute liberté d'invention fabuleuſe. La grandeur véritable des héros réels qu'il fallait peindre d'après nature était une nouvelle difficulté. Les Romains, du temps de *Céſar*, étaient des perſonnages bien autrement importans que *Sarpedon*, *Diomède*, *Mezence*, et *Turnus*. La guerre de Troie était un jeu d'enfans en comparaiſon des guerres civiles de Rome, où les plus grands capitaines, et les plus puiſſans hommes qui aient jamais été, diſputaient de l'empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a oſé s'écarter de l'hiſtoire : par-là il a rendu ſon poëme ſec et aride. Il a voulu ſuppléer au défaut d'invention par la grandeur des ſentimens ; mais il a caché trop ſouvent ſa ſéchereſſe ſous de l'enflure. Ainſi il eſt arrivé qu'*Achille* et *Enée*, qui étaient peu importans par eux-mêmes, ſont devenus grands dans *Homère* et dans *Virgile ;* et que *Céſar* et *Pompée* ſont petits quelquefois dans *Lucain*. Il n'y a dans ſon poëme aucune deſcription brillante comme dans *Homère*. Il n'a point connu comme *Virgile* l'art de narrer, et de ne rien dire de trop ; il n'a ni ſon élégance ni ſon harmonie.

Mais auſſi vous trouvez dans la Pharſale des beautés qui ne ſont ni dans l'Iliade ni dans l'Enéide. Au milieu de ſes déclamations ampoulées, il y a de ces penſées mâles et hardies, de ces maximes politiques dont *Corneille* eſt rempli ; quelques-uns de ſes diſcours ont la majeſté de ceux de *Tite-Live*, et la force de *Tacite*. Il peint comme *Salluſte ;* en un mot, il eſt grand par-tout où il ne veut point être poëte. Une ſeule ligne telle que celle-ci en parlant de *Céſar*, *nil actum reputans, ſi quid ſupereſſet agendum*, vaut bien aſſurément une deſcription poëtique.

Virgile et *Homère* avaient fort bien fait d'amener les divinités ſur la ſcène. *Lucain* a fait tout auſſi-bien de s'en paſſer. *Jupiter*, *Junon*, *Mars*, *Vénus*, étaient des embelliſſemens néceſſaires aux actions d'*Enée* et d'*Agamemnon*. On ſavait peu de choſe de ces héros fabuleux : ils étaient comme ces vainqueurs des jeux olympiques que *Pindare* chantait, dont il n'avait preſque rien à dire. Il fallait qu'il ſe jetât ſur les louanges de *Caſtor*, de *Pollux* et d'*Hercule*. Les faibles commencemens de l'empire romain avaient beſoin d'être relevés par l'intervention des Dieux ; mais *Céſar*, *Pompée*, *Caton*, *Labiénus*, vivaient dans un autre ſiècle qu'*Enée :* les guerres civiles de Rome étaient trop ſérieuſes pour ces jeux d'imagination.

d'imagination. Quel rôle *Céſar* jouerait-il dans la plaine de Pharſale, ſi *Iris* venait lui apporter ſon épée, ou ſi *Vénus* deſcendait dans un nuage d'or à ſon ſecours ?

Ceux qui prennent les commencemens d'un art pour les principes de l'art même, ſont perſuadés qu'un poëme ne ſaurait ſubſiſter ſans divinités, parce que l'Iliade en eſt pleine ; mais ces divinités ſont ſi peu eſſentielles au poëme, que le plus bel endroit qui ſoit dans *Lucain*, et peut-être dans aucun poëte, eſt le diſcours de *Caton*, dans lequel ce ſtoïque ennemi des fables dédaigne d'aller voir le temple de *Jupiter Hammon*. Je me ſers de la traduction de *Brebeuf*, malgré ſes défauts.

Laiſſons, laiſſons, dit-il, un ſecours ſi honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie eſt à plaindre,
Que c'eſt un long combat dont l'iſſue eſt à craindre,
Qu'une mort glorieuſe eſt préférable aux fers,
Je ne conſulte point les Dieux ni les enfers.
Alors que du néant nous paſſons juſqu'à l'être,
Le ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître ;
Nous trouvons DIEU par-tout ; par-tout il parle à nous.
Nous ſavons ce qui fait ou détruit ſon courroux ;
Et chacun porte en ſoi ce conſeil ſalutaire,
Si le charme des ſens ne le force à ſe taire.

Penſez-vous qu'à ce temple un Dieu ſoit limité ?
Qu'il ait dans ces déſerts caché la vérité ?
Faut-il d'autre ſéjour à ce monarque auguſte,
Que les cieux, que la terre, et que le cœur du juſte ?
C'eſt lui qui nous ſoutient, c'eſt lui qui nous conduit ;
C'eſt ſa main qui nous guide, et ſon feu qui nous luit ;
Tout ce que nous voyons eſt cet être ſuprême, &c.

C'eſt bien aſſez, Romains, de ces vives leçons
Qu'il grave dans notre ame au point que nous naiſſons.
Si nous n'y ſavons pas lire nos aventures,
Percer avant le temps dans les choſes futures ;
Loin d'appliquer en vain nos ſoins à les chercher,
Ignorons ſans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'eſt donc point pour n'avoir pas fait uſage du miniſtère des Dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, que *Lucain* eſt ſi inférieur à *Virgile*. Faut-il qu'après avoir peint *Céſar*, *Pompée*, *Caton*, avec des traits ſi forts, il ſoit ſi faible quand il les fait agir ? Ce n'eſt preſque plus qu'une gazette pleine de déclamations ; il me ſemble que je vois un portique hardi et immenſe qui me conduit à des ruines.

CHAPITRE V.

LE TRISSIN.

APRÈS que l'empire romain eut été détruit par les barbares, pluſieurs langues ſe formèrent des débris du latin, comme pluſieurs royaumes s'élevèrent ſur les ruines de Rome. Les conquérans portèrent dans tout l'Occident leur barbarie et leur ignorance. Tous les arts périrent ; et lorſqu'après huit cents ans ils commencèrent à renaître, ils renaquirent Goths et Vandales. Ce qui nous reſte malheureuſement de l'architecture et de la ſculpture de ces temps-là, eſt un compoſé bizarre de groſſièreté et de colifichets. Le peu qu'on écrivait était dans le même goût. Les moines conſervèrent la langue latine pour la corrompre ; les Francs, les Vandales, les Lombards, mêlèrent à ce latin corrompu leur jargon irrégulier et ſtérile. Enfin la langue italienne, comme la fille aînée de la latine, ſe polit la première ; enſuite l'eſpagnole, puis la françaiſe et l'anglaiſe ſe perfectionnèrent.

La poëſie fut le premier art qui fut cultivé avec ſuccès. *Dante* et *Pétrarque* écrivirent dans un temps où l'on n'avait pas encore un ouvrage de proſe ſupportable ; choſe étrange

que preſque toutes les nations du monde aient eu des poëtes avant que d'avoir aucune autre ſorte d'écrivains. *Homère* fleurit chez les Grecs plus d'un ſiècle avant qu'il parût un hiſtorien. Les cantiques de *Moïſe* ſont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chanſons chez les Caraïbes qui ignoraient tous les arts. Les barbares des côtes de la mer Baltique avaient leurs fameuſes rimes *runiques*, dans les temps qu'ils ne ſavaient pas lire ; ce qui prouve, en paſſant, que la poëſie eſt plus naturelle aux hommes qu'on ne penſe.

Quoi qu'il en ſoit, *le Taſſe* était encore au berceau lorſque *le Triſſin*, auteur de la fameuſe Sophonisbe, la première tragédie écrite en langue vulgaire, entreprit un poëme épique. Il prit, pour ſon ſujet, l'*Italie délivrée des Goths par Béliſaire ſous l'empire de Juſtinien.* Son plan eſt ſage et régulier : mais la poëſie y eſt faible. Toutefois l'ouvrage réuſſit, et cette aurore du bon goût brilla pendant quelque temps, juſqu'à ce qu'elle fut abſorbée dans le grand jour qu'apporta *le Taſſe.*

Le Triſſin était un homme d'un ſavoir très-étendu, et d'une grande capacité. *Léon X* l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut ambaſſadeur auprès de *Charles-Quint ;* mais enfin il ſacrifia ſon ambition, et la prétendue ſolidité des affaires, à ſon goût pour les lettres :

bien différent en cela de quelques hommes célèbres que nous avons vu quitter, et même mépriſer les lettres, après avoir fait fortune par elles. Il était avec raiſon charmé des beautés qui ſont dans *Homère*, et cependant ſa grande faute eſt de l'avoir imité ; il en a tout pris hors le génie. Il s'appuie ſur *Homère* pour marcher, et tombe en voulant le ſuivre : il cueille les fleurs du poëte grec, mais elles ſe flétriſſent dans les mains de l'imitateur. *Le Triſſin*, par exemple, a copié ce bel endroit d'*Homère* où *Junon*, parée de la ceinture de *Vénus*, dérobe à *Jupiter* des careſſes qu'il n'avait pas coutume de lui faire. La femme de l'empereur *Juſtinien* a les mêmes vues ſur ſon époux dans l'*Italia liberata.* » Elle commence » par ſe baigner dans ſa belle chambre ; elle » met une chemiſe blanche ; et après une » longue énumération de tous les affiquets » d'une toilette, elle va trouver l'empereur, » qui eſt aſſis ſur un gazon dans un petit » jardin ; elle lui fait une menterie avec beau- » coup d'agaceries, et enfin *Juſtinien le diede* » *un baſcio.*

Soave, e le gettò le braccia al collo,
Ed ella ſtette : e ſorridendo diſſe :
Signor mio dolce, or che volete fare?
Che ſe veniſſe alcuno in queſto luogo,

E ci vedeſſe, avrei tanta vergogna,
Che più non ardirei levar la fronte.
Entriamo nelle noſtre uſate ſtanze,
Chiudiam gli uſci, e ſopra il voſtro letto
Poniam ci, e fate poi quel che vi piace.
L'imperator riſpoſe: Alma mia vita,
Non dubitate della viſta altrui;
Che quì non può venir perſona umana
Se non per la mia ſtanza, ed io la chiuſi
Come quì venni, e hò la chiave a canto;
E penſo, che ancor voi chiudeſte l'uſcio,
Che vien in eſſo dalle ſtanze voſtre;
Perchè giammai non lo laſciaſte aperto.
E detto queſto, ſubito abbracciolla;
Poi ſi colcar nella minuta erbetta
La quale allegra gli fioria d'intorno; &c.

» L'empereur lui donna un doux baiſer,
» lui jeta les bras au cou. Elle s'arrêta, et
» lui dit en ſouriant : Mon doux Seigneur,
» que voulez-vous faire ? Si quelqu'un entrait
» ici, et nous découvrait, je ferais ſi honteuſe
» que je n'oſerais plus lever les yeux. Allons
» dans notre appartement, fermons les portes,
» mettons-nous ſur le lit, et puis faites ce que
» vous voudrez. L'empereur lui répondit :
» Ma chère ame, ne craignez point d'être
» aperçue. Perſonne ne peut entrer ici que

» par ma chambre ; je l'ai fermée, et j'en ai
» la clef dans ma poche. Je préſume que vous
» avez auſſi fermé la porte de votre apparte-
» ment qui entre dans le mien ; car vous ne
» le laiſſez jamais ouvert. Après avoir ainſi
» parlé, il l'embraſſe, et la jette ſur l'herbe
» tendre, qui ſemble partager leurs plaiſirs,
» et qui ſe couronne de fleurs. » Ainſi ce qui eſt écrit noblement dans *Homère* devient auſſi bas et auſſi dégoûtant dans *le Triſſin*, que les careſſes d'un mari et d'une femme devant le monde.

Le Triſſin ſemble n'avoir copié *Homère* que dans le détail des deſcriptions : il eſt très exact à peindre les habillemens et les meubles de ſes héros ; mais il oublie leurs caractères. Je ne prétends pas parler de lui pour remarquer ſeulement ſes fautes, mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite, d'avoir été le premier moderne, en Europe, qui ait fait un poëme épique régulier et ſenſé, quoique faible, et qui ait oſé ſecouer le joug de la rime. De plus, il eſt le ſeul des poëtes italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots ni pointes, et celui de tous qui a le moins introduit d'enchanteurs & de héros enchantés dans ſes ouvrages ; ce qui n'était pas un petit mérite.

CHAPITRE VI.

LE CAMOUENS.

TANDIS que *le Trissin*, en Italie, suivait d'un pas timide et faible les traces des anciens, *le Camouens*, en Portugal, ouvrait une carrière toute nouvelle, et s'acquérait une réputation qui dure encore parmi ses compatriotes, qui l'appellent le *Virgile portugais.*

Camouens, d'une ancienne famille portugaise, naquit en Espagne, dans les dernières années du règne célèbre de *Ferdinand* et d'*Isabelle*, tandis que *Jean II*, régnait en Portugal. Après la mort de *Jean*, il vint à la cour de Lisbonne, la première année du règne d'*Emmanuel le grand*, héritier du trône et des grands desseins du roi *Jean.* C'étaient alors les beaux jours du Portugal et le temps marqué pour la gloire de cette nation.

Emmanuel, déterminé à suivre le projet, qui avait échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes orientales par l'Océan, fit partir en 1497 *Vasco de Gama* avec une flotte pour cette fameuse entreprise, qui était regardée comme téméraire et impraticable, parce qu'elle était nouvelle. *Gama*, et ceux qui eurent la hardiesse de s'embarquer avec lui,

passèrent

paſsèrent pour des inſenſés qui ſe ſacrifiaient de gaieté de cœur. Ce n'était qu'un cri dans la ville contre le roi : tout Lisbonne vit partir avec indignation et avec larmes ces aventuriers, et les pleura comme morts. Cependant l'entrepriſe réuſſit, et fut le premier fondement du commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camouens n'accompagna point *Vaſco de Gama* dans ſon expédition, comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes ; il n'alla aux grandes Indes que long-temps après. Un déſir vague de voyager et de faire fortune, l'éclat que feſaient à Lisbonne ſes galanteries indiſcrètes, ſes mécontentemens de la cour, et ſurtout cette curioſité aſſez inſéparable d'une grande imagination, l'arrachèrent à ſa patrie. Il ſervit d'abord volontaire ſur un vaiſſeau, et il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avaient déjà un vice-roi dans les Indes. *Camouens* étant à Goa en fut exilé par le vice-roi. Etre exilé d'un lieu qui pouvait être regardé lui-même comme un exil cruel, c'était un de ces malheurs ſinguliers que la deſtinée réſervait à *Camouens*. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare ſur les frontières de la Chine, où les Portugais avaient un petit comptoir, et où ils commençaient à bâtir la ville de Macao.

Ce fut là qu'il compoſa ſon poëme de la découverte des Indes, qu'il intitula Luſiade; titre qui a peu de rapport au ſujet, et qui, à proprement parler, ſignifie la Portugade.

Il obtint un petit emploi à Macao même, et de là retournant enſuite à Goa, il fit naufrage ſur les côtes de la Chine, et ſe ſauva, dit-on, en nageant d'une main, et tenant de l'autre ſon poëme, ſeul bien qui lui reſtait. De retour à Goa, il fut mis en priſon; il n'en ſortit que pour eſſuyer un plus grand malheur, celui de ſuivre en Afrique un petit gouverneur arrogant et avare : il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin il revint à Lisbonne avec ſon poëme pour toute reſſource. Il obtint une petite penſion d'environ huit cents livres de notre monnaie d'aujourd'hui; mais on ceſſa bientôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite et d'autre ſecours qu'un hôpital. Ce fut là qu'il paſſa le reſte de ſa vie, et qu'il mourut dans un abandon général. A peine fut-il mort qu'on s'empreſſa de lui faire des épitaphes honorables, et de le mettre au rang des grands-hommes. Quelques villes ſe diſputèrent l'honneur de lui avoir donné la naiſſance. Ainſi il éprouva en tout le ſort d'*Homère*. Il voyagea comme lui; il vécut et mourut pauvre, et n'eut de réputation qu'après ſa mort. Tant d'exemples

doivent apprendre aux hommes de génie que ce n'eſt point par le génie qu'on fait ſa fortune et qu'on vit heureux.

Le ſujet de la Luſiade, traité par un eſprit auſſi vif que *le Camouens*, ne pouvait que produire une nouvelle eſpèce d'épopée. Le fond de ſon poëme n'eſt ni une guerre ni une querelle de héros, ni le monde en armes pour une femme; c'eſt un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute: » Je chante ces » hommes au-deſſus du vulgaire, qui, des » rives occidentales de la Luſitanie, portés » ſur des mers qui n'avaient point encore vu » de vaiſſeaux, allèrent étonner la Trapo- » bane de leur audace: eux dont le courage » patient à ſouffrir des travaux au-delà des » forces humaines, établit un nouvel empire » ſous un ciel inconnu et ſous d'autres étoiles. » Qu'on ne vante plus les voyages du fameux » troyen qui porta ſes dieux en Italie; ni ceux » du ſage grec qui revit Ithaque après vingt » ans d'abſence; ni ceux d'*Alexandre*, cet » impétueux conquérant. Diſparaiſſez, dra- » peaux que *Trajan* déployait ſur les fron- » tières de l'Inde: voici un homme à qui » *Neptune* a abandonné ſon trident: voici des » travaux qui ſurpaſſent tous les vôtres.

„ Et vous, Nymphes du Tage, ſi jamais
„ vous m'avez inſpiré des ſons doux et tou-
„ chans, ſi j'ai chanté les rives de votre aima-
„ ble fleuve ; donnez-moi aujourd'hui des
„ accens fiers et hardis ; qu'ils aient la force
„ et la clarté de votre cours ; qu'ils ſoient
„ purs comme vos ondes, et que déſormais
„ le dieu des vers préfère vos eaux à celles
„ de la fontaine ſacrée. „

Le poëte conduit la flotte portugaiſe à l'embouchure du Gange ; il décrit, en paſſant, les côtes occidentales, le midi et l'orient de l'Afrique, et les différens peuples qui vivent ſur cette côte ; il entre-mêle avec art l'hiſtoire du Portugal. On voit dans le troiſième chant la mort de la célèbre *Inès de Caſtro*, épouſe du roi dom *Pedro*, dont l'aventure déguiſée a été jouée depuis peu ſur le théâtre de Paris. C'eſt à mon gré le plus beau morceau du *Camouens ;* il y a peu d'endroits dans *Virgile* plus attendriſſans et mieux écrits. La ſimplicité du poëme eſt rehauſſée par des fictions auſſi neuves que le ſujet. En voici une qui, je l'oſe dire, doit réuſſir dans tous les temps et chez toutes les nations.

Lorſque la flotte eſt prête à doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, appelé alors le promontoire des tempêtes, on aperçoit tout-à-coup

un formidable objet. C'eſt un fantôme qui s'élève du fond de la mer ; ſa tête touche aux nues ; les tempêtes, les vents, les tonnerres ſont autour de lui : ſes bras s'étendent au loin ſur la ſurface des eaux : ce monſtre, ou ce dieu, eſt le gardien de cet Océan dont aucun vaiſſeau n'avait encore fendu les flots ; il menace la flotte, il ſe plaint de l'audace des Portugais qui viennent lui diſputer l'empire de ces mers ; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent eſſuyer dans leur entrepriſe. Cela eſt grand en tout pays ſans doute.

Voici une autre fiction qui fut extrêmement du goût des Portugais, et qui me paraît conforme au génie italien ; c'eſt une île enchantée, qui ſort de la mer pour le rafraîchiſſement de *Gama* et de ſa flotte. Cette île a ſervi, dit-on, de modèle à l'île d'*Armide*, décrite quelques années après par *le Taſſe*. C'eſt-là que *Vénus*, aidée des conſeils du Père éternel, et ſecondée en même temps des flèches de *Cupidon*, rend les Néréides amoureuſes des Portugais. Les plaiſirs les plus laſcifs y ſont peints ſans ménagement ; chaque Portugais embraſſe une Néréide ; *Thétis* obtient *Vaſco de Gama* pour ſon paſſage. Cette déeſſe le tranſporte ſur une haute montagne, qui eſt l'endroit le plus délicieux de l'île, et de là lui montre tous les royaumes de la terre, et lui prédit les deſtinées du Portugal.

Camouens, après s'être abandonné ſans réſerve à la deſcription voluptueuſe de cette île, et des plaiſirs où les Portugais ſont plongés, s'aviſe d'informer le lecteur que toute cette fiction ne ſignifie autre choſe que le plaiſir qu'un honnête homme ſent à faire ſon devoir. Mais il faut avouer qu'une île enchantée, dont *Vénus* eſt la déeſſe, et où des nymphes careſſent des matelots après un voyage de long cours, reſſemble plus à un *Muſico* d'Amſterdam qu'à quelque choſe d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du *Camouens* prétend que dans ce poëme *Vénus* ſignifie la *ſainte Vierge*, et que *Mars* eſt évidemment JESUS-CHRIST. A la bonne heure ; je ne m'y oppoſe pas ; mais j'avoue que je ne m'en ſerais pas aperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raiſon de tout ; on ne ſera plus tant ſurpris que *Gama* dans une tempête adreſſe ſes prières à JESUS-CHRIST, et que ce ſoit *Vénus* qui vienne à ſon ſecours. *Bacchus* et la vierge *Marie* ſe trouveront tout naturellement enſemble.

Le principal but des Portugais, après l'établiſſement de leur commerce, eſt la propagation de la foi, et *Vénus* ſe charge du ſuccès de l'entrepriſe. A parler ſérieuſement, un merveilleux ſi abſurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs ſenſés. Il ſemble que ce

grand défaut eût dû faire tomber ce poëme ; mais la poëſie du ſtyle, et l'imagination dans l'expreſſion, l'ont ſoutenu ; de même que les beautés de l'exécution ont placé *Paul Véronèſe* parmi les grands peintres, quoiqu'il ait placé des pères bénédictins et des ſoldats ſuiſſes dans des ſujets de l'ancien teſtament.

Le Camouens tombe preſque toujours dans de telles diſparates. Je me ſouviens que *Vaſco*, après avoir conté ſes aventures au roi de Melinde, lui dit : *O Roi, jugez ſi Ulyſſe et Enée ont voyagé auſſi loin que moi, et couru autant de périls :* comme ſi un barbare africain des côtes de Zanguebar ſavait ſon *Homère* et ſon *Virgile*. Mais de tous les défauts de ce poëme, le plus grand eſt le peu de liaiſon qui règne dans toutes ſes parties ; il reſſemble au voyage dont il eſt le ſujet. Les aventures ſe ſuccèdent les unes aux autres, et le poëte n'a d'autre art que celui de bien conter les détails : mais cet art ſeul, par le plaiſir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin que l'ouvrage eſt plein de grandes beautés, puiſque depuis deux cents ans il fait les délices d'une nation ſpirituelle qui doit en connaître les fautes.

CHAPITRE VII.

LE TASSE.

TORQUATO TASSO commença sa *Gierusalemme liberata* dans le temps que la Lusiade du *Camouens* commençait à paraître. Il entendait assez le portugais pour lire ce poëme et pour en être jaloux ; il disait que *le Camouens* était le seul rival en Europe qu'il craignît. Cette crainte, si elle était sincère, était très-mal fondée ; *le Tasse* était autant au-dessus de *Camouens* que le Portugais était supérieur à ses compatriotes. *Le Tasse* eût eu plus de raison d'avouer qu'il était jaloux de l'*Arioste*, par qui sa réputation fut si long-temps balancée, et qui lui est encore préféré par bien des italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'*Arioste* parmi les poëtes épiques. Il est vrai que l'*Arioste* a plus de fertilité, plus de variété, plus d'imagination que tous les autres ensemble ; et si on lit *Homère* par une espèce de devoir, on lit et relit l'*Arioste* pour son plaisir. Mais il ne faut pas confondre les espèces. Je ne parlerai point des comédies de l'Avare et du Joueur en traitant de la tragédie. L'*Orlando furioso* est d'un autre genre que l'Iliade et

l'Enéide. On peut même dire que ce genre, quoique plus agréable au commun des lecteurs, eſt cependant très-inférieur au véritable poëme épique. Il en eſt des écrits comme des hommes. Les caractères ſérieux ſont les plus eſtimés, et celui qui domine ſon imagination eſt ſupérieur à celui qui s'y abandonne. Il eſt plus aiſé de peindre des ogres et des géans que des héros, et d'outrer la nature que de la ſuivre. (*)

Le Taſſe naquit à Sorrento en 1544 le 11 mars, de *Bernardo Taſſo* et de *Portia de Roſſi*. La maiſon dont il ſortait était une des plus illuſtres de l'Italie, et avait été long-temps une des plus puiſſantes. Sa grand'mère était une *Cornaro :* on ſait aſſez qu'une noble vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouſer un homme d'une qualité médiocre ; mais toute cette grandeur paſſée ne ſervit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son père, né dans le déclin de ſa maiſon, s'était attaché au prince de Salerne, qui fut dépouillé de ſa principauté par *Charles-Quint*. De plus, *Bernardo* était poëte lui-même ; avec ce talent, et le malheur qu'il eut d'être domeſtique d'un petit prince, il n'eſt pas étonnant qu'il ait été pauvre et malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poëtique, la ſeule richeſſe qu'il avait

(*) Voyez l'article EPOPÉE dans le *Dictionnaire philoſophique*.

reçue de ſon père, ſe manifeſta dès ſon enfance. Il feſait des vers à l'âge de ſept ans. *Bernardo*, banni de Naples avec les partiſans du prince de Salerne, et qui connaiſſait par une dure expérience le danger de la poëſie et d'être attaché aux grands, voulut éloigner ſon fils de ces deux ſortes d'eſclavage. Il l'envoya étudier le droit à Padoue. Le jeune *Taſſe* y réuſſit, parce qu'il avait un génie qui s'étendait à tout : il reçut même ſes degrés en philoſophie et en théologie. C'était alors un grand honneur, car on regardait comme ſavant un homme qui ſavait par cœur la logique d'*Ariſtote*, et ce bel art de diſputer pour et contre en termes inintelligibles, ſur des matières qu'on ne comprend point. Mais le jeune homme, entraîné par l'impulſion irréſiſtible du génie, au milieu de toutes ces études, qui n'étaient point de ſon goût, compoſa, à l'âge de dix-ſept ans, ſon poëme de Renaud, qui fut comme le précurſeur de ſa Jéruſalem. La réputation que ce premier ouvrage lui attira, le détermina dans ſon penchant pour la poëſie. Il fut reçu dans l'académie des *Aetherei* de Padoue ſous le nom de *Pentito*, du repentant, pour marquer qu'il ſe repentait du temps qu'il croyait avoir perdu dans l'étude du droit et dans les autres, où ſon inclination ne l'avait pas appelé.

Il commença la Jéruſalem à l'âge de vingt-deux ans. Enfin, pour accomplir la deſtinée que ſon père avait voulu lui faire éviter, il alla ſe mettre ſous la protection du duc de Ferrare, et crut qu'être logé et nourri chez un prince pour lequel il feſait des vers, était un établiſſement aſſuré. A l'âge de vingt-ſept ans, il alla en France à la ſuite du cardinal d'*Eſte*. *Il fut reçu du roi Charles IX*, diſent les hiſtoriens italiens, *avec les diſtinctions dues à ſon mérite, et revint à Ferrare comblé d'honneurs et de biens*. Mais ces biens et ces honneurs, tant vantés, ſe réduiſaient à quelques louanges; c'eſt la fortune des poëtes. On prétend qu'il fut amoureux, à la cour de Ferrare, de la ſœur du duc, et que cette paſſion, jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette cour, fut la ſource de cette humeur mélancolique qui le conſuma vingt années, et qui fit paſſer pour fou, un homme qui avait mis tant de raiſon dans ſes ouvrages.

Quelques chants de ſon poëme avaient déjà paru ſous le nom de *Godefroi;* il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans, ſous le titre plus judicieux de la *Jéruſalem délivrée*. Il pouvait dire alors comme un grand-homme de l'antiquité : J'ai vécu aſſez pour le bonheur et pour la gloire. Le reſte de ſa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités et d'humiliations.

Enveloppé dès l'âge de huit ans dans le banniſſement de ſon père, ſans patrie, ſans bien, ſans famille ; perſécuté par les ennemis que lui ſuſcitaient ſes talens ; plaint, mais négligé par ceux qu'il appelait ſes amis, il ſouffrit l'exil, la priſon, la plus extrême pauvreté, la faim même ; et ce qui devait ajouter un poids inſupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua et l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en priſon. Il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare juſquà Sorrento dans le royaume de Naples, trouver une ſœur qu'il y avait, et dont il eſpérait quelque ſecours, mais dont probablement il n'en reçut point, puiſqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut empriſonné encore. Le déſeſpoir altéra ſa conſtitution robuſte, et le rejeta dans des maladies violentes et longues, qui lui ôtèrent quelquefois l'uſage de la raiſon. Il prétendit un jour avoir été guéri par le ſecours de la *ſainte Vierge* et de *ſainte Scholaſtique*, qui lui apparurent dans un grand accès de fièvre. Le marquis *Manſo di Villa* rapporte ce fait comme certain. Tout ce que la plupart des lecteurs en croiront, c'eſt que *le Taſſe* avait la fièvre.

Sa gloire poëtique, cette conſolation imaginaire des malheurs réels, fut attaquée de

tous côtés. Le nombre de ſes ennemis éclipſa pour un temps ſa réputation. Il fut preſque regardé comme un mauvais poëte. Enfin, après vingt années, l'envie fut laſſe de l'opprimer; ſon mérite ſurmonta tout. On lui offrit des honneurs et de la fortune, mais ce ne fut que lorſque ſon eſprit, fatigué d'une ſuite de malheurs ſi longue, était devenu inſenſible à tout ce qui pouvait le flatter. Il fut appelé à Rome par le pape *Clément VII*, qui, dans une congrégation de cardinaux, avait réſolu de lui donner la couronne de laurier et les honneurs du triomphe ; cérémonie bizarre qui paraît ridicule aujourd'hui, ſurtout en France, et qui était alors très-ſérieuſe et très-honorable en Italie. *Le Taſſe* fut reçu à un mille de Rome par les deux cardinaux neveux, et par un grand nombre de prélats et d'hommes de toutes conditions. On le conduiſit à l'audience du pape : *Je déſire*, lui dit le pontife, *que vous honoriez la couronne de laurier, qui a honoré juſqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les deux cardinaux *Aldobrandins*, neveux du pape, qui aimaient et admiraient *le Taſſe*, ſe chargèrent de l'appareil du couronnement ; il devait ſe faire au capitole; choſe aſſez ſingulière, que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits, triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient déſolé par leurs conquêtes ! *Le Taſſe*

tomba malade dans le temps de ces préparatifs, et comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie.

Le temps, qui sape la réputation des ouvrages médiocres, a assuré celle du *Tasse*. La Jérusalem délivrée est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie, comme les poëmes d'*Homère* l'étaient en Grèce ; et on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de *Virgile* et d'*Homère*, malgré ses fautes et malgré la critique de *Despréaux*.

La Jérusalem paraît, à quelques égards, être d'après l'Iliade : mais si c'est imiter que de choisir dans l'histoire un sujet qui a des ressemblances avec la fable de la guerre de Troie; si *Renaud* est une copie d'*Achille* et *Godefroi* d'*Agamemnon*, j'ose dire que *le Tasse* a été bien au-delà de son modèle. Il a autant de feu qu'*Homère* dans ses batailles, avec plus de variété. Ses héros ont tous des caractères différens comme ceux de l'Iliade; mais ses caractères sont mieux annoncés, plus fortement décrits et mieux soutenus ; car il n'y en a presque pas un seul qui ne se démente dans le poëte grec, et pas un qui ne soit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'*Homère* crayonnait ; il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs et de

distinguer les différentes espèces de vertus, de vices et de passions, qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi *Godefroi* est prudent et modéré; l'inquiet *Aladin* a une politique cruelle; la généreuse valeur de *Tancrède* est opposée à la fureur d'*Argant;* l'amour dans *Armide* est un mélange de coquetterie et d'emportement; dans *Herminie* c'est une tendresse douce et aimable. Il n'y a pas jusqu'à l'ermite *Pierre* qui ne fasse un personnage dans le tableau, et un beau contraste avec l'enchanteur *Ismeno;* et ces deux figures sont assurément au-dessus de *Calchas* et de *Taltibius*. *Renaud* est une imitation d'*Achille;* mais ses fautes sont plus excusables; son caractère est plus aimable; son loisir est mieux employé. *Achille* éblouit, et *Renaud* intéresse.

Je ne sais si *Homère* a bien ou mal fait d'inspirer tant de compassion pour *Priam* l'ennemi des Grecs : mais c'est sans doute un coup de l'art d'avoir rendu *Aladin* odieux. Sans cet artifice, plus d'un lecteur se serait intéressé pour les mahométans contre les chrétiens; on serait tenté de regarder ces derniers comme des brigands ligués pour venir, du fond de l'Europe, désoler un pays sur lequel ils n'avaient aucun droit, et massacrer de sang-froid un vénérable monarque âgé de quatre-vingts ans, et tout un peuple innocent qui n'avait rien à démêler avec eux.

C'était une choſe bien étrange que la folie des croiſades. Les moines prêchaient ces ſaints brigandages, moitié par enthouſiaſme, moitié par intérêt. La cour de Rome les encourageait par une politique qui profitait de la faibleſſe d'autrui. Des princes quittaient leurs Etats, les épuiſaient d'hommes et d'argent, et les laiſſaient expoſés au premier occupant pour aller ſe battre en Syrie. Tous les gentils-hommes vendaient leurs biens, et partaient pour la Terre ſainte avec leurs maîtreſſes. L'envie de courir, la mode, la ſuperſtition, concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les croiſés mêlaient les débauches les plus ſcandaleuſes et la fureur la plus barbare, avec des ſentimens tendres de dévotion; ils égorgèrent tout dans Jéruſalem, ſans diſtinction de ſexe ni d'âge: mais quand ils arrivèrent au ſaint Sépulcre, ces monſtres ornés de croix blanches, encore toutes dégoûtantes du ſang des femmes qu'ils venaient de maſſacrer, après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baisèrent la terre et ſe frappèrent la poitrine; tant la nature humaine eſt capable de réunir les extrêmes.

Le Taſſe fait voir, comme il le doit, les croiſades dans un jour tout oppoſé. C'eſt une armée de héros qui, ſous la conduite d'un chef vertueux, vient délivrer du joug des infidèles

infideles, une terre conſacrée par la naiſſance et la mort d'un Dieu. Le ſujet de la Jéruſalem, à le conſidérer dans ce ſens, eſt le plus grand qu'on ait jamais choiſi. *Le Taſſe* l'a traité dignement : il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage eſt bien conduit ; preſque tout y eſt lié avec art ; il amène adroitement les aventures ; il diſtribue ſagement les lumières et les ombres. Il fait paſſer le lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour, et de la peinture des voluptés il le ramène aux combats, il excite la ſenſibilité par degrés, il s'élève au-deſſus de lui-même de livre en livre. Son ſtyle eſt preſque partout clair et élégant ; et lorſque ſon ſujet demande de l'élévation, on eſt étonné comment la molleſſe de la langue italienne prend un nouveau caractère ſous ſes mains, et ſe change en majeſté et en force.

On trouve, il eſt vrai, dans la Jéruſalem environ deux cents vers où l'auteur ſe livre à des jeux de mots et à des *concetti* puériles : mais ces faibleſſes étaient une eſpèce de tribut que ſon génie payait au mauvais goût de ſon ſiècle pour les pointes, qui même a augmenté depuis lui, mais dont les Italiens ſont entièrement déſabuſés.

Si cet ouvrage eſt plein de beautés qu'on admire par-tout, il y a auſſi bien des endroits

qu'on n'approuve qu'en Italie, et quelques uns qui ne doivent plaire nulle part. Il me ſemble que c'eſt une faute par tout pays d'avoir débuté par un épiſode qui ne tient en rien au reſte du poëme. Je parle de l'étrange et inutile taliſman que fait le ſorcier *Iſmeno* avec une image de la Vierge *Marie*, et de l'hiſtoire d'*Olindo* et de *Sophronia*. Encore ſi cette image de la Vierge ſervait à quelque prédiction ; ſi *Olindo* et *Sophronia*, près d'être les victimes de leur religion, étaient éclairés d'en haut, et diſaient un mot de ce qui doit arriver ; mais ils ſont entièrement hors d'œuvre. On croit d'abord que ce ſont les principaux perſonnages du poëme ; mais le poëte ne s'eſt épuiſé à décrire leur aventure avec tous les embelliſſemens de ſon art, et n'excite tant d'intérêt et de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reſte de l'ouvrage. *Sophronie* et *Olinde* ſont auſſi inutiles aux affaires des chrétiens que l'image de la Vierge l'eſt aux mahométans.

Il y a dans l'épiſode d'*Armide*, qui d'ailleurs eſt un chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui aſſurément ne ſeraient point admis en France ni en Angleterre. Dix princes chrétiens métamorphoſés en poiſſons, et un perroquet chantant des chanſons de ſa propre compoſition, ſont des fables bien étranges aux

yeux d'un lecteur ſenſé, accoutumé à n'approuver que ce qui eſt naturel. Les enchantemens ne réuſſiraient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais ; mais du temps du *Taſſe* ils étaient reçus dans toute l'Europe, et regardés preſque comme un point de foi par le peuple ſuperſtitieux d'Italie. Sans doute un homme qui vient de lire *Locke* ou *Addiſſon*, ſera étrangement ſurpris de trouver dans la Jéruſalem un ſorcier chrétien qui tire *Renaud* des mains des ſorciers mahométans. Quelle fantaiſie d'envoyer *Ubalde* et ſon compagnon à un vieux et ſaint magicien, qui les conduit juſqu'au centre de la terre ! Les deux chevaliers ſe promènent là ſur le bord d'un ruiſſeau rempli de pierres précieuſes de tout genre. De ce lieu on les envoie à Aſcalon, vers une vieille qui les tranſporte auſſitôt dans un petit bateau aux îles Canaries. Ils y arrivent ſous la protection de DIEU, tenant dans leurs mains une baguette magique : ils s'acquittent de leur ambaſſade, et ramènent au camp des chrétiens le brave *Renaud*, dont toute l'armée avait grand beſoin. Encore ces imaginations, dignes des contes de fées, n'appartiennent-elles pas au *Taſſe ;* elles ſont copiées de l'*Arioſte*, ainſi que ſon *Armide* eſt une copie d'*Alcine*. C'eſt-là ſurtout ce qui fait que tant de littérateurs italiens ont mis l'*Arioſte* beaucoup au-deſſus du *Taſſe*.

Mais quel était ce grand exploit qui était réſervé à *Renaud?* Conduit par enchantement depuis le Pic de Ténérife juſqu'à Jéruſalem, la Providence l'avait deſtiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt eſt le grand merveilleux du poëme. Dans les premiers chants, DIEU ordonne à l'archange *Michel* de précipiter dans l'enfer les diables répandus dans l'air, qui excitaient des tempêtes, et qui tournaient ſon tonnerre contre les chrétiens en faveur des mahométans. *Michel* leur défend abſolument de ſe mêler déſormais des affaires des chrétiens. Ils obéiſſent auſſitôt, et ſe plongent dans l'abyme : mais bientôt après le magicien *Iſmeno* les en fait ſortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de DIEU ; et ſous le prétexte de quelques diſtinctions ſophiſtiques, ils prennent poſſeſſion de la forêt, où les chrétiens ſe préparaient à couper le bois néceſſaire pour la charpente d'une tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. *Tancrède* trouve ſa *Clorinde* enfermée dans un pin, et bleſſée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. *Armide* s'y préſente à travers l'écorce d'un myrte, tandis qu'elle eſt à pluſieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les prières de l'ermite *Pierre* et le mérite de la contrition de *Renaud* rompent l'enchantement.

Je crois qu'il eſt à propos de faire voir comment *Lucain* a traité différemment dans ſa Pharſale, un ſujet preſque ſemblable. *Céſar* ordonne à ſes troupes de couper quelques arbres dans la forêt ſacrée de Marſeille, pour en faire des inſtrumens et des machines de guerre. Je mets ſous les yeux du lecteur les vers de *Lucain* et la traduction de *Brebeuf*, qui, comme toutes les autres traductions, eſt au-deſſous de l'original.

Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo,
Obſcurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas altè ſummotis ſolibus umbras.
Hunc non ruricolæ panes, nemorumque potentes
Sylvani, nymphæque tenent; ſed barbara ritu
Sacra Deûm, ſtructæ diris feralibus aræ,
Omnis et humanis luſtrata cruoribus arbos.
Si qua fidem meruit ſuperos mirata vetuſtas,
Illis et volucres metuunt inſiſtere ramis,
Et luſtris recubare feræ: nec ventus in illas
Incubuit ſylvas, excuſſaque nubibus atris
Fulgura: non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus ſuus horror ineſt. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, ſimulacraque mœſta Deorum
Arte carent, cæſiſque extant informia truncis;
Ipſe ſitus, putrique facit jam robore pallor
Attonitos: non vulgatis ſacrata figuris,

Numina sic metuunt : tantùm terroribus addit
Quos timeant, non nosse Deos. Jam fama ferebat
Sæpè cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterum consurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia sylvæ,
Roboraque amplexos circumfulsisse dracones :
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed cessere Deis. Medio cum Phœbus in axe est,
Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipse sacerdos
Accessus, dominumque timet deprendere luci.
Hanc jubet immisso sylvam procumbere ferro :
Nam vicina operi, belloque intacta priori
Inter nudatos stabat densissima montes.
Sed sortes tremuere manus, motique verendâ
Majestate loci, si robora sacra ferirent,
In sua credebant redituras membra secures.
Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam vibrare bipennem
Ausus, et aëriam ferro proscindere quercum,
Effatur merso violata in robora ferro :
Jam ne quis vestrûm dubitet subvertere sylvam,
Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis non sublato secura pavore
Turba ; sed, expensâ Superorum et Cæsaris irâ,
Procumbunt orni, nodosa impellitur ilex,
Sylvaque Dodones, et fluctibus altior alnus,
Et non plebeios luctus testata cupressus.
Tum primùm posuere comas, et fronde carentes

Admiſere diem, propulſaque robore denſo
Suſtinuit ſe ſylva cadens. Gemuere videntes
Gallorum populi : muris ſed clauſa juventus
Exultat. Quis enim læſos impunè putaret
Eſſe Deos ?

Voici la traduction de *Brebeuf;* on ſait qu'il était plus ampoulé encore que *Lucain ;* il gâte ſouvent ſon original en voulant le ſurpaſſer ; mais il y a toujours dans *Brebeuf* quelques vers heureux.

On voit auprès du camp une forêt ſacrée,
Formidable aux humains, et des Dieux révérée,
Dont le feuillage ſombre, et les rameaux épais,
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits.
Sous la noire épaiſſeur des ormes et des hêtres,
Les faunes, les ſylvains, et les nymphes champêtres
Ne vont point accorder aux accens de leur voix
Le ſon des chalumeaux ou celui des hautbois.
Cette ombre, deſtinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du ſoleil ſes cruels ſacrifices ;
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux
Offenſent la nature en révérant les Dieux.
Là du ſang des humains on voit ſuer les marbres ;
On voit fumer la terre ; on voit rougir les arbres ;
Tout y reſſent l'horreur, et même les oiſeaux
Ne ſe perchent jamais ſur ces triſtes rameaux.

Les fangliers, les lions, les bêtes les plus fières,
N'oſent pas y chercher leur bauge ou leurs tanières.
La foudre, accoutumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu ſi coupable, et n'y tombe jamais.
Là de cent Dieux divers les groſſières images
Impriment l'épouvante et forcent les hommages;
La mouſſe et la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les reſpects et les vœux:
Sous un air plus connu la Divinité peinte
Trouverait moins d'encens, produirait moins de crainte;
Tant aux faibles mortels il eſt bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre et qu'il faut adorer.
Là d'une obſcure ſource il coule une onde obſcure,
Qui ſemble du Cocyte emprunter la teinture.
Souvent un bruit confus trouble ce noir ſéjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour:
Souvent du triſte éclat d'une flamme enſoufrée
La forêt eſt couverte, et n'eſt pas dévorée;
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De céraſtes hideux et de dragons ailés.
Les voiſins de ce bois ſi ſauvage et ſi ſombre,
Laiſſent à ces démons ſon horreur et ſon ombre;
Et le druide craint, en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore, et d'y trouver ſes Dieux.
Il n'eſt rien de ſacré pour des mains ſacriléges;
Les Dieux, même les Dieux n'ont point de priviléges:
Céſar veut qu'à l'inſtant leurs droits ſoient violés,
Les arbres abattus, les autels dépouillés;

Et

Et de tous les ſoldats les ames étonnées
Craignent de voir contre eux retourner leurs coignées.
Il querelle leur crainte ; il frémit de courroux,
Et, le fer à la main, porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtriſe ;
Si ces bois ſont ſacrés, c'eſt moi qui les mépriſe ;
Seul j'offenſe aujourd'hui le reſpect de ces lieux,
Et ſeul je prends ſur moi tout le courroux des Dieux.
A ces mots tous les ſiens, cédant à leur contrainte,
Dépouillent le reſpect, ſans dépouiller la crainte :
Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités ;
Mais quand Jule commande ils ſont mal écoutés.
Alors on voit tomber ſous un fer téméraire
Des chênes et des ifs, auſſi vieux que leur mère,
Des pins et des cyprès, dont les feuillages verds
Conſervent le printemps au milieu des hivers.
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémiſſent ;
A ce fier attentat tous les prêtres gémiſſent.
Marſeille ſeulement, qui le voit de ſes tours,
Du crime des Latins fait ſon plus grand ſecours.
Elle croit que les Dieux, d'un éclat de tonnerre,
Vont foudroyer Céſar, et terminer la guerre.

J'avoue que toute la Pharſale n'eſt pas comparable à la Jéruſalem délivrée ; mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie grandeur d'un héros réel eſt au-deſſus de celle d'un héros imaginaire, et combien les penſées fortes

et ſolides ſurpaſſent ces inventions qu'on appelle des beautés poëtiques, et que les perſonnes de bon ſens regardent comme des contes inſipides, propres à amuſer les enfans.

Le Taſſe ſemble avoir reconnu lui-même ſa faute, et il n'a pu s'empêcher de ſentir que ces contes ridicules et bizarres, ſi fort à la mode alors, non-ſeulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étaient abſolument incompatibles avec la gravité de la poëſie épique. Pour ſe juſtifier, il publia une préface, dans laquelle il avança que tout ſon poëme était allégorique. L'armée des princes chrétiens, dit-il, repréſente le corps et l'ame. Jéruſalem eſt la figure du vrai bonheur, qu'on acquiert par le travail et avec beaucoup de difficulté. *Godefroi* eſt l'ame, *Tancrède*, *Renaud*, &c. en ſont les facultés. Le commun des ſoldats ſont les membres du corps. Les diables ſont à la fois figures et figurés, *figura e figurato*. *Armide* et *Iſmeno* ſont les tentations qui aſſiégent nos ames; les charmes, les illuſions de la forêt enchantée repréſentent les faux raiſonnemens, *falſi ſillogiſmi*, dans leſquels nos paſſions nous entraînent.

Telle eſt la clef que *le Taſſe* oſe donner de ſon poëme. Il en uſe en quelque ſorte avec lui-même comme les commentateurs ont fait avec *Homère* et avec *Virgile*. Il ſe ſuppoſe des vues et des

deſſeins qu'il n'avait pas probablement quand il fit ſon poëme ; ou ſi par malheur il les a eues, il eſt bien incompréhenſible comment il a pu faire un ſi bel ouvrage avec des idées ſi alambiquées.

Si le diable joue dans ſon poëme le rôle d'un miſérable charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la religion y eſt expoſé avec majeſté, et ſi je l'oſe dire, dans l'eſprit de la religion. Les proceſſions, les litanies, et quelques autres détails des pratiques religieuſes ſont repréſentés, dans la Jéruſalem délivrée, ſous une forme reſpectable. Telle eſt la force de la poëſie, qui ſait ennoblir tout, et étendre la ſphère des moindres choſes.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais eſprits les noms de *Pluton* et d'*Alecton*, et d'avoir confondu les idées païennes avec les idées chrétiennes. Il eſt étrange que la plupart des poëtes modernes ſoient tombés dans cette faute. On dirait que nos diables et notre enfer chrétien auraient quelque choſe de bas et de ridicule, qui demanderait d'être ennobli par l'idée de l'enfer païen. Il eſt vrai que *Pluton*, *Proſerpine*, *Rhadamante*, *Tiſiphone*, ſont des noms plus agréables que *Belzébut* et *Aſtaroth ;* nous rions du mot de *diable*, nous reſpectons celui de *furie*. Voilà ce que c'eſt que d'avoir le mérite de l'antiquité ; il n'y a pas juſqu'à l'enfer qui n'y gagne.

CHAPITRE VIII.

DOM ALONZO D'ERCILLA.

Sur la fin du seizième siècle l'Espagne produisit un poëme épique, célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent, aussi-bien que par la singularité du sujet ; mais encore plus remarquable par le caractère de l'auteur.

Dom *Alonzo d'Ercilla y Cuniga*, gentilhomme de la chambre de l'empereur *Maximilien II*, fut élevé dans la maison de *Philippe II*, et combattit à la bataille de Saint-Quentin où les Français furent défaits. *Philippe*, qui n'était point à cette bataille, moins jaloux d'acquérir de la gloire au dehors que d'établir ses affaires au dedans, retourna en Espagne. Le jeune *Alonzo*, entraîné par une insatiable avidité du vrai savoir, c'est-à-dire de connaître les hommes et de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie et l'Allemagne, et séjourna long-temps en Angleterre. Tandis qu'il était à Londres, il entendit dire que quelques provinces du Pérou et du Chili avaient pris les armes contre les Espagnols leurs conquérans. Je dirai en passant que cette tentative des Américains, pour recouvrer leur liberté, est traitée de rebellion par les auteurs

eſpagnols. La paſſion qu'il avait pour la gloire, et le déſir de voir et d'entreprendre des choſes ſingulières, l'entraînèrent dans ce pays du nouveau monde. Il alla au Chili à la tête de quelques troupes, et il y reſta pendant tout le temps de la guerre.

Sur les frontières du Chili, du côté du Sud, eſt une petite contrée montagneuſe nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes plus robuſtes et plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défenſe de leur liberté avec plus de courage et plus long-temps que les autres Américains; et ils furent les derniers que les Eſpagnols ſoumirent. *Alonzo* ſoutint contre eux une pénible et longue guerre. Il courut des dangers extrêmes: il vit et fit les actions les plus étonnantes, dont la ſeule récompenſe fut l'honneur de conquérir des rochers, et de réduire quelques contrées incultes ſous l'obéiſſance du roi d'Eſpagne.

Pendant le cours de cette guerre, *Alonzo* conçut le deſſein d'immortaliſer ſes ennemis en s'immortaliſant lui-même. Il fut en même temps le conquérant et le poëte; il employa les intervalles de loiſir que la guerre lui laiſſait à en chanter les événemens; et faute de papier, il écrivit la première partie de ſon poëme ſur de petits morceaux de cuir, qu'il eut enſuite

bien de la peine à arranger. Le poëme s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée.

Il commence par une deſcription géographique du Chili, et par la peinture des mœurs et des coutumes des habitans. Ce commencement, qui ſerait inſupportable dans tout autre poëme, eſt ici néceſſaire, et ne déplaît pas dans un ſujet où la ſcène eſt par-delà l'autre tropique, et où les héros ſont des ſauvages, qui nous auraient été toujours inconnus s'il ne les avait pas conquis et célébrés. Le ſujet, qui était neuf, a fait naître des penſées neuves. J'en préſenterai une au lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'auteur.

» Les Araucaniens, dit-il, furent bien » étonnés de voir des créatures pareilles à » des hommes, portant du feu dans leurs » mains, et montés ſur des monſtres, qui » combattaient ſous eux; ils les prirent » d'abord pour des Dieux deſcendus du ciel, » armés du tonnerre, et ſuivis de la deſtruc- » tion; et alors ils ſe ſoumirent, quoiqu'avec » peine. Mais dans la ſuite, s'étant familiariſés » avec leurs conquérans, ils connurent leurs » paſſions et leurs vices, et jugèrent que » c'étaient des hommes. Alors, honteux d'avoir » ſuccombé ſous des mortels ſemblables à eux, » ils jurèrent de laver leur erreur dans le ſang

» de ceux qui l'avaient produite, et d'exercer
» sur eux une vengeance exemplaire, terrible
» et mémorable. »

Il est à propos de faire connaître ici un endroit du deuxième chant, dont le sujet ressemble beaucoup au commencement de l'Iliade, et qui, ayant été traité d'une manière différente, mérite d'être mis sous les yeux des lecteurs qui jugent sans partialité. La première action de l'Araucana est une querelle qui naît entre les chefs des barbares, comme dans *Homère* entre *Achille* et *Agamemnon*. La dispute n'arrive pas au sujet d'une captive ; il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces généraux sauvages vante son mérite et ses exploits ; enfin la dispute s'échauffe tellement qu'ils sont près d'en venir aux mains. Alors un de ces caciques nommé *Colocolo*, aussi vieux que *Nestor*, mais moins favorablement prévenu en sa faveur que le héros grec, fait la harangue suivante :

» Caciques, illustres défenseurs de la patrie,
» le désir ambitieux de commander n'est point
» ce qui m'engage à vous parler. Je ne me
» plains pas que vous disputiez avec tant de
» chaleur un honneur qui peut-être serait dû
» à ma vieillesse, et qui ornerait mon déclin.
» C'est ma tendresse pour vous, c'est l'amour

» que je dois à ma patrie, qui me ſollicite à
» vous demander attention pour ma faible
» voix. Hélas! comment pouvons-nous avoir
» aſſez bonne opinion de nous-mêmes pour
» prétendre à quelque grandeur, et pour
» ambitionner des titres faſtueux, nous qui
» avons été les malheureux ſujets et les eſclaves
» des Eſpagnols? Votre colère, Caciques,
» votre fureur ne devraient-elles pas s'exercer
» plutôt contre nos tyrans? Pourquoi tournez-
» vous contre vous-mêmes ces armes, qui
» pourraient exterminer vos ennemis et venger
» notre patrie? Ah! ſi vous voulez périr,
» cherchez une mort qui vous procure de la
» gloire. D'une main briſez un joug honteux,
» et de l'autre attaquez les Eſpagnols, et ne
» répandez pas dans une querelle ſtérile les
» précieux reſtes d'un ſang que les Dieux vous
» ont laiſſé pour vous venger. J'applaudis,
» je l'avoue, à la fière émulation de vos cou-
» rages : ce même orgueil que je condamne,
» augmente l'eſpoir que je conçois. Mais que
» votre valeur aveugle ne combatte pas contre
» elle-même, et ne ſe ſerve pas de ſes propres
» forces pour détruire le pays qu'elle doit
» défendre. Si vous êtes réſolus de ne point
» ceſſer vos querelles, trempez vos glaives
» dans mon ſang glacé. J'ai vécu trop long-
» temps : heureux qui meurt ſans voir ſes

» compatriotes malheureux, et malheureux
» par leur faute ! Ecoutez donc ce que j'oſe
» vous propoſer. Votre valeur, ô Caciques,
» eſt égale ; vous êtes tous également illuſtres
» par votre naiſſance, par votre pouvoir,
» par vos richeſſes, par vos exploits : vos ames
» ſont également dignes de commander, égale-
» ment capables de ſubjuguer l'univers. Ce
» ſont ces préſens céleſtes qui cauſent vos
» querelles. Vous manquez de chef, et chacun
» de vous mérite de l'être ; ainſi puiſqu'il
» n'y a aucune différence entre vos courages,
» que la force du corps décide ce que l'égalité
» de vos vertus n'aurait jamais décidé, &c. »
Le vieillard propoſe alors un exercice digne d'une nation barbare, de porter une groſſe poutre et de déférer à qui en ſoutiendrait le poids plus long-temps, l'honneur du commandement.

Comme la meilleure manière de perfectionner notre goût eſt de comparer enſemble des choſes de même nature, oppoſez le diſcours de *Neſtor* à celui de *Colocolo ;* et renonçant à cette adoration que nos eſprits, juſtement préoccupés, rendent au grand nom d'*Homère*, peſez les deux harangues dans la balance de l'équité et de la raiſon.

Après qu'*Achille*, inſtruit et inſpiré par *Minerve* déeſſe de la ſageſſe, a donné à

Agamemnon les noms d'*ivrogne* et de *chien*; le ſage *Neſtor* ſe lève pour adoucir les eſprits irrités de ces deux héros et parle ainſi : ,, Quelle ,, ſatisfaction ſera-ce aux Troyens, lorſqu'ils ,, entendront parler de vos diſcordes? Votre ,, jeuneſſe doit reſpecter mes années et ſe ,, ſoumettre à mes conſeils. J'ai vu autrefois ,, des héros ſupérieurs à vous. Non, mes yeux ,, ne verront jamais des hommes ſemblables ,, à l'invincible *Pirythoüs*, au brave *Cineus*, au ,, divin *Théſée*, &c. . . J'ai été à la guerre ,, avec eux, et quoique je fuſſe jeune, mon ,, éloquence perſuaſive avait du pouvoir ſur ,, leurs eſprits. Ils écoutaient *Neſtor*; jeunes ,, guerriers, écoutez donc les avis que vous ,, donne ma vieilleſſe. *Atride*, vous ne devez ,, pas garder l'eſclave d'*Achille*: fils de *Thétis*, ,, vous ne devez pas traiter avec hauteur le ,, chef de l'armée. *Achille* eſt le plus grand, ,, le plus courageux des guerriers : *Agamemnon* ,, eſt le plus grand des rois, &c. ,, Sa harangue fut infructueuſe; *Agamemnon* loua ſon éloquence et mépriſa ſon conſeil.

Conſidérez d'un côté l'adreſſe avec laquelle le barbare *Colocolo* s'inſinue dans l'eſprit des Caciques, la douceur reſpectable avec laquelle il calme leur animoſité, la tendreſſe majeſtueuſe de ſes paroles; combien l'amour du pays l'anime; combien les ſentimens de la vraie

gloire pénètrent ſon cœur ; avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur ; avec quel art il ne donne la ſupériorité à aucun. C'eſt un cenſeur, un panégyriſte adroit. Auſſi tous ſe ſoumettent à ſes raiſons, confeſſant la force de ſon éloquence, non par de vaines louanges, mais par une prompte obéiſſance. Qu'on juge d'un autre côté ſi *Neſtor* eſt ſi ſage de parler tant de ſa ſageſſe ; ſi c'eſt un moyen sûr de s'attirer de l'attention des princes grecs, que de les rabaiſſer et de les mettre au-deſſous de leurs aïeux ; ſi toute l'aſſemblée peut entendre dire avec plaiſir à *Neſtor* qu'*Achille* eſt le plus courageux des chefs qui ſont là préſens. Après avoir comparé le babil préſomptueux et impoli de *Neſtor* avec le diſcours modeſte et meſuré de *Colocolo*, l'odieuſe différence qu'il met entre le rang d'*Agamemnon* et le mérite d'*Achille*, avec cette portion égale de grandeur et de courage attribuée avec art à tous les Caciques ; que le lecteur prononce. Et s'il y a un général dans le monde qui ſouffre volontiers qu'on lui préfère ſon inférieur pour le courage ; s'il y a une aſſemblée qui puiſſe ſupporter, ſans s'émouvoir, un harangueur qui, leur parlant avec mépris, vante leurs prédéceſſeurs à leurs dépens, alors *Homère* pourra être préféré à *Alonzo* dans ce cas particulier.

Il eſt vrai que ſi *Alonzo* eſt dans un ſeul endroit ſupérieur à *Homère*, il eſt dans tout le reſte au-deſſous du moindre des poëtes. On eſt étonné de le voir tomber ſi bas, après avoir pris un vol ſi haut. Il y a ſans doute beaucoup de feu dans ſes batailles, mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les deſcriptions, point d'unité dans le deſſin. Ce poëme eſt plus ſauvage que les nations qui en font le ſujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'auteur, qui eſt un des premiers héros du poëme, fait pendant la nuit une longue et ennuyeuſe marche, ſuivi de quelques ſoldats; et pour paſſer le temps, il fait naître entre eux une diſpute au ſujet de *Virgile*, et principalement ſur l'épiſode de *Didon*. *Alonzo* ſaiſit cette occaſion pour entretenir ſes ſoldats de la mort de *Didon*, telle qu'elle eſt rapportée par les anciens hiſtoriens; et afin de mieux donner le démenti à *Virgile*, et de reſtituer à la reine de Carthage ſa réputation, il s'amuſe à en diſcourir pendant deux chants entiers.

Ce n'eſt pas d'ailleurs un défaut médiocre de ſon poëme d'être compoſé de trente-ſix chants très-longs. On peut ſuppoſer avec raiſon qu'un auteur, qui ne ſait ou qui ne peut s'arrêter, n'eſt pas propre à fournir une telle carrière.

Un ſi grand nombre de défauts n'a pas empêché le célèbre *Michel Cervantes* de dire que l'Araucana peut être comparé avec les meilleurs poëmes d'Italie. L'amour aveugle de la patrie a ſans doute dicté ce faux jugement à l'auteur eſpagnol. Le véritable et ſolide amour de la patrie conſiſte à lui faire du bien, et à contribuer à ſa liberté autant qu'il nous eſt poſſible : mais diſputer ſeulement ſur les auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs poëtes que nos voiſins, c'eſt plutôt ſot amour de nous-mêmes qu'amour de notre pays.

CHAPITRE IX.

MILTON.

ON trouvera ici, touchant *Milton*, quelques particularités omiſes dans l'abrégé de ſa vie qui eſt au-devant de la traduction françaiſe de ſon Paradis perdu. Il n'eſt pas étonnant, qu'ayant recherché avec ſoin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand-homme, j'aie découvert des circonſtances de ſa vie que le public ignore.

Milton, voyageant en Italie dans ſa jeuneſſe, vit repréſenter à Milan une comédie intitulée

Adam ou *le péché originel*, écrite par un certain *Andreino*, et dédiée à *Marie de Médicis* reine de France. Le ſujet de cette comédie était la chute de l'homme. Les acteurs étaient DIEU le père, les diables, les anges, *Adam*, *Eve*, le ſerpent, la mort et les ſept péchés mortels. Ce ſujet, digne du génie abſurde du théâtre de ce temps-là, était écrit d'une manière qui répondait au deſſin.

La ſcène s'ouvre par un chœur d'anges, et *Michel* parle ainſi au nom de ſes confrères: „ Que l'arc-en-ciel ſoit l'archet du violon du „ firmament; que les ſept planètes ſoient les „ ſept notes de notre muſique, que le temps „ batte exactement la meſure; que les vents „ jouent de l'orgue, &c. „ Toute la pièce eſt dans ce goût. J'avertis ſeulement les Français, qui en riront, que notre théâtre ne valait guère mieux alors; que la Mort de ſaint Jean-Baptiſte et cent autres pièces ſont écrites dans ce ſtyle; mais que nous n'avions ni *Paſtor-fido* ni *Aminte*.

Milton, qui aſſiſta à cette repréſentation, découvrit à travers l'abſurdité de l'ouvrage, la ſublimité cachée du ſujet. Il y a ſouvent dans des choſes où tout paraît ridicule au vulgaire, un coin de grandeur qui ne ſe fait apercevoir qu'aux hommes de génie. *Les ſept péchés mortels danſant avec le diable*, ſont

assurément le comble de l'extravagance et de la sottise ; mais *l'univers rendu malheureux par la faiblesse d'un homme*, *les bontés et les vengeances du créateur*, *la source de nos malheurs et de nos crimes*, sont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a surtout dans ce sujet, je ne sais quelle horreur ténébreuse, un sublime sombre et triste qui ne convient pas mal à l'imagination anglaise. *Milton* conçut le dessein de faire une tragédie de la farce d'*Andreino :* il en composa même un acte et demi. Ce fait m'a été assuré par des gens de lettres qui le tenaient de sa fille, laquelle est morte lorsque j'étais à Londres.

La tragédie de *Milton* commençait par ce monologue de *Satan*, qu'on voit dans le quatrième chant de son poëme épique. C'est lorsque cet Esprit de révolte, s'échappant du fond des enfers, découvre le soleil qui sortait des mains du créateur.

„ Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
„ Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
„ Jour qui fais mon supplice, et dont mes yeux s'étonnent,
„ Toi qui sembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
„ Devant qui tout éclat disparaît et s'enfuit,
„ Qui fais pâlir le front des astres de la nuit ;
„ Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
„ Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière,

„ Sur la voûte des cieux, élevé plus que toi,
„ Le trône où tu t'aſſieds s'abaiſſait devant moi ;
„ Je ſuis tombé ; l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.

Dans le temps qu'il travaillait à cette tragédie, la ſphère de ſes idées s'élargiſſait à meſure qu'il penſait. Son plan devint immenſe ſous ſa plume ; et enfin au lieu d'une tragédie qui, après tout, n'eût été que bizarre et non intéreſſante, il imagina un poëme épique, eſpèce d'ouvrage dans lequel les hommes ſont convenus d'approuver ſouvent le bizarre ſous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôtèrent longtemps à *Milton* le loiſir néceſſaire pour l'exécution d'un ſi grand deſſein. Il était né avec une paſſion extrême pour la liberté. Ce ſentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des ſectes qui avaient la fureur de dominer dans ſa patrie. Il ne voulut fléchir ſous le joug d'aucune opinion humaine, et il n'y eut point d'égliſe qui pût ſe vanter de compter *Milton* pour un de ſes membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du roi et du parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné roi *Charles I.* Il entra, même aſſez avant dans la faveur de *Cromwell*, et, par une fatalité qui n'eſt que trop commune, ce zélé républicain

fut

fut le ſerviteur d'un tyran. Il fut ſecrétaire d'*Olivier Cromwell*, de *Richard Cromwell*, et du parlement qui dura juſqu'au temps de la reſtauration. Les Anglais employèrent ſa plume pour juſtifier la mort de leur roi, et pour répondre au livre que *Charles II* avait fait écrire par *Saumaiſe* au ſujet de cet événement tragique. Jamais cauſe ne fut plus belle et ne fut ſi mal plaidée de part et d'autre. *Saumaiſe* défendit en pédant le parti d'un roi mort ſur l'échafaud, d'une famille royale errante dans l'Europe, et de tous les rois même de l'Europe, intéreſſés dans cette querelle. *Milton* ſoutint en mauvais déclamateur la cauſe d'un peuple victorieux qui ſe vantait d'avoir jugé ſon prince ſelon les lois. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, et les livres de *Saumaiſe* et de *Milton* ſont déjà enſevelis dans l'oubli. *Milton*, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un poëte divin, était un très-mauvais écrivain en proſe.

Il avait cinquante-deux ans lorſque la famille royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amniſtie que *Charles II* donna aux ennemis de ſon père; mais il fut déclaré, par l'acte même de l'amniſtie, incapable de poſſéder aucune charge dans le royaume. Ce fut alors qu'il commença ſon poëme épique, à l'âge où *Virgile* avait fini le ſien. A peine avait-il mis la main à cet

ouvrage qu'il fut privé de la vue. Il se trouva pauvre, abandonné et aveugle, et ne fut point découragé. Il employa neuf années à composer le paradis perdu. Il avait alors très-peu de réputation ; les beaux-esprits de la cour de *Charles II* ou ne le connaissaient pas, ou n'avaient pour lui nulle estime. Il n'est pas étonnant qu'un ancien secrétaire de *Cromwell*, vieilli dans la retraite, aveugle et sans bien, fût ignoré ou mépriſé dans une cour qui avait fait succéder à l'austérité du gouvernement du protecteur toute la galanterie de la cour de *Louis XIV*, et dans laquelle on ne goûtait que les poësies efféminées, la mollesse de *Waller*, les satires du comte de *Rochester* et l'esprit de *Cowley*.

Une preuve indubitable qu'il avait très-peu de réputation, c'est qu'il eut beaucoup de peine à trouver un libraire qui voulût imprimer son Paradis perdu. Le titre seul révoltait, et tout ce qui avait quelque rapport à la religion était alors hors de mode. Enfin, *Thompson* lui donna trente pistoles de cet ouvrage qui a valu depuis, plus de cent mille écus aux héritiers de ce *Thompson*. Encore ce libraire avait-il si peur de faire un mauvais marché, qu'il stipula que la moitié de ces trente pistoles ne serait payable qu'en cas qu'on fît une seconde édition du poëme :

édition que *Milton* n'eut jamais la consolation de voir. Il resta pauvre et sans gloire : son nom doit augmenter la liste des grands génies persécutés de la fortune.

Le Paradis perdu fut donc négligé à Londres. et *Milton* mourut sans se douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le lord *Somers* et le docteur *Atterbury*, depuis évêque de Rochester, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un poëme épique. Ils engagèrent les héritiers de *Thompson* à faire une belle édition du Paradis perdu. Leur suffrage en entraîna plusieurs. Depuis, le célèbre M. *Addisson* écrivit en forme, pour prouver que ce poëme égalait ceux de *Virgile* et d'*Homère:* les Anglais commencèrent à se le persuader, et la réputation de *Milton* fut fixée.

Il peut avoir imité plusieurs morceaux du grand nombre de poëmes latins faits de tout temps sur ce sujet, l'*Adamus exul* de *Grotius*, un nommé *Mazen* ou *Mazenius*, et beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pu prendre dans *le Tasse* la description de l'enfer, le caractère de *Satan*, le conseil des démons. Imiter ainsi, ce n'est point être plagiaire, c'est lutter, comme dit *Boileau*, contre son original ; c'est enrichir sa langue des beautés des langues étrangères ; c'est nourrir son génie et l'accroître du génie

des autres; c'eſt reſſembler à *Virgile* qui imita *Homère*. Sans doute *Milton* a joûté contre *le Taſſe* avec des armes inégales; la langue anglaiſe ne pouvait rendre l'harmonie des vers italiens:

Chiama gli abitatori dell' ombre eterne
Il rauco ſuon della tartarea tromba;
Treman le ſpazioſe atre caverne,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba, &c....

Cependant *Milton* a trouvé l'art d'imiter heureuſement tous ces beaux morceaux. Il eſt vrai que ce qui n'eſt qu'un épiſode dans *le Taſſe* eſt le ſujet même dans *Milton*. Il eſt encore vrai que ſans la peinture des amours d'*Adam* et d'*Eve*, comme ſans l'amour de *Renaud* et d'*Armide*, les diables de *Milton* et du *Taſſe* n'auraient pas eu un grand ſuccès. Le judicieux *Deſpréaux*, qui a preſque toujours eu raiſon, excepté contre *Quinault*, a dit à tous les poëtes:

Eh, quel objet enfin à préſenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux!

Je crois qu'il y a deux cauſes du ſuccès que le Paradis perdu aura toujours: la première, c'eſt l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes et fortunées, qu'un être puiſſant

et jaloux, rend par sa séduction coupables et malheureuses; la seconde est la beauté des détails.

Les Français riaient encore quand on leur disait que l'Angleterre avait un poëme épique, dont le sujet était le diable combattant contre DIEU, et un serpent qui persuade à une femme de manger une pomme : ils ne croyaient pas qu'on pût faire sur ce sujet autre chose que des vaudevilles. Je fus le premier qui fis connaître aux Français quelques morceaux de *Milton* & de *Shakespeare*. M. *du Pré de Saint-Maur* donna une traduction en prose française de ce poëme singulier. On fut étonné de trouver dans un sujet qui paraît si stérile, une si grande fertilité d'imagination. On admira les traits majestueux avec lesquels il ose peindre DIEU, et le caractère encore plus brillant qu'il donne au diable. On lut avec beaucoup de plaisir la description du jardin d'*Adam* et d'*Eve*. En effet, il est à remarquer que dans tous les autres poëmes l'amour est regardé comme une faiblesse; dans *Milton* seul il est une vertu. Le poëte a su lever d'une main chaste le voile qui couvre ailleurs les plaisirs de cette passion; il transporte le lecteur dans le jardin de délices; il semble lui faire goûter les voluptés pures dont *Adam* et *Eve* sont remplis : il ne s'élève pas au-dessus de la nature humaine,

mais au-deſſus de la nature humaine corrompue; et comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poëſie.

Mais tous les critiques judicieux, dont la France eſt pleine, ſe réunirent à trouver que le diable parle trop ſouvent et trop long-temps de la même choſe. En admirant pluſieurs idées ſublimes, ils jugèrent qu'il y en a pluſieurs d'outrées, et que l'auteur n'a rendu que puériles en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnèrent unanimement cette futilité avec laquelle *Satan* fait bâtir une ſalle d'ordre dorique au milieu de l'enfer, avec des colonnes d'airain et de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les diables auxquels il venait de parler tout auſſi-bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands diables, qui auraient occupé trop de place dans ce parlement d'enfer, ſe transforment en pygmées, afin que tout le monde puiſſe ſe trouver à l'aiſe au conſeil.

Après la tenue des états infernaux, *Satan* s'apprête à ſortir de l'abyme; il trouve la Mort à la porte, qui veut ſe battre contre lui. Ils étaient prêts à en venir aux mains, quand le Péché, monſtre féminin, à qui des dragons ſortent du ventre, court au-devant de ces deux champions. *Arrête, ô mon père*, dit-il au Diable; *arrête, ô mon fils*, dit-il à la Mort. *Et qui es-tu*

donc, répond le Diable, *toi qui m'appelles ton père? Je ſuis le Péché*, réplique ce monſtre; *tu accouchas de moi dans le ciel; je ſortis de ta tête par le côté gauche; tu devins bientôt amoureux de moi; nous couchâmes enſemble; j'entraînai beaucoup de chérubins dans ta révolte; j'étais groſſe quand ta bataille ſe donna dans le ciel; nous fûmes précipités enſemble. J'accouchai dans l'enfer, & ce fut ce monſtre que tu vois dont je fus père; il eſt ton fils & le mien. A peine fut-il né qu'il viola ſa mère, & qu'il me fit tous ces enfans que tu vois, qui ſortent à tous momens de mes entrailles, qui y rentrent, et qui les déchirent.*

Après cette dégoûtante et abominable hiſtoire, le Péché ouvre à *Satan* les portes de l'enfer; il laiſſe les diables ſur le bord du Phlégéton, du Styx et du Léthé: les uns jouent de la harpe, les autres courent la bague; quelques-uns diſputent ſur la grace et ſur la prédeſtination. Cependant *Satan* voyage dans les eſpaces imaginaires: il tombe dans le vide, et il tomberait encore ſi une nuée ne l'avait repouſſé en haut. Il arrive dans le pays du chaos; il traverſe le paradis des fous, *the paradiſe of fools*, (c'eſt l'un des endroits qui ne ſont point traduits en français.) Il trouve dans ce paradis les indulgences, les *Agnus Dei*, les chapelets, les capuchons et les ſcapulaires des moines.

Voilà des imaginations dont tout lecteur ſenſé a été révolté; et il faut que le poëme ſoit bien beau d'ailleurs pour qu'on ait pu le lire, malgré l'ennui que doit cauſer cet amas de folies déſagréables.

La guerre entre les bons et les mauvais anges a paru auſſi, aux connaiſſeurs, un épiſode où le ſublime eſt trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être ſage; il faut qu'il conſerve un air de vraiſemblance, et qu'il ſoit traité avec goût. Les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût, ni vraiſemblance, ni raiſon. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend *Milton* de peindre le caractère de *Raphaël*, de *Michel*, d'*Abdiel*, d'*Uriel*, de *Moloc*, de *Niſroth*, d'*Aſtaroth*, tous êtres imaginaires dont le lecteur ne peut ſe former aucune idée, et auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. *Homère*, en parlant de ſes dieux, les caractériſait par leurs attributs qu'on connaiſſait; mais un lecteur chrétien a envie de rire quand on veut lui faire connaître à fond *Niſroth*, *Moloc* et *Abdiel*. On a reproché à *Homère* de longues et inutiles harangues, et ſurtout les plaiſanteries de ſes héros : comment ſouffrir dans *Milton* les harangues et les railleries des anges et des diables pendant la bataille qui ſe donne dans le ciel? Ces mêmes critiques ont

jugé

jugé que *Milton* péchait contre le vraiſemblable, d'avoir placé du canon dans l'armée de *Satan*, et d'avoir armé d'épées tous ces eſprits qui ne pouvaient ſe bleſſer ; car il arrive que, lorſque je ne ſais quel ange a coupé en deux je ne ſais quel diable, les deux parties du diable ſe réuniſſent dans le moment.

Ils ont trouvé que *Milton* choquait évidemment la raiſon par une contradiction inexcuſable, lorſque DIEU le père envoie ſes fideles anges combattre, réduire et punir les rebelles. » Allez, dit DIEU à *Michel* et à *Gabriel*, » pourſuivez mes ennemis juſqu'aux extré- » mités du ciel ; précipitez-les, loin de DIEU » et de leur bonheur, dans le Tartare qui » ouvre déjà ſon brûlant chaos pour les en- » gloutir. » Comment ſe peut-il qu'après un ordre ſi poſitif la victoire reſte indéciſe? Et pourquoi DIEU donne-t-il un ordre inutile? Il parle ; et n'eſt point obéi : il veut vaincre, et on lui réſiſte : il manque à la fois de prévoyance et de pouvoir. Il ne devait point ordonner à ſes anges de faire ce que ſon fils unique ſeul devait faire.

C'eſt ce grand nombre de fautes groſſières qui fit ſans doute dire à *Dryden*, dans ſa préface ſur l'Enéide, que *Milton* ne vaut guère mieux que notre *Chapelain* et notre *le Moine*. Mais auſſi ce ſont les beautés admirables de

Milton qui ont fait dire à ce même *Dryden*; que la nature l'avait formé de l'ame d'*Homère* et de celle de *Virgile*. Ce n'eſt pas la première fois qu'on a porté du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Verſailles, du côté de la cour, on voit un vilain petit bâtiment écraſé, avec ſept croiſées de face, accompagné de tout ce que l'on a pu imaginer de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des jardins, on voit un palais immenſe, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorſque j'étais à Londres, j'oſai compoſer en anglais un petit Eſſai (*) ſur la poëſie épique, dans lequel je pris la liberté de dire que nos bons juges français ne manqueraient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avais prévu eſt arrivé, et la plupart des critiques de ce pays-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire ſur une traduction, que le Paradis perdu eſt un ouvrage plus ſingulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, et de hardieſſe que de choix, dont le ſujet eſt tout idéal, et qui ſemble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de poëme épique en France, et je ne ſais même ſi nous en avons

(*) C'eſt en partie celui-ci même, qui, en pluſieurs endroits, eſt une traduction littérale de l'ouvrage anglais.

aujourd'hui. La Henriade, à la vérité, a été imprimée ſouvent; mais il y aurait trop de préſomption à regarder ce poëme comme un ouvrage qui doit paſſer à la poſtérité, et effacer la honte qu'on a reprochée ſi long-temps à la France de n'avoir pu produire un poëme épique. C'eſt au temps ſeul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les artiſtes ne ſont bien jugés que quand ils ne ſont plus.

Il eſt honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers ſe vantent d'avoir des poëmes épiques, et que nous qui avons réuſſi en tant de genres, nous ſoyons forcés d'avouer, ſur ce point, notre ſtérilité, et notre faibleſſe. L'Europe a cru les Français incapables de l'épopée : mais il y a peu de juſtice à juger la France ſur les *Chapelain*, les *le Moine*, les *Deſmarets*, les *Caſſaigne* et les *Scudéri*. Si un écrivain, célèbre d'ailleurs, avait échoué dans cette entrepriſe; ſi un *Corneille*, un *Deſpréaux*, un *Racine*, avaient fait de mauvais poëmes épiques, on aurait raiſon de croire l'eſprit français incapable de cet ouvrage; mais aucun de nos grands-hommes n'a travaillé dans ce genre; il n'y a eu que les plus faibles qui aient oſé porter ce fardeau, et ils ont ſuccombé. En effet, de tous ceux qui ont fait des poëmes épiques, il n'y en a aucun qui ſoit connu par quelque autre écrit un peu eſtimé. La comédie

des Visionnaires de *Desmarets* est le seul ouvrage d'un poëte épique, qui ait eu en son temps quelque réputation; mais c'était avant que *Molière* eût fait goûter la bonne comédie. Les Visionnaires de *Desmarets* étaient réellement une très-mauvaise pièce, aussi-bien que la Mariamne de *Tristan* et l'Amour tyrannique de *Scudéri*, qui ne devaient leur réputation passagère qu'au mauvais goût du siècle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre disette, en donnant au Télémaque le titre de poëme épique; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on transpose les limites des arts quand on donne le nom de poëme à la prose. Le Télémaque est un roman moral, écrit, à la vérité, dans le style dont on aurait dû se servir pour traduire *Homère* en prose: mais l'illustre auteur du Télémaque avait trop de goût, était trop savant et trop juste pour appeler son roman du nom de poëme. J'ose dire plus, c'est que si cet ouvrage était écrit en vers français, je dis même en beaux vers, il deviendrait un poëme ennuyeux, par la raison qu'il est plein de détails que nous ne souffrons point dans notre poësie, et que de longs discours politiques et économiques ne plairaient assurément pas en vers français. Quiconque connaîtra

bien le goût de notre nation, ſentira qu'il ſerait ridicule d'exprimer en vers, (*) *Qu'il faut diſtinguer les citoyens en ſept claſſes; habiller la première de blanc avec une frange d'or, lui donner un anneau et une médaille; habiller la ſeconde de bleu avec un anneau et point de médaille; la troiſième de verd avec une médaille, ſans anneau et ſans frange, &c. et enfin donner aux eſclaves des habits gris-brun.* Il ne conviendrait pas davantage de dire, *qu'il faut qu'une maiſon ſoit tournée à un aſpect ſain, que les logemens en ſoient dégagés, que l'ordre et la propreté s'y conſervent, que l'entretien ſoit de peu de dépenſe, que chaque maiſon un peu conſidérable ait un ſallon et un petit périſtile, avec de petites chambres pour les hommes libres.* En un mot, tous les détails dans leſquels *Mentor* daigne entrer, ſeraient auſſi indignes d'un poëme épique qu'ils le ſont d'un miniſtre d'Etat.

On a encore accuſé long-temps notre langue de n'être pas aſſez ſublime pour la poëſie épique. Il eſt vrai que chaque langue a ſon génie, formé en partie par le génie même du peuple qui la parle, et en partie par la conſtruction de ſes phraſes, par la longueur ou la briéveté de ſes mots, &c. Il eſt vrai que le latin et le grec étaient des langues plus poëtiques et plus harmonieuſes que celles de

(*) Livre XII.

l'Europe moderne; mais ſans entrer dans un plus long détail, il eſt aiſé de finir cette diſpute en deux mots. Il eſt certain que notre langue eſt plus forte que l'italienne, et plus douce que l'anglaiſe. Les Anglais et les Italiens ont des poëmes épiques; il eſt donc clair que ſi nous n'en avions pas, ce ne ſerait pas la faute de la langue françaiſe.

On s'en eſt auſſi pris à la gène de la rime, et avec encore moins de raiſon. La Jéruſalem et le Roland furieux ſont rimés, ſont beaucoup plus longs que l'Enéide, et ont de plus l'uniformité des ſtances; et non-ſeulement tous les vers, mais preſque tous les mots finiſſent par une de ces voyelles, a, e, i, o; cependant on lit ces poëmes ſans dégoût, et le plaiſir qu'ils ſont, empêche qu'on ne ſente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il eſt plus difficile à un français qu'à un autre de faire un poëme épique; mais ce n'eſt ni à cauſe de la rime, ni à cauſe de la ſéchereſſe de notre langue. Oſerai-je le dire? c'eſt que de toutes les nations polies la nôtre eſt la moins *poëtique*. Les ouvrages en vers, qui ſont les plus à la mode en France, ſont les pièces de théâtre. Ces pièces doivent être écrites dans un ſtyle naturel, qui approche aſſez de celui de la converſation. *Deſpréaux* n'a jamais traité que des

ſujets didactiques, qui demandent de la ſimplicité. On ſait que l'exactitude et l'élégance font le mérite de ſes vers, comme de ceux de *Racine*; et lorſque *Deſpréaux* a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été *Deſpréaux*.

Ces exemples ont en partie accoutumé la poëſie françaiſe à une marche trop uniforme; l'eſprit géométrique, qui de nos jours s'eſt emparé des belles lettres, a encore été un nouveau frein pour la poëſie. Notre nation, regardée comme ſi légère par des étrangers qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, eſt de toutes les nations la plus ſage, la plume à la main. La méthode eſt la qualité dominante de nos écrivains. On cherche le vrai en tout, on préfère l'hiſtoire au roman; les *Cyrus*, les *Clélies* et les *Aſtrées* ne ſont aujourd'hui lus de perſonne. Si quelques romans nouveaux paraiſſent encore, et s'ils ſont pour un temps l'amuſement de la jeuneſſe frivole, les vrais gens de lettres les mépriſent. Inſenſiblement il s'eſt formé un goût général, qui donne aſſez l'excluſion aux imaginations de l'épopée; on ſe moquerait également d'un auteur qui emploierait les Dieux du paganiſme et de celui qui ſe ſervirait de nos ſaints : *Vénus* et *Junon* doivent reſter dans les anciens poëmes grecs et latins : ſainte *Geneviève*, St *Denis*, St *Roch* et St *Chriſtophe* ne doivent ſe trouver ailleurs que dans notre légende. Les cornes et les

queues des diables ne ſont, tout au plus, que des ſujets de raillerie ; on ne daigne pas même en plaiſanter.

Les Italiens s'accommodent aſſez des ſaints, et les Anglais ont donné beaucoup de réputation au diable ; mais bien des idées qui ſeraient ſublimes pour eux, ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me ſouviens que lorſque je conſultai, il y a plus de douze ans, ſur ma Henriade feu M. *Malezieux*, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immenſe, il me dit : » Vous entreprenez un ouvrage qui n'eſt pas fait pour » notre nation ; *les Français n'ont pas la tête épique.* » Ce furent ſes propres paroles, et il ajouta : » Quand vous écririez auſſi-bien » que MM. *Racine* et *Deſpréaux*, ce ſera beaucoup ſi on vous lit. »

C'eſt pour me conformer à ce génie ſage et exact, qui règne dans le ſiècle où je vis, que j'ai choiſi un héros véritable au lieu d'un héros fabuleux ; que j'ai décrit des guerres réelles, et non des batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction qui ne ſoit une image ſenſible de la vérité. Quelque choſe que je diſe de plus ſur cet ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne ſachent ; c'eſt à la Henriade ſeule à parler en ſa défenſe, et au temps ſeul de déſarmer l'envie.

F I N.

TABLE

DES PIECES CONTENUES

DANS LE VOLUME DE LA HENRIADE.

PREFACE de la Henriade par le roi de Pruſſe. page 3

Préface pour la Henriade par M. Marmontel. 18

Traduction d'une lettre de M. Antoine Cocchi, lecteur de Piſe, à M. Rinuccini, ſecrétaire d'Etat de Florence, ſur la Henriade. 34

Idée de la Henriade. 41

Hiſtoire abrégée des événemens ſur leſquels eſt fondée la fable du poëme de la Henriade. 47

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER. Argument. *Henri III réuni avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie ſecrétement Henri de Bourbon demander du ſecours à Eliſabeth, reine d'Angleterre. Le héros eſſuie une tempête. Il relâche dans une île, où un vieillard catholique lui prédit ſon changement de religion et ſon avénement au trône. Deſcription de l'Angleterre et de ſon gouvernement.* 55

CHANT II. Argument. *Henri le grand raconte à la reine Eliſabeth l'hiſtoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, et entre dans le détail des maſſacres de la Saint-Barthelemi.* 70

CHANT III. Argument. *Le Héros continue l'hiſtoire des guerres civiles de France. Mort funeſte de Charles IX. Règne de Henri III : ſon caractère. Celui du fameux duc de Guiſe, connu ſous le nom du Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du duc de Guiſe. Extrémités où Henri III eſt réduit. Mayenne eſt le chef de la Ligue : d'Aumale en eſt le héros. Réconciliation de Henri III et de Henri roi de Navarre. Secours que promet la reine Eliſabeth. Sa réponſe à Henri de Bourbon.* 83

CHANT IV. Argument. *D'Aumale était près de ſe rendre maître du camp de Henri III, lorſque le héros, revenant d'Angleterre, combat les Ligueurs, et fait changer la fortune.*

La Diſcorde conſole Mayenne, et vole à Rome pour y chercher du ſecours. Deſcription de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La Diſcorde y trouve la Politique ; elle revient avec elle à Paris, ſoulève la Sorbonne, anime les Seize contre le parlement, et arme les moines. On livre à la main du bourreau des magiſtrats qui tenaient pour le parti des rois. Troubles et confuſion horrible dans Paris. 99

CHANT V. Argument. *Les assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le roi. Elle appelle du fond des enfers le démon du fanatisme, qui conduit ce parricide. Sacrifice des Ligueurs aux esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu roi par l'armée.* 117

CHANT VI. Argument. *Après la mort de Henri III les états de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la ville : l'assemblée des états se sépare : ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts : description de ce combat. Apparition de saint Louis à Henri IV.* 132

CHANT VII. Argument. *Saint Louis transporte Henri IV en esprit au ciel et aux enfers, et lui fait voir, dans le palais des destins, sa postérité, et les grands-hommes que la France doit produire.* 147

CHANT VIII. Argument. *Le comte d'Egmont vient de la part du roi d'Espagne au secours de Mayenne et des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, et d'Egmont tué. Valeur et clémence de Henri le grand.* 165

CHANT IX. Argument. *Description du temple de l'Amour : la Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce héros*

eſt retenu quelque temps auprès de Mme d'Eſtrées, ſi célèbre ſous le nom de la belle Gabrielle. Mornai l'arrache à ſon amour, et le roi retourne à ſon armée. 184

CHANT X. Argument. *Retour du roi à ſon armée : il recommence le ſiége. Combat ſingulier du vicomte de Turenne et du chevalier d'Aumale. Famine horrible qui déſole la ville. Le roi nourrit lui-même les habitans qu'il aſſiége. Le ciel récompenſe enfin ſes vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ſes portes, et la guerre eſt finie.* 198

NOTES ET VARIANTES DE LA HENRIADE. 217

Eſſai ſur les guerres civiles de France. 305

Diſſertation ſur la mort de Henri IV. 339

Extrait du procès-criminel fait à François Ravaillac. 349

Extrait du procès-verbal de la queſtion. 354

ESSAI SUR LA POESIE EPIQUE. 355

CHAPITRE I. *Des différens goûts des peuples.* 357

CHAP. II. *Homère.* 375

CHAP. III. *Virgile.* 386

CHAP. IV. *Lucain.* 397

CHAP. V. *Le Triſſin.* 403

CHAP. VI. *Le Camouens.* 408

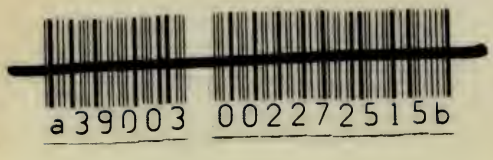
CHAP. VII. *Le Taſſe.* 416

CHAP. VIII. *Dom Alonzo d'Ercilla.* 436

CHAP. IX. *Milton.* 445

Fin de la Table de la Henriade.

Universitas
BIBLIOTHECA


a39003 002272515b

CE PQ 2070
1785A V010
C00 VOLTAIRE, FR OEUVRES CO
ACC# 1353061

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 10 06 08 5